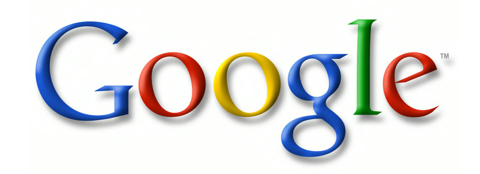
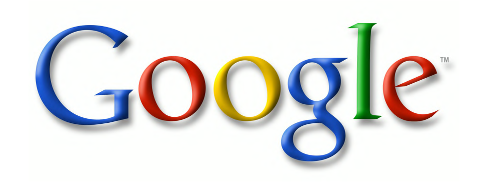
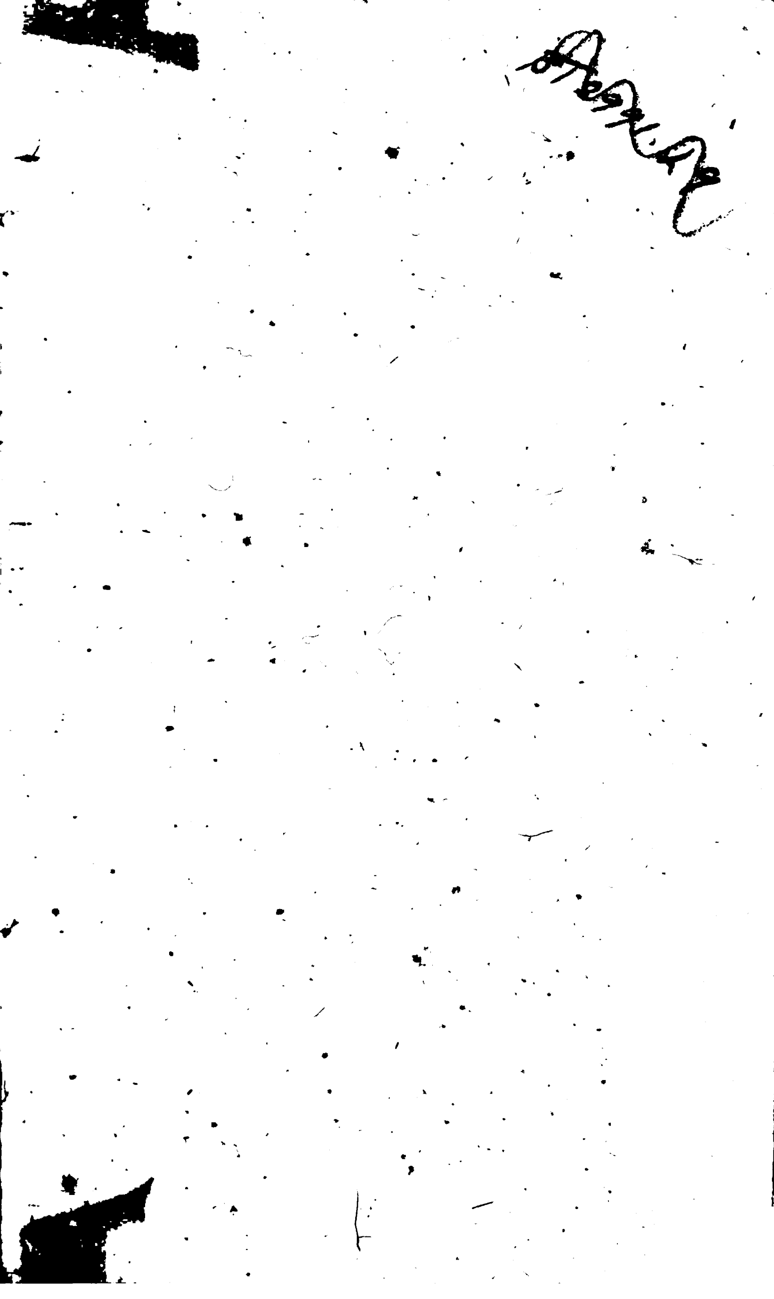






J. Hoste



EXPLICATION

DES ÉVANGILES.

EXPLICATION
DES ÉVANGILES
DES DIMANCHES

ET DE QUELQUES-UNES DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

PAR C. G. DE LA LUZERNE,

ANCIEN ÉVÊQUE DE LANGRES.

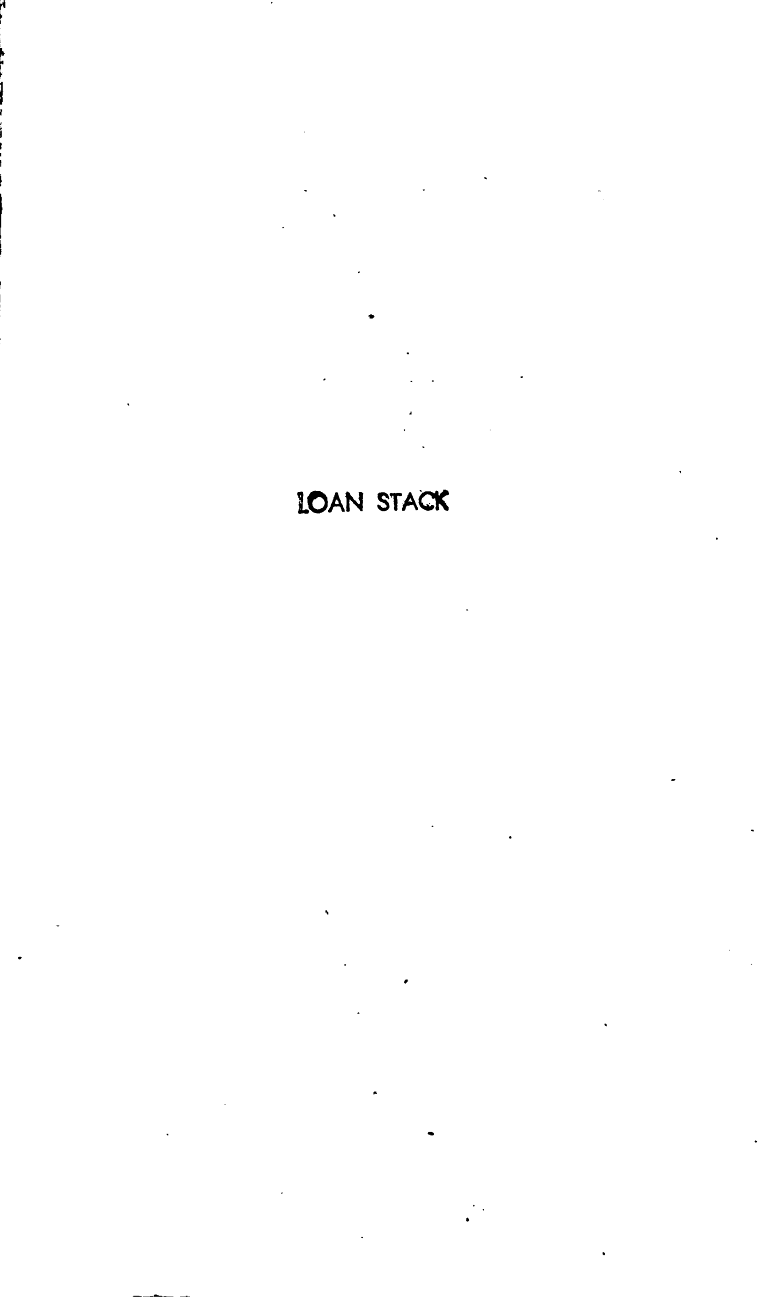
CINQUIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.



PARIS,
MÉQUIGNON JUNIOR,
LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N. 9.

1829.



EXPLICATION

DES

ÉVANGILES

DES DIMANCHES, ET DE QUELQUES-UNES DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

ÉVANGILE

DU PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Jésus-Christ annonce le jugement dernier.

JÉSUS dit à ses disciples : il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles. Les peuples de la terre seront dans la consternation, par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus célestes seront ébranlées; alors ils verront le Fils de l'homme sur une nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté. Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la tête et regar-

dez en haut, parceque le temps de votre rédemption approche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnoissez que l'été est proche : de même lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui sont sur la face de la terre. Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paroître avec confiance devant le Fils de l'homme. (*Luc*, chap. XXI, vers. 25—36.)

EXPLICATION.

Jésus dit à ses disciples : Il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Les peuples de la terre seront dans la consternation par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots. Les hommes sécheront de frayeur, dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus célestes seront ébranlées; alors ils verront le Fils de l'homme sur une

nuée, revêtu d'une grande puissance et d'une grande majesté. Il peut paroître étonnant que l'Eglise ouvre le saint temps dans lequel nous entrons, et où elle nous prépare à célébrer la venue de Jésus-Christ notre Sauveur, en portant nos regards sur Jésus-Christ devenu notre juge. Elle va nous le faire considérer donnant commencement aux siècles de miséricorde, et elle nous le montre faisant éclore les siècles éternels de la justice : dans l'un et dans l'autre avénement, c'est un Dieu; mais quelle différence entre le Dieu d'autrefois et le Dieu d'alors? Là, c'étoit le Dieu qui étoit caché; ici, ce sera le Sauveur qui sera méconnoissable; il faisoit dire aux filles de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur (1); il ordonnera à toutes les générations de se rassembler à ses pieds pour entendre régler leur destinée. Sur la terre, il n'étoit occupé qu'à répandre des bienfaits; élevé au plus haut des cieux, il distribuera ses irrévocables arrêts. Il étoit apparu le réparateur du péché, il s'en montrera le vengeur; et au lieu d'apaiser comme alors la colère divine, il la fera éclater. Quel rapport peuvent donc avoir deux avénemens aussi immensément différens? C'est ce que l'Eglise a intention d'établir et de nous faire connoître; elle veut que la crainte salutaire des jugemens que rendra un jour Jésus-Christ,

(1) Dicite filiæ Sion : Eccè rex tuus venit tibi mansuetus. *Matth.* XXI. 5.

bannissant de nos cœurs toutes les affections vicieuses, y fasse entrer la confiance en Jésus-Christ notre libérateur. La frayeur aplanira les voies à l'amour, et nous serons bien mieux disposés à sentir toute l'étendue du bienfait de la rédemption, quand nous serons vivement frappés de la rigueur des arrêts dont elle doit nous préserver. Entrons donc dans l'esprit de l'Eglise, et disposons-nous à adorer Jésus-Christ dans la crèche qui lui servit d'autel, en le contemplant sur la nuée qui lui servira de tribunal.

Le principe d'un jugement à subir après cette vie, est tellement conforme à la raison, que nous le trouvons établi dans tous les temps, répandu dans tous les pays; toutes les religions l'ont enseigné, toutes les nations l'ont adopté. Comment auroient-elles pu concilier autrement la certitude d'un Dieu juste, avec le spectacle frappant de la distribution inégale des biens et des maux sur la terre? Le crime presque toujours heureux, la vertu presque partout misérable, ont fait calomnier la Providence par les insensés, mais ont fait sentir aux esprits raisonnables ses vues pleines de sagesse; et les faisant pénétrer dans les profondeurs de l'avenir, leur ont découvert la nécessité d'une autre vie, où, la scène changeant entièrement, le bonheur seroit une récompense, et le malheur un châtiment. Ils admettoient donc tous un jugement, qui, rétablissant l'ordre interverti dans le monde, rendroit à la

vertu ses honneurs usurpés, et couvriroit le vice de l'opprobre dont il a l'art de se garantir; mais il n'avoit pas été accordé à la raison humaine d'aller plus loin : elle étoit incapable de découvrir la nature et les circonstances de ce jugement, et ses efforts pour y atteindre avoient abouti à imaginer des fables absurdes et minutieuses. C'est à notre religion, qui a répandu sur le monde tant de lumières, que le genre humain a l'obligation d'être éclairé sur ce point si important. La foi, déchirant le voile qui cachoit nos destinées, nous révèle deux arrêts successifs que nous aurons à subir; le premier, au moment où nous sortirons de ce monde; le second, au jour où le monde lui-même sera anéanti; l'un, seul aux pieds de Dieu; l'autre à la vue de toutes les générations; celui-là, par notre âme séparée de notre corps; celui-ci, par notre âme et notre corps réunis de nouveau. Ce ne seront point deux jugemens divers; à proprement parler, ils n'en feront qu'un seul, il n'y aura de différence que leur solennité; le second sera la confirmation du premier, ou, pour parler un langage plus exact consacré par l'Esprit saint, il sera la révélation du juste jugement de Dieu (1). Considérons ce double jugement, d'abord en lui-même, fixant notre éternelle destinée, et tel qu'au moment de la mort nous irons le recevoir; nous examinerons ensuite les circonstan-

(1) In die revelationis justi judicii Dei. *Rom.* II. 5.

ces dont il sera environné dans le grand jour de sa publicité.

Le jugement de Dieu est inévitable. Il est en mon pouvoir de faire qu'il me soit favorable ou contraire; mais un pouvoir auquel je suis irrésistiblement soumis, me forcera un jour de le subir. Je n'ai été mis au monde que pour en être retiré. Je n'ai reçu des biens temporels et spirituels que pour en rendre compte. De tous les hommes qui, avant moi, ont traversé cette vie, il n'y en a pas un qui n'ait été arrêté au passage de l'éternité pour y recevoir sa sentence. Chaque jour je vois autour de moi mes semblables partir pour se rendre devant ce redoutable tribunal. Mon tour viendra; c'est une nécessité de l'attendre. Ne pouvant m'y soustraire, je dois m'y disposer.

Sûr d'avoir à subir mon jugement, j'ignore absolument quand il sera rendu. Le moment ne me sera connu que lorsqu'il sera arrivé; jusque là il demeure caché dans l'impénétrable nuage de l'avenir. Ce que Dieu me révèle, ce qu'il me fait répéter presque par tous les Ecrivains sacrés, afin que je ne puisse ni l'ignorer ni l'oublier, c'est que ce jour terrible arrivera à l'improviste et comme un voleur (1). Malheur à moi,

(1) Adveniet autem dies Domini sicut fur. II. *Pet.* III. 10.

Ipsi enim diligenter scitis quia dies Domini, sicut fur in nocte, ità veniet. I. *Thessal.* V. 2.

Eccè venio sicut fur. *Apoc.* XVI. 15.

si, plongé dans la léthargie du péché, je ne me réveille qu'au son de l'heure fatale; si, comme tant d'autres qui tombent journellement à mes côtés, je me laisse surprendre au milieu de mes dissipations par la voix tonnante qui m'ordonnera d'en rendre compte! Les malheureux! à l'instant où ils ont entendu cette épouvantable citation, ils se flattoient d'avoir encore un long temps pour s'y disposer. Ce qui leur est arrivé, je puis l'éprouver; je l'éprouverai certainement comme eux, si, comme eux, je néglige de me préparer à ce moment le plus important de tous.

Dans cette terrible incertitude sur le jour où mon tour viendra de comparoître devant le juge suprême, ce que je sais certainement, ce qui redouble mon effroi, c'est que je m'en approche continuellement. Chaque moment de ma vie est un pas que je fais vers celui qui la terminera; chaque jour je sens la vieillesse appesantir ma tête et la pencher plus fortement vers le tombeau; chaque année m'enlevant sensiblement une portion de ma vie, m'avertit que l'année où je dois la perdre tout entière ne peut pas être éloignée. Depuis que j'occupe la terre, que d'heures, que de journées, que d'années passées, hélas! et ne puis-je pas dire perdues? J'aurai à justifier l'emploi de toutes, et chacune grossit le compte qui me sera demandé. Avec quelle ardeur ne dois-je donc pas employer ce qui me reste de temps, bien court peut-être,

à réparer tout celui que j'ai consumé inutilement, si ce n'est même criminellement.

Il viendra donc, et nous l'attendons dans le silence de la terreur, ce jour appelé avec tant de justesse le jour du Seigneur. On peut regarder tous les jours de notre vie comme nous appartenant, parce que nous les employons au gré de notre volonté; mais le jour de notre mort n'est plus à nous; ce n'est plus nous qui en disposons. La volonté suprême qui le fixa, dispose arbitrairement de ce jour et de nous-mêmes. Au moment où nous entrons dans le sommeil de la mort, Dieu qui, pendant tout le temps de notre vie, avoit paru endormi sur nous et sur nos actions, se réveille comme d'un long somme; il se lève, dit son prophète, et vient juger sa cause (1). C'est sa cause et la mienne; il est ma partie, et en même temps mon juge. C'est lui qui se lève pour intenter contre moi l'accusation; c'est encore lui qui s'assied pour prononcer mon arrêt. Il n'y a que l'Etre infiniment juste à qui puisse appartenir ce droit de juger sa propre cause. Les juges de la terre n'en sont pas dignes, leurs arrêts seroient constamment inspirés par la passion, dictés par l'intérêt; mais ce qui seroit parmi les hommes le comble de l'iniquité, est dans Dieu la suprême justice. Quel autre pourroit lui dénoncer la multitude de péchés cachés à tous les yeux humains, qui n'ont

(1) Exurge Deus, judica causam tuam. *Psalm.* LXXIII. 22.

eu que lui pour témoin? Qui peut, s'il n'est pas Dieu, sentir toute la malice, voir toute la difformité du péché? Dans lui, la justice et la vengeance se confondent sans inconvénient. Dans l'homme, la vengeance est criminelle, parce qu'elle est un emportement de passion; dans Dieu elle est sainte, parce qu'elle est un mouvement d'équité. Celle de l'homme excède toujours les bornes; celle de Dieu ne peut en avoir. L'homme n'a pas le droit de se venger : il y a sur la terre, ou au moins dans le ciel, des tribunaux qui le vengeront; mais qui est-ce qui seroit capable de venger Dieu? Quel autre que lui pourroit tirer la vengeance pleine, entière qui lui est due? La vengeance est à moi, dit-il (1). Elle ne peut être qu'à lui, parce qu'il n'y a que lui qui puisse en connoître l'étendue, et en infliger la totalité. Sur la terre il ne l'exerce pas; il la réserve au jour où il nous aura amenés à ses pieds pour nous juger, et plus elle aura été différée, plus elle sera terrible. C'est alors, nous dit-il d'une voix menaçante, c'est lorsque j'aurai repris l'exercice de ma justice, que j'aiguiserai mon glaive comme la foudre, et que j'assouvirai contre mes ennemis la plénitude de ma vengeance (2).

(1) Mea est ultio, et ego retribuam in tempore. *Deut.* XXXII. 35. *Rom.* XII. 19. *Hebr.* X. 30.

(2) Si acuero ut fulgur gladium meum, et arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis. *Deut.* XXXII. 41.

Nous redoutons les tribunaux humains; et que sont leurs jugemens auprès de celui de Dieu ? Figurez-vous d'une part un criminel conduit devant le magistrat qui l'interroge, et de l'autre, le pécheur comparoissant devant Dieu, qui prononce son arrêt. Quelle différence de terreur dans les deux! Vous verrez l'un, conservant encore de l'espérance, chercher à faire illusion à son juge, vouloir surprendre son équité, implorer sa pitié, tâcher de fléchir sa justice; et l'autre, dans le silence de la confusion et dans l'horreur du désespoir, contempler l'inévitable éternité de supplices où il va être plongé. Que peut-il en effet répondre au juge suprême qui demande le compte de ses actions? Mais que dis-je? il ne nous le demandera pas, il nous le présentera lui-même tout fait. Nous en lirons tous les articles écrits dans le livre des justices; le tableau fidèle de notre vie sera remis en entier sous nos yeux. La main céleste déroulant tous les plis de notre conscience, nous en fera découvrir pour la première fois peut-être les diverses sinuosités. Nous verrons avec effroi la multitude de nos péchés s'offrir tous ensemble à nos regards, non plus sous les fausses couleurs dont le monde cherche à les parer, et dont nous les embellissions à nos yeux, mais tels qu'ils sont, et dans toute leur difformité. Notre conscience, que nous étions parvenus à pervertir, dont nous avions fait notre complice, et qui, séduite d'a-

bord par nous, entretenoit à son tour notre illusion, rendue désormais à sa rectitude primitive, s'élèvera contre nous. Nous refusâmes dans le temps d'écouter ses avis salutaires; nous entendrons malgré nous ses terribles reproches. Ses remords, que nous étouffâmes, commenceront notre supplice. Si sa voix nous effrayoit tant, quand elle nous accusoit seulement à notre propre tribunal, de quelle terreur ne nous pénétrera-t-elle pas, quand elle déposera contre nous au tribunal de Dieu? Tel sera donc dans ce redoutable jugement l'excès de honte et de malheur de celui qui sera trouvé coupable, qu'il sera forcé de se condamner lui-même. L'épouvantable arrêt que prononcera le juge suprême ne sera que la confirmation de celui qu'aura déjà porté la raison du pécheur.

Il est enfin rendu, cet arrêt que la miséricorde avoit tenu si long-temps suspendu sur la tête du pécheur, et que ses crimes ont enfin arraché à la justice. Ce n'est plus la confusion qui le pénètre, c'est le désespoir, avec toutes ses horreurs, qui s'empare de lui. Le temps de la grâce est passé, les siècles de la colère commencent. Ils commencent, hélas! et jamais ils ne finiront. L'éternité, voilà la mesure de ses tourmens. Il voit déjà sous ses pas les flammes qui le brûleront sans relâche, et, ce qui est plus affreux, qui ne le consumeront jamais.

L'homme a reçu son jugement. Le juste re-

cueille sa récompense, le pécheur subit son supplice. Tout n'est-il pas consommé? La justice suprême a-t-elle encore quelque chose à exiger? l'éternelle félicité quelque chose à désirer? le comble du malheur quelque chose à redouter? Pourquoi ce second jugement que Jésus-Christ promet aux Saints, et dont il menace les coupables? est-ce pour lui-même, est-ce pour les réprouvés qu'il rassemble cet appareil imposant? C'est, et pour lui-même, et pour eux. Pour lui, afin de faire éclater sa gloire, de justifier sa justice, de venger sa doctrine, de faire révérer jusqu'à ses humiliations; pour les Saints, afin de manifester leurs vertus; pour les damnés, afin de combler leur confusion. Les circonstances du dernier jugement vont nous montrer ces vues de notre Dieu parfaitement realisées.

Le temps a terminé son cours; la dernière des heures va sonner; l'univers touche à son terme; la parole qui le fit sortir du néant va l'y replonger. Un ange vient lui annoncer qu'il ne lui reste plus à exister que quelques instans: il vole au travers du ciel criant d'une voix forte aux peuples étonnés: Tremblez devant le Seigneur et rendez-lui gloire; l'heure de son jugement est arrivée (1). Il embouche la trompette

(1) Vidi angelum volantem per medium cœli........dicens voce magnâ: timete Dominum et date ei honorem, quia venit hora judicii ejus. *Apoc.* XIV. 6, 7.

fatale, qui selon les oracles des prophètes, doit précéder immédiatement la consommation du mystère de Dieu (1). A ce son, qui rétentit jusques dans les entrailles de la terre, se réveillent tous ceux qui, depuis l'origine du monde, s'endormirent du sommeil de la mort; toutes les générations, entassées depuis tant de siècles les unes sur les autres, se redressent et reviennent sur la terre qu'elles occupèrent. Du sein de la mer, des antres profonds, de toutes les parties du monde, Dieu a ramassé leurs membres épars. Leurs âmes s'étonnent de se trouver de nouveau unies aux corps qu'elles ont animés. Tous les hommes qui existèrent jamais, rassemblés dans un même lieu, se regardent avec étonnement, attendant en silence ce qui va arriver. C'est le Fils de l'homme qu'ils voient se présenter couvert de gloire et de majesté, porté sur une nuée lumineuse, environné de la multitude de ses anges. Il vient, revêtu de la puissance que son père lui a confiée, juger tous ces mortels pâles et tremblans à ses pieds. A son aspect les cieux s'enfuient et disparoissent avec les astres dont ils brilloient; la terre s'écroule sous ses habitans consternés; les élémens se dissolvent. De tout ce que Dieu créa, il n'a conservé que les humains pour recevoir ses arrêts, et ses ministres pour les exécuter.

(1) Cùm cœperit tuba canere, consummabitur mysterium Dei; sicut evangelizavit per servos suos prophetas. *Apoc.* x. 7.

Le voilà donc enfin ce dominateur suprême rendu à toute sa splendeur, qu'il avoit si long-temps laissé obscurcir; voilà tous ces hommes qui l'avoient ignoré, méconnu, persécuté, outragé, forçés de l'adorer. Le peuple qui a été le sien, qui a refusé de continuer de l'être, levant, comme l'annonçoit le Prophète, les yeux sur celui qu'il immola (1), reconnoît en lui son Messie revêtu d'une gloire bien supérieure à celle dans laquelle il l'attendoit, achevant d'accomplir les oracles, et possédant l'héritage des nations, promis pour lui à David son père (2). Ils le contemplent avec effroi sur leurs têtes, les peuples infidèles qui, dans leurs extravagantes supertitions, lui substituèrent de vaines idoles; ils cherchent inutilement les absurdes divinités auxquelles ils prodiguèrent leur encens; ils sont confondus de honte de s'être prostitués à un culte aussi insensé qu'impie, qui insultoit la raison, outrageoit la nature, dégradoit l'humanité. Les voilà aussi, courbant devant Dieu leurs têtes superbes qu'ils élevoient contre lui avec une insolente arrogance, ces hommes audacieux qui avoient secoué le joug de la religion. L'athée regarde avec terreur celui à qui il osa contester l'existence; le déiste qui nia la Provi-

(1) Aspicient ad me quem confixerunt. *Zach.* XII. 10.

(2) Dominus dixit ad me: filius meus es tu, ego hodiè genui te. Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam. *Psal.* II. 7, 8.

dence, admire en frémissant la consommation de son grand ouvrage; les incrédules de toutes les classes viennent avec désespoir servir au triomphe de la religion, dont ils révoquoient en doute la réalité. Ils tombent aussi aux pieds de ce Dieu qu'ils ne cessèrent d'offenser par leurs crimes, et d'outrager par leurs blasphèmes, tous ces libertins d'esprit et de mœurs, pour qui la foi, la piété, la religion furent des sujets de dérision; dans la douleur d'un repentir désormais stérile, ils s'offrent à ses éternelles vengeances, et lui font par leur humiliation, à la face de l'univers, une solennelle réparation de leurs extravagantes impiétés. Voilà donc quel est l'événement de ce grand jour, de ce jour tel que depuis le commencement il n'y en eut jamais de pareil, de ce jour après lequel il n'y en aura plus aucun (1). Tout orgueil des hommes est humilié, toute hauteur est abattue; Dieu seul est exalté (2), et sur les débris de toute autre grandeur anéantie, la sienne s'élève dans toute sa majesté.

Ce n'est pas seulement sa gloire méconnue que Jésus-Christ vient faire admirer; il veut faire révérer et adorer jusqu'à ses humiliations. Le signe du Fils de l'homme, sa croix, autrefois le scandale des Juifs, et la folie des Gentils, de-

(1) Dies tenebrarum et caliginis.... similis ei non fuit à principio, et post eum non erit. Joel. II. 2.

(2) Oculi sublimes hominis humiliati sunt, et incurvabitur altitudo virorum; exaltabitur autem Dominus solus in die illâ. *Isa.* II. 11.

venue la terreur des uns et des autres, apparoît resplendissante au plus haut des airs (1). C'est maintenant qu'est accompli ce que disoit l'Apôtre : le scandale de la croix est anéanti (2) ; il n'y a d'heureux que ceux qui ont porté et chéri la croix. Ainsi, lorsque Dieu déployoit sa puissance contre l'Egypte en faveur d'Israël, tout ce qui n'étoit pas marqué du sang de l'Agneau, étoit frappé de sa colère. Ainsi, dans le jour où il développera avec bien plus de force sa toute-puissance pour les justes et contre les pécheurs, tout ce qui ne portera pas le signe du véritable Agneau pascal, sera livré à ses implacables vengeances. Pécheurs : vous voyez la croix sur les autels comme sur le trône de la miséricorde, vous inviter à mettre en elle votre confiance ; elle vous sera présentée alors, mais devenue aussi terrible qu'elle est consolante ; elle vous sera présentée, non plus pour réveiller vos espérances, mais pour consommer votre désespoir ; elle vous sera présentée pour être la règle de votre jugement, et la Justice suprême fera servir à votre réprobation jusqu'à l'instrument de votre salut.

Jésus-Christ ne se borne pas à faire briller sa gloire méconnue, à faire respecter ses humiliations méprisées, il vengera encore sa doctrine

(1) Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ. *Matth.* XXIV. 30.

(2) Ergò evacuatum est scandalum crucis. *Gal.* V. 11.

calomniée et sa loi violée. Les livres sacrés, que dicta la sagesse suprême, que la bonté infinie nous donna pour être notre règle, seront ouverts et présentés aux regards de toutes les générations rasssemblées, pour être le titre de leur jugement (1). Ceux qui nièrent la divinité de ces saints livres, ou qui blasphémèrent les mystères qu'ils révèlent, ou qui raillèrent les principes qu'ils enseignent, ou qui négligèrent de s'instruire des règles qu'ils contiennent, ou qui violèrent les devoirs qu'ils imposent, y liront avec terreur leur condamnation prononcée d'avance. Que sont en effet tous les anathèmes dont les saintes écritures sont remplies contre l'irréligion, contre le libertinage, contre l'orgueil, contre la colère, contre l'hypocrisie, contre le scandale, contre tous les vices, sinon autant d'arrêts anticipés sur ceux qui s'y livrent, et dont au dernier jour il ne restera à faire que l'application ?

Ainsi sera solennellement vengée la justice de Dieu continuellement bravée dans cette vie, et fréquemment outragée. Ainsi seront dissipés tous les murmures, toutes les plaintes que l'on entend maintenant répéter de tous côtés, sur l'excessive rigueur de la loi de Dieu, sur la cruelle sévérité de ses jugemens. En se faisant rendre

(1) Et libri aperti sunt.... et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundùm opera ipsorum. *Apoc.* xx. 12.

compte de la conduite de tous les hommes, Dieu daignera leur rendre compte de sa propre conduite. Comme s'il avoit besoin de faire confirmer par eux ces sacrés jugemens, en même temps qu'il jugera leurs justices, il fera juger par eux les siennes, et le monde qui ose les censurer, sera forcé, tout en frémissant, de reconnoître l'équité de sa condamnation.

Ce n'est pas assez pour Jésus-Christ de se venger lui-même solennellement des mépris et des outrages du monde. La gloire de ses élus est liée à la sienne, et le monde n'est pas plus juste pour eux qu'envers lui. Il a donc voulu qu'il y eût un jour où leurs vertus données en spectacle au genre humain tout entier, reçussent enfin les hommages qui leur furent si long-temps refusés. Sur la terre elles furent méconnues, et parce que l'humilité qui les couronnoit, les cachoit avec soin aux regards des hommes, et parce que les hommes qui n'étoient pas dignes de les connoître, ne cherchoient pas à les découvrir, craignoient même quelquefois d'y voir la censure de leurs vices. Et plût à Dieu que ces admirables vertus n'eussent été que méconnues! Mais tel est leur sort dans cette triste vie, d'être continuellement livrées aux mépris, exposées aux outrages, en butte aux persécutions. L'enfer est occupé sans relâche à en obscurcir l'éclat par le souffle empesté de la calomnie. Il n'y a pas de vertu dont, pour en détourner les hom-

mes, il ne s'efforce de faire ou un vice ou un ridicule. Ecoutez les propos du monde, et même de plusieurs de ceux qui dans le monde se sont fait une réputation d'honneur et de probité; vous entendrez de tous côtés taxer la piété de minutie, la ferveur d'exaltation, le zèle de fanatisme, la délicatesse de conscience de scrupule, l'amour de la solitude de bizarrerie, l'humilité de bassesse, la modération d'indolence, la bienfaisance de prodigalité, la prudence de finesse, la franchise d'indiscrétion, la résignation d'insensibilité, la mortification d'extravagance; les actions les plus louables sont interprétées défavorablement, et quand il est impossible de leur prêter un mauvais sens, ce sont les intentions qu'on empoisonne. Grand Dieu! ainsi, le peuple entier condamne sans cesse l'innocence, et il ne se trouve pas un Daniel qui la justifie. Non, ce n'est à aucun homme que Dieu confie le soin de dissiper les vapeurs infectes que le vice a entassées autour de la vertu, et de la montrer dans sa pureté; c'est lui-même qui se charge de la faire briller de tout son éclat. Il attend que tout ce qui exista d'hommes sur la terre soit rassemblé; c'est en leur présence qu'il veut manifester la gloire de ses Saints; c'est devant tous ces yeux attentifs qu'il tire de l'obscurité dont elles furent couvertes jusqu'à ce jour, tant d'actions héroïques, tant de victoires difficiles, tant de sacrifices pénibles qui n'eurent que lui pour té-

moin; c'est aux regards de ceux qui les calomnient, qu'il fait éclater toutes les vertus des Saints, et qu'il force leurs détracteurs eux-mêmes de leur applaudir. L'Esprit saint nous représente dans ce grand jour, d'une part les justes s'élevant avec grandeur et dignité vis-à-vis de ceux qui les persécutèrent, et de l'autre leurs vils calomniateurs dans le trouble de la frayeur, dans l'étonnement de l'admiration, dans les gémissemens du repentir, se disant entre eux : les voilà donc ces hommes qui furent l'objet de nos dérisions et de nos reproches ! insensés ! nous traitions leur vie de folie, et nous croyions leur mort sans gloire ; ils sont maintenant placés entre les enfans de Dieu, et leur sort est de triompher à jamais parmi les Saints (1).

Ils sont donc aussi présens à ce redoutable jugement, tous ces coupables qui, abusant des grâces de Dieu, ont enfin lassé sa patience, et qui, dans le cours d'une vie criminelle, méprisèrent sa miséricorde et bravèrent sa justice. Ils y sont venus, comme dit le Sage, tremblans de la pensée de leurs crimes, et traduits au suprême

(1) Tunc stabunt justi in magnâ constantiâ adversùs eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in sublimitate inspiratæ salutis, dicentes intrà se pœnitentiam agentes, et præ angustiâ spiritûs gementes : Hi sunt quos habuimus aliquandò in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Eccè quomodò computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. *Sap.* v. 15.

tribunal par leurs iniquités qui s'élèvent contre eux (1). Sur la terre, le vice adroit à se cacher, parvient souvent à se faire honorer; quelquefois même à la honte de la raison humaine, le vice public, quand il est heureux, est applaudi. L'espoir du secret ou du succès encourage au crime, et il n'est que trop commun de lui voir usurper les honneurs, et même les éloges dus à la vertu. Dans ce monde, il n'existe pas de remède à ce désordre; parce qu'il tient à deux causes malheureusement aussi difficiles à détruire qu'elles sont universelles, la foiblesse de nos connoissances et la corruption de nos cœurs; mais Dieu a dit : pour faire cesser cette injuste prostitution des éloges et des louanges, je créerai un jour où tout voile sera déchiré, où seront dissipées toutes illusions; j'associerai le monde entier à ma justice, je lui ferai juger avec moi les pécheurs; et afin qu'il puisse les juger comme moi, je lui ferai part de ma science universelle, et de mon inflexible équité; je rendrai tous les yeux aussi perçans que les miens, tous les jugemens aussi sains.

Enfin les voilà exposés aux regards auxquels ils étoient parvenus à se soustraire, ces pécheurs qui avoient mis tout leur art à obtenir une estime si peu méritée; les voilà maintenant soumis à cet examen exact qu'ils redoutoient si forte-

(1) Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et traducent illos ex adverso iniquitates ipsorum. *Sap.* IV. 20.

ment, non plus seulement à l'examen de Dieu qu'ils ont négligé, peut-être bravé, mais à celui des hommes; non plus seulement à l'examen de leur pays et de leur génération, mais à celui de tous les pays et de toutes les générations. Leurs désordres qui sembloient avoir péri avec eux, ressuscités avec eux, sont présentés aux regards du monde. Leur conscience ouverte et déployée laisse voir l'amas d'iniquités caché dans ses replis. L'universalité de leurs actions, tout ce qui fut épars dans le cours d'une longue vie est mis à découvert et rassemblé dans un seul tableau. Depuis le premier péché, tout ce qu'on en a commis dans les divers âges est dévoilé à tous les yeux attentifs; emportemens d'une jeunesse déréglée, intrigues d'un âge mûr ambitieux, habitudes d'une vieillesse scandaleuse, tout ce qu'on vouloit cacher au public, tout ce qu'on cherchoit à se dissimuler à soi-même, tout ce qu'on avoit oublié ou ignoré, tout est manifesté; ce qui étoit renfermé dans l'intérieur des cœurs, pensées, jugemens, amours, haines, désirs, espérances, transports, projets, tout est produit au grand jour. Cette multitude de péchés de tout genre, s'offre accompagnée des circonstances qui les aggravèrent encore, et qui les rendirent plus inexcusables ou plus criminels; ils se présentent non plus tels que les voyoient des yeux abusés, mais tels que Dieu lui-même les voit. Les prétextes dont on les pallioit,

sont dissipés; les sophismes dont on les justifioit, confondus; les couleurs dont on les embellissoit, effacées. Vus dans leur véritable nature, ils inspirent toute l'horreur qu'ils méritent.

Avec le mal que l'on a fait, seront aussi manifestés tous les biens auxquels on étoit tenu et que l'on a omis. On verra une vie pleine de péchés et vide de bonnes œuvres; nulles prières, nulles pratiques de piété, nuls secours aux indigens, nuls soulagemens aux malheureux, nulles mortifications. Toutes ces omissions que l'on se permettoit sans scrupule, que l'on entassoit sans remords, que l'on étoit peut-être parvenu à ne plus regarder comme des infractions de préceptes, seront découvertes et jugées de véritables prévarications. Il sera reconnu alors combien est coupable une vie oisive, combien une vie sensuelle est criminelle; et ce qui, aux yeux de tant d'hommes abusés, est la partie la plus innocente de leur conduite, deviendra dans ce jour un des sujets de leur honte et de leur condamnation.

Et tous les bienfaits divins dont on a abusé, vont sortir de l'obscurité où on les retint, et paroître au grand jour. On verra les dons de fortune accordés pour qu'on obtînt le mérite de la bienfaisance, dissipés en frivolités, en luxe, souvent même en dissolutions. On verra les talens de l'esprit, destinés par la Providence

qui les donna, à procurer à Dieu la gloire, au prochain l'instruction, employés à satisfaire une minutieuse vanité, peut-être même prostitués au libertinage et à l'impiété. On verra tous les dons naturels qui avoient donné des espérances de vertu, devenus des moyens de vice; on verra tout ce qui fut reçu de grâces dans le cours de la vie, rendu inutile par le défaut de correspondance; tant d'inspirations saintes rejetées, tant de pieux désirs étouffés, tant de remords combattus, tant de salutaires avertissemens méprisés, tant d'occasions favorables négligées; tout ce qui fut employé contre le service du maître qui l'avoit confié, sera connu de l'univers entier.

Ce ne seront pas seulement les péchés que l'on a commis, ce seront encore ceux que l'on a fait commettre, ou auxquels on a participé, qui deviendront la matière de cet examen sévère et solennel. Toutes les âmes que le pécheur entraîna avec lui dans le vice s'élèveront contre lui, et lui reprocheront publiquement ceux de leurs péchés dont il fut ou la cause, ou l'occasion; elles révéleront hautement les suggestions insidieuses, les conseils perfides, les discours dangereux, les exemples scandaleux par lesquels il pervertit leur foi, ébranla leur vertu, corrompit leur innocence, autorisa leurs désordres. Tous ces crimes étrangers lui deviendront dans le grand jour aussi personnels que ceux dont il s'étoit rendu coupable.

Essaiera-t-il de recouvrir cette masse de péchés par la pénitence qu'il prétendra en avoir été faite? Sans doute pour les véritables pénitens, ce jour sera celui de leur triomphe, et de leur gloire, leurs fautes auront disparu; on ne verra plus que les austérités qui les expièrent, et les vertus qui les remplacèrent: mais ces pénitences fautives, ces pénitences incertaines par lesquelles on essaie de revenir à Dieu sans quitter le monde, et qui trop souvent éblouissent les hommes, seront alors remises à leur juste valeur. Le monde remontera jusqu'aux motifs de ces conversions qui le séduisirent en l'édifiant; il en apercevra le principe dans quelque humiliation, dans quelque dégoût, dans quelque dépit, dans quelque intérêt. Les suivant dans leur progrès, il découvrira combien furent légères les contritions, combien superficiels les examens, combien incomplètes les confessions. Descendant à leurs effets, il verra des satisfactions, ou nulles, ou mal faites; des réparations imparfaites, des restitutions insuffisantes, des réconciliations fausses, des regrets du péché étouffés par les désirs du crime, des velléités de vertu combattant foiblement un violent attachement au vice; aucune occasion évitée, aucune liaison rompue, aucune habitude réformée, aucune passion réprimée; et toutes ces vaines pénitences seront elles-mêmes des sujets de reproches et des causes de confusion.

Ce n'est pas tout encore. Dans ce redoutable jour, Dieu jugera et manifestera non seulement les iniquités, mais encore les justices (1). En même temps qu'il fera briller les vertus solides de ses élus, demeurées jusque là inconnues, il fera connoître toutes les fausses vertus qui trompèrent si long-temps le monde. La piété, qui n'étoit qu'hypocrisie; la charité, qui n'étoit qu'ostentation; la générosité, qui n'étoit qu'intérêt; la douceur, qui n'étoit qu'indolence; la complaisance, qui n'étoit que politique; la modération, qui n'étoit que foiblesse; la modestie, qui n'étoit que raffinement de vanité; le zèle, qui n'étoit qu'humeur; la clémence, qui n'étoit que frayeur; la retenue, qui n'étoit que dissimulation; tout ce qui fut en un mot injustement estimé sur la terre, considéré alors sous son vrai point de vue, deviendra en un instant l'objet du mépris universel. Que d'œuvres si admirées, regardées jusqu'à ce moment comme des actes de la plus haute vertu, sur lesquelles peut-être, par un aveuglement trop commun, on avoit compté soi-même pour le salut, se trouveront être non seulement inutiles, mais funestes; non seulement mortes, mais criminelles!

Ame pécheresse, coupable fille de Babylone, voilà donc, comme l'annonçoit le Prophète, votre

(1) Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo. *Psal.* LXXIV. 3.

turpitude mise à découvert, votre ignominie révélée, votre opprobre manifesté (1). De quelle confusion n'êtes-vous pas pénétrée à ce fatal moment? Vous redoutiez la censure de quelques hommes qui vous entouroient, et vous voilà exposée au blâme de tout ce qui exista d'hommes sur la terre. Vous redoutiez la censure de quelques hommes. Ah! c'étoit celle de Dieu qu'il falloit craindre; c'étoit contre celle-là qu'il falloit vous précautionner. Maintenant le ciel et la terre se réunissent contre vous, et vous accablent de leurs mépris, de leurs reproches, de leurs anathèmes. L'oracle de la sagesse est accompli; l'univers entier a fait alliance avec Dieu, et combat avec lui contre les insensés (2).

Lorsque ces choses commenceront à s'accomplir, levez la tête et regardez en haut, parce que le temps de votre rédemption approche. Il leur proposa ensuite cette comparaison : Voyez le figuier et les autres arbres. Lorsqu'ils commencent à pousser, vous reconnoissez que l'été est proche: de même, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre pas-

(1) Descende, sede in pulvere, virgo filia Babylon.... denuda turpitudinem tuam........ revelabitur ignominia tua, et videbitur opprobrium tuum. *Isa.* XLVII. 1, 2, 3.

(2) Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. *Sap.* V. 21.

seront, mais mes paroles ne passeront point. Après avoir annoncé la frayeur et la consternation dont seront pénétrés les pécheurs au jour de leur condamnation solennelle, Jésus parle à ceux pour qui ce jour sera celui de leur rédemption. Il se sert de cette expression, pour montrer que ce sera alors véritablement que sera achevée et complète la rédemption. Elle s'opéra sur la croix, au moment où Jésus-Christ y expira pour le salut du genre humain. L'application en sera faite à chaque homme, lorsqu'il ira en recueillir les fruits dans le ciel. Les réprouvés ne participeront point à ce bienfait insigne; il leur avoit été aussi destiné et offert; les malheureux l'ont méconnu et rejeté : ils l'avoient déjà reçu une fois; dans le baptême, leur âme avoit été rachetée de la servitude du démon; ils s'y sont replongés volontairement, et ils ont méprisé le nouveau rachat qui leur étoit encore présenté dans la pénitence. Tandis qu'à la vue des signes qui précéderont le jugement, les pécheurs qui vivront alors resteront consternés, la tête basse et déjà penchée vers l'affreux séjour qui leur est préparé, les justes, d'après l'invitation de Jésus-Christ, lèveront la tête et regarderont en haut pour contempler la céleste demeure où il va les recevoir. La comparaison tirée des arbres, dont se sert le Sauveur, leur annonce que la triste et rigoureuse saison qui les a tant fait souffrir va se terminer;

que des jours plus longs et plus sereins vont se lever sur eux, et qu'ils vont habiter une terre rajeunie, renouvelée, et brillante de tous ses ornemens.

Avec la destruction du monde, le divin Sauveur annonce l'impérissable perpétuité de sa parole. Sa parole existoit avant la terre et les cieux; ce fut elle qui les tira du néant; ce sera elle qui les y replongera, et elle leur survivra. Toutes les paroles de Dieu sont des lois; mais celle dont Jésus-Christ parle ici spécialement, c'est sa *loi* sainte qu'il a apportée à la terre, pour durer encore quand *la* terre sera dissoute. Telle est une des principales différences entre ses deux grands ouvrages : il créa l'univers pour être un jour anéanti, sa religion pour subsister éternellement. Quand il ordonnoit aux cieux et à la terre d'exister, il les réservoit, comme dit saint Pierre, aux flammes qui doivent les consumer dans le jour du jugement (1); en donnant l'être à sa religion, il la destina à être à jamais la récompense de ceux dont elle auroit été la règle, et à faire leur bonheur après avoir été le principe de leurs vertus.

Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, par les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre,

(1) Cœli autem, qui nunc sunt, et terra eodem verbo repositi sunt, igni reservati in die judicii. II. *Petr.* III. 7.

car il enveloppera comme un filet tous ceux qui sont sur la face de la terre. Veillez donc, et priez en tout temps, afin d'être trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui doivent arriver, et de paroître avec confiance devant le Fils de l'homme. Jésus-Christ tire ici la conséquence des grandes vérités qu'il vient d'annoncer. Le dogme du jugement divin n'est pas une simple spéculation qu'il suffise de croire; le Sauveur nous le révèle, afin qu'il devienne le mobile de notre conduite. Pour que ce redoutable jugement ne nous surprenne pas, il faut l'avoir prévu; contraints de le subir, il est nécessaire de nous y préparer. Les deux moyens que le divin maître nous indique pour l'attendre avec sécurité, sont la vigilance et la prière, Par la prière nous obtenons que le jour de la justice nous soit, non pas funeste, mais favorable; par la vigilance, nous le méritons; la prière nous y prépare; la vigilance empêche qu'il ne nous surprenne. Ce qui nous entretiendra avec sûreté dans ces deux pratiques salutaires que Jésus-Christ recommande si souvent, et dans lesquelles il fait principalement consister toute la conduite chrétienne, ce sera la pensée fréquente et habituelle du jugement divin. C'est cette méditation profonde de l'arrêt qu'ils auroient à subir, qui a fait, qui a soutenu, qui a perfectionné tant de saints. Ce fut elle qui couvrit de martyrs les échafauds, qui peupla les

déserts d'anachorètes ; c'est elle encore qui de nos jours remplit de pieux cénobites les solitudes où sont retracées les austérités des premiers siècles ; qui conduit dans les asiles sacrés, où ne pénètre pas la contagion du monde, tant de vierges chrétiennes, l'ornement de l'Eglise dans sa splendenr, et qui, dans les derniers jours de son malheur, ont fait sa consolation et sa gloire. Toutes ces vertus si brillantes, que nous admirons avec étonnement, et que désespérant d'atteindre nous n'osons proposer à notre imitation, c'est à la pensée toujours présente du terrible jugement, que la religion les a dues. Et pourquoi donc ne produit-elle pas dans nous les mêmes effets ? c'est qu'elle n'est pas aussi profondément gravée dans nos esprits. Il est impossible que cette idée ne se présente pas quelquefois à nous, également impossible que, se présentant, elle ne nous effraie pas; mais ce ne sont que des frayeurs passagères, que nous nous hâtons d'étouffer pour qu'elles ne troublent pas votre funeste calme. En nous examinant avec attention, nous verrons que la chose qui nous fait redouter la pensée du jugement, n'est pas l'arrêt que nous devons subir avec ses affreuses suites, mais les sacrifices auxquels elle nous forceroit actuellement. Ce que le proconsul Félix répondoit à saint Paul, qui lui présentoit, avec toute la force de son ministère, le dogme important

du jugement, combien de fois l'avons-nous répondu à notre conscience, qui nous offroit cette utile pensée? Eloignez-vous maintenant, je vous rappellerai dans le temps opportun (1). Malheur, ah! malheur éternel à nous, si nous ne craignons pas cet épouvantable jugement! L'endurcissement qui nous auroit fait perdre cette crainte, seroit déjà l'effet d'un terrible jugement prononcé contre nous. Craignons-le souverainement, craignons-le surtout efficacement, pour travailler à nous le rendre favorable. Qu'elle s'empare de notre esprit, de notre cœur, de notre imagination, de toutes nos facultés, cette terreur salutaire; qu'elle nous accompagne dans toutes nos actions, et elles les dirigera selon la volonté de Dieu : dans les actes de religion, elle les fera pratiquer avec ferveur; dans les exercices de la pénitence, elle les fera remplir avec goût; dans les œuvres de charité, elle les fera faire avec profusion; dans les devoirs d'état, elle les fera acquitter avec fidélité; dans les tentations, elle donnera le courage pour les surmonter; dans les prospérités, elle inspirera la modération pour n'en être pas amolli; dans les adversités, elle soutiendra la force pour n'en être pas abattu. Plus nous craindrons ce jugement si rigoureux,

(1) Disputante autem illo de... judicio futuro, tremefactus Felix respondit : quod nunc attinet, vade, tempore autem opportuno accersam te. Act. XXIV. 25.

moins nous aurons à le craindre; plus nous l'aurons craint lorsqu'il étoit encore éloigné, et plus nous nous en approcherons avec tranquillité, plus nous y arriverons avec confiance, plus nous en sortirons avec gloire.

ÉVANGILE

DU SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Députation de S. Jean vers Jésus-Christ, et éloge de S. Jean par Jésus-Christ.

JEAN ayant entendu parler dans sa prison des œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? Jésus leur répondit : allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres, et heureux est celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. Comme ils s'en retournoient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple. Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? est-ce un roseau agité par le vent? Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? est-ce un homme vêtu mollement? C'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont vêtus avec mollesse. Qu'êtes-vous donc allés voir? c'est

un Prophète, et je vous le dis, c'est plus qu'un Prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie devant vous mon Ange qui vous préparera le chemin. *Matth.* XI. 2 — 10.

EXPLICATION.

Jean ayant entendu parler dans sa prison des œuvres de Jésus-Christ, envoya deux de ses disciples pour lui dire : êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? Jean-Baptiste étoit en prison. Le motif qui l'y faisoit retenir, étoit la sainte liberté avec laquelle il avoit osé reprocher à Hérode le double scandale de son adultère et de son inceste (1). Ce saint personnage avoit consommé son ministère: il avoit annoncé à la Judée le Messie qu'elle attendoit depuis tant de siècles; il lui avoit déclaré que ce libérateur si désiré étoit présent au milieu d'elle; il le lui avoit montré; il l'avoit baptisé solennellement; il avoit attiré du haut du Ciel l'oracle qui le proclamoit le Fils chéri du Très-Haut. Les vues de la Providence sur lui sont remplies; la terre n'a plus désormais rien qui le retienne : il ne lui reste plus qu'à couronner son inimitable vie par une mort également admirable. Jésus-Christ n'a pas encore donné l'ordre de souffrir, s'il est nécessaire, le mar-

(1) Herodes enim tenuit Joannem, et alligavit eum, et posuit in carcerem, propter Herodiadem uxorem fratris sui. Dicebat enim illi Joannes : non licet tibi habere eam. *Matth.* XIV. 3, 4.

tyre pour la vérité et pour la justice, et déjà Jean-Baptiste l'exécute. Il annonça par sa naissance, la naissance de Jésus-Christ; par sa prédication, la prédication de Jésus-Christ. Il continuera jusque dans sa mort d'être son précurseur. Après l'avoir fait connoître à la terre, il ira encore le précéder dans les limbes, porter à tous les justes la nouvelle de leur prochaine délivrance, leur apprendre que le moment après lequel ils soupirent, est près d'arriver, et que le vainqueur de la mort va bientôt, les associant à son triomphe, les ramener à sa suite dans le Ciel, pour recevoir enfin la palme de leurs vertus.

Du fond de la prison où il étoit détenu, Jean-Baptiste entend parler des merveilles qu'opéroit Jésus, dont le bruit retentissoit dans toute la Judée, remplissoit d'admiration les Israélites vertueux, faisoit pâlir d'envie les Pharisiens, excitoit la vaine et légère curiosité d'Hérode (1). Aussitôt il envoya vers lui deux de ses disciples. Et quel est le motif de cette députation? Pourquoi fait-il à Jésus la demande que les Pharisiens lui avoient faite à lui-même? Est-ce vous qui êtes le Messie, ou devons-nous en attendre un autre? Il n'avoit pas besoin que Jésus-Christ lui déclarât quel il étoit, celui qui, à l'approche de Jésus-Christ, avoit tressailli dans le sein de sa

(1) Audivit autem Herodes tetrarcha omnia quæ fiebant ab eo, et hæsitabat... et ait: quis est autem iste, de quo ego talia audio? et quærebat videre eum. *Luc.* IX. 7, 9.

mère, qui avoit vu descendre sur Jésus-Christ l'Esprit saint, qui avoit publiquement protesté qu'il n'étoit pas digne de délier les souliers de Jésus-Christ. Il avoit rendu tant de fois et si solennellement témoignage à Jésus-Christ, qu'il n'étoit nullement nécessaire pour lui que Jésus-Christ se rendit témoignage à lui-même. Mais si Jean-Baptiste n'a pas besoin de s'assurer quel est celui qui opère de si grands miracles, ses disciples ont besoin de l'apprendre. C'est pour eux, et non pas pour lui, qu'il les envoie. Prêt à les quitter, il s'alarme pour eux; il craint qu'après sa mort, qui est prochaine, ils n'oublient tout ce qu'il leur a dit sur le Christ, et qu'ils ne méconnnoissent celui qu'il a cherché à leur faire connoître. Il les députe vers Jésus, pour fortifier leur foi par la vue des merveilles qu'ils lui verront opérer; il les lui envoie pour que désormais il s'adressent uniquement à lui: il veut en faire des enfans de Jésus-Christ fidèles et soumis, et les remettre entre ses mains, comme un maître rend à un père les élèves qu'il a formés.

Il étoit d'autant plus important que Jean-Baptiste affermît la foi de ses disciples sur la divinité de Jésus-Christ, que, malgré toutes ses instructions, ils paroissoient fort éloignés de l'idée qu'ils devoient avoir du Sauveur. Ces hommes simples et charnels, sincèrement et vivement attachés à leur maître, voyoient en lui plus qu'un homme;

mais ils ne voyoient dans Jésus qu'un homme; et le regardant comme un concurrent de Jean-Baptiste, ils avoient conçu quelque jalousie de la haute réputation où il s'élevoit, et du nombre de disciples qui s'attachoient à lui. Nous les voyons dans l'Evangile, tantôt demander à Jésus pourquoi ses disciples ne jeûnent pas, tandis qu'eux et les Pharisiens pratiquent exactement le jeûne (1); tantôt se plaindre à leur maître de ce que celui qu'il a baptisé sur les bords du Jourdain, baptise comme lui, et attire un grand concours autour de sa personne (2). Pour guérir radicalement ces préventions, Jean-Baptiste les envoie à Jésus-Christ lui-même; sa voix les instruira, ses miracles les convaincront; en le voyant de plus près, ils apprendront à le connoître. C'est là, c'est à l'école de Jésus-Christ que l'on s'instruit, c'est en écoutant avec soumission, en méditant avec attention ses leçons, qu'on s'en pénètre. Ainsi, même dans les fers, Jean-Baptiste continuoit d'exercer son ministère, et jusqu'à son dernier moment il travailla à la manifestation de la gloire de Jésus-Christ, pour laquelle il avoit été envoyé.

Cette disposition d'esprit où étoient les disci-

(1) Tunc accesserunt ad eum discipuli Joannis, dicentes: quarè nos et Pharisæi jejunamus frequenter; discipuli autem tui non jejunant? *Matth.* IX. 14.

(2) Et venerunt ad Joannem, et dixerunt ei: Rabbi, qui erat tecum trans Jordanem, cui tu testimonium perhibuisti, eccè hic baptizat, et omnes veniunt ad eum. *Joan.* III. 26.

ples de saint Jean, est malheureusement trop commune dans le monde. Le sentiment de l'envie est beaucoup plus répandu qu'il ne le paroît. Quand il a nous-mêmes pour principe, nous en rougissons, nous nous en défendons, nous craignons, en le manifestant, de nous exposer au mépris qu'il inspire; mais il n'en est pas de même de l'envie qui a pour motif le bien de ceux à qui nous sommes attachés. L'intérêt trop ardent que nous prenons à leur honneur, nous fait regarder de mauvais œil tout ce qui peut altérer, obscurcir, balancer leur réputation. Nous croyons, parce que ce n'est pas un intérêt personnel qui nous guide, pouvoir sans faute comme sans honte, rabaisser ceux que nous regardons comme leurs rivaux de gloire, les dénigrer et leur ravir ce que nous imaginons qu'ils enlèvent aux personnes que nous chérissons. Il semble que le sentiment de l'amitié ennoblisse celui de l'envie, et lui fasse perdre ce qu'il a de bas et d'odieux. Ce qui est plus déplorable encore, c'est que cette misérable passion se glisse quelquefois jusque dans la pratique de la piété. Le grand Apôtre se plaignoit déjà de ce que les fidèles de Corinthe, par des attachemens charnels aux Apôtres, de qui ils avoient reçu la doctrine, se divisoient entre eux, et se livroient à des disputes. L'un se glorifioit d'être à Paul, l'autre d'être à Céphas, l'autre d'être à Apollo (1). Ce malheureux dé-

(1) Significatum est enim mihi de vobis, fratres mei, ab

faut s'est perpétué dans le christianisme. On voit trop souvent des personnes qui font profession de piété, qui en pratiquent avec édification les principaux devoirs, prendre pour les directeurs de leur conscience des attachemens trop humains et exclusifs; non seulement les préférer, mais ne pas souffrir qu'on en pense autrement, et pour les faire valoir, ne pas avoir scrupule de déprimer les autres. Qu'elles écoutent saint Paul leur disant : qu'est-ce donc que Paul? qu'est-ce qu'Apollo? Ils ne sont que les ministres du Dieu que vous servez; Ils ne travaillent que selon la mesure qu'il leur a donnée (1) : et que ces directeurs eux-mêmes, lorsqu'ils s'aperçoivent que la confiance des âmes qu'ils conduisent dégénère en un attachement humain, contemplent l'exemple de Jean-Baptiste; qu'ils travaillent comme lui à réformer, à rectifier, à épurer ce sentiment dangereux; qu'ils ramènent à Jésus-Christ ces consciences qui s'égarent en le cherchant sur les pas d'un homme; qu'ils leur fassent voir que Jésus-Christ est le seul maître, le

iis qui sunt Chloes, quia contentiones sunt inter vos : hoc autem dicò, quòd unusquisque vestrûm dicit: ego quidem sum Pauli; ego autem Apollo; ego verò Cephæ. 1. *ad Corinth.* 1., 11, 12. Cùm enim sit inter vos zelus et contentio, nonnè carnales estis, et secundùm hominem ambulatis? cùm enim quis dicat: ego quidem sum Pauli; alius autem, ego Apollo; nonnè homines estis? *Ibid.* III. 3, 4.

(1) Quid igitur est Apollo? Quid verò Paulus? Ministri ejus cui credidistis, et uniquique sicut Deus dedit. *Ibid.* III. 4, 5.

seul objet de leur amour; que les ministres qu'il emploie ne peuvent avoir à leur confiance et à leur attachement qu'une part secondaire, et qu'elles ne doivent leur être attachées que pour lui et en lui.

Jésus leur répondit : allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et heureux est celui qui ne se scandalisera point à mon sujet. Saint Luc rapportant le même fait, y ajoute la circonstance, qui n'est qu'indiquée dans le texte de saint Matthieu, que Jésus-Christ, avant de parler aux deux disciples de saint Jean, fit en leur présence des miracles, et guérit plusieurs malades (1). Il ne pouvoit ignorer le motif qui avoit engagé saint Jean à lui adresser ses disciples; et entrant parfaitement dans son intention, afin de leur faire connoître sans ambiguité quel il étoit, il leur fit la réponse que lui seul pouvoit faire, il leur répond en Dieu. Sa manière de les éclairer est de lancer sur eux quelques rayons de sa divinité. Il ne dit pas qu'il est le Messie, il le prouve. Que *Minos*, que *Numa*, que *Mahomet*, se vantant d'avoir des communications intimes avec la divinité, aient

(1) In ipsâ autem horâ multos curavit à languoribus et plagis, et spiritibus malis, et cæcis multis donavit visum. Luc. VII. 21.

prétendu être crus sur leur parole; qu'ils aient publié des prodiges dont ils avoient été les seuls témoins, c'est là le langage de l'imposture. Ce qu'ils ont dit, cent autres l'ont dit avant eux, mille auroient pu le dire. Si ceux-là seuls ont eu des disciples qui leur ont ajouté foi, c'est qu'ils ont été des séducteurs plus adroits, ou qu'ils ont trouvé des peuples plus crédules. Mais celui qui est venu véritablement pour éclairer la terre, opère ses miracles à la face de toute la terre. Il eût eu droit, sans doute, de commander la croyance; il avoit même le pouvoir de l'inspirer, mais il veut la persuader. Tout son pays verra ses prodiges, pour que tous les autres doivent les croire. Ils seront publics dans son temps, afin d'être certains dans tous les siècles.

Saint Jean interrogé par les Juifs s'il étoit le Messie, avoit déclaré positivement qu'il ne l'étoit point (1). A la même question la réponse de Jésus-Christ est de faire voir, dans sa personne, les caractères du Messie. Ce qu'il eût dit eût pu laisser des doutes, ce qu'il fait n'en permet point. La nature à qui tout est soumis, n'obéit qu'à son maître; et pour intervertir ses lois, il faut la puissance qui les a faites. Ainsi, tombent nécessairement, à la vue des miracles de Jésus, les préventions des disciples de saint

(1) Et confessus est, et non negavit; et confessus est : quia non sum ego Christus. *Joan.* 1. 20.

Jean. Ils sont obligés de respecter comme leur maître, celui que la nature reconnoît être le sien. Jésus-Christ porte encore plus loin leur conviction, Aux prodiges qui viennent de frapper leurs yeux, il joint les oracles divins qui les avoient annoncés. Dieu lui-même viendra, avoit dit le prophète, et il vous sauvera. Alors seront ouverts les yeux des aveugles, les oreilles des sourds seront dégagées. Alors s'élancera le boiteux avec la légèreté du cerf, et la langue des muets sera déliée (1). Ce qu'Isaïe avoit découvert dans un esprit prophétique, Jésus le montre en réalité; et faisant disparoître l'intervalle des siècles, il met l'accomplissement à côté de la prédiction. Il opère les merveilles qu'Isaïe avoit annoncées : il est donc celui qu'avoit annoncé Isaïe. Isaïe avoit prophétisé que ces grandes choses seroient faites par un Dieu : Jésus est donc un Dieu. Inconcevable aveuglement des Juifs ! ils ont entre leurs mains les livres prophétiques; les miracles annoncés dans ces livres, sont ceux que Jésus-Christ a opérés; et ils s'obstinent à ne pas croire en Jésus-Christ ! Aveuglement non moins inconcevable des incrédules ! les miracles de Jésus-Christ ont été prédits d'avance par les prophètes, publiés dans le temps par un grand nombre de témoins oculaires, crus depuis par l'univers

(1) Deus ipse veniet, et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum. *Is.* xxxv. 4, 5.

entier; et ils se refusent opiniâtrément à toutes ces évidences! et au bout de dix-sept siècles, ils imaginent qu'il est survenu de nouvelles raisons pour contester des faits, qui pendant tout ce temps ont été l'objet de la croyance et du respect de leurs pères!

A ce qu'il dit de ses miracles, Jésus-Christ ajoute que l'Evangile est annoncé aux pauvres; et c'est encore un trait auquel on doit reconnoître en lui l'envoyé de Dieu. Ce caractère du Messie avoit été aussi prédit par Isaïe (1); et Jésus l'a parfaitement rempli, c'est même un bienfait de sa religion. Tous les moralistes qui l'avoient précédé, avoient débité leurs leçons dans des écoles, où ne pouvoient se rendre que ceux qui avoient, et assez de temps pour le consumer à l'étude, et assez d'instruction pour suivre leurs disputes et leurs raisonnemens abstraits. A l'école de Jésus-Christ, on n'a besoin, ni de temps, ni de lumières pour connoître ses devoirs; et sa loi divine a mis la morale la plus étendue et la plus sublime, à la portée de l'esprit le plus étroit et le plus grossier.

(1) Spiritus Domini super me, eò quòd unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem. *Isa.* LXI. 1.

Audient in die illâ surdi verba libri, et de tenebris et caligine oculi cæcorum videbunt. Et addent mites in Domino lætitiam, et pauperes homines in Sancto Israël exultabunt. *Ibid.* XXIX. 18, 19.

Enfin Jésus-Christ déclare heureux, ceux qui ne se scandaliseront pas à son sujet. Il étoit arrivé, le temps prédit par le saint vieillard Siméon, où l'enfant qu'il tenoit dans ses bras, devoit devenir un signe de contradiction, et la ruine ou la résurrection de plusieurs (1). Déjà Jésus étoit, selon l'expression de saint Paul, le scandale, c'est-à-dire l'occasion de péché d'un grand nombre de Juifs. Les docteurs de la loi se scandalisoient de ses instructions, qui, en montrant le but et le terme de la foi, faisoient voir leur ignorance; les Pharisiens, de ses vertus simples et modestes, qui contrastoient avec leur hypocrisie et leur orgueil; le vulgaire, de sa pauvreté et de son état obscur, qui démentoient l'idée qu'il s'étoit formée du Messie. Et les disciples de saint Jean eux-mêmes n'avoient-ils pas été scandalisés de ses miracles, qui effaçoient les actions de leur maître? L'avertissement que leur donne Jésus, étoit donc d'une haute importance, et pour eux et pour tous les assistans. Mais gardons-nous de croire que son utilité soit restreinte au temps où il parloit. Combien au sein même du christianisme, combien d'hommes pour qui Jésus-Christ est un sujet de scandale! et les incrédules qui se scandalisent de l'incompréhensibilité de ses mystères; et les hérétiques qui se scandalisent de l'autorité irréfragable de

(1) Eccè positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur. *Luc.* II. 34.

son Eglise; et cette multitude de pécheurs qui se scandalisent de la sainte sévérité de ses préceptes. *Ils* sont bien rares ceux qui jouissent du bonheur de n'être pas scandalisés de Jésus-Christ; pour qui sa loi est, non pas une occasion de chute, mais un moyen de salut; qui soumettent avec docilité leur esprit à ses dogmes, et avec fidélité leur vie à ses commandemens. Dans quelle classe sommes-nous nous-mêmes? combien de fois Jésus-Christ n'a-t-il pas été pour nous un sujet de scandale? objet profond et terrible de nos méditations!

Comme ils s'en retournoient, Jésus se mit à parler de Jean au peuple. On ne voit pas que Jésus-Christ ait loué saint Jean-Baptiste, quand il en avoit reçu le témoignage qu'il étoit l'envoyé de Dieu; il le loue aujourd'hui, lorsque saint Jean-Baptiste paroît en douter. Les éloges qu'il lui donne, présentent deux considérations et deux instructions importantes.

En premier lieu, le saint précurseur étoit détenu en prison, comme un malfaiteur, par les ordres d'Hérode. Ce traitement, tout injuste qu'il étoit, pouvoit avoir fait impression sur les esprits, et avoir fait perdre à ce grand homme quelque chose de la haute vénération qu'avoient inspirée ses vertus et ses mortifications. Sans crainte du prince cruel qui le persécutoit, Jésus prend autement sa défense; et son exemple est pour nous une leçon de venir au secours de l'in-

nocence opprimée. C'est un devoir non-seulement de charité, mais souvent même de justice, et malheureusement un devoir bien peu connu, et bien rarement pratiqué. Rien de plus commun que d'entendre débiter la calomnie; rien de plus rare que de l'entendre repousser. Examinons-nous nous-mêmes. Combien de fois avons-nous entendu déchirer par d'injustes inculpations, la réputation du prochain, sans nous mettre en devoir de le justifier! Tandis qu'une audacieuse méchanceté déchaînoit la langue du calomniateur, une lâche pussillanimité retenoit la nôtre. La crainte de déplaire au méchant, plus forte que l'amour de la justice, nous glaçoit quand le malheur de l'innocence eût dû nous échauffer. Peut-être même une malignité secrète nous faisoit trouver quelque plaisir dans ces cruelles imputations. Peut-être nous est-il arrivé d'encourager par un rire de complaisance ou d'applaudissement, de sanglantes railleries On se croit exempt de blâme parce qu'on se tait, et c'est parce qu'on se tait qu'on est blâmable. On accrédite la calomnie, en ne publiant pas ce qui pourroit la faire tomber; on est la cause qu'elle circule, quand on ne l'arrête pas lorsqu'on le pourroit. Dieu nous dit qu'il a recommandé à chacun de nous son prochain (1). Montrons-nous le cas que nous faisons de sa recommandation, en laissant sciemment et volontairement

(1) Mandavit illis unicuique de proximo suo. *Eccli*. XVII. 12.

dépouiller le prochain du plus précieux de ses biens, de sa réputation? Jésus-Christ vous donne dans cet évangile, l'exemple de ne pas vous laisser retenir par de vaines considérations, par un lâche respect humain. Loin de vous condamner, le monde lui-même applaudira à la généreuse résistance dont vous confondrez la calomnie. Tout foible qu'il est, il admire le courage qu'il n'ose pas avoir; tout corrompu qu'il est, il respecte la vertu qu'il n'a pas la force de pratiquer, et la probité vous fera un honneur de ce dont la religion vous fait un devoir.

En second lieu, Jésus-Christ attend, pour louer saint Jean, que les deux disciples qui auroient pu le lui rapporter, soient partis, et il nous donne encore en cela une leçon utile. Quel est le motif le plus ordinaire des éloges qui se donnent dans le monde? c'est l'intérêt. Une fade et vile adulation les prodigue en présence de ceux qui en sont l'objet; ou quelquefois une adulation plus adroite les donne devant ceux par qui elle espère qu'ils seront rapportés. En louant les autres, c'est soi-même que l'on considère; on loue pour être loué à son tour, on donne pour recevoir. La louange est devenue un commerce de vanité dont on calcule le profit; c'est une monnoie que l'on échange, monnoie presque toujours fausse, universellement décriée, et qui n'abuse plus que ceux dont le plat amour-propre a la sottise de s'en payer.

Elles sont bien rares dans la société, les louanges désintéressées semblables à celles que donne Jésus-Christ à saint Jean; les louanges qu'inspire la charité, que la vérité dicte, que la justice accorde au mérite, et qui, étant de purs hommages rendus par l'estime à la vertu, n'avilissent pas celui qui les donne, et n'enflent pas celui qui les reçoit. Apprenons du divin Maître ce que nous devons louer, pourquoi nous devons louer, comment nous devons louer; et ne prostituons pas le plus noble tribut qu'un homme puisse recevoir d'un autre, à un sentiment aussi bas que l'intérêt personnel.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? est-ce un roseau agité par le vent? Le premier éloge que donne Jésus-Christ à saint Jean, est celui de son inébranlable constance. Il montre ce qu'est le saint précurseur, en disant ce qu'il n'est pas. Saint Jean paroît aujourd'hui douter de ce qu'il avoit si positivement affirmé. On pourroit imaginer qu'il varie, et que sa foi chancelle; on pourroit penser que la prison l'a ébranlé; mais Jésus, qui seul pénètre son motif, s'empresse de le justifier. Il étoit en effet bien éloigné de l'inconstance et de la légèreté, ce personnage dont la sainteté avoit été si soutenue: qui depuis son enfance avoit passé ses jours au fond d'un désert dans d'incroyables austérités; qui toujours semblable à lui-même, aussi vertueux, aussi ferme à la cour que dans la soli-

tude, ne s'étoit approché du trône que pour reprocher au roi emporté dans ses passions, et terrible dans ses vengeances, sa criminelle foiblesse.

Cet éloge de Jésus ne nous donne-t-il pas beaucoup à penser sur nous-mêmes? N'est-ce pas nous qui sommes ce roseau, jouet continuel des vents, sans cesse fléchi d'un côté ou d'un autre par tous les souffles contraires? La flatterie nous séduit, la contradiction nous aigrit, la louange nous enfle, la médisance nous irrite, la prospérité nous aveugle, l'adversité nous abat, le plaisir nous emporte, la douleur nous accable. Notre vie est une alternative de résolutions et de manquemens, de désirs et de regrets, de péchés et de repentirs. Ayant la connoissance de nos devoirs, n'ayant pas la force de les remplir; souhaitant le bien, et entraînés au mal; ne pouvant nous soutenir dans la vertu, n'osant nous livrer entièrement au vice; passant successivement du plaisir au remords, et de la jouissance du présent à la terreur de l'avenir; toute occasion nous trouve foibles, toute tentation nous rend coupables. Abattus du moindre souffle, si nous nous relevons un moment, c'est pour être renversés de nouveau l'instant d'après. Que l'exemple de saint Jean-Baptiste nous fasse rougir de notre perpétuelle mobilité; prenons enfin cette consistance qui est le caractère de la vraie vertu, et méritons de recevoir de Jésus-

Christ, au dernier jour, l'éloge qu'il donne aujourd'hui à son précurseur.

Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? est-ce un homme vêtu mollement? C'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont vêtus avec mollesse. Après avoir fait l'apologie de la constance de saint Jean, Jésus passe à l'éloge de sa mortification; aucun homme jusque-là ne l'avoit portée aussi loin. Retiré depuis son enfance dans le fond des déserts, il avoit pour tout vêtement du poil de chameau, et pour unique nourriture des sauterelles et du miel sauvage (1). Avant de prêcher la pénitence, cet homme, qui n'avoit jamais eu à se repentir de rien, avoit pratiqué la plus rigoureuse pénitence qui existe dans la mémoire des hommes, et il s'en étoit fait le modèle, pour se donner plus de droit d'en être l'apôtre. C'étoit son incroyable austérité qui avoit attiré auprès de lui les peuples émerveillés d'une si haute perfection; et Jésus-Christ rappelle aux Juifs ce qui les avoit frappés, ce qui leur avoit inspiré et ce qui devoit conserver dans eux la plus grande vénération pour saint Jean-Baptiste; mais la manière dont il le loue présente une condamnation de notre luxe et de notre mollesse, et cette double censure est marquée plus

(1) Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos : esca autem ejus erat locustæ et mel sylvestre. *Matth.* III. 4.

clairement encore dans le texte de saint Luc (1). Entrons dans son esprit, et faisons sur ces deux objets quelques courtes réflexions.

Le luxe, cette peste de la société comme de la religion, n'est pas une chose précise; il ne consiste pas, comme beaucoup d'autres vices, dans un point fixe, et cette observation est nécessaire pour ne pas tomber à ce sujet dans le vague ou dans l'exagération. Ce qui est le luxe d'une condition n'est que la convenance d'une autre; mais il n'y a pas de condition qui ne puisse avoir son luxe, et le point où il commence est celui où l'on aspire à la représentation qui ne convient qu'à l'état supérieur, soit en richesses, soit en considération. Ainsi, un premier vice essentiel du luxe, est la confusion des rangs, et le bouleversement de l'ordre social qui consiste dans leur distinction. Un autre inconvénient, est l'engloutissement de toutes les fortunes; les dangereux besoins que donne le luxe, n'ayant pas de mesure, sont toujours hors de proportion avec les moyens d'y satisfaire, et précipitent dans des dépenses qu'on est dans l'impuissance de soutenir. De là les enfans restent sans éducation, les domestiques sans gages, les ouvriers sans salaire, les créanciers sans paiement, et les plus grandes maisons périssent misérablement, emportant avec elles l'exécration et les

(1) Eccè qui in veste pretiosâ sunt, et in deliciis, in domibus regum sunt. *Luc*. VII. 25.

malédictions de toutes les familles qu'elles entraînent dans leur ruine. Un troisième mal, bien plus funeste encore que les autres, est la perte des mœurs. Pour soutenir un faste insoutenable, à quels excès ne se porte-t-on pas? Que de bassesses n'entraîne pas cette déplorable vanité de briller plus que les autres! et que chacun de nous se rappelle ce qu'il a pu facilement voir; des femmes vendre leur pudeur; des magistrats, la justice; des militaires, leur honneur; des financiers, leur probité. Et le croiroit-on, si on n'en étoit pas témoin? L'objet de ces honteux moyens, est de se donner du lustre et du relief dans le monde. Mais indépendamment de ces infamies, n'est-ce pas une chose indigne d'un homme, et qui montre la petitesse de son esprit, de faire consister sa grandeur, de placer sa considération, dans cet appareil si étranger à sa personne, d'habits, de table, de meubles, d'équipages dont il s'environne? Les païens eux-mêmes ont déclamé avec force contre ce vice dangereux; ils en ont déploré les funestes effets. Et qu'auroient-ils donc dit, s'ils avoient parlé à des hommes qui eussent renoncé solennellement aux pompes de Satan, et si, à tous les reproches qu'ils faisoient à leurs concitoyens, ils avoient pu ajouter le reproche plus grave encore, de renier par là leur baptême?

Un autre vice également opposé à la profession chrétienne, et pareillement condamné par

Jésus-Christ, est la vie molle et sensuelle que le luxe a amenée parmi nous. Il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel, et Jésus-Christ nous le déclare positivement; c'est celui où il a marché lui-même, chargé de sa croix, et où il nous ordonne de le suivre (1). Et s'il en existoit un autre plus commode, ce Dieu, si plein de bonté, ne nous l'auroit-il pas indiqué? Que l'on nous cite un seul saint qui ait opéré son salut sans mortification, et en suivant la voie du plaisir. Il sembleroit, à voir la vie que mène la plus grande partie, disons même l'universalité morale des hommes, qu'un nouvel évangile, contraire au premier, leur ait été apporté, ou que la mollesse et la sensualité aient prescrit contre la loi divine. Jésus-Christ a dit : Il n'y a qu'une chose nécessaire (2), et cette chose est le salut, où il faut entrer par beaucoup de tribulations (3). Le monde dit aussi : Il n'y a qu'une affaire, mais cette affaire est la jouissance la plus étendue de toutes les aisances, des commodités, des douceurs de la vie, et surtout l'éloignement le plus absolu de toute gêne, de toute contrariété, de toute souffrance. Le plaisir est l'objet de toutes les pensées, le terme de tous les désirs, la fin de

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.* XVI. 24.

(2) Porrò unum est necessarium. *Luc.* X. 42.

(3) Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* XIV. 21.

tous les projets, le but de toutes les démarches, le sujet de toutes les conversations, l'âme de toutes les sociétés ; tous les momens qu'on n'y consume pas, sont employés à le préparer, et l'occupation unique, générale, est la continuité, la succession, la variation des plaisirs. Ainsi, marchant toujours dans la route opposée à celle qu'a tracée Jésus-Christ, on arrive nécessairement au terme contraire. Puisqu'il faut alternativement, dans ce monde et dans l'autre, être dans les souffrances et dans la joie, les peines de la vie présente auront pour dédommagement la félicité de la vie future, et les jouissances du siècle seront suivies des peines de l'éternité.

Qu'êtes-vous donc allés voir? C'est un prophète, et je vous le dis, c'est plus qu'un prophète; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera le chemin. L'humilité de saint Jean-Baptiste l'avoit empêché de se reconnoître pour un prophète ; la justice de Jésus-Christ l'en récompense, en le plaçant au-dessus des prophètes. Non-seulement ce grand personnage est, comme eux, le porteur des oracles divins; mais, ce qui n'a été accordé à aucun d'eux, il est l'objet des oracles. Tous les siècles concourent à sa gloire ; ceux qui l'ont précédé, en le prédisant; ceux qui le suivent, en l'honorant. Il n'annonce pas seulement de loin le Christ, comme ont fait les prophètes; il le montre à la terre, et

il prêche non le Messie qui doit venir, mais le Messie présent au milieu de son peuple. Il ferme la succession des prophètes, et ouvre la mission des Apôtres. Il appartient tout à la fois et à l'ancienne loi et à la nouvelle, et s'élève entre l'une et l'autre comme une colonne majestueuse, pour marquer la limite qui les sépare. Prophète, apôtre, docteur, solitaire, vierge, martyr, il est plus que tout cela, parce qu'il est tout cela en même temps. Il réunit tous les titres à la sainteté; et rassemblant dans lui seul tout ce qui constitue les différentes classes de saints, il forme au milieu d'eux une classe particulière. Aussi le Sauveur termine-t-il son éloge, en déclarant qu'entre les fils des femmes, (ce qui ne comprend pas son auguste Mère,) il ne s'en est pas élevé de plus grand que Jean-Baptiste (1). Rien ne peut être ajouté à cette louange, et tout ce qu'on entreprendroit d'y joindre, ne feroit que l'affoiblir.

(1) Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistâ. *Matth.* XI. 11.

ÉVANGILE

DU TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Députation des Juifs vers saint Jean-Baptiste, et ses réponses.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous? car il le confessa, et il ne le nia point, et il déclara qu'il n'étoit point le Christ. Et ils lui demandèrent : Qui donc? Etes-vous Elie? Il dit : Je ne le suis point. Êtes-vous un prophète? Et il répondit : Non. Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous, afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe. Or, ceux qui avoient été envoyés, étoient des pharisiens, et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un prophète? Jean leur répondit : Pour moi je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous se tient un Homme que vous ne connoissez pas; c'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. Cela se passa à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisoit. *Jean* 1, 19 *et* 28.

EXPLICATION.

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean, pour lui demander : Qui êtes-vous? L'évangile ne nous marque pas précisément quel étoit le motif de cette députation que firent les Juifs à saint Jean-Baptiste; mais on peut avec fondement conjecturer que leur intention n'étoit pas pure. Les prêtres et les lévites députés étoient de la secte des pharisiens; secte orgueilleuse, hypocrite, jalouse de la considération, de l'estime, et surtout de l'autorité. Il est aisé de croire que ces hommes si dangereux, qui persécutèrent dans la suite Jésus-Christ avec tant d'artifice, d'opiniâtreté et de violence, n'étoient nullement disposés en faveur de saint Jean-Baptiste. Ce saint personnage n'avoit pas reçu d'eux sa mission, et agissoit par une autorité indépendante de la leur. Il avait d'ailleurs déjà démasqué leurs vices, et les avoit traités de races de vipères lorsqu'ils étoient venus recevoir de lui le baptême (1). Les demandes qu'ils lui font n'annoncent pas des hommes de bonne foi; et si le désir de connoître la vérité eût été le motif de leurs questions, les réponses de saint Jean-Baptiste, en les éclairant, les auroient disposés à recevoir Jésus-

(1) Videns autem multos Pharisæorum, et Saducæorum, venientes ad baptismum suum, dixit eis : Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere à venturâ irâ? *Matth.* III. 7.

Christ avec le respect et la soumission qu'ils lui devoient. Mais ce saint précurseur étoit dans une haute vénération auprès de tout le peuple, qui accouroit en foule auprès de lui, tant des villes que des campagnes, pour recevoir de sa bouche des instructions, et de sa main le baptême; mais l'opinion commençoit à se répandre qu'il étoit le Messie attendu depuis si long-temps; et dont l'arrivée, d'après les prophéties, devoit être prochaine : les chefs de la synagogue jugeoient utile de faire parade de leur zèle, et de se montrer attentifs à tout ce qui concernoit la religion. Il étoit dans leurs principes de se prétendre juges de la réalité du Messie, et de ne permettre de regarder et de révérer comme tel, que celui qui auroit obtenu leurs suffrages. D'ailleurs, en faisant à Jean-Baptiste la demande de déclarer positivement s'il étoit le Messie, on le mettoit dans la nécessité de faire une réponse dont on abuseroit contre lui. S'il l'affirme, on le présentera au peuple comme un orgueilleux et un imposteur; s'il le nie, on se servira de son propre témoignage pour le décrier. Ainsi, l'insidieuse méchanceté sait profiter de tout pour nuire, et fait concourir à ses détestables fins les moyens les plus contraires.

Mais tandis que ces basses et criminelles pensées font résoudre dans la synagogue cette députation vers saint Jean-Baptiste, un motif tout opposé la décrète dans le ciel, et en est la véri-

table cause. Il étoit important au ministère du saint précurseur, qu'il démentît lui-même les bruits trop avantageux qui se répandoient à son sujet; qu'il avertît les Juifs que ce n'était pas lui qui étoit le Messie, et qu'il prémunît les générations futures contre cette dangereuse opinion, que ses admirables vertus et le rapport des temps eussent pu accréditer. Par cette députation, Dieu a voulu aussi procurer à son Eglise un autre bien; un exemple de candeur et d'humilité dans la personne de saint Jean-Baptiste, et une leçon importante sur la conduite à tenir dans les circonstances délicates, où l'hommage dû à la vérité peut devenir un témoignage rendû à l'amour-propre. Et voilà où aboutissent les vues malhonnêtes et coupables des Juifs. Leur but est de ternir la haute réputation de saint Jean-Baptiste qui les offusque, et ils répandent par là un nouvel éclat sur ses perfections, et ils procurent un témoignage solennel à ce Messie qu'ils doivent persécuter dans peu de temps.

Tel est l'ordre constant et éternel des choses. Les événemens semblent amenés sur la terre par des causes secondes, et ils sont disposés dans le ciel par une cause première, dont ces causes subalternes ne sont que les instrumens. Tout dans le monde suit l'impulsion d'une main motrice et invisible; et la suprême Puissance déconcertant toutes les pensées humaines, emploie souvent à l'exécution de ses desseins, les moyens

qui nous paroissent y être les plus opposés. Les méchans, qu'elle tolère dans ce monde, y concourent aux vues de sa sagesse, en attendant qu'ils servent dans un autre monde à manifester sa justice. Ils sont utiles aux bons, pour éprouver, pour purifier, pour fortifier, pour faire briller leurs vertus. Ils se nuisent à eux-mêmes, en travaillant à se procurer le bonheur; et ils servent les justes en voulant leur nuire. Les Juifs aujourd'hui font connoître saint Jean-Baptiste, et ils s'aveuglent pour ne pas le reconnoître; ils font éclater son humilité, et ils s'endurcissent pour ne pas en profiter. Les impies eux-mêmes qui combattent la Providence, et qui la nient, la servent malgré eux; elle fait concourir à ses fins jusqu'à leur indocilité et leur révolte; et ils sont sous sa main toute-puissante, comme ces animaux dépourvus d'intelligence et doués de fierté, que la raison humaine conduit à son but sans qu'ils sachent, ni où elle les mène, ni comment elle les dirige. Créatures à la fois orgueilleuses et bornées, nous ignorons les vues de la Providence, et nous prétendons juger ses moyens. Souvent nous nous plaignons de ce qu'elle fait pour notre bien, et nous murmurons de ce qui nous est le plus avantageux. Dieu, et cette comparaison est de S. Augustin, Dieu travaille sur nos têtes une étoffe magnifique; du point où nous sommes placés, nous n'apercevons, en levant les yeux, que le revers de son ouvrage, et

il ne nous présente qu'une confusion d'objets, qu'un amas de couleurs sans ordre et sans dessin. Le temps viendra, où placés auprès de Dieu, et de la région supérieure considérant le travail, nous le verrons tel qu'il est. Alors, ce qu'aujourd'hui notre ignorance ose censurer, sera le sujet de notre surprise et de notre admiration; nous serons émerveillés de la précision des dessins, de la justesse des proportions, du rapport de toutes les parties, de la variété des nuances, de la richesse des couleurs. En attendant ce temps fortuné, où contemplant la Divinité, non plus dans des images obscures, mais face à face, nous connoîtrons, non pas en partie, comme à présent, mais aussi parfaitement que nous sommes connus (1), adorons cette Providence suprême qui dispose les événemens selon les impénétrables conseils de sa sagesse; bénissons-la de ce qu'elle daigne nous montrer; respectons-la dans ce qu'il lui plaît de nous cacher.

Car il le confessa, et il ne le nia point, et il déclara qu'il n'étoit point le Christ.

L'objet des Juifs, en demandant à Jean-Baptiste : *Qui êtes-vous?* étoit de lui faire déclarer s'il étoit, ou s'il n'étoit pas le Messie. Il répond à leur intention par une simple dénégation. Sa réponse est tout à la fois positive

(1) Videmus nunc per speculum, in ænigmate : tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte : tunc autem cognoscam, sicut et cognitus sum. 1. *Corinth.* XIII. 12.

et modeste. Il dit nettement ce qui est nécessaire pour empêcher qu'on ne le croie le Christ; mais là il s'arrête; et après avoir dit ce qu'il n'est pas, il s'abstient de dire ce qu'il est. Sans être le Christ, Jean-Baptiste étoit sans doute quelque chose d'assez grand pour pouvoir s'en glorifier; il pouvoit sans usurpation s'attribuer les titres que Jésus-Christ lui donne dans diverses occasions. C'eût été le langage de la vérité; ce n'eût pas été celui de l'humilité; ce n'est pas celui de saint Jean-Baptiste. La véritable et solide humilité non seulement rejette la gloire qui ne lui appartient pas, mais craint même celle qui lui est due. Elle cache à tous les yeux le trésor de mérites qu'elle amasse, aussi occupée à faire ignorer ses vertus, qu'empressée à reconnoître ses défauts.

Aussi, la véritable et solide humilité est-elle extrêmement rare dans le monde; elle ne se trouve pas même toujours parmi les personnes qui font profession de piété. Combien d'humilités hypocrites, qui, n'osant pas s'arroger des qualités dont elles sont dépourvues, sont flattées de se les voir attribuer! Combien d'humilités insidieuses, qui, non seulement se gardent bien de désabuser des fausses opinions que l'on conçoit à leur avantage, mais emploient leur adresse à les établir, à les maintenir et à les étendre! Combien d'humilités artificieuses, qui, en désavouant les éloges auxquels elles ne

peuvent pas prétendre, ont soin de faire remarquer celles qu'elles croient mériter, et consentent à perdre d'un côté, à cause du dédommagement qu'elles espèrent de l'autre ! Combien même d'humilités orgueilleuses ! Ceci semble contradictoire, mais n'est pourtant que trop commun : c'est-à-dire, combien d'humilités qui ne sont que le masque de la vanité ! La vanité, cette passion ingénieuse à prendre toutes les formes pour cacher sa difformité, se déguise quelquefois sous celles mêmes de l'humilité. On se montre humble afin d'être loué, on aspire à la gloire de l'humilité, et on affecte le mépris de soi-même, précisément pour en inspirer l'estime. Il y a cent espèces de fausses humilités; il n'y a qu'une humilité véritable : c'est celle dont Jean-Baptiste nous donne ici l'exemple; celle qui est dans le cœur, et non pas seulement dans les manières; celle qui reconnoît n'avoir aucun mérite, et non pas celle qui cherche à s'en procurer; celle qui ne recherche pas la faveur des hommes, et ne redoute pas leur disgrâce; celle enfin qui, sans désirer et sans craindre les jugemens que l'on pourra former sur son abaissement volontaire, ne s'occupe que des jugemens de Dieu.

Et ils lui demandèrent : Qui donc? êtes-vous Elie? Il dit : Je ne le suis point. Nous voyons toujours dans les réponses de saint Jean-Baptiste la même simplicité, la même candeur,

la même humilité, le même soin d'écarter l'éloge qui ne lui est pas dû, la même attention à ne pas se donner celui qu'il mérite. Mais cette réponse n'est-elle pas en contradiction avec une parole de J. C. ? le saint précurseur déclare ici formellement qu'il n'est pas Elie; et le divin Sauveur, interrogé par ses disciples sur l'avénement d'Elie, leur déclare qu'Elie est déjà venu, et leur fait comprendre qu'Elie n'est autre chose que Jean-Baptiste. Cette opposition apparente est facile à concilier. Dieu avait annoncé par Malachie, qu'avant son grand et terrible jour, il enverrait le prophète Elie qui convertiroit les hommes, afin qu'en arrivant il ne frappât pas la terre de ses anathèmes (1). Cette prophétie est évidemment relative au second avénement de Jésus-Christ, dans lequel il doit apparoître à la terre comme son juge, revêtu de toute sa majesté, et où il se fera précéder par le prophète Elie, pour convertir les hommes, et les préparer à ce redoutable jour. Mais la Synagogue qui ne comprenoit pas ce double avénement du Fils de Dieu, appliquoit les paroles de Malachie à l'unique événement qu'elle attendoit. Une des causes qui l'empêchèrent de reconnoître Jésus-Christ, fut qu'elle n'avoit pas encore vu le pro-

(1) Eccè ego mittam vobis Eliam prophetam, antequàm veniat dies Domini magnus et horribilis; et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum, nè fortè veniam, et percutiam terram anathemate. *Malach.* IV. 5 *et* 6.

phète Elie; et c'étoit le motif de l'interrogation faite à Jean-Baptiste, qui s'annonçoit comme le précurseur du Messie : *Etes-vous Elie?* Ce saint homme déclare avec sa candeur ordinaire qu'il ne l'est pas. Mais s'il n'étoit pas réellement Elie, il en étoit la figure, il le représentoit; il exerçoit dans le premier avénement le ministère qu'Elie doit remplir en personne dans le second; il menoit la même vie qu'Elie avoit menée; il déployoit les mêmes vertus, le même zèle, la même mortification, le même dénûment, la même intrépidité devant les puissances. Il n'étoit pas Elie en réalité, il l'étoit en esprit et en vertu; et c'est précisément ce que l'ange Gabriel, présidant sa naissance, et faisant manifestement allusion à l'oracle de Malachie, avoit annoncé à son père (1). C'est aussi ce que dit Jésus-Christ à ses disciples, qui lui rapportoient l'objection des scribes contre sa mission, savoir qu'Elie n'étoit pas encore apparu. Il commence par confirmer la prophétie de Malachie, en assurant qu'en effet Elie doit venir, et réparer toutes choses. Passant ensuite à la difficulté qu'élevaient les docteurs de la loi, il ajoute que cet Elie, envoyé pour le précéder, est déjà venu; que les Juifs ne l'ont pas connu;

(1) Et multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum; et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ : ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam. *Luc.* I. 16 *et* 17.

qu'ils ont fait contre lui ce qu'il leur a plu, et que le Fils de l'homme éprouvera de même des souffrances de leur part; et par là, il leur fait comprendre, sans avoir même besoin de l'expliquer, qu'Elie est saint Jean-Baptiste (1). Il distingue évidemment deux Elies; l'un qui doit venir; l'autre qui est venu; l'un prédit par Malachie, l'autre annoncé par l'ange Gabriel; l'un qui préparera les voies à son second avénement, l'autre qui les a préparées au premier: l'un en réalité, l'autre en figure et en esprit. Ainsi ne sont point en opposition les paroles du Sauveur, et celles de son précurseur. L'interrogation faite à saint Jean-Baptiste a rapport directement à la personne d'Elie, et il répond avec sa sincérité ordinaire qu'il ne l'est pas. L'objection proposée à Jésus-Christ le met dans le cas de distinguer la personne d'Elie de celui qui est Elie en représentation, en esprit, en vertu; et il indique, avec la même vérité, Jean-Baptiste, comme étant cet Elie distinct du premier.

Etes-vous un prophète? Et il répondit: Non. Le saint précurseur pouvoit avec la même vé-

(1) Et interrogaverunt eum discipuli, dicentes: quid ergò scribæ dicunt, quòd Eliam oportet primùm venire? At ille respondens, ait eis: Elias quidem venturus est, et restituet omnia. Dico autem vobis, quia Elias jàm venit, et non cognoverunt eum, sed fecerunt in eo quæcumque voluerunt. Sic et Filius hominis passurus est ab eis. Tunc intellexerunt discipuli quia de Joanne Baptistâ dixisset eis. *Matth.* XVII. 10 — 13.

rité, accepter et refuser le titre de prophète; il pouvoit légitimement nier qu'il le fût. Le ministère des prophètes consistoit à annoncer de loin le Messie qui devoit venir; le sien étoit de montrer à la Judée le Messie présent au milieu d'elle. Ce n'est pas prophétiser, que d'annoncer ce qui existe. Il eût été aussi le maître d'avouer qu'il l'étoit. Le Messie, qu'il prêchoit, existoit à la vérité; mais il ne s'étoit pas encore manifesté. Sa mission restant jusque là dans la classe des choses futures, c'étoit prédire et prophétiser que de l'annoncer. Entre ces deux partis, saint Jean prend sans hésiter celui qui est le plus analogue à sa profonde humilité; mais Jésus-Christ lui rend avec surabondance la gloire dont il a voulu se dépouiller. Il déclare non seulement que Jean-Baptiste est un prophète, mais qu'il est plus qu'un prophète (1). Il en fait le dernier anneau de la chaîne des prophéties, qui, traversant toute l'étendue des siècles, s'étend de la création à la rédemption, et unit à celui par qui le péché est entré dans le monde, celui par qui le péché a été réparé (2). Ainsi, il exécute ce qu'il a si souvent prêché : que celui qui s'abaisse sera exalté. Saint Jean-Baptiste nous présente le modèle de l'humilité, et Jésus-Christ nous en fait voir la récompense.

(1) Sed quid existis videre? Prophetam? etiam dico vobis, et plus quàm prophetam. *Matth.* XI. 9.

(2) Omnes enim prophetæ et lex, usque ad Joannem prophetaverunt. *Ibid.* 13.

Ils lui dirent donc : Qui êtes-vous, afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, ainsi que l'a dit le prophète Isaïe. Le saint précurseur s'étoit abstenu, autant qu'il lui avoit été possible, de déclarer ce qu'il étoit; et se renfermant strictement dans les questions qui lui étoient faites, il s'étoit contenté d'avouer modestement et positivement ce qu'il n'étoit pas. Mais voici une interrogation précise qui le met dans la nécessité de s'expliquer, et de dire nettement quelle est l'idée qu'il a de lui-même. Il ne le dit que lorsqu'il y est contraint, et parce qu'il y est contraint. C'est un aveu que l'on arrache à sa modestie. Forcé de parler de sa sublime mission, obligé de déclarer la vérité, il saura encore concilier ce devoir avec le sentiment de son humilité. Il dira ce qui est nécessaire pour faire connoître sa mission, pour montrer qu'elle est autorisée par les prophéties, pour faire voir qu'elle est liée avec celle du Messie qui va commencer; mais il le dira dans les termes les plus simples, les plus succincts et les plus éloignés de toute prétention, de toute jactance.

Mettons-nous pour un moment dans la situation où se trouvoit alors saint Jean-Baptiste, Imaginons qu'on vienne nous demander avec autorité : Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-

même ? et sans chercher à nous abuser, examinons quelle sera, d'après nos dispositions, la réponse que nous ferons. Serons-nous, comme le saint précurseur, principalement occupés à prévenir l'opinion trop avantageuse qu'on pourroit prendre de nous ? Dirons-nous, à son exemple, avec complaisance, ce que nous ne sommes pas ; avec peine ce que nous sommes? Reconnoîtrons-nous avec la même franchise ce qui nous manque ? Attendrons-nous avec la même humilité que nous y soyons forcés, pour déclarer ce qui peut nous honorer ? Obligés enfin de parler de ce qui nous est avantageux, en parlerons-nous aussi simplement, aussi modestement ? Ils sont bien rares ceux qui, semblables à Jean-Baptiste, craignent plus les éloges que les censures, et sont plus empressés à faire connoître ce qui les abaisse, que ce qui les élève. Rendons-nous justice, et considérons que notre première et presque notre unique occupation est au contraire de nous faire valoir. Nos défauts, nous les cachons avec soin, nous les pallions avec adresse, nous les justifions avec sensibilité ; quelquefois même nous prétendons, avec hardiesse, les ériger en vertus. Nos qualités, au contraire, ou réelles, ou imaginaires, nous nous efforçons de les faire ressortir ; tantôt avec une vanité audacieuse, nous en glorifiant effrontément, tantôt par une vanité plus adroite, cherchant à les faire remarquer : ici, exaltant

les avantages que nous croyons posséder; là, dénigrant ce qui y est contraire, n'estimant que ce que nous avons, méprisant tout ce qui nous manque. Si nous jetons nos regards vers le monde, voyons-nous autre chose autour de nous? Si nous les reportons sur nous-mêmes, découvrons-nous autre chose dans notre âme? L'envie de s'élever au-dessus des autres, l'ardeur de briller plus que les autres, voilà le sentiment le plus intime de tous les hommes. Les pères y instruisent leurs enfans, et c'est de toutes leurs leçons la plus fidèlement retenue, la plus constamment pratiquée. Le monde est un théâtre de prétentions; la vie est une suite d'efforts pour les réaliser. On diroit que nous sommes vis-à-vis du prochain, dans les bassins opposés d'une balance, et que notre élévation ou notre abaissement sont en contrariété avec les siens. La société qu'une providence bienfaisante avoit instituée pour réunir tous les hommes par les liens communs d'un besoin et d'un secours mutuels, d'une dépendance et d'une charité réciproques; la société est devenue une lice ouverte pour se disputer la supériorité. Chacun apporte à ce combat général les moyens qu'il reçut de la nature, ou qu'il a su se procurer; ceux dont il est, et ceux dont il se prétend pourvu. Qualités du corps, dons de la fortune, talens de l'esprit, tout ce que Dieu nous donna pour d'autres usages, nous le tournons au profit de notre

vanité; et le seul emploi de ses bienfaits que nous connoissions est celui qu'il nous interdit. Reconnoissons enfin et la frivolité, et le danger de ces vaines prétentions. Si nous sommes persuadés, et pouvons-nous ne pas l'être? que la vraie, que la seule élévation est celle qui vient de Dieu, travaillons donc à nous la procurer par les moyens auxquels Dieu l'attache. L'humilité, l'abaissement volontaire, voilà, et Jésus-Christ le déclare en beaucoup d'endroits, ce qu'il exaltera; au contraire, l'enflure et l'ardeur de s'élever, il le dit aussi formellement, c'est ce qu'il se plaira à abaisser. Il nous laisse le choix entre l'ambition dans cette vie, suivie de la dégradation dans l'autre, et l'humiliation sur la terre, récompensée par la grandeur dans le ciel. Mais il n'est pas encore en notre pouvoir de changer cette loi divine, d'unir ce qu'elle a positivement ordonné qui fût divisé, et d'atteindre la gloire de l'éternité, en courant après les honneurs du temps.

Or, ceux qui avoient été envoyés étoient des pharisiens, et ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un prophète? Jean leur répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous se tient un Homme que vous ne connoissez pas; c'est celui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de

délier la courroie de ses souliers. Les pharisiens et les scribes, députés vers saint Jean, décèlent enfin dans cette dernière interrogation leur mauvaise intention : ils prennent le ton du reproche ; et au lieu d'être touchés de la simplicité, de la candeur, de l'humilité avec lesquelles ce saint homme leur a répondu, ils partent de ses réponses mêmes pour l'inculper, et pour trouver mauvais qu'il baptise. Il est rare que la malveillance et la méchanceté ne finissent pas par se trahir elles-mêmes. Tandis que la pureté d'intention, suivant constamment une ligne droite, ne s'écarte jamais de sa direction, la malignité, forcée de se jeter dans des voies tortueuses, n'y reconnoît pas ses propres traces, s'égare dans la multitude et l'obliquité de ses sentiers, et change continuellement de marche. Le reproche que font ici les Juifs à Jean-Baptiste, est évidemment dépourvu de tout fondement. Où étoit-il écrit que pour avoir droit de baptiser, il falloit être le Christ, ou Elie, ou prophète ? C'est une marche assez ordinaire à l'esprit de critique d'imaginer des règles, ou d'interpréter à son gré celles qui existent, pour se donner le plaisir de censurer. Autant nous sommes ingénieux à trouver pour nous-mêmes des mitigations à la loi, autant nous sommes ardens à en aggraver le joug sur les autres. Si les Juifs eussent fait attention à la réponse que venoit de leur donner Jean-Baptiste, ils eussent vu qu'é-

tant le précurseur du Messie, et annoncé par les prophètes pour cette auguste fonction, il avoit bien autant de droit à baptiser, que les prophètes eux-mêmes : mais, et c'est une disposition d'esprit que l'on voit trop souvent dans le monde, parce qu'elle est l'effet commun de toutes les passions, ils ferment leurs yeux à tout ce qui contrarie leur prévention, et ils saisissent avec avidité tout ce qui leur paroît favorable à l'idée dont ils sont préoccupés. Ils ne considèrent dans leur malignité que ce que ce saint homme a nié; ils ne réfléchissent point sur ce qu'il a avoué. L'envie dont ils sont possédés fascine doublement leurs yeux, et en leur cachant ce qui est, et en leur faisant voir ce qui n'est pas.

Mais autant cette interrogation des pharisiens est basse et coupable, autant la réponse du saint précurseur est noble et vertueuse, et présente matière à notre admiration et à notre instruction. Toujours semblable à lui-même, ce grand homme répond toujours avec la même simplicité et la même modestie. Les questions des Juifs ne l'avoient pas enflé, leur reproche ne l'aigrit point; il ne leur en fait pas même sentir l'amertume. Son inaltérable douceur doit nous faire connaître combien est répréhensible cette vive émotion qu'excite en nous la plus légère imputation; combien sont contraires à l'esprit d'humilité et de charité, dont doivent être pénétrés des chrétiens, ces vivacités que nous ne

savons pas réprimer, ces saillies qui nous emportent au moindre mal que l'on dit de nous. Nous sommes devant la médisance, comme le soufre qu'enflamme la plus petite étincelle. Insensés! qu'y gagnons-nous? en nous soulevant contre elle, nous ne faisons que l'irriter, que la rendre plus mordante, plus acharnée: nous ressemblons au malade qui, par ses agitations, ajoute à son mal les convulsions qu'il se donne.

Saint Jean-Baptiste ne pense pas à se justifier du reproche qui lui est intenté. Il ne dit qu'un mot de son baptême, et ce mot est encore l'expression de sa profonde modestie. Il semble n'en parler que pour en faire sentir la foiblesse et l'insuffisance. Le baptême de saint Jean étoit la figure de celui qu'a institué Jésus-Christ, mais il n'en avoit pas la vertu. Et le saint précurseur déclare dans un autre endroit, que pour lui il ne baptisoit que dans l'eau, mais que Jésus baptiseroit dans le Saint-Esprit et dans le feu (1). Le baptême de la loi nouvelle, de même que les autres sacremens, tire toute sa force des mérites de Jésus-Christ, de sa passion et de sa mort: ils nous appliquent les bienfaits de la rédemption; ce que ne pouvoient opérer, ni le baptême de saint Jean, ni toutes les autres cérémonies antérieures à la passion du Sauveur.

(1) Ego quidem baptizo vos in aquâ in pœnitentiam : qu autem post me venturus est, fortior me est, cujus non sum dignus calceamenta portare. Ipse vos baptizabit in Spiritu Sancto et igni. *Matth.* III. 11.

Elles signifioient la grâce, mais elles ne la conféroient pas; elles préparoient les cœurs à la recevoir, mais elles ne l'y répandoient pas. Foibles et vides élémens, ainsi que les appelle le grand Apôtre (1), elles produisoient quelque effet, non par une force qui leur fût propre, mais par les dispositions qu'elles trouvoient dans l'âme. Le baptême de Jean étoit le baptême de la pénitence, parce qu'il engageoit à la faire; le baptême de Jésus est celui de la rémission, en ce que par sa propre vertu il efface jusqu'à la dernière trace, et du péché de notre origine, et de ceux de notre volonté.

Tandis que saint Jean-Baptiste parle de lui, et de ce qui le concerne, avec tant de modestie, et qu'il n'en dit que ce qu'il est absolument obligé d'en dire, il s'étend avec complaisance sur les grandeurs de Jésus-Christ, et il trouve encore, en le louant, le moyen de s'humilier lui-même. Autant l'homme vertueux s'efforce de renfermer dans le secret les dons qu'il a reçus de Dieu, autant il aime à publier ceux dont les autres sont ornés. Sa modestie souffre des éloges qu'il reçoit; sa charité jouit de ceux qu'il donne. En cela, comme dans tout le reste, il est absolument opposé aux usages du monde on aime à recevoir la louange bien plus qu'à la donner. Nous voulons la recueillir avec abon-

(1) Quomodò convertimini iterùm ad infirma, et egena elementa, quibus denuò servire vultis? *Ad Galat.* IV. 9.

dance; nous la répandons avec parcimonie. Il semble que ce soit un trésor, dont nous perdons tout ce que nous accordons aux autres. Empressés à faire remarquer les défauts de nos frères, nous sommes négligens à relever leurs bonnes qualités. Dans la société, pour un éloge, combien de médisances! Si on loue quelqu'un, c'est presque toujours, ou en sa présence, ou devant ceux qui peuvent le redire. Les complimens sont communs; les éloges sont rares: et quand enfin on se voit obligé de donner quelque louange, on s'en dédommage par des restrictions qui la font dégénérer en satire. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours dans ce monde poli, et qui se prétend honnête? S'il étoit animé de cette véritable honnêteté que donne la religion, qui consiste non dans les manières, mais dans les sentimens; qui ne donne pas pour recevoir, mais qui répand avec autant de désintéressement que de profusion; qui n'attend pas les égards pour en rendre, mais qui, selon le précepte de l'Apôtre, les prévient par les siens (1); qui, en un mot, n'est autre chose que la charité appliquée aux usages de la vie civile, il ressentiroit autant de plaisir à louer, qu'il y trouve de peine: la justice rendue au mérite, seroit pour lui une satisfaction; et au lieu de ressembler au vil avare qui ne jouit que de ce qu'il amasse pour lui-même, il seroit

(1) Honore invicem prævenientes. *Ad Rom.* XII. 10.

comme le généreux qui place son bonheur dans ce qu'il distribue aux autres.

Mais si c'est un devoir de louer avec plaisir nos frères, c'en est un bien plus important encore, et plus sacré, d'aimer, avec S. Jean-Baptiste, à chanter les louanges de Dieu, à célébrer ses grandeurs infinies et ses immenses bienfaits. La nature entière, dit le Prophète, publie continuellement sa gloire (1). N'y aura-t-il dans la nature, que nous, qui y sommes obligés à bien plus de titres, que nous pour qui il a créé toute la nature, que nous qu'il a comblés de ses faveurs les plus signalées et les plus abondantes, qui méconnoissions cette loi commune à toutes les créatures? Quand notre dépendance ne nous en feroit pas une obligation, la reconnoissance ne devroit-elle pas nous en faire un bonheur? On se plaît à s'entretenir de ce qu'on aime, et l'objet le plus agréable de nos discours est celui de nos affections. Ils s'occupent sans cesse de Dieu, ils s'en entretiennent avec une satisfaction, avec une joie qui ne peut être sentie et exprimée que par eux, ceux qui ont son amour dans le cœur. Si nous en parlons aussi rarement, aussi froidement, concluons-en que notre cœur n'est pas pénétré d'amour pour lui; état d'autant plus déplorable, que n'en sentant pas tout le malheur, nous n'avons pas l'envie d'en sortir. Que sont

(1) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Psalm.* XVIII. 12.

toutes les autres vertus sans celle qui est la première, qui les soutient, qui les anime, qui les vivifie toutes? Jugeons de notre espoir du salut par notre amour pour Dieu, et de notre amour pour Dieu par la satisfaction que nous éprouvons à nous occuper de lui.

Ce que Jean-Baptiste annonce aux Juifs, on peut le dire avec une égale vérité aux chrétiens. Votre Sauveur, votre Dieu est au milieu de vous. Et combien en est-il à qui on pourroit ajouter, comme le saint précurseur: et vous ne le connoissez pas? Combien, dans ce malheureux siècle, d'incrédules qui nient son existence, qui combattent sa providence, qui rejettent ses dogmes sacrés! Combien d'hérétiques, de schismatiques qui ignorent son Eglise, avec laquelle seule il est, et il sera jusqu'à la consommation des siècles! Et dans l'Eglise même de Jésus-Christ, ô aveuglement plus inconcevable, ô douleur plus amère, combien en est-il encore qui ne le connoissent pas, qui se ferment les yeux pour ne pas le voir, les oreilles pour ne pas l'entendre; qui méconnoissent ses préceptes, méprisent ses promesses, bravent ses menaces: qui se disent chrétiens et ne veulent pas même savoir ce que c'est que d'être chrétien!

La mauvaise volonté des Juifs se manifeste encore par le peu d'effet que produisent sur eux les admirables discours de saint Jean-Baptiste. Si leur intention avoit été pure, s'ils étoient

venus le consulter pour s'éclairer, sa dernière réponse leur auroit donné beaucoup à penser. Le témoignage qu'il rendoit à un autre homme plus grand, plus parfait que lui, auroit dû leur ouvrir les yeux, exciter au moins leur curiosité, leur faire demander : quel est donc cet homme si supérieur à un aussi grand saint? où existe-t-il? n'est-ce pas lui qui est ce Messie que nous cherchons à connoître? Saint Jean leur en avoit certainement dit assez pour leur faire voir que l'objet de leur attente étoit au milieu d'eux, et pour leur inspirer le désir de le chercher : mais ils ne font aucune attention à ce qu'il leur en dit. Ils avoient craint que cet homme, qui attiroit autour de lui toute la Judée émerveillée de son incomparable sainteté, ne voulût passer pour le Messie. Rassurés par sa dénégation précise, ils ne songent pas à ce qu'il leur dit de plus. Ils négligent les discours d'un homme dont il n'ont plus rien à craindre, et courent se plonger dans ce long et terrible aveuglement, dont, ni les miracles de Jésus-Christ, ni la conversion de l'univers, ni leur propre désastre n'ont pu les retirer.

Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisoit (1). Ce n'est pas sans

(1) Il ne faut pas confondre le lieu de Béthanie, où saint Jean baptisoit, et qui est sur le bord du Jourdain, avec le bourg du même nom, voisin de Jérusalem, où le Sauveur ressuscita Lazare. Plusieurs Pères remarquent que dans des

un motif particulier que l'évangéliste exprime le lieu où se fit cette députation. Lorsqu'il écrivoit, il pouvoit se trouver encore des personnes qui en eussent été témoins, ou qui en eussent entendu parler aux assistans. La circonstance du lieu leur rappelle le fait plus positivement encore, et par là une plus grande authenticité est donnée à l'important et solennel témoignage rendu par saint Jean-Baptiste à Jésus-Christ, à la vue d'une grande multitude, et devant les députés de la synagogue.

ÉVANGILE

DU QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste.

La quinzième année de l'empire de César Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, étant tétraque de l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysanias étant tétrarque d'Abilène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie; et il vint dans tout le pays du Jourdain, prêchant le

manuscrits anciens, le lieu où saint Jean reçut la députation des Juifs, est appelé, non pas Béthanie, mais Béthabara.

baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, selon ce qui est écrit dans le livre du prophète Isaïe : Une voix crie dans le désert : préparez la voix du Seigneur, rendez droits ses sentiers; toute vallée sera comblée; toute montagne et toute colline seront abaissées; les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis; et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. (*Luc.* III. 1—6.)

EXPLICATION.

La quinzième année de l'empire de César-Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, étant tétrarque de l'Iturée et de la Trachonitide, et Lysanias étant tétrarque d'Abilène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée dans le désert, à Jean, fils de Zacharie. Jésus-Christ va ouvrir sa carrière évangélique. Renfermé jusqu'ici dans une petite bourgade de la Galilée, inconnu au monde, dont il doit être le Sauveur, ignoré même de son peuple qui l'attend avec impatience, il se prépare à sortir de son obscurité. Ce soleil de vérité ne tardera pas à s'élever au-dessus de l'horizon, et à chasser devant lui cette nuit de tant de siècles dans laquelle le genre humain est endormi. Avant de se montrer, il se fait annoncer; il fait briller son étoile du matin : il envoie son précurseur décla-

rer à la nation qui soupire après sa venue, qu'incessamment il s'offrira à ses regards. Jean-Baptiste quitte le désert où se sont écoulées ses premières années, et vient sur les bords du Jourdain faire retentir la proclamation de la prochaine arrivée du libérateur d'Israël.

Nous voyons dans les premières paroles de notre évangile, saint Luc fixer avec précision l'époque où saint Jean-Baptiste commence sa prédication, et le lieu où il la fait entendre. Nous aurons plus d'une fois occasion d'observer cette attention des écrivains sacrés, à marquer toutes les circonstances des faits qu'ils nous transmettent. Ils mettoient par là ceux devant qui ils écrivoient, qui étoient contemporains des faits, dont plusieurs en avoient été témoins, qui tous au moins pouvoient facilement s'en informer, à portée de vérifier l'exactitude de leur narration. Aucun de ces faits, aucune de leurs circonstances n'a éprouvé de contradiction dans le temps, malgré la haine portée au christianisme, surtout par les Juifs. Des faits qui, lorsqu'ils étoient récens, et faciles à vérifier, n'ont point été contredits par ceux qui y avoient intérêt, peuvent-ils, après dix-huit siècles, être raisonnablement révoqués en doute ?

Un des moyens imaginés par l'incrédulité moderne, pour se tirer de l'embarras où la jette cet aveu du siècle, qui, après avoir vu les faits évangéliques, a vu ensuite paroître les évangi-

les, est de nier que ces livres sacrés soient des auteurs auxquels nous les attribuons. Selon elle, ils ont été écrits postérieurement à la génération contemporaine des faits; et par conséquent, c'est à tort que nous nous prévalons du témoignage de cette génération.

Demandons d'abord aux incrédules, quelle raison ils ont de croire qu'un ouvrage est de l'auteur dont il porte le nom, qu'on ne puisse appliquer avec autant de justesse à nos saints Evangiles? est-ce la conformité de cet ouvrage aux usages et aux mœurs du pays et du temps dans lequel on le dit écrit? est-ce le rapport qu'il a avec le génie et le caractère connus de l'auteur à qui on l'attribue? est-ce l'opinion du temps qui a immédiatement suivi? est-ce le témoignage, les citations des écrivains postérieurs? De tous ces motifs qui déterminent leur conviction sur tant d'écrits profanes, quel est celui qui manque aux livres saints? En niant leur authenticité, ils ébranlent celle de tout ce qui exista jamais d'ouvrages dans le monde. Ils ont les mêmes raisons d'être persuadés que nos livres sacrés ont été écrits par les évangélistes, que pour croire tout autre ouvrage de l'auteur dont on l'intitule. Que leur faut-il de plus pour en être également certains? Egalement certains! ah! ce n'est pas assez dire. Il n'y eut jamais de livres aussi authentiques que nos évangiles,

parce qu'il n'y en a point dont la supposition fût aussi impossible.

Le livre le plus difficile à supposer, est celui auquel une société entière prend un vif intérêt, qui fait son titre constitutif, le code de ses lois, la base de sa religion. Plus il lui est cher et important, plus elle est soigneuse de vérifier s'il a l'autorité qu'on lui attribue. Plus elle révère l'auteur, plus elle examine avec attention si l'ouvrage qu'on présente est en effet de lui.

La difficulté de tromper toute une société, sur un point où il lui est essentiel de ne pas l'être, devient infiniment plus grande, si cette société est répandue dans beaucoup de pays séparés les uns des autres par de grandes distances. Ce n'est plus une seule société, c'est une multitude de sociétés qu'il faut abuser. Les apôtres avoient étendu leur prédication dans l'Italie, dans l'Egypte, dans la Grèce, dans l'Asie mineure, dans bien d'autres pays encore. Dans chaque région ils avoient fondé plusieurs Eglises. Comment imaginer qu'on ait pu persuader à tant d'Eglises ainsi dispersées, que des ouvrages, dont elles n'auroient jamais entendu parler, étoient de leurs premiers fondateurs? comment faire adopter à tous ces hommes en même temps, sans réclamation d'aucun d'eux, une imposture qu'ils avoient tant d'intérêt et tant de facilité à dévoiler?

La supposition des évangiles devient encore

bien autrement incroyable, quand on pense qu'il auroit fallu les faire recevoir à plusieurs sociétés opposées entre elles. Je vois dès le commencement du christianisme se former des hérésies animées d'une haine furieuse contre l'Eglise, qui de son côté les condamne sévèrement.

Je vois les évangiles répandus, et dans notre Eglise, et dans les sectes séparées. Je vois, et catholiques, et hérétiques, en admettre l'authenticité, les reconnoître comme la règle de leur foi, en faire le juge de leurs contestations. Les partis opposés me sont réciproquement garans de la vérité qu'ils reconnoissent unanimement. L'un veille trop attentivement sur l'autre, pour qu'aucun des deux ait pu commettre la fraude, soit à l'insu, soit du consentement de son adversaire. Dira-t-on que l'un des deux ayant fait la supposition, a eu le pouvoir de la faire adopter à l'autre? Dira-t-on qu'ils se sont accordés pour commettre ensemble cette fausseté? L'incrédulité est réduite à choisir entre ces deux absurdités.

En supposant, contre l'évidence, que quelqu'un eût eu le pouvoir de faire passer universellement sous le nom des apôtres, des évangiles de sa composition, qui est-ce qui en auroit eu la volonté? On n'est pas faussaire sans intérêt; et quel intérêt pouvoit-on avoir à supposer des évangiles qui ordonnent de renoncer à tout, d'aimer les humiliations, de désirer les souf-

vivoient encore? Auroit-on osé la tenter sous leurs yeux? Auroit-on pu la réaliser malgré eux? Veut-on que ce soit immédiatement après la mort des apôtres, que les évangiles aient été produits? Les disciples qu'ils avoient instruits, à qui ils avoient laissé après eux le gouvernement des diverses Eglises, l'auroient-ils ignoré? l'auroient-ils souffert? Passera-t-on à l'âge suivant pour y placer la supposition? Plus on la recule, plus on la rend impossible. Une plus grande étendue de l'Eglise, une plus grande multiplicité d'Eglises particulières, rend l'unanimité plus incroyable, un plus grand nombre de sectes rend le concours plus impraticable. Le système de la falsification déjà absurde, parce que personne n'auroit pu la faire, l'est encore, parce que jamais on n'auroit pu la faire.

Et si elle avoit été réelle, croit-on qu'elle eût pu s'effectuer avec un tel secret, que les ennemis du christianisme, si acharnés contre lui, si attentifs à saisir toutes les manières de le combattre, n'en eussent eu aucune connoissance, et qu'ils eussent négligé un moyen aussi favorable à leur cause? Celse reproche aux livres saints d'être altérés en quelques endroits; nulle part il ne dit qu'ils sont apocryphes: et Julien attribue formellement les évangiles à leurs quatre auteurs. Pour soutenir qu'ils ne sont pas leur ouvrage, déistes, vous avez à démentir non-seulement tout ce qu'il y a eu de chrétiens jus-

qu'à nous, mais tout ce qui a existé avant vous d'incrédules.

Revenons à notre évangile, et examinons les leçons que nous présente l'exemple du saint précurseur. Modèle des solitaires dans ses premières années, par ses incroyables austérités, dans les années suivantes il le sera des hommes apostoliques, par la force et l'étendue de son zèle, pour l'être enfin dans sa mort, des martyrs, par l'intrépidité de son courage. Cette aurore du jour brillant qui doit bientôt éclairer l'univers, se tient cachée dans une nuit profonde, jusqu'au moment où il lui sera ordonné de paroître. Que fait-il au fond de son désert loin de toute société humaine, cet homme destiné à annoncer un jour au genre humain son salut? Il se prépare à ce grand ministère; il fuit les regards pour s'y présenter ensuite avec plus d'autorité, et il se donne le droit de prêcher la pénitence, en pratiquant lui-même, malgré son éminente sainteté, la pénitence la plus rigoureuse dont les hommes eussent l'idée. Le premier apôtre de Jésus-Christ vous trace la route, vous qui êtes appelés à la même fonction. Voyez ce grand personnage se disposer à une prédication de quelques mois, par une retraite de trente années. Pourriez-vous imaginer que quelques études superficielles, faites au milieu du monde, fussent une préparation suffisante? Etudiez, cela vous est en effet nécessaire,

les grandes vérités que vous serez chargés d'annoncer; mais apprenez du plus grand prédicateur qui fût jamais, où et comment vous devez les étudier : c'est, à son exemple, dans la solitude que vous en acquerrez la connoissance. Vos méditations vous instruiront plus que vos travaux, et vous obtiendrez la science, l'onction, la force, tous les talens dont vous avez besoin, bien plus sûrement et bien plus abondamment devant votre crucifix, que dans votre cabinet. Pénétrez-vous des vérités saintes, afin de pouvoir les répandre avec profusion; formez-vous aux vertus que vous aurez à prêcher; que votre exemple soit votre première prédication; que le respect pour votre personne en inspire pour vos discours; que votre vue rappelle ce grand mot de l'Apôtre, et vous en fasse faire l'application : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (1). Sans négliger entièrement les ornemens humains, devenus malheureusement nécessaires, gardez-vous de vous y attacher trop fortement, et surtout exclusivement. Ne cherchez pas à plaire, ne songez qu'à persuader. Occupez-vous de rendre vos exhortations non pas agréables, mais solides, et de leur donner non de la grâce, mais de la force. Les orateurs ne sont qu'applaudis, ce sont les apôtres qui convertissent.

(1) Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. I. *Ad Corinth.* IV. 16.

Ce n'est qu'après avoir entendu l'ordre divin, que Jean-Baptiste quitte son désert, et vient sur les bords du Jourdain exercer le ministère pour lequel il a été donné au monde. Pour qu'il entre dans la carrière, il faut que Dieu la lui ouvre : autre leçon, que donne son exemple à ceux qui doivent un jour l'y suivre. Le saint le plus parfait n'ose pas s'ingérer dans les fonctions sacrées, avant que la voix de Dieu ne l'y ait appelé; et quelqu'un oseroït se flatter de n'avoir besoin, pour s'y immiscer, que de sa propre volonté!

Ce n'est pas seulement l'honneur du saint ministère qu'il est défendu d'usurper, si on n'y est pas appelé de Dieu, comme Aaron (1) : c'est une erreur aussi commune qu'elle est funeste, que la vocation divine est nécessaire seulement aux ecclésiastiques. Hommes de tout état, vous en avez un égal besoin. Un des principes les plus importans, mais aussi des plus inconnus de la morale chrétienne, est l'obligation de consulter la volonté de Dieu, et de s'y conformer, pour entrer dans une profession quelconque.

Nous avons tous une vocation commune; chacun de nous a une vocation particulière. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (2) : voilà la vocation générale. Il ordonne à chaque homme de se tenir dans l'état auquel il a été

(1) Nec quisquam sumit sibi honorem; sed qui vocatur à Deo tanquàm Aaron. *Ad Heb.* v. 4.

(2) Omnes homines vult salvos fieri. I. *Ad Timoth.* II. 4.

appelé (1) : voilà la vocation particulière. L'une de ces vocations est notre but ; l'autre est notre moyen pour l'atteindre. La première est le terme où Dieu nous attend; la seconde, la route où il nous place pour y parvenir. Auteur du salut, il se propose de nous y rassembler tous; auteur de la société, il nous partage entre les diverses professions dont il l'a composée. Nous sommes dans sa main, comme l'argile dans la main du potier; et cette comparaison, quoiqu'elle soit de l'Esprit saint, est encore trop foible pour exprimer la dépendance où nous sommes de notre créateur. De même que le potier a le pouvoir de faire de sa masse de terre, le vase qu'il lui plaît (2); de même Dieu est le maître absolu de nous employer selon son bon plaisir. Nous ne sommes pas à nous, pour disposer à notre gré de nous-mêmes; et c'est attenter à son domaine suprême, c'est mettre notre volonté à la place de son autorité, que de nous attribuer des fonctions que nous ne devons tenir que de lui. Et n'est-ce pas lui qui, en nous créant, nous a rendus propres à une profession plutôt qu'à une autre? Ne connoît-il pas parfaitement ce qu'il a mis dans nous, le caractère, les goûts, les inclinations, la tournure d'esprit, les talens, les

(1) Unusquisque in quâ vocatione vocatus est, in eâ permaneat. 1. *Ad Corinth.* VII. 20.

(2) An non habet potestatem figulus luti ex eâdem massâ facere aliud quidem vas in honorem, aliud verò in contumeliam. *Rom.* IX. 21.

qualités qu'il nous a donnés? Aurions-nous la prétention insensée de nous connoître aussi pleinement, que nous sommes connus de lui? Disons même plus : la connoissance de nous-mêmes est celle que nous avons le moins, parce que c'est celle sur laquelle nous nous faisons le plus d'illusion. L'un, poussé par sa présomption, se juge capable des choses les plus au-dessus de sa portée; l'autre, retenu par la timidité, n'ose pas ce qui lui seroit le plus facile; celui-ci, entraîné par son imagination, ne voit que ce qu'elle lui présente; celui-là, emporté par ses passions, se persuade tout ce qu'elles lui suggèrent. Presque tous, aveuglés par leur amour-propre, s'attribuent les qualités qu'ils n'ont pas, ou exagèrent celles qu'ils peuvent avoir; prennent leurs désirs pour des dispositions, leurs goûts pour des talens, leurs sentimens pour des vertus. Avec une connoissance de nous-mêmes, aussi bornée, aussi incertaine, aussi fausse, prétendre décider, par nos propres lumières, l'état auquel nous convenons le mieux, c'est aux yeux de la raison une extravagance.

Aux yeux de la religion, c'est de plus une témérité. Il n'est rien dont le salut dépende davantage, que du choix de l'état : ce premier pas, en décidant la route que l'on va suivre, annonce le terme où l'on arrivera. Sans doute, il n'y a pas une profession, excepté celles qui sont criminelles de leur nature, qui ne puisse

conduire au ciel : toutes présentent des moyens de salut; toutes aussi ont leurs difficultés et leurs périls. En imposant à chaque état des devoirs propres, en exposant chaque état à des tentations particulières, la sagesse suprême qui proportionne toujours les moyens à la fin, destine à chaque état des grâces spéciales qui en fassent remplir les devoirs, et surmonter les tentations. Souverains, cette sagesse infinie vous le déclare elle-même, c'est par elle que vous régnez, et elle vous inspire les justes lois que vous dictez aux peuples qu'elle vous a soumis (1). Magistrats, elle monte avec vous sur les tribunaux, et vous y communique les dons de lumière et d'incorruptibilité, qui vous font prononcer des arrêts équitables. Guerriers, elle vous suit dans les camps, pour vous revêtir de la force et de la modération. Ministres des autels, elle est avec vous dans toutes vos fonctions, pour vous remplir de la piété nécessaire à leur exercice. Courtisans, vous la trouvez dans les cours, vous pénétrant de l'inaltérable droiture qui repousse l'intrigue. Solitaires, elle habite vos cloîtres, et vous fait chérir les mortifications que vous êtes venus y chercher. Jurisconsultes, elle est au barreau, éloignant de vous l'esprit de chicane, et vous faisant triompher de ses subtilités. Négocians, elle préside à vos comptoirs, et y fait

(1) Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt. *Proverb.* VIII. 15.

régner l'exacte probité qui rejette les gains illicites. Hommes de tout état, appelez-la, invoquez-la, et elles vous apportera toutes les grâces propres à votre profession : grâces d'union et de fidélité aux époux; grâces de continence aux célibataires; grâces de douceur et de fermeté aux pères; grâces de docilité aux enfans; grâces de bonté aux maîtres; grâces d'obéissance aux serviteurs, grâces de commandement à tous les supérieurs; grâces de soumission à tous les subordonnés. Chacun, dit le grand Apôtre, reçoit de Dieu le don qui lui est propre; l'un d'une manière, l'autre d'une autre (1). Les grâces sont différentes, comme les ministères sont différens, comme les opérations sont différentes : mais c'est Dieu qui opère tout dans tous, manifestant à chacun l'esprit qui convient à son utilité; attribuant à l'un la sagesse; à l'autre, la science; aux autres, divers autres dons : c'est le même esprit qui effectue tout cela, distribuant chaque chose à chacun, ainsi qu'il le veut (2). Remarquons les expressions : mi-

(1) Unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius verò sic. 1. *Ad Corinth.* VII. 7.

(2) Divisiones verò gratiarum sunt, idem autem spiritus; et divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus : et divisiones operationum sunt, idem verò Deus, qui operatur omnia in omnibus. Unicuique autem datur manifestatio Spiritûs ad utilitatem. Alii quidem per Spiritum datur sermo sapientiæ; alii autem sermo scientiæ secundùm eumdem Spiritum; alii.... hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. 1. *Ad Corinth.* XII. 4-11.

nistères à exercer, dons pour les bien remplir, c'est Dieu qui donne le tout : c'est lui qui assigne les uns, qui distribue les autres, qui les répartit tous, ainsi qu'il le veut : nous devons donc soumettre notre volonté à la sienne. Ainsi qu'il le veut, c'est donc une obligation stricte de nous mettre dans l'état qu'il nous a destiné, afin de recevoir les grâces qu'il nous y a préparées. En entrant dans une autre profession, vous sortez du plan de sa providence ; vous intervertissez ses desseins sur vous ; vous rendez vaines ses vues de sagesse et de bienfaisance. Les secours qu'il se proposoit de vous donner, étoient relatifs aux devoirs auxquels il vouloit vous soumettre. Vous vous formez à vous-mêmes un autre ordre de devoirs. Prétendez-vous l'obliger par là à vous donner des secours d'un autre ordre : et vous flattez-vous de faire varier ses décrets au gré de votre volonté?

Combien donc est épouvantable le danger de l'erreur sur le choix de l'état ! L'enfer est peuplé de malheureux que cette seule méprise y a conduits, et qui y déplorent, dans un désespoir éternel, cette première prévarication qui a été la cause de toutes les autres. Tel dans le cloître eût marché de vertus en vertus, qui est allé dans le monde perdre son innocence, et se précipiter de crimes en crimes : tel autre se fût sanctifié dans le mariage, et par les professions civiles, qui est venu se faire l'opprobre du sanc-

tuaire et le scandale de l'Eglise. Ah! si dans l'état où on est le plus légitimement appelé, on est encore exposé à des chutes honteuses; si, parmi les apôtres que Jésus-Christ s'étoit choisis, il s'est trouvé un misérable qui l'a trahi, que doivent devenir les téméraires qui, de leur propre autorité, usurpent des états que Dieu ne leur assignoit pas? que doivent-ils devenir, exposés à plus de dangers, et n'ayant pas les mêmes secours?

Et ce qui rend leur malheur plus déplorable encore, c'est qu'ils ne pensent pas à le déplorer; c'est qu'il n'y a presque personne qui imagine de concevoir du scrupule de s'être engagé dans une profession contre la volonté de Dieu. On éprouve tous les jours les tristes effets du choix téméraire que l'on a fait, et on ne songe pas à remonter à leur cause. Qui pourroit calculer toute la suite de péchés dont ce premier péché est la cause funeste, et qui, naissant les uns des autres, se prolongeront peut-être dans un long cours d'années? Qui entreprendroit de compter tout ce que fera commettre de désordres le scandale du pasteur; d'injustices, l'incapacité du magistrat; de vexations, la foiblesse de l'administrateur; de déprédations, la rapacité du financier; de crimes de tout genre, l'indignité de l'homme constitué dans une place quelconque.

Nous entendons tous les jours des plaintes amères sur la manière dont sont remplis les di-

vers emplois de la société. Beaucoup de conversations sont des censures des hommes en place : quelquefois elles sont produites par l'envie, ou exagérées par la malignité ; mais souvent elles ne sont que trop bien fondées. Combien, dans les dignités éminentes, d'hommes, ou incapables, ou indignes! combien peu qui en soutiennent l'honneur par leurs vertus et leurs talens! Les siècles qui nous ont précédés, voyoient dans tous les états plusieurs personnages d'un mérite transcendant, qui étoient pour les autres des modèles et des objets d'émulation. Aujourd'hui, hélas! dans quel état pourroit-on en citer un seul? On chercheroit en vain ailleurs la cause de ce malheur universel. Les places sont généralement mal remplies, parce que presque personne n'est à sa place. De tous les hommes que nous voyons dans le monde, il y en a bien peu qui puissent se flatter d'être où Dieu les veut. Et comment pourroient être placés, conformément à la volonté de Dieu, ceux qui n'y ont eu aucun égard en choisissant leurs places? La dernière chose dont on s'occupe en embrassant une profession, est de savoir si on en a la vocation, et si on peut, avec quelque fondement, espérer d'y faire son salut.

On se détermine pour un état : et quand s'y détermine-t-on? C'est communément dans un âge où le jugement n'est pas formé, où les penchans ne sont pas annoncés, où aucune dispo-

sition n'est marquée, où non seulement on ignore ce que l'on sera, mais où on ne peut pas savoir ce que l'on est; où, loin d'être capable de choisir, on ne l'est pas même de connoître. On décide les destinées de toute sa vie, n'ayant pas assez de raison pour décider du plus léger intérêt.

On se détermine pour un état : et comment s'y détermine-t-on ? La circonstance de la vie, où la maturité des considérations seroit le plus nécessaire, est celle où on se conduit avec le moins de réflexion. On ne prend conseil que de ses désirs ; ou si on cherche quelques avis, ce sont ceux d'hommes aussi légers, aussi dissipés, aussi frivoles, aussi libertins peut-être que soi-même : on n'écoute que ce qui plaît; on n'entend pas ce qui seroit utile; on ne se donne pas la peine de s'étudier soi-même, d'examiner ce qu'on a de qualités pour choisir l'état où elles pourront le mieux se déployer, ce qu'on a de défauts pour éviter la profession où ils seroient plus dangereux : on ne regarde ni les dangers dont la route est semée, ni le terme où elle conduit. Figurez-vous un passager qui se jette inconsidérément dans le premier navire qu'il trouve, sans examiner ni s'il est assez solide pour lui confier son existence, ni s'il doit le mener au port qui est l'objet de son voyage.

On se détermine pour un état : et par quels motifs s'y détermine-t-on ? Ce n'est presque ja-

mais par les considérations religieuses, les seules qui devroient y déterminer. Le respect pour ceux dont on dépend, la complaisance pour ceux qu'on aime, quelquefois le hasard seul, une occasion qui paroît favorable; d'autres fois, un dégoût que l'on éprouve, un dépit que l'on conçoit, le plus souvent des arrangemens de famille, des convenances de société, l'ordre de la naissance : voilà, nous le voyons continuellement, les raisons qui décident tous les hommes à l'état qu'ils embrassent.

Seroit-il donc défendu d'avoir aucun égard aux considérations humaines? Seroit-il ordonné de fouler aux pieds toutes les convenances sociales, et d'aller, au mépris de l'ordre universellement établi, nous jeter dans des professions qui répugnent au rang dans lequel la Providence nous a fait naître? A Dieu ne plaise que nous exagérions les vérités saintes, et que, pour ne pas altérer leur sévérité, nous portions atteinte à leur sagesse. La vraie prudence humaine n'est pas contraire à la prudence chrétienne, mais elle lui est subordonnée. L'abus consiste, non pas à prendre en considération les convenances sociales, mais à les considérer uniquement, ou même principalement. L'esprit de la religion n'est pas que l'homme de la classe supérieure descende à des professions mécaniques, ni que celui d'un état inférieur aspire à des fonctions au-dessus de sa condition; nous devons au con-

traire regarder le rang où la Providence nous a placés en nous donnant l'être, comme une première indication de ses vues. La condition est une première vocation; mais dans la condition où Dieu nous a fait naître, il y a plusieurs professions à embrasser; et entre celles-là, il faut choisir celle qui doit conduire le plus sûrement au salut. Les considérations humaines doivent uniquement former des exclusions; les considérations divines sont les seules dignes d'être nos motifs. Les premières ne doivent servir qu'à nous éloigner des états qui leur sont contraires; les secondes ont seules droit de nous fixer dans l'état qu'elles inspirent d'adopter.

On se détermine pour un état : et dans quelles vues s'y détermine t-on? C'est là ce qu'il y a de plus déplorable, c'est presque toujours par les vues qui devroient en éloigner : pour favoriser ses inclinations vicieuses, pour assouvir plus librement ses passions criminelles. Le libertin court dans les camps, espérant y trouver la licence; le vaniteux monte sur les tribunaux, cherchant la considération : l'indolent vient dans le sanctuaire se livrer à l'oisiveté; l'avare se jette dans la finance, pour accumuler des trésors. Je cherche dans tous les états des hommes qui y soient entrés dans la vue de faire leur salut, et combien peu j'en aperçois! C'est surtout la malheureuse passion de l'ambition qui peuple les diverses professions de la société,

On entre dans la route où l'on se flatte (c'est l'expression qu'on emploie) de faire le plus grand chemin. On choisit entre les états, celui où l'on espère amasser le plus de dignités, d'honneurs, de richesses : on ne s'occupe que des biens de la fortune; on ne pense pas aux dons de la grâce : et qu'arrive-t-il de cette première erreur? L'esprit qu'on a porté dans le choix, on le conserve dans l'exercice; on ne voit dans ses fonctions, que ce qu'on y a cherché; on s'en acquitte comme on s'en est chargé. C'est là, n'en doutons point, c'est là une des principales causes pour lesquelles nous voyons toutes les professions devenir des obstacles au salut, tandis qu'elles devroient en être des moyens. Malheureux ! que ces vues coupables vont engager dans la démarche qui fera le sort de votre vie et de votre éternité, arrêtez-vous à ce pas décisif; tremblez d'atteindre ce que vous poursuivez si inconsidérément. Vous obtiendrez peut-être les avantages temporels, objet de vos vœux imprudens; mais si Dieu vous les accorde, ce sera dans sa colère. La première punition qu'il vous infligera du déréglement de votre choix, sera de favoriser les passions qui l'ont inspiré. Vos désirs causent votre aveuglement, vos jouissances l'augmenteront. Vous commencez, sans vous en douter, l'ouvrage de votre réprobation; plus vous l'avancerez, moins vous vous en apercevrez. Vous vous féliciterez de marcher de suc-

cès en succès, tandis que vous tomberez de ruine en ruine; et votre malheur éternel sera d'autant plus assuré, que vous n'en aurez ni la crainte ni la douleur, ni même la connoissance.

Et peut-être même n'attendrez-vous pas la vie future, pour recueillir les fruits amers de votre choix. Voyez dans tous les états, combien de mécontentemens, combien de regrets de s'y être engagé! Cherchez autour de vous des personnes qui se trouvent heureuses de leur situation. Chacun se plaint de sa condition; chacun envie celle d'autrui; le dégoût de ce qu'on a, le désir de ce qu'on n'a pas, voilà les sentimens presque universels. Et n'est-ce pas là une suite naturelle de la légèreté, de l'imprudence, de la témérité, avec lesquelles on s'est jeté dans son état? Les pays qui dans le lointain présentent à l'œil l'aspect le plus riant, sont quelquefois les plus désagréables à habiter. L'état, qui dans le point de vue éloigné, n'offroit que des espérances de bonheur, souvent quand on y est, ne donne que des chagrins et des soucis. Tout ce que l'imagination embellissoit, est bientôt dépouillé par l'usage des charmes qu'elle lui prêtoit; les agrémens dont on s'étoit flatté, ou se trouvent nuls, ou après peu de temps sont flétris par la jouissance : et cependant on s'est imposé des charges qu'on n'avoit pas prévues; on s'est donné des occupations fâcheuses, dont on n'avoit pas eu l'idée; on se voit placé entre

l'obligation de se livrer à des devoirs pénibles, et la crainte de se déshonorer si on ne s'en acquitte pas; on voudroit ne pas les remplir; mais on ne veut pas s'avilir en y manquant, et de là il arrive que l'on fait l'un et l'autre. On exerce les fonctions de son état, mais mollement, lâchement; de sorte qu'on en ressent tout l'ennui, et qu'on n'en a pas le mérite. Par la manière dont on pratique ses devoirs, on perd à la fois, et sa tranquillité et l'estime publique.

C'est une nécessité pour notre bonheur du temps et de l'éternité, de connoître quelles sont les vues de Dieu sur nous, quel est l'état où il nous appelle. Mais comment atteindre à cette connoissance? quel moyen de s'assurer d'une vocation si nécessaire à suivre?

La première personne qu'on doit consulter, c'est soi-même. Dieu, en créant l'homme, l'a remis dans la main de son conseil (1); il l'a doué de la raison, afin qu'elle l'éclairât dans toutes les circonstances de sa vie. Et à quoi est-il plus nécessaire d'employer ce flambeau qu'alluma au dedans de nous la main du Créateur, qu'à nous éclairer dans l'action dont l'influence se répandra sur toutes celles qui la suivront? Il faut donc commencer par examiner avec une sérieuse et continuelle réflexion, et soi-même, et les divers états entre lesquels on peut choisir.

(1) Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui. *Eccl.* XV. 14.

Il faut d'abord s'examiner soi-même avec une entière impartialité, sans vouloir, ni se flatter, ni se dénigrer pour connaître les inclinations qu'on tient de la nature, et celles qu'on s'est données par l'habitude; les qualités que l'on peut avoir, les talens que l'on a reçus, et l'espèce d'occupation à laquelle les uns et les autres rendent le plus propre; les défauts auxquels on est enclin, les fautes auxquelles on est le plus sujet, les tentations auxquelles on est le plus porté à céder, les passions qui ont sur l'âme le plus d'empire. Il faut ensuite considérer les divers états que l'on peut embrasser, non pas avec l'œil du monde, qui ne regarde que les avantages temporels, mais avec un œil religieux, qui envisage les biens spirituels. Il faut combiner ces conditions différentes, avec les dispositions qu'on y apportera, et juger, d'après la comparaison des unes et des autres, quel est l'état où on aura le plus de moyens de faire le bien, le moins d'occasions de faire le mal; où les facultés dont on est pourvu, pourront avoir le plus de succès, et où les passions dont on porte le germe, auront le moins d'influence; où on sera le plus près des grâces, et le plus éloigné des tentations.

Mais vos réflexions les plus profondes, utiles, nécessaires même pour le choix d'un état, ne sont pas suffisantes. Ce n'est pas assez de vous consulter vous-même; c'est Dieu surtout qu'il faut consulter : comme c'est lui qui dans sa

sagesse vous a destiné une profession, c'est de lui que vous devez apprendre quelle elle est. Demandez-lui donc d'accroître de sa lumière céleste vos foibles et incertaines lumières, et de vous guider dans cette route obscure, où, s'il ne vous dirige pas, vous vous égarerez immanquablement. Répétez-lui souvent avec David : Seigneur, montrez-moi vos voies; instruisez-moi quels sont vos sentiers (1). Recevez avec respect, écoutez avec attention, suivez avec fidélité ses inspirations intérieures. J'écouterai, disoit le même prophète, ce que le Seigneur dira au dedans de moi (2). La même docilité vous attirera la même récompense; et comme lui, Dieu vous sanctifiera dans l'état où il vous aura placé.

Il faut cependant encore prendre garde de se tromper sur cette voix du Seigneur dans nos âmes. Il n'arrive que trop souvent de prendre pour des inspirations divines, l'emportement de l'imagination, l'effervescence du zèle. A la piété qui excite, il est nécessaire de joindre la prudence qui dirige. Pour ne pas confondre la voix de Dieu, avec celle de nos inclinations, la bonté divine nous donne un moyen; c'est de nous adresser à ses ministres, qui jugeront plus impartialement, et par conséquent plus sûrement que nous, ce qui est la volonté de Dieu,

(1) Vias tuas demonstra mihi; et semitas tuas edoce me. *Psalm.* XXIV. 4.

(2) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Psalm.* LXXXIV. 9.

et ce qui est le désir de l'homme : c'est par eux que le Seigneur manifeste ordinairement ses intentions. Il les éclaire spécialement eux-mêmes, et les revêt de l'esprit de conseil. C'est donc là le troisième conseil que vous devez prendre. Traitez cette importante affaire avec un directeur rempli de la sagesse divine, dont le zèle soit conduit par la prudence, et l'esprit mûri par l'expérience. Exposez-lui avec candeur, vos pensées et vos doutes, vos forces et vos foiblesses, vos dispositions bonnes ou mauvaises, vos mouvemens intérieurs, vos goûts et vos répugnances. Donnez-lui la liberté la plus entière de vous interroger, et de vous donner sur ce qu'il jugera le plus utile à votre salut, des avis auxquels vous aurez lieu de croire que Dieu aura présidé. Ce sera alors, ce sera quand vous aurez fait ce que le Seigneur demande, que vous pourrez espérer avec confiance que vous vous êtes conformé à sa volonté; que c'est sa main qui vous a ouvert la porte de l'état où vous êtes entré; que sa grâce qui vous y a introduit, vous y assistera constamment, et que, comme vous êtes dans la route qu'il vous a tracée, vous parviendrez au terme où il vous attend.

Et les malheureux qui se sont précipités dans des états où Dieu ne les appeloit pas, et qui s'y trouvent engagés de manière à ne pouvoir plus retourner en arrière, sont-ils donc perdus sans retour? la route qu'ils sont forcés de suivre,

est-elle nécessairement pour eux celle de la damnation? Ah! qu'ils se gardent de cette infernale pensée! le désespoir seroit leur dernier et leur plus grand malheur. Ce seroit en croyant leur salut impossible, qu'ils le rendroient tel. Le ciel n'est inaccessible qu'à ceux qui ne veulent pas travailler à y arriver. Le choix illégitime de l'état rend le salut beaucoup plus difficile, mais non impraticable; c'est un péché plus grave que beaucoup d'autres, un péché qui a des conséquences plus funestes que les autres: mais enfin, la miséricorde divine a, dans ses inépuisables trésors, des ressources contre tous les péchés. Tant qu'on peut avoir la grâce du repentir, on peut espérer toutes les autres. Ils se sont éloignés de Dieu; mais il ne tient qu'à eux de s'en rapprocher: ils glissent sur le penchant de l'abîme; mais ils n'y sont pas tombés: il leur faut de plus grands efforts; mais ces efforts, en cela même qu'ils seront plus pénibles, seront plus méritoires. Ils se retrouveront à la place où Dieu les veut, quand une sincère pénitence, un amour ardent de Dieu, une observation exacte de ses commandemens, une assiduité ponctuelle aux devoirs de l'état qu'ils ont pris, les y auront remis. La bonté infinie daignera rendre à la douleur qu'ils auront de leur choix coupable, les grâces qu'elle avoit destinées à un choix religieux.

Il vint dans toute la région du Jourdain,

prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, selon ce qui est écrit dans le livre du prophète Isaïe; Une voix crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis; et toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. Le premier objet de la prédication du saint précurseur est la pénitence; c'est aussi par là que le Sauveur commence la sienne (1) : c'est ainsi pareillement que les apôtres ouvrent la leur (2). La pénitence est la porte du ciel. Pour aller à Dieu, il faut, avant tout, quitter la route qui en éloigne. Pour remplir son âme des vertus qui font la justification, le préalable indispensablement nécessaire est de la vider des vices qui s'y opposent. On ne peut pas être aimé de Dieu, en restant chargé des crimes qu'il abhorre : on ne peut pas l'aimer, en conservant de l'attachement pour les objets de son aversion. Un plaisir criminel fit entrer le péché dans votre âme; il faut qu'une douleur religieuse l'en fasse sortir. La pénitence est un devoir universel. Dieu ordonne aux hommes, par le minis-

(1) Exindè cœpit Jesus prædicare, et dicere : Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum. *Matth.* IV. 17.

(2) Petrus verò ad illos : Pœnitentiam, inquit, agite, et baptizetur unusquisque vestrûm in nomine Jesu Christi in remissionem peccatorum vestrorum. *Act.* II. 38.

tère de son Apôtre, que tous, et en tout lieu, fassent pénitence (1). Aux pécheurs, le sacrement de pénitence est essentiel; aux justes, la vertu de pénitence est nécessaire. Comme il n'y a personne qui puisse se juger exempt de péché. il n'y a personne qui doive se croire dispensé de la pénitence. Et ne voyons-nous pas les plus grands saints être ceux qui font la pénitence la plus austère. Chose étonnante! ces modèles de toutes les vertus, sont ceux qui se livrent aux exercices rigoureux d'une pénitence dont ils semblent n'avoir pas besoin; et les hommes, chargés des plus énormes péchés, sont ceux qui s'y refusent!

Ce n'est pas seulement à faire pénitence, que saint Jean-Baptiste exhortoit les hommes de son temps, et dans eux les hommes de tous les siècles; c'étoit à faire des fruits, et de dignes fruits de pénitence (2). Dans notre évangile, il fait consister ces fruits de pénitence en quatre choses : 1° que toute montagne et toute colline, c'est-à-dire, tout orgueil, par lequel on s'élève au-dessus des autres, soit abaissé : orgueil de la naissance, orgueil du rang, orgueil du pouvoir, orgueil de la richesse, orgueil des talens, orgueil des connoissances, orgueil des qualités, orgueil des vertus; que tout soit écrasé,

(1) Deus nunc annuntiat hominibus, ut omnes ubiquè pœnitentiam agant. *Act.* XVII. 30.

(2) Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ. *Luc.* III. 8.

et reste comprimé sous les humbles sentimens de la pénitence : 2° que toute vallée soit remplie; ce qui signifie, que tous les vides qui se trouvent dans notre vie, soient comblés; que les omissions continuelles dans lesquelles nous la passons cessent, et que nous nous mettions désormais au niveau de nos devoirs, à la hauteur de notre vocation : 3° que les chemins tortus soient redressés; que la droiture de nos intentions, la simplicité de notre foi, la sincérité de notre soumission, nous fassent marcher, sans nous écarter, dans la voie droite que Jésus-Christ nous a tracée, et que son Eglise nous montre : 4° que les voies raboteuses, que les inégalités de notre conduite soient aplanies; que nous écartions de nos pas les pierres sur lesquelles trop souvent nous nous heurtons et nous tombons; que tout ce qu'il y a d'âpre et de rude dans nous disparoisse, et fasse place à la douceur chrétienne. C'est ainsi, c'est en nous réformant entièrement par une sincère pénitence, que, comme le dit le saint précurseur, nous préparerons dans nous les voies du Seigneur, et nous mériterons de voir un jour le Sauveur envoyé de Dieu.

ÉVANGILE

DES MESSES DE MINUIT ET DE L'AURORE DU JOUR DE NOEL.

Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans ces jours-là, il arriva qu'on publia un édit de César-Auguste, pour faire le dénombrement de tout l'univers. Le premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie; et tous alloient se faire enregistrer dans la ville d'où chacun étoit. Et parce que Joseph étoit de la maison et de la famille de David, il partit aussi de Nazareth, ville de Galilée, et alla en Judée, dans la ville de David appelée *Bethléem*, pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui étoit enceinte. Pendant qu'ils y étoient, le temps de son accouchement arriva, et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, il y avoit dans cette contrée des pasteurs qui veilloient, faisant pendant la nuit la garde de leur troupeau. Et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrêta auprès d'eux. Une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une extrême frayeur. Ne craignez point, leur dit

l'ange, je vous apporte une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; et voici à quel signe vous le reconnoîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et posé dans une crèche. Et aussitôt il se joignit à l'ange une nombreuse troupe de l'armée céleste, louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Et dès que les anges se furent retirés dans le ciel, les pasteurs se dirent les uns aux autres : Passons jusqu'à Bethléem; voyons ce qui y est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connoître. Ils y allèrent en hâte, et trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant posé dans la crèche. En le voyant, ils reconnurent ce qui leur avoit été dit touchant cet enfant; et tous ceux qui en entendirent parler furent dans l'admiration des choses racontées par les pasteurs, Cependant, Marie conservoit toutes ces choses, les méditant dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avoient entendu et vu, selon ce qui leur avait été dit. (*Luc* II. 1 — 20).

EXPLICATION.

Dans ces jours-là, il arriva qu'on publia un édit de César-Auguste, pour faire le dénombre-

ment de tout l'univers. Le premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie, et tous alloient se faire enregistrer dans la ville d'où chacun étoit; et parce que Joseph étoit de la maison et de la famille de David, il partit aussi de Nazareth, ville de Galilée, et alla en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, *pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui étoit enceinte.* Le temps marqué par la providence pour donner au monde son libérateur, étoit enfin révolu. Les signes auxquels ce temps si désiré devoit se reconnoître, étoient accomplis. Le sceptre de Juda étoit transporté dans des mains étrangères (1). Les semaines, comptées par Daniel, arrivoient à leur terme (2). L'univers connu, passé par une succession de révolutions, de destructions et d'établissemens d'empires sous le pouvoir d'un seul maître, venoit pour la première fois, depuis beaucoup de siècles, d'être pacifié (3); et l'attente prochaine de la Judée, sur ce grand événement, étoit telle, que l'histoire de cette contrée nous montre immédiatement avant,

(1) Non auferetur sceptrum de Judâ, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium. *Gen.* XLIX. 10.

(2) Scito ergò, et animadverte; ab exitu sermonis, ut iterùm ædificetur Jerusalem, usquè ad Christum Ducem, hebdomades septem, et hebdomades sexaginta duæ erunt. *Daniel.* IX. 25.

(3) Orietur in diebus ejus justitia, et abundantia pacis. *Psalm.* LXXI. 7.

et immédiatement après la prédication de Jésus-Christ, une multitude d'imposteurs se prétendant le Messie promis à Israël, et, sous ce titre usurpé, excitant des séditions, et s'efforçant de s'ouvrir une voie à la royauté (1).

Mais il manquoit encore une circonstance essentielle à la naissance du désiré des nations. Le lieu en avoit été désigné par les prophètes : c'étoit de Bethléem, l'une des plus petites villes de Juda, que devoit sortir celui qui seroit le dominateur en Israël (2); et Marie, alors enceinte de lui, faisoit sa résidence à Nazareth, ville de Galilée. Dieu, qui avoit amené l'accomplissement de ses autres oracles par les bouleversemens successifs des monarchies et des républiques, va encore, pour l'exécution de celui-là, mettre le monde en mouvement. Sa providence suprême dirige vers son but l'ordre des causes secondes, et, sans se montrer, les fait

Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram : auferens bella usque ad finem terræ. Arcum conteret et confringet arma, et scuta comburet igni. Vacate, et videte quoniam ego sum Deus. *Psalm.* XLV. 9, 10 *et* 11.

(1) Ante hos enim dies extitit Theodas, dicens se esse aliquem, cui consensit numerus virorum circiter quadringentorum; qui occisus est, et omnes qui credebant ei dissipati sunt, et redacti ad nihilum. Post hunc extitit Judæas Galilæus in diebus professionis, et avertit populum post se, et ipse periit, et omnes, quotquot consenserunt ei, dispersi sunt. *Act.* v. 36 *et* 37.

(2) Et tu Bethleem ephrata parvus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel. *Mich.* v. 2.

marcher de concert et concourir au même effet. Le maître de l'empire croit, ou servir sa politique, ou étaler sa vanité dans le dénombrement qu'il ordonne, et il n'est que l'instrument du maître qu'il a dans les cieux : il imagine n'y compter que des sujets, et son Dieu s'y trouvera compris. Tout ici bas est réglé et ordonné par la sagesse éternelle. Les plus grands événemens qui changent la face du monde, comme les plus petits incidens, servent également à ses desseins : nous les attribuons au hasard, parce que nous ne voyons pas leur rapport à la cause dont ils émanent. Le hasard n'est rien, c'est une vaine imagination de notre ignorance. Tous les fils qui font mouvoir les diverses parties de l'univers sont dans une main invisible qui les tire et les lâche selon les vues d'une sagesse profonde; mais ils sont trop déliés pour notre foible vue. Nous ne pouvons voir que les effets; les causes sont dans un lointain obscur, ou n'arrivent pas à nos regards. Adorons dans tous événemens la main qui les dispose; respectons ce qu'elle nous cache; rendons-lui grâce de ce qu'elle nous procure d'heureux; bénissons-la même de ce qu'elle paroît nous apporter de malheureux, toujours persuadés qu'elle ne peut verser sur nous que des biens.

Cependant Marie et Joseph, seuls, dans le monde entier, dépositaires du secret de la Providence, marchent vers Bethléem pour consom-

mer le grand mystère de l'incarnation d'un Dieu. Marie s'avance, portant dans son sein les destinées du genre humain; et paroissant n'obéir qu'à l'édit de l'empereur, elle vient coopérer aux desseins de Dieu. Avec son nom elle fera inscrire celui du fils qu'elle va donner à la terre. Le nom de Jésus, consigné dans les registres de l'univers, constatera le temps de sa venue, le lieu de sa naissance, sa descendance de David, et manifestera aux nations l'accomplissement et le concours de toutes les prophéties dans son avénement.

Pendant qu'ils y étaient, le temps de son accouchement arriva, et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avoit pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

A l'arrivée de Marie dans Bethléem, toutes les circonstances qui devoient accompagner l'entrée du Messie dans le monde, se trouvent réunies sans qu'il en manque une seule. Alors s'accomplit le grand mystère préparé depuis l'origine des siècles, appelé par les vœux des patriarches, annoncé par les oracles des prophètes, figuré par les actions de tant de justes : le ciel se rapproche de la terre, la miséricorde et la vérité se rencontrent : la paix et la justice s'embrassent (1); les cieux se fondent en rosée,

(1) Misericordia et veritas obviaverunt sibi : justitia et pax osculatæ sunt. *Psalm.* LXXXIV. 11.

et les nuées font pleuvoir le juste; la terre ouvre son sein, et en fait germer son Sauveur (1): Dieu est homme!

Mais, ô nouveau sujet d'étonnement! dans quel état le souverain maître de l'univers vient-il se montrer à son empire? Pour tout cortége, il n'a autour de lui qu'un simple artisan, et une femme occupée à le couvrir de misérables langes: son palais est une étable sale et infecte; et, au lieu de siéger sur un trône, il est étendu dans une vile mangeoire d'animaux. Sans doute il eût pu apparoître au monde comme un monarque puissant, environné de splendeur, revêtu de majesté. A ces caractères, Israël eût reconnu le libérateur, le roi, le conquérant, objet de ses désirs et de ses espérances. Mais Jésus-Christ venait au contraire désabuser son peuple des fausses idées qu'il s'étoit formées du Messie; il venoit le délivrer d'un joug, mais du joug du démon; il venoit fonder un nouveau royaume, mais le royaume de Dieu; il venoit réunir tous les peuples dans un seul empire, mais dans l'empire de la foi. Il commence dès ce moment à confondre les vaines pensées de sa grandeur temporelle. L'édit de l'empereur attire à Bethléem une affluence de descendans de David, qui remplit toute la ville: les riches, les puissans ont occupé toutes les maisons; la

(1) Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem. *Isa.* XLV. 8.

pauvreté vertueuse de Marie et de Joseph ne peut y obtenir un asile. Dans l'univers qu'il a créé, Dieu trouve à peine une place pour naître.

Contraste étrange et bien humiliant pour l'humanité! dans ce même temps où le délire de l'esprit humain a multiplié les fausses divinités à l'excès le plus dégoûtant, où tout, jusqu'aux objets les plus vils, obtient les honneurs divins, où les passions mêmes et les vices les plus honteux se font élever de tous côtés de superbes temples, le vrai Dieu n'a d'autre temple qu'une étable. C'est là qu'il reçoit les premiers hommages, les plus purs, les plus religieux, les plus ardens qui lui eussent jamais été rendus. Jamais Dieu n'avoit vu se prosterner devant lui d'adorateur aussi parfait que Marie. Dans ce cœur vertueux les premiers transports de l'amour maternel exaltoient encore l'amour divin dont il étoit pénétré. Nous ne pouvons pas sans doute prétendre offrir à Jésus-Christ naissant des vœux aussi accomplis que ceux de cette Vierge sans tache, bénie entre toutes les femmes, annoncée depuis l'origine du monde, et préparée par toutes les grâces célestes pour devenir la réparatrice du genre humain, et la mère de son Dieu. Mais unissons nos foibles adorations aux siennes; conjurons cette reine du ciel et de la terre de les porter elle-même aux pieds de son Fils, et de leur acquérir par sa puissante

intercession, le mérite et la force qu'il n'est pas en notre pouvoir de leur donner.

Or, il y avoit dans cette contrée des pasteurs qui veilloient, faisant, pendant la nuit, lagarde de leur troupeau. Et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrêta auprès d'eux. Une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une extrême frayeur. Ne craignez point, leur dit l'ange; je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Le mystère de l'incarnation du Verbe vient de s'accomplir, et aussitôt il est manifesté. Le ciel vient le révéler à la terre. Mais où l'ange chargé de cette grande nouvelle va-t-il la porter? Ira-t-il dans le palais de Bethléem, retirer du sommeil où ils sont plongés, ces grands du siècle, issus, comme Jésus, de David, et leur apprendre que de leur sang est né le Sauveur? Ira-t-il trouver les maîtres en Israël, les docteurs de la loi, qui sur la chaire de Moïse interprètent les divins oracles, et leur dire que l'attente des nations est enfin remplie, et que dans le temps marqué par les prophéties, le libérateur d'Israël, promis si souvent, et si long-temps désiré, est arrivé? Ira-t-il s'adresser à ces pharisiens, dont l'éclatante réputation de sainteté attire les regards publics, et leur annoncer que celui qui doit perfection-

ner et consommer leur justice, est maintenant au milieu d'eux? Des hommes simples et grossiers, gagnant misérablement leur vie de la garde des troupeaux, voilà ceux que sur toute la terre la Providence va discerner pour les rendre témoins du plus grand événement qui fût jamais : voilà les premiers chrétiens. Et quel est donc le titre qui leur acquiert cette insigne distinction? c'est leur simplicité même; c'est cette vertu si peu connue de la terre, qui attire sur eux les regards du ciel. Tandis qu'un monde frivole en fait le sujet de sa risée, et que les riches la dédaignent dans leurs vaines pensées (1), Dieu déclare qu'il aime à s'entretenir avec elle (2). Un préjugé déraisonnable et malheureusement bien commun, la confond avec la médiocrité. La médiocrité au contraire recourt souvent à l'arrogance et à l'affectation pour se faire valoir. Le mérite n'en a pas besoin. L'homme véritablement grand est simple, parce qu'un lustre emprunté ne lui est point nécessaire. La simplicité donne aux grandes vertus un nouveau prix, aux grands talens un nouvel éclat. Elle fait chérir toutes les autres qualités, et parvient même à faire pardonner la supériorité. Les pasteurs choisis sur tout le genre humain, pour connoître et adorer Jésus-Christ naissant, sim-

(1) Deridetur enim justi simplicitas. Lampas contempta apud cogitationes divitum. *Job.* XII. 4 *et* 5.

(2) Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.* III. 32.

ples de cœur comme d'état, remplissaient avec assiduité les devoirs d'une vie laborieuse, et loin des regards du monde, veilloient sur les troupeaux qui leur étoient confiés. Cherchons le Seigneur avec la même droiture de cœur, et il se fera aussi connoître à nous. La pratique des devoirs de notre profession, la vigilance sur nous-mêmes, l'éloignement des maximes dangereuses et des plaisirs criminels du monde, c'est là, et Dieu nous le déclare par le choix qu'il fait des pasteurs, c'est là ce qu'il aime et ce qu'il récompense. Les vertus les plus simples sont les plus grandes à ses yeux.

L'évangile nous fait observer que les pasteurs se virent environnés d'une clarté divine, qui d'abord les effraya. Nous sommes aussi investis de toutes parts d'une clarté divine. La grâce nous a fait naître au milieu de la pure clarté de la religion; mais quel effet produit sur nous son éclat? Nous en jouissons sans en sentir le prix : nous ne pensons pas même à rendre grâce à Dieu de cet inestimable bienfait, pour lequel il nous a préférés à tant de nations malheureuses. Telle qu'en un jour trop brillant, cette lumière céleste blesse nos yeux délicats et malsains, qui se détournent pour ne pas la rencontrer, ou qui se ferment volontairement pour ne pas en être frappés. Son éclat nous effraie comme les pasteurs; mais nous ne nous laissons pas rassurer comme eux par les anges de salut, par les mi-

nistres que le Seigneur nous envoie pour nous annoncer ses vérités saintes.

L'ange rassure les pasteurs, en leur apprenant l'objet de son apparition. C'est une nouvelle importante qu'il leur apporte : c'est un grand sujet de joie qu'il leur annonce : la naissance d'un Sauveur, du Christ, du Seigneur. Quelle nouvelle en effet plus intéressante la terre avoit-elle entendue depuis sa création ? Cet enfant qui vient de naître, apporte avec lui un ordre de choses tout nouveau. Il élève une main vers le ciel, il l'ouvre ; et désarmant une colère de quatre mille ans, il en fait pleuvoir la miséricorde et la grâce. Il étend l'autre main vers la terre, et en change toute la face. Il abolit la synagogue, détruit l'idolâtrie, et impose à l'univers soumis, de nouveaux dogmes à croire, une nouvelle morale à suivre, un nouveau culte à pratiquer. Quelle joie plus universelle pour tout le genre humain, que la naissance de Jésus-Christ ? joie pour le juste, à qui il apporte sa palme ; joie pour le pécheur, à qui il présente son pardon, joie pour le Juif, dont il remplit les espérances ; joie pour le Gentil, à qui il ouvre la porte du Ciel. Mais cette grande allégresse doit-elle être absolument pour tous les hommes ? Hélas ! dans peu de jours il sera prédit sur cet enfant, qu'il doit être un signe de contradiction, et la ruine de plusieurs (1) : et lui-même nous

(1) Ecce positus est hic in ruinam, et in resurrectionem

apprendra dans la suite, que celui qui pèche en connoissant la volonté du Seigneur, sera plus sévèrement puni que celui qui aura péché en l'ignorant, et qu'il sera demandé davantage à celui à qui il aura été plus accordé (1). Pour que la venue de Jésus-Christ soit effectivement un bienfait pour vous, justes, il faut persévérer; pécheurs, il faut vous convertir; Juifs, il faut le reconnoître; Gentils, il faut vous soumettre à sa loi. Mais nous-mêmes, dans quelle classe sommes-nous? La naissance du Sauveur est-elle pour nous un sujet de joie? n'est-elle pas plutôt un juste motif de terreur? Voilà quel doit être, dans la contemplation du mystère de ce jour, le principal objet de nos méditations. Méritons de partager l'allégresse des pasteurs, et de nous unir à celle que l'Eglise manifeste en ce jour, en nous conformant aux préceptes et aux exemples que Jésus-Christ vient nous donner.

Voici à quel signe vous le reconnoîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et posé dans une crèche. Quoi! c'est à cet état de misère et d'abjection que l'on doit reconnoître le souverain Maître de l'univers, le

multorum in Israel; et in signum, cui contradicetur. *Luc.* II. 34.

(1) Ille autem servus, qui cognovit voluntatem Domini Dei sui, et non præparavit, et non fecit secundùm voluntatem ejus, vapulabit multis : qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis. Omni autem, cui multùm datum est, multùm quæretur ab eo; et cui commendaverunt multùm, plus petent ab eo. *Luc.* XII. 47, 48.

Roi de gloire, l'Etre suprême, devant qui tous les autres êtres sont comme s'ils n'étoient pas! Et pourquoi hésiterions-nous à l'y reconnoître? ce qui confond ma raison, ce qui excède toutes mes pensées, ce que mon esprit, même en le croyant, ne peut comprendre, c'est qu'un Dieu daigne se faire homme. Mais quand la foi a soumis ma raison à ce grand mystère, quelle difficulté peut encore me faire l'état où se réduit Jésus-Christ naissant? Son premier abaissement rend tous les autres croyables. Qu'est-ce devant Dieu que toute la splendeur de la terre? L'opulence ou la misère, l'éclat ou l'humiliation sont devant lui un néant; et il est également grand, également puissant, également Dieu, soit qu'il se montre, comme en ce jour, sous des langes et dans une étable, soit qu'il se présente, comme il le fera dans son second avénement, porté sur une nuée lumineuse, tout resplendissant de gloire et de majesté.

Disons même plus: cet état d'avilissement sous lequel il se produit aujourd'hui, est plus conforme à ses vues, plus convenable au dessein qui le fait descendre du ciel, et par conséquent plus digne de lui, que l'état de splendeur et de magnificence dans lequel il auroit pu apparoître. Le Fils de Dieu vient sur la terre, non pour partager les honneurs de son Père, mais pour obéir à ses ordres; non pour recevoir des adorations, mais pour en rendre; non pour exiger des vic-

times, mais pour l'être. Il vient, rédempteur puissant, expier nos péchés; législateur suprême, nous apprendre à les éviter. Dès son entrée dans le monde, Jésus-Christ se présente devant son Père comme l'hostie d'expiation du genre humain (1). Il ouvre dans la crèche le ministère de satisfaction qu'il consommera sur la croix. Trois sources principales de corruption infectent l'humanité; l'attachement immodéré aux plaisirs, aux richesses et aux honneurs. Jésus-Christ, au moment de sa naissance, commence à expier l'injure que ces funestes passions faisaient à Dieu. Il expie notre sensualité par ses souffrances, notre cupidité par sa pauvreté, notre orgueil par son humiliation; et en offrant comme Dieu, à son Père, l'état où il se réduit comme homme, il lui rend ce que lui seul pouvoit rendre, une satisfaction digne de la Majesté divine offensée. Ce que les supplications, les repentirs, les souffrances, les humiliations, les bonnes œuvres de tout genre de tous les hommes réunis, n'auroient jamais pu opérer, l'Homme-Dieu l'effectue en ce jour. Gardons-nous cependant de penser que l'expiation qu'il fait de nos péchés, nous dispense de les expier nous-mêmes. Loin de nous cette hérésie condamnée par l'E-

(1) Ingrediens mundum dicit: Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptâsti: holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi: Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Ad. Heb.* x. 5, 6 *et* 7.

glise dans le dernier de ses conciles généraux. Faudra-t-il donc aussi prétendre, contre les préceptes positifs de Jésus-Christ, que ses prières et ses souffrances nous ont délivrés de l'obligation de prier et de souffrir? Le Fils de Dieu vient se placer parmi les hommes, pour se faire le médiateur entre Dieu irrité et les hommes coupables (1). Il satisfait pour nous, comme il prie pour nous, comme il souffre pour nous, afin que nos satisfactions, de même que nos prières et nos souffrances, s'unissant aux siennes, en acquièrent un prix que nous sommes dans l'impuissance de leur donner. Il présente à son Père les unes avec les autres; et répandant sur nos foibles œuvres les mérites infinis des siennes, il les rend par cette heureuse association, dignes de la Majesté suprême, et capables de fléchir la Justice infinie. Elles cessent d'être de simples œuvres humaines, quand elles sont jointes et comme incorporées aux œuvres divines. Elles n'émanent plus uniquement de nous, quand c'est un Dieu qui les offre. Ainsi, la satisfaction que Jésus-Christ vient faire aujourd'hui pour nous, loin de nous dispenser de notre satisfaction personnelle, en est au contraire une leçon et un encouragement: une leçon, en nous montrant comment, l'unissant à la sienne, nous pouvons la rendre méritoire; un encouragement, en nous

(1) Unus et mediator Dei et hominum homo Christus Jesus. 1. *Ad Timoth.* II. 5.

assurant qu'en vertu de cette union, elle sera reçue favorablement.

Jésus-Christ nous donne encore dans sa crèche une autre grande instruction : c'est son propre exemple. Il ne vient pas seulement s'offrir à son père comme notre rédempteur : il vient se montrer au genre humain comme son législateur. Elle va tomber cette loi figurative, qui ne présentoit que l'ombre des biens futurs, et non leur réalité (1) : elle va s'évanouir devant le soleil de vérité qui se lève. Un nouvel évangile, de nouvelles vertus, de nouvelles récompenses sont apportés à la terre. Les richesses, la grandeur, la félicité temporelle, étoient pour le Juif charnel l'objet de ses vœux, et le prix attaché par la loi à sa fidélité : Jésus-Christ paroît, et toutes ces idées sont confondues. Il spiritualise l'homme, et l'élevant au-dessus des intérêts terrestres, il lui prescrit la fuite des plaisirs, la crainte des richesses, le mépris des grandeurs, et lui ouvre, pour dédommagement de ses sacrifices, et pour prix de son obéissance, des espérances d'un ordre surnaturel. Encore quelques années, et il fera entendre à la Judée, pour faire retentir de là dans toute la terre, ses divins oracles. Il proclamera le bonheur de ceux qui sont dans l'affliction, dans la pauvreté, dans l'humiliation. Il tonnera contre ceux qui vivent

(1) Umbram enim habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum. *Ad Heb.* x. 1.

au sein des plaisirs, des richesses et des grandeurs. Mais que dira-t-il alors, que ne disent, et plus fortement encore, ces langes et cette crèche, auxquels il veut qu'on le reconnoisse? Ecoutons ces cris que lui arrache la rigueur du froid, dans la saison la plus rude de l'année, au milieu d'une étable ouverte de toutes parts, et n'ayant rien qui le garantisse. Ils publient d'avance ce qu'il répétera dans la suite, que celui qui veut le suivre, doit à son exemple renoncer à soi-même, et porter sa croix (1). Jetons les yeux sur le dénûment absolu auquel il est livré. Il commence à annoncer le terrible oracle qui doit être prononcé sur l'extrême difficulté du salut des riches (2). Considérons l'abjection profonde qui le fait paroître au-dessous du dernier des hommes. Ne prélude-t-il pas déjà à la grande maxime si souvent répétée, que devant Dieu l'humilité sera le principe de l'élévation, et l'orgueil, de l'abaissement (3)? Dans la crèche, je vois tout l'évangile : elle est la leçon de tous les états. Petits de ce monde, pauvres, malheureux, elle vous apprend à respecter, à chérir votre état, qui est pour vous une ressemblance de plus avec Jésus-Christ : riches, grands,

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.* XVI. 24.

(2) Facilius est camelum per foramen acûs transire, quàm divitem intrare in regnum cœlorum. *Matth.* XIX. 24.

(3) Qui autem se exaltaverit, humiliabitur; et qui se humiliaverit, exaltabitur. *Matth.* XXIII. 12 *et alibi.*

heureux du siècle, elle vous instruit à redouter le vôtre, qui vous rend si différens de lui. Elle ôte aux uns la cupidité de ce qu'ils n'ont pas; aux autres l'attachement à ce qu'ils possèdent : elle éteint dans ceux-là les désirs de fortune, elle inspire à ceux-ci l'esprit d'abnégation : et, sans confondre les rangs dont la disposition est nécessaire à la société, elle les réunit tous dans les mêmes principes, dans les mêmes vues, dans les mêmes sentimens, dans le même esprit, dans le même cœur.

Nous disons : Voilà ce que produit l'état d'abjection profonde sous lequel Jésus-Christ entre dans le monde. Ah! parlons plus exactement, et disons : voilà ce qu'il devroit produire. Regardons le monde, et le monde qui se dit chrétien : quelle différence, et même quelle opposition entre le maître et les disciples, entre le modèle et ses copies! Les passions qu'il est venu détruire, ne sont-elles pas encore les dominatrices de la terre, dont elles se partagent l'empire? Combien d'hommes imaginant mener une vie régulière, en satisfaisant leur passion favorite, se font un plan de religion tout à la fois, et chrétienne, et mondaine; alliant le service de Dieu, celui-ci à sa sensualité, celui-là à sa cupidité, cet autre à son orgueil et à son ambition! Nous lisons aux livres des Rois, que les peuples transférés par Salmanazar dans les cités de Samarie, adoroient à la fois, et le Sei-

gneur qui avoit été invoqué sur cette terre, et les idoles qu'ils avoient apportées de leur pays, unissant par cette monstrueuse association la religion sainte du vrai Dieu, et le culte impur des démons (1). Ne voyons-nous pas de tous côtés s'opérer cette union criminelle? N'est-ce pas une contradiction absolument semblable, de vouloir être en même temps adorateur d'un Dieu souffrant, et idolâtre des plaisirs; adorateur d'un Dieu pauvre, et idolâtre des richesses; adorateur d'un Dieu humble, et idolâtre des grandeurs.

Aussitôt il se joignit à l'ange une nombreuse troupe de l'armée céleste louant Dieu, et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Par ce cantique solennel, les anges annoncent à la terre le double but, le double effet de l'incarnation du Verbe : la gloire de Dieu, la paix des hommes. Jésus Christ opère l'une et l'autre en même temps. Dieu outragé recouvre toute sa gloire. L'offense qu'il avoit reçue étoit infinie; la réparation qui lui est faite l'est de même. La justice divine a reçu la satisfaction qui lui étoit due, quand elle a frappé une victime divine. Ses droits étant à couvert, la miséricorde reprend aussitôt les siens. La

(1) Et cùm Dominum colerent, diis quoque suis serviebant juxta consuetudinem gentium, de quibus translati fuerant Samariam. IV. *Reg*. XVII. 35.

terre est réconciliée avec le ciel apaisé. Du même coup, le crime d'Adam est puni et pardonné; et l'abondante satisfaction qui rend à Dieu sa gloire, rend aux hommes la paix.

L'union intime qui se fait aujourd'hui de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, est pour nous un mystère : et cependant que de grandeurs elle nous révèle! La puissance divine s'y déploie tout entière. L'abaissement d'un Dieu est le chef-d'œuvre de sa toute-puissance. L'exaltation et la gloire lui sont naturelles; mais sans l'incarnation, nous aurions toujours ignoré qu'il fût au pouvoir de Dieu de s'abaisser. Son infinie sainteté et son horreur pour le péché s'y montrent avec éclat, puisqu'il n'a voulu désarmer sa colère qu'après l'avoir épuisée sur son propre fils. Son amour pour tous les hommes s'y fait sentir dans toute sa force. Il nous chérit au point que, malgré nos offenses si multipliées et si graves, malgré l'indignation profonde dont le pénètrent nos péchés, il daigne encore faire les premiers pas pour se rapprocher de nous; et que pour opérer cette heureuse réconciliation, il va jusqu'à sacrifier son fils unique (1).

Oh! combien cet excès d'amour doit exciter le nôtre! combien cet immense bienfait, que notre imagination n'eût pas eu la force de se fi-

(1) Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.* III. 16.

gurer, que notre cœur n'eût osé désirer, que notre raison ne peut encore comprendre, doit exalter et enflammer notre reconnoissance! et non seulement l'incarnation du fils de Dieu nous présente un aussi puissant motif d'amour, elle nous en procure aussi un grand moyen. Naturellement charnels, esclaves de la matière à laquelle nous sommes attachés, nous ne sommes puissamment remués que par les objets sensibles. Notre âme, chargée du poids de notre corps, auroit peine à s'élever par elle-même, et sans intermédiaire, à la contemplation et à l'amour de cet Etre infini, si éloigné de nous et si étranger à nos sens : Dieu daigne encore ici s'accommoder à notre foiblesse, et nous donner un moyen de l'aimer, attempéré à notre nature. Jésus-Christ se fait homme comme nous, pour que nous l'aimions comme l'un de nous. L'amour que nous ressentons pour ce frère qui est venu sur la terre, naître, vivre et mourir pour nous, est comme un degré qui nous élève à l'amour du Père que nous avons dans les cieux.

Le mystère de ce jour donne aussi un puissant soutien à notre espérance : il rend toutes les magnifiques promesses du Seigneur faciles à croire. Que n'avons-nous pas droit d'attendre de lui après une faveur aussi signalée? Il peut faire de nous quelque chose de plus; mais il ne peut pas faire plus pour nous. Il y a une

bien plus grande distance entre l'état éternel du Verbe divin dans le sein de son père, et l'état d'homme auquel il se réduit, qu'entre l'état où nous sommes et celui où son incarnation doit nous porter.

Mais cette grande réconciliation du genre humain avec son Dieu, cette paix que Jésus-Christ vient apporter à la terre, n'est pas accordée absolument à tous les hommes, et les anges chargés de la publier, le déclarent expressément; elle n'est que pour les hommes de bonne volonté. Notre Dieu vient nous procurer le salut, mais c'est en nous donnant les moyens de le mériter; il nous ouvre la voie du ciel, mais il veut que nous y entrions; il nous l'aplanit, mais il veut que nous la parcourions: il dirige nos pas, mais il veut que nous le suivions; il aide nos efforts, mais il veut que nous en fassions; il nous tend la palme, mais il veut que nous l'atteignions; le bonheur auquel il nous conduit est la dernière et la plus grande de ses grâces; mais il ne peut être que le prix de notre correspondance à toutes les autres.

Et dès que les anges se furent retirés dans le ciel, les pasteurs se dirent les uns aux autres : Passons jusqu'à Bethléem; voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connoître. Ils y allèrent en hâte. Voilà quels sont les hommes de bonne volonté à qui Jésus-Christ naissant apporte la paix, cette paix

de Dieu qui excède toutes nos pensées. A peine ces pasteurs ont entendu la voix qui les invite à se rendre auprès du Sauveur, qu'ils s'empressent de lui obéir. Ils s'excitent, ils s'animent les uns les autres à passer jusqu'au lieu qui leur a été désigné. Combien de fois Dieu nous a-t-il invités de même à le chercher! Inspirations secrètes, mouvemens affectueux, avertissemens particuliers, exhortations publiques, lectures pieuses, occasions favorables, exemples salutaires, que de voix différentes n'a-t-il pas employées pour nous appeler à lui? et comment y avons-nous répondu? Ce que l'ange dit aux pasteurs, il nous le dit à tous. Nous avons les mêmes motifs qu'eux de le croire : nous en avons même plus qu'eux : l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus-Christ, ses miracles, sa vie, sa mort, sa résurrection, l'établissement miraculeux de sa religion, sont des fondemens de notre foi, dont les pasteurs ne pouvoient pas encore étayer la leur. Passons donc aussi en esprit jusqu'à Bethléem pour contempler le grand mystère que le Seigneur nous a fait connoître. Allons au pied de la crèche porter à notre Dieu naissant nos adorations, et en rapporter ses instructions. Excitons-nous les uns les autres à l'aller trouver. Ah! si toutes les sociétés, toutes les familles s'animoient ainsi réciproquement à la recherche du Seigneur, quel spectacle touchant présenteroit

l'Eglise ! mais au contraire, toutes les sociétés semblent présenter des conspirations formées contre le service de Dieu. Les affaires du monde, les plaisirs du monde, les pompes du monde, les passions du monde, les crimes du monde, voilà ce qui les occupe toutes ; et celles où Dieu est le moins offensé, sont celles où il est absolument oublié. Les pasteurs ne s'en tiennent pas au simple projet d'aller voir le Sauveur naissant, ils se rendent auprès de lui en diligence : modèles du saint empressement avec lequel nous devons obéir à sa voix qui nous appelle. Si nous différons de répondre aux pieuses inspirations qu'il nous suggère, nous courons le risque de ne pas les effectuer. Des difficultés ou réelles ou imaginaires s'élèveront ; notre ardeur se ralentira ; nous ne voudrons plus aussi vivement ; nous ne pourrons plus aussi facilement. Une des plus dangereuses suggestions de l'ennemi du salut, est le délai ; il sait qu'en ralentissant notre ferveur, il ne lui sera pas difficile de l'amortir, et que s'il parvient à nous faire céder au premier obstacle, il en aura bientôt fait naître de plus insurmontables.

Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant posé dans la crèche, et en le voyant, ils reconnurent ce qui leur avoit été dit touchant cet enfant. Combien de chrétiens, par leurs actions extérieures, ont l'air de chercher Jésus-Christ, et ne le trouvent pas ! c'est qu'ils ne

le cherchent pas, comme les pasteurs, où il est. Ils le cherchent au milieu du bruit, du tumulte, des dissipations, des plaisirs; ils le cherchent dans l'opulence, dans le faste, dans les grandeurs. Ce n'est pas là que se trouve Jésus-Christ; c'est loin des regards du monde, dans le silence de la retraite, dans la mortification, dans la pauvreté, dans l'humilité; c'est dans sa pauvre et misérable étable que nous le trouverons; c'est en nous y retirant avec lui que nous obtiendrons qu'il se communique à nous. Où nous le trouverons bien sûrement encore, c'est au dedans de nous-mêmes, c'est en rentrant dans notre intérieur, en écoutant, en méditant avec une religieuse attention ce qu'il ne cesse de nous y dire, que nous parviendrons à le connoître; et plus nous le contemplerons, plus nous reconnoîtrons, comme les pasteurs, la vérité de ce qui nous a été dit de lui.

Et tous ceux qui en entendirent parler, étoient dans l'admiration des choses racontées par les pasteurs. Que le récit des grands événemens de cette nuit ait causé parmi les habitans de Bethléem une grande surprise, une admiration générale, tout cela est naturel; mais que de tous ces riches qui remplissoient alors les maisons de la ville, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui ait imaginé de venir examiner un fait aussi extraordinaire, voilà ce qui doit paroître bien étonnant. On ne pouvoit soupçonner

les hommes simples qui rapportoient ce qu'ils avoient vu, de malice, ni d'intérêt. La naissance de cet enfant, annoncée par une révélation divine, cadroit exactement avec le temps et avec le lieu où devoit naître le Messie. Tous les Juifs avoient donc le plus grand intérêt, et devoient avoir le plus grand empressement à vérifier un concours de circonstances aussi singulier, et cependant aucun d'eux ne se met en devoir de le considérer. Ils admirent les merveilles qu'on leur raconte, et ils en restent là. La naissance de leur libérateur, qui étoit l'objet de tous leurs désirs, se passe sous leurs yeux, et elle est pour eux comme un événement arrivé à un grand intervalle de siècles et de pays. Nous voyons même trente ans après, lorsque Jésus-Christ commence sa carrière évangélique, la trace de sa naissance et des merveilles qui l'avoient accompagnée, et des grands événemens qui l'avoient suivie, absolument effacée. On ne se souvenoit plus ni de l'apparition des anges dont on avoit été si émerveillé, ni du rapport des bergers qui avoit causé une si grande admiration, ni de la visite des mages qui avoit fait une si vive sensation, tant à Jérusalem qu'à Bethléem, ni du massacre des innocens qui avoit dû inspirer une si profonde horreur. Tous ces faits étoient absolument oubliés, et la vive impression qu'ils avoient faite étoit entièrement perdue. On se souvenoit si peu de Bethléem, et de tout ce qui

s'y étoit passé, qu'une des objections contre la mission de Jésus-Christ, étoit qu'il venoit de Nazareth en Galilée, d'où on n'avoit jamais vu sortir aucun prophète, et que c'étoit à Bethléem que le Christ devait naître (1).

Cette insouciance des Juifs à consulter, et à reconnoître la naissance du Sauveur qu'ils attendoient, nous paroîtra moins étonnante, si nous voulons réfléchir un moment sur la nôtre. Combien de fois les grandes vérités que Jésus-Christ est venu apporter à la terre, présentées à notre esprit, l'ont-elles frappé, l'ont-elles ému, l'ont-elles ébranlé! et qu'en a-t-il résulté? La plus légère dissipation a suffi pour effacer l'impression qu'elles avoient faite; pensées, mouvemens, désirs, résolutions, tout a été oublié presque aussitôt que conçu; tout a disparu avec l'occasion qui l'avait fait naître : et cependant ces vérités sont aussi importantes pour nous, que l'étoit aux Juifs celle que leur annonçoient les bergers; et nous avons pour les croire bien plus de motifs que n'en avoient les

(1) Et dixit ei Nathanael : A Nazareth potest aliquid boni esse? *Joan.* I. 46.

Alii dicebant : Hic est Christus. Quidam autem dicebant : Numquid à Galileâ venit Christus? Nonne scriptura dicit : Quia ex semine David, et de Bethleem castello, ubi erat David, venit Christus? *Joan.* VII. 41 *et* 42.

Responderunt, et dixerunt ei : Numquid et tu Galilæus es? Scrutare scripturas, et vide quia à Galilæâ propheta non surgit. *Ibid.* 52.

Juifs. Leur admiration stérile au récit des merveilles qui avoient accompagné la naissance de Jésus-Christ, et notre émotion passagère à la prédication des terribles vérités de sa religion, sont absolument du même genre; elles ont la même cause et le même effet. Ce que nous pensons d'eux, nous sommes forcés de le croire également de nous-mêmes. Notre apathie est aussi inconcevable, notre légèreté aussi condamnable, notre aveuglement aussi déplorable.

Cependant Marie conservoit toutes ces choses, les méditant en son cœur. A l'indifférence coupable de tous ces Juifs que le dénombrement avoit réunis à Bethléem, le texte sacré oppose un exemple entièrement différent. Marie, attentive à toutes les circonstances du grand mystère auquel elle venoit de coopérer, les recueilloit fidèlement dans son esprit. Chaque nouvel événement lui retraçoit ceux qui avoient précédé l'apparition des anges, lui rappeloit les prodiges de sa conception et de son enfantement, les oracles d'Elizabeth, les transports de Jean-Baptiste encore dans le sein maternel, la vision miraculeuse qui avoit dissipé les soupçons de Joseph. Elle voyoit avec admiration et allégresse, tout concourir au même objet; et rapprochant ces divers miracles, les comparant, les réunissant dans son cœur, elle en formoit un foyer de lumière qui l'éclairoit de plus en plus sur la qualité du fils qu'elle venoit de donner

au monde, et qui achevoit de l'embraser de la plus ardente charité. Ce peu de mots que l'évangile nous dit de Marie paroît bien simple ; mais il renferme le plus magnifique éloge de cette Vierge sainte. C'est toute l'histoire de sa vie, c'est-à-dire, de la vie la plus parfaite qui ait existé. Élevée à l'état le plus sublime que l'esprit humain puisse imaginer, loin de se prévaloir de son titre auguste de mère de Dieu, elle semble avoir cherché à le cacher : et l'obscurité à laquelle elle a constamment dévoué ses vertus, est une de ses plus admirables vertus. Dans cette vie ignorée des hommes, mais qui étoit l'objet continuel des regards et de l'admiration du ciel, son mérite fut qu'étant comblée des grâces les plus abondantes qu'une créature ait jamais reçues, elle les conserva toutes précieusement sans en laisser perdre une seule. Son occupation fut la continuelle méditation de toutes les paroles et de toutes les actions de son divin Fils. Dans l'étable de Bethléem, dans sa maison de Nazareth, sur le Calvaire, partout elle se montre la même, ne se faisant distinguer que par son éloignement de toute distinction. Dieu, en donnant sa mère pour modèle à tout sexe, à tout rang, à toute condition, à tout âge, a voulu montrer par le plus grand des exemples que la perfection consiste, non dans les actions éclatantes qui attirent les applaudissemens des hommes, mais dans la pra-

tique soutenue et journalière des devoirs de la vie commune. Où Marie s'est sanctifiée, c'est là que nous trouverons notre sanctification. Pouvons-nous croire qu'il en existe des moyens plus sûrs et plus parfaits que ceux qu'elle a employés? Conservons précieusement comme elle les grâces que Dieu nous accorde dans l'état où il nous a placés, et correspondons-y avec la même fidélité; méditons comme elle les grandes vérités que Dieu a daigné nous révéler : ce n'est que sur sa trace que nous parviendrons au terme heureux où elle nous a précédés, où ses exemples nous guident, où sa puissante protection nous attire.

Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avoient entendu et vu, selon ce qui leur avoit été dit. Tout ce qui fut alors révélé aux bergers, l'est également à nous; tout ce qu'ils entendirent, nous l'avons entendu; tout ce qu'ils virent est aussi présent à notre foi qu'il le fut à leurs yeux. Nous sommes admis, comme ils le furent, au bonheur de connoître et d'adorer Jésus-Christ naissant. Partageant avec eux le bienfait, pourrions-nous ne pas partager la reconnoissance? pourrions-nous négliger de nous unir aux cantiques de louange, d'adoration, de reconnoissance que l'Eglise fait retentir dans ce jour solennel! Portons aux saints offices qu'elle célèbre, l'esprit qui animoit les pasteurs à leur retour de Bethléem;

et songeons surtout que la reconnoissance la plus agréable au Seigneur est de profiter de ses bienfaits, et de nous en rendre dignes.

ÉVANGILE

DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Prophéties de Siméon et d'Anne sur Jésus-Christ.

Le père et la mère de Jésus étoient dans l'admiration de ce qu'on disoit de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être l'objet de la contradiction; et votre âme même sera traversée d'un glaive, afin que les pensées des cœurs de plusieurs soient manifestées. Il y avoit aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle étoit fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avoit épousé étant vierge, elle étoit restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortoit point du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme étant survenue à la même heure, se mit à glorifier le Seigneur, et parloit de cet enfant à tous ceux qui attendoient la rédemption

d'Israël. Et après qu'ils eurent terminé toutes choses conformément à la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth. Cependant l'enfant croissoit et se fortifioit, étant plein de sagesse; et la grâce de Dieu étoit en lui. (*Luc.* II, 33—40.)

EXPLICATION.

Le père et la mère de Jésus étoient dans l'admiration de ce qu'on disoit de lui. Il peut paroître étonnant que le même évangéliste qui vient de rapporter la génération miraculeuse de Jésus-Christ, donne à saint Joseph le titre de son père. Mais il faut observer qu'avant que le mystère de l'incarnation fût révélé à la terre, Jésus Christ étoit universellement regardé comme le fils de Joseph. Le mariage de ce saint personnage avec Marie lui donnait sur l'enfant qu'elle avoit mis au monde, les droits de la paternité. Nous voyons en conséquence que l'enfant divin étoit soumis à lui comme à la sainte Vierge (1). Joseph pouvoit, et cette observation est de saint Augustin, aussi bien, et même à plus juste titre que les pères d'adoption, être appelé le père du Sauveur.

Les deux vertueux époux étoient dans l'admiration de tout ce qu'ils entendoient au sujet de l'enfant divin que la providence leur avoit confié. Ils réunissoient dans leur esprit tout ce que

(1) Et erat subditus illis. *Luc.* II. 51.

leur avoient dit les anges, les pasteurs, les mages, Elizabeth, Zacharie, Siméon. Depuis le moment de sa conception, ils avoient passé de merveilles en merveilles. La supputation des temps, le rapprochement des lieux, la contemplation de cette multitude de prodiges qui naissoient coup sur coup, ne devoient leur laisser aucun doute que l'enfant qu'ils possédoient ne fût celui que la terre attendoit depuis si longtemps, et qui devoit fixer ses destinées. Mais ce n'étoit pas dans eux une admiration passagère et stérile; c'étoit un sentiment profond que renouveloit sans cesse dans leurs cœurs tout ce dont ils étoient témoins. Comme ils voyoient tous les événemens, qui se succédoient si rapidement, se rapporter à ce précieux enfant, ils y rapportoient aussi toutes leurs pensées et toutes leurs affections. Nous sommes quelquefois frappés des grandes vérités de la religion; mais combien est superficielle et peu durable l'impression qu'elles font sur nous! Le plus gros boulet qui a traversé l'air, le vaisseau le plus considérable qui a sillonné l'eau, n'ont laissé aucune trace de leur passage : il en est de même de notre âme à travers laquelle les vérités les plus frappantes passent sans s'arrêter, et sans qu'on puisse en découvrir le plus léger vestige. Au sortir d'une prédication dont on a été ébranlé, on court dans le commerce du monde se remettre de la commotion qu'on a éprouvée; on re-

doute l'effet salutaire qu'elle pourroit produire, et on se hâte d'aller dissiper, dans les frivolités et les plaisirs, les idées religieuses qu'on avoit momentanément conçues.

Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être l'objet de la contradiction ; et votre âme même sera traversée d'un glaive, afin que les pensées des cœurs de plusieurs soient manifestées. Quand le saint vieillard Siméon prédit que l'enfant qu'il tient entre ses bras sera la ruine de plusieurs, veut-il dire que Jésus-Christ sera l'auteur de cette ruine, et que ce sera lui qui y entraînera les hommes ? Ce seroit une impiété de le penser, et un blasphème de le dire. Les saints livres qu'il a inspirés sont pleins des témoignages de son amour pour tous les hommes, de son désir de les voir tous mériter et obtenir le salut. Ce qu'entend saint Siméon, c'est que Jésus-Christ va devenir, non la cause, mais l'occasion de la perte d'un grand nombre d'hommes; il sera ce qu'Isaïe avoit annoncé qu'il devoit être, ce que saint Paul déclare qu'il a été, la pierre contre laquelle viendront se heurter et se précipiter beaucoup d'enfans d'Israël (1).

(1) Et erit vobis in sanctificationem. In lapidem autem offensionis, et in petram scandali duabus domibus Israël; in laqueum et in ruinam habitantibus Jerusalem. Et offendent ex eis plurimi, et cadent, et conterentur, et irretientur, et capientur. *Isa.* VIII, 14 *et* 15.

Vous trouvez insensé celui qui accuse de sa chute la pierre que son pied est allé frapper; n'est-ce pas à lui-même, dites-vous, et à son imprudente inadvertance qu'il doit l'attribuer? Bien loin que Jésus-Christ soit la cause de nos péchés, c'est parce que nous avons refusé de l'écouter, de lui obéir, de le suivre, que nous avons péché. Quelle est celle de nos fautes dont sa loi ne nous avertît pas de nous garantir, que sa grâce ne nous aidât pas à prévenir?

Mais c'est dans un sens contraire que le saint vieillard dit à Marie que Jésus sera la résurrection de plusieurs. Il n'est pas seulement l'occasion de notre salut, comme il l'est de notre perte; il en est la véritable cause. Il est la cause générale du salut de tous les hommes par le bienfait de la rédemption; il est la cause particulière du salut des justes, parce que c'est lui qui par sa grâce opère leur justification. Il nous a ouvert la porte du ciel par sa passion et par sa mort; il nous en montre le chemin par sa loi; il nous y guide par ses exemples; il nous y soutient par ses secours. Notre salut vient de lui, notre perte vient de nous. Pécheurs, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes de nos fautes; justes, nous devons être reconnoissans envers lui de notre innocence. Ainsi, par-

Offenderunt enim in lapidem offensionis, sicut scriptum est : Eccè pono in Sion lapidem offensionis, et petram scandali. *Rom.* IX. 32 *et* 33.

mi les enfans d'Israël, Jésus-Christ a été la résurrection d'une partie, la ruine de l'autre : il a sauvé les uns, les autres se sont perdus à son sujet. Ce qu'il a été dans le siècle où il a vécu, et pour la nation qui l'a possédé, il n'a pas cessé de l'être dans tout le cours des siècles, et pour l'universalité du genre humain. Il est la résurrection de tous ceux qui écoutent sa voix, qui croient à sa parole, qui se conforment à sa loi, qui s'attachent à sa personne; il est la ruine de ceux qui dédaignent de l'entendre, qui refusent de le croire, qui résistent à ses instructions, qui désobéissent à ses préceptes.

La manière dont s'est accompli, dont s'accomplit encore l'oracle du saint vieillard, nous présente une réflexion bien douloureuse. En considérant le nombre des Juifs dont Jésus-Christ fut la ruine, et de ceux dont il fut la résurrection, quelle immense différence nous apercevons ! D'un côté une poignée de disciples, de l'autre une multitude d'ennemis. Tandis que l'universalité presque entière de ses concitoyens, animée par ses chefs, demandoit à grands cris qu'on le crucifiât, quel petit nombre de fidèles, retirés à l'écart, tremblans pour eux-mêmes, et pleurant sur lui, conservoient encore de l'attachement à sa personne ! Ce qui a été vrai de son temps, l'est dans tous les temps. Cette malheureuse proportion entre ceux dont Jésus-Christ est la résurrection, et ceux dont il est la ruine,

s'est continuée de génération en génération jusqu'à nous. Elle a été l'objet de la profonde douleur des âmes pieuses qui se sont succédé dans l'Eglise; et malheur à nous si nous y sommes insensibles! Cette lâche indifférence doit nous effrayer sur notre sort, et nous faire craindre que nous ne soyons de cette partie infortunée du genre humain, qui, pouvant faire de J. C. la cause de son salut, en fait le sujet de sa réprobation.

Saint Siméon ajoute que l'enfant qu'il tient dans ses bras sera un objet de contradiction. Et ne voyons-nous pas aussi cette prophétie accomplie dans tout le cours de la carrière évangélique du Sauveur? Quel genre de contradiction n'a-t-il pas éprouvé? de qui n'en a-t-il pas reçu? contradictions à sa personne, qui n'a pas où reposer sa tête; contradictions à ses actions, que l'on attribue au désir de la bonne chère et à l'amour des pécheurs; contradictions à ses miracles, que l'on taxe d'être les œuvres de Béelzébut; contradictions à ses paroles, que l'on épie avec un soin perfide pour y trouver un prétexte de censure; contradictions par les pharisiens qui le décrient; contradictions par les docteurs, qui le calomnient; contradictions par les prêtres, qui le persécutent; contradictions par le peuple qui tantôt veut le faire roi, tantôt prend des pierres pour le lapider; contradictions par ses propres apôtres, dont il est obligé de supporter l'ignorance, la grossièreté, les vaines

prétentions. Il a cessé de vivre parmi nous, ce divin Rédempteur; mais les contradictions auxquelles il étoit en butte, n'ont pas fini, elles l'ont poursuivi jusque dans le ciel. Sur le trône de sa gloire, il les éprouve encore; il y est perpétuellement contredit par l'incrédulité qui le renie, par l'infidélité qui le méconnoît, par l'hérésie qui le défigure, par le schisme qui le divise, par la multitude de mauvais chrétiens qui ne cessent de l'offenser, et quelquefois par les âmes religieuses elles-mêmes, dont les foiblesses et les imperfections lui sont désagréables. Impassible au sein de la gloire, il n'est pas affecté de ces contradictions; mais il en est mécontent : il n'en souffre pas, mais il les condamne. Etant la sainteté essentielle, il est nécessairement offensé par ce qui la blesse : il répugneroit à sa sagesse suprême de n'être pas choqué de ce qui trouble l'ordre qu'il a établi; il est impossible à sa justice de ne pas réprouver et punir ce qui est mal.

N'est-ce pas une ingratitude infinie aux hommes, de contredire ainsi par leur conduite, un Dieu qui a fait pour eux de si grandes choses? Après tant de bienfaits, devoit-il s'attendre à en éprouver une telle reconnoissance? En nous examinant nous-mêmes sur ce point, n'avons-nous pas à nous reprocher d'être les objets de la prophétie du saint vieillard, d'être du nombre de ceux pour qui Jésus-Christ est un sujet de contradiction? Et dès lors combien nous de-

vons nous trouver coupables ! combien, rapprochant des grâces dont il n'a cessé de nous combler, les actions par lesquelles nous ne cessons de l'outrager, nous devons les juger criminelles ! Si l'offense est d'autant plus grave qu'elle s'adresse à celui qui avoit plus de droits à notre amour et à notre soumission, quelles offenses peuvent, ne disons pas égaler, mais avoir quelque proportion avec celles qui s'adressent à Dieu ? Nous nous plaignons souvent de la terrible rigueur des peines dont il punit le péché; c'est que nous ne connoissons pas, c'est que nous ne pouvons pas connoître quel mal affreux est le péché. Essayer de le faire sentir seroit une témérité : il ne nous est pas plus donné de le comprendre, que de l'exprimer. Il faut pour en accorder le pardon, une miséricorde infinie : toute autre clémence que celle d'un Dieu, seroit disproportionnée et impuissante.

Ce sont les contradictions auxquelles Jésus-Christ sera en butte, qui doivent, selon saint Siméon, manifester les pensées des cœurs. Ce furent elles, en effet, qui découvrirent les secrètes dispositions des Israélites de son temps; qui discernèrent le vrai peuple de Dieu, de celui qui en usurpoit le titre; qui firent reconnoître la piété mensongère des pharisiens, la fastueuse vanité des docteurs, l'envieuse méchanceté des prêtres, et qui, d'un autre côté, mani-

festèrent la sincérité de ceux qui cherchoient franchement la vérité, leur docilité à la recevoir, leur fidélité à s'y conformer, leur fermeté à la soutenir. Ce sont encore ces contradictions, dont Jésus-Christ a été de tout temps l'objet, qui ont continué de manifester les pensées opposées de ses disciples et de ses adversaires. Si la religion n'eût jamais été contredite, on n'eût jamais pu distinguer ceux qui lui étoient sincèrement et solidement attachés, de ceux qui n'avoient pour elle qu'un attachement ou faux et simulé, ou foible et languissant. Quand l'autorité est parfaitement établie et universellement reconnue, nous voyons chacun se faire un devoir de s'y soumettre, une gloire de la défendre : c'est lorsqu'elle est attaquée, et surtout lorsqu'elle l'est avec force, que nous discernons avec certitude ses fidèles et zélés partisans qui ne l'abandonnent jamais, de ces vils flatteurs qui s'empressent de se tourner du côté qu'ils croient devenu le plus fort. Ce sont les persécutions qui font distinguer les martyrs des apostats: ce sont les attaques de l'hérésie et du schisme, qui séparent en deux classes les enfans de l'Eglise et ses ennemis; ce sont les séductions du démon et les illusions du monde, qui causent à l'Eglise la douleur amère de voir une multitude de chrétiens se perdre dans les voies du péché, et qui lui donnent en même temps la consolation d'en voir d'autres redoubler de précautions et d'ef-

forts pour s'en garantir. L'attrait de la volupté fait les libertins, le désir de s'en préserver fait les vierges; et tandis que les cercles et les assemblées se remplissent de mondains qui courent après le plaisir, les cloîtres se peuplent de solitaires qui le fuient. Ainsi Jésus-Christ consent à être un objet de contradiction pour éprouver ceux qui le servent, pour faire connoître leurs vrais sentimens, pour séparer dans son aire la paille du bon grain, et les vrais justes de ceux qui n'en ont que l'apparence.

Aux prophéties que Siméon adresse à Marie sur son fils, il en ajoute une relative à elle-même; c'est que son âme sera percée d'un glaive, et livrée à la douleur. C'est au moment où il vient d'annoncer la gloire future de Jésus, et où il a rempli de joie, par ses prédictions, le cœur de sa mère, qu'il lui porte ce coup si douloureux. Lorsqu'elle contemple avec transport la suite des grandes choses auxquelles son fils est appelé, il en détourne ses regards pour les porter sur la carrière d'afflictions qu'elle-même doit parcourir. Telle est la conduite ordinaire de la Providence envers les justes: aux félicités qu'elle leur envoie, elle joint presque toujours des revers, et c'est un effet de sa bonté à leur égard. Le monde les croit heureux quand il les voit au faîte de la prospérité, et il les plaint quand il les voit en descendre; mais eux, qui connoissent bien mieux que le monde ce qui leur est utile,

en jugent tout autrement. Ils rendent grâce à la main bienfaisante, qui, par les tribulations qu'elle leur fait subir, les instruit, leur fait sentir le néant des prospérités terrestres; les éprouve, et leur donne occasion de déployer toutes leurs vertus; les épure, et achève de les délivrer de tous les attachemens mondains. Ce qui est pour le pécheur un sujet de murmures, devient pour le fidèle un motif de gratitude; et ne connoissant de vrai bonheur que celui de la vie future, il se réjouit des malheurs passagers qui l'y conduisent.

Elle s'est accomplie dans Marie d'une manière bien douloureuse, cette prophétie du saint vieillard. Il est donc écrit dans les irrévocables décrets qui règlent les destinées de tous les mortels, qu'aucun d'eux ne pourra se soustraire à la loi qui les condamne tous à souffrir. Celle même qu'une prérogative unique avoit exemptée du péché d'Adam, a été soumise d'une manière bien plus cruelle à en subir la peine. Tandis que les femmes de son siècle la déclaroient heureuse, et qu'elle-même voyoit dans l'avenir le plus reculé toutes les générations célébrer son bonheur, son cœur étoit livré à l'affliction la plus amère; son caractère auguste de mère de Dieu, qui la faisoit proclamer la plus heureuse des femmes, la rendoit la plus affligée des mères. Non, ce ne fut pas sur le Calvaire que commencèrent ses douleurs; ce fut dans le temple, lorsqu'elle vint

y présenter son fils. L'oracle de Siméon, qui lui annonçait qu'un glaive de douleur percerait son âme, fut lui-même un glaive aigu qu'elle porta toute sa vie enfoncé dans son cœur. C'est pour les autres mères une vive allégresse d'avoir donné au monde un fils; c'étoit pour Marie un sujet continuel de tristesse, quand elle considéroit pour quelles affreuses destinées elle l'avoit enfanté. Saint Jean, dans l'Apocalypse, rapporte qu'il vit Jésus-Christ sous la figure d'un agneau qui étoit comme immolé (1). La malheureuse mère de Jésus eut pendant toute sa vie ce lamentable spectacle devant les yeux. La douceur de ses caresses, la tendresse de ses soins étoient empoisonnées par cette horrible image. Toutes les fois quelle levoit les yeux sur lui, elle le voyoit dans cet état; les circonstances mêmes les plus propres à exciter sa joie, lui rappeloient les douleurs qui l'attendoient. Lorsqu'elle se réjouit de le trouver dans le temple après trois jours d'absence, la pensée qu'elle doit le perdre un jour d'une manière bien plus douloureuse, vient aussitôt se représenter à son esprit. Si elle se félicite de l'avoir soustrait aux fureurs d'Hérode, elle pense au même instant que c'est pour une mort bien autrement cruelle qu'elle l'a conservé. S'applaudit-elle de le voir parcourant les villes et les bourgades de la Judée, prodiguant les mira-

(1) Vidi.... Agnum stantem tanquàm occisum. *Apocal.* v. 6.

cles, répandant de tous côtés ses bienfaits, environné d'une multitude émerveillée, reconnoissante et docile; elle voit cette même multitude se tourner peu après contre lui avec fureur, demander à grands cris sa mort ignominieuse, presser son supplice, et joindre encore à sa cruauté l'insulte et la raillerie.

Quand l'Esprit saint veut peindre une douleur amère, violente, excessive, il représente une mère désolée de la perte de son fils unique (1). Et que sont toutes les autres mères auprès de Marie? Elle aimoit dans Jésus, son fils et son Dieu. Son amour pour lui étoit composé de la tendresse la plus vive et de la charité la plus parfaite. Les sentimens de la nature, les mouvemens de sa grâce se réunissant dans son âme, la plus sensible et la plus religieuse qui fut jamais, s'animoient et s'exaltoient réciproquement. Quand nous éprouvons des pertes douloureuses, nous pouvons dans la religion trouver un soulagement: l'amour de Dieu s'augmente en nous du détachement des créatures, et nous dédommage de leur privation; mais dans Marie, l'amour divin, loin d'adoucir sa peine, l'aggravoit encore, et la rendoit plus amère. Ce qui console tous les autres, faisoit

(1) Luctum unigeniti fac tibi, planctum amarum. *Jerem.* VI. 26.

Ponam eam quasi luctum unigeniti. *Amos.* VIII. 10.

Plangent eum planctu quasi super unigenitum. *Zachar.* XII. 10.

l'excès de son tourment. Pour nous former une idée de l'extrême affliction dont son cœur étoit inondé, il faudroit connoître, comme elle, son divin Fils; il faudroit sentir, comme elle les sentoit, toutes ses infinies perfections; car c'est l'enseignement commun des Pères et des théologiens, que, comme cette Vierge incomparable n'eut jamais de pareil en mérite, elle n'eut de même aucun égal dans la connoissance de Dieu. Nous ne comprenons que très imparfaitement ce que c'est qu'un Dieu trahi, qu'un Dieu insulté, qu'un Dieu frappé de coups, qu'un Dieu livré au supplice, qu'un Dieu expirant sur une croix: Marie le comprenoit bien plus clairement que nous, et elle étoit sa mère! Toutes ses qualités, tous ses mérites concouroient à augmenter son malheur: et comme le disent plusieurs saints Pères, du jour où la fatale destinée de son Fils lui fut révélée, sa vie ne fut plus qu'un long et continuel supplice.

Si son cœur fut si violemment agité des souffrances de son Fils, lorsqu'elle ne faisoit que les prévoir, de quel cruel supplice ne fut-il pas tourmenté quand elle les vit de ses propres yeux? car aucune douleur n'a été épargnée à cette âme qui les ressentoit toutes si vivement. Qu'errante dans le désert de Bersabée, et accablée d'affliction de l'état où elle voit son Ismaël, la désolée Agar s'éloigne de lui pour n'avoir pas le désespoir d'être témoin de son dernier soupir, c'est

l'effet ordinaire de la douleur, c'est le mouvement naturel de l'amour d'une mère ; mais dans la Mère de Dieu, tout est surnaturel. Un amour aussi excellent que le sien, exige d'elle un plus grand sacrifice. Elle n'a jamais quitté ce Fils si cher, elle ne l'abandonnera point dans ces momens affreux. Elle se soumet à tout ce qu'a de douloureux ce lamentable spectacle, plutôt que de perdre un seul des instans où il lui est encore permis de contempler l'objet de toute sa tendresse. Elle s'avance, la Vierge de Nazareth, vers la montagne où va être immolé son Fils ; elle s'avance, suivie des autres filles de Sion, pleurant avec elle leur Bien-Aimé ; et tandis que Jésus va y consommer l'holocauste de sa vie, elle vient y consommer l'holocauste de son cœur. Là, de tout ce qui peut porter au comble sa profonde affliction, rien n'est perdu pour elle; elle entend tout, elle voit tout : tout ce que la cruauté des bourreaux réunit de tourmens sur son fils, elle le ressent dans son cœur. Quelle spectacle pitoyable offre le Calvaire! sur la croix, Jésus expirant, au pied de la Croix, sa Mère éplorée. Si nous-mêmes sentons nos cœurs, tout durs qu'ils sont, touchés du seul récit des tourmens que la rage des Juifs, animée par celle de l'enfer, fit souffrir à notre Sauveur, jugeons quelle étoit la désolation de la plus tendre des mères, qui en étoit témoin? Entreprendre de la représenter, seroit une témérité.

Il semble que l'Esprit saint lui-même ait désespéré de la peindre, il se contente de l'indiquer. La Mère de Jésus se tenoit debout devant sa croix (1); voilà tout ce qu'il nous en dit, voilà toute l'histoire des douleurs de Marie : mais ce que ne nous dit pas ce peu de mots, il nous le fait entendre. Au pied de la croix de son Fils, Marie pouvoit-elle ne pas être abîmée dans la douleur? mais elle n'en est pas abattue, elle se tient debout. Tandis que les élémens paroissent prêts à se confondre, et qu'il semble que la nature aille se bouleverser à la mort de son Auteur, sa Mère seule reste ferme; son cœur, profondément déchiré, n'est pas ébranlé. Quel douloureux combat se livroit dans cette âme sensible et vertueuse? La nature et la grâce se la disputent. Fille d'Abraham, elle s'entend demander aussi le sacrifice de son Fils unique, mais d'un Fils bien autrement cher et précieux. D'un côté elle voit ce Fils si tendrement aimé, en proie aux plus cruels tourmens; de l'autre, elle sait que le salut du genre humain est attaché à ses souffrances et à sa mort. L'amour de Jésus lui fait désirer sa conservation; les décrets divins lui ordonnent de consentir à sa perte. Enfin la grâce l'emporte, elle triompha toujours dans le cœur de Marie. Mais combien cette victoire est sanglante! Plus sa soumission aux ordres divins est entière, plus elle lui est pénible;

(1) Stabat juxta crucem Jesu mater ejus. *Joan.* XIX, 25.

plus elle se montre courageuse, plus elle est désolée. Sa sensibilité rehausse son courage, et son courage augmente encore sa sensibilité.

O mon fils, mon cher fils! qui m'accordera de mourir pour toi (1)? disoit David. Et c'étoit d'un fils révolté, d'un fils dénaturé, qui, déjà teint du sang de son frère, avoit aspiré à tremper encore ses mains dans celui de son père, qu'il parloit ainsi. Avec combien plus d'ardeur et de raison le cœur de Marie formoit le même vœu! Avec quelle vivacité elle auroit désiré de pouvoir racheter de sa propre vie une vie aussi précieuse! Quel étoit son regret que la Justice divine exigeât pour s'apaiser une Victime divine! elle souffre plus douloureusement de voir expirer son fils, que si elle-même étoit morte à sa place. Aussi, quoique la fureur des bourreaux ait épargné sa vie, les Pères ne font pas difficulté de lui attribuer la gloire du martyre; et ce martyre, pour n'être pas sanglant, n'en est pas moins héroïque. Les autres martyrs souffroient pour Jésus-Christ régnant dans les cieux; Marie souffroit avec Jésus-Christ souffrant: la vue de la gloire de Jésus soutenoit leur constance; celle de ses humiliations attaquoit vivement la sienne: l'amour de Dieu étoit pour eux un soulagement, et pour elle un accroissement de douleurs. Et combien dut être touchée cette âme si profon-

(1) Fili mi, Absalom, Absalom, fili mi! quis mihi tribuat ut ego moriar pro te? II. *Reg.* XVIII. 33.

dément sensible, quand elle vit son Fils, déjà dans les angoisses de la mort, oublier ses propres souffrances pour ne s'occuper que d'elle, la recommander à son disciple favori, et le lui donner pour fils en sa place! Ce dernier sentiment, cette dernière marque de tendresse achevoit de pénétrer son cœur. Qu'un autre pût remplacer auprès d'elle Jésus, qu'un autre que lui pût devenir le fils de Marie, étoit-elle capable de soutenir une telle pensée? Loin d'être une consolation, ce soin qu'il prenoit d'elle devenoit un nouveau déchirement. Le dédommagement lui faisoit sentir plus vivement toute l'étendue de la perte; et son affliction la plus vive, la plus profonde qu'on puisse imaginer, s'augmentoit encore de tout ce qu'on pouvoit faire pour la modérer.

Il y avoit aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle étoit fort avancée en âge, et après avoir vécu sept ans avec son mari, qu'elle avoit épousé étant vierge, elle étoit restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne sortoit point du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Cette femme étant survenue à la même heure, se mit à glorifier le Seigneur, et parloit de cet enfant à tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël. Le temple de Jérusalem étoit fréquenté par un grand nombre de personnes. Les pharisiens y venoient

souvent faire étalage de leur prétendue piété; les docteurs de la loi y tenoient habituellement des conférences pour l'instruction publique; les prêtres y étoient continuellemont appelés par leurs fonctions; le grand pontife s'y rendoit tous les jours pour offrir le sacrifice. Ce n'est à aucun de ces hommes distingués que Jésus-Christ, paroissant pour la première fois dans son temple, daigne se manifester. Il choisit, pour leur révéler le secret de ses grandeurs, un vieillard, une vieille femme, peu connus, peu considérés dans la nation; se sont là, de tous ceux qu'il voit dans son temple, les seules personnes qu'il juge dignes de sa confidence. Ce choix de sa providence nous présente une importante considération. Les talens que le monde admire, les qualités qu'il estime, les dignités qu'il révère, ne sont rien devant Dieu; c'est leur emploi seul qui peut leur donner quelque prix à ses yeux. Et comme l'abus est beaucoup plus commun que le bon usage, comme les dons de la nature et de la fortune corrompent bien plus de cœurs qu'il n'en perfectionnent, deviennent beaucoup plus ordinairement des occasions d'orgueil que des motifs de reconnoissance, et sont plus fréquemment des instigations au mal que des encouragemens au bien; au lieu d'être, comme ils le devroient, des moyens de salut, ils sont presque toujours des principes de réprobation. Il n'y a que la vertu qui soit quelque chose devant

Dieu; elle seule, en quelque lieu qu'elle se trouve, attire ses regards de complaisance. Le pauvre le plus obscur, le plus méprisé, est à ses yeux infiniment supérieur au grand le plus décoré, le plus respecté, le plus courtisé, s'il est plus vertueux. Quelle différence entre les jugemens de Dieu et les nôtres ! Ce qui attire nos égards, nos déférences, nos respects, c'est principalement l'élévation du rang; ou si quelques qualités personnelles obtiennent de nous de la considération, ce sont celles qui jettent de l'éclat, comme la perspicacité de l'esprit, la vivacité de l'imagination, la multiplicité des connoissances, la grandeur du courage. L'homme dépourvu de ces avantages, et doué seulement de vertus, est nul pour nous; nous ne daignons pas faire attention à lui; ou si quelquefois nous nous en occupons, c'est pour en faire le but de nos railleries, et le jouet de notre malignité. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont pleins de droiture (1), disoit le roi-prophète; ce sont les nôtres qui sont altérés par nos illusions, égarés par nos préjugés, pervertis par nos habitudes, dépravés par nos inclinations, corrompus par nos passions. Un jour viendra, où ces faux jugemens, que nous osons nous permettre contre le prochain, seront confondus, et redressés par le jugement de Dieu.

(1) Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. *Psalm.* CXVIII. 137.

Quelles étoient donc les vertus éminentes, les qualités supérieures, les œuvres admirables qui faisoient préférer par le Juge suprême cette vieille femme, à tout ce qui affluoit à chaque moment dans son temple? Le texte sacré la loue de plusieurs choses qu'il est important de considérer.

D'abord, l'Evangéliste nous apprend qu'étant devenue veuve dans un âge encore jeune, elle étoit restée dans cet état sans penser à se remarier. Ce n'est pas sans doute un précepte aux épouses, dont le lien conjugal est dissous par la mort de leurs époux, de passer le reste de leurs jours dans le veuvage, mais c'est un conseil; ce n'est pas une obligation, mais un mérite; ce n'est pas une nécessité, mais une perfection. Le grand Apôtre, qui trace les devoirs des différens états, le déclare expressément : il dit aux personnes veuves que c'est un bien pour elles de se tenir dans cet état; mais que si la continence leur est trop pénible, elles feront bien de se marier (1); il répète à la femme, dont le mari l'a laissée libre par la mort, qu'elle peut se remarier à qui elle veut, pourvu que ce soit dans le Seigneur; mais que ce sera un bonheur pour elle si elle demeure telle, selon son conseil, et qu'il croit en cela

(1) Dico autem... viduis : Bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego. Quòd si non se continent, nubant : meliùs est enim nubere, quàm uri. 1. *Cor.* VII. 8 *et* 9.

avoir l'esprit de Dieu (1) : il développe le motif de son conseil; c'est que ceux qui sont unis par le lien conjugal, obligés de se plaire mutuellement, s'occupent nécessairement des choses du monde, et partagent leurs affections; au lieu que ceux qui sont dégagés de ce lien, uniquement occupés de plaire à Dieu, ne pensent qu'aux choses de Dieu, pour sanctifier leurs corps et leurs esprits (2). En conséquence, le même apôtre, écrivant au disciple qu'il avoit établi évêque à Ephèse, met au nombre de ses devoirs d'honorer spécialement les veuves qui sont véritablement veuves (3); c'est-à-dire, selon ses principes, celles qui, n'ayant plus d'affections qui les conduisent à des pensées et à des occupations du monde; ne pensent qu'à Dieu, et ne s'occupent que de lui; et comme il l'explique un peu plus bas, qui passent les jours et les nuits dans les prières et les supplications (4).

(1) Quòd si dormierit vir ejus, liberata est, qui vult nubat, tantùm in Domino. Beatior autem erit si sic permanserit, secundùm meum consilium. Puto autem quòd et ego Spiritum Dei habeam. 1. *Cor.* 39 *et* 40.

(2) Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodò placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodò placeat uxori, et divisus est. Et mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi, quomodò placeat viro. *Ibid.* VII. 32, 33 *et* 34.

(3) Viduas honora quæ verè viduæ sunt. 1. *Timoth.* V. 3.

(4) Quæ autem verè vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus, et orationibus nocte ac die. *Ibid.* 5.

Telle étoit la veuve de notre évangile; car il est dit qu'elle servoit Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières, c'est-à-dire, qu'elle sanctifioit chacun de ses jours par la pratique de quelques mortifications, et qu'elle consacroit diverses heures du jour et de la nuit aux exercices de sa piété. Elle ne pouvoit pas à chaque moment produire ces actes; mais c'étoit son état habituel, elle avoit l'esprit d'oraison et l'esprit de pénitence, et c'est à parvenir à ce point où elle étoit arrivée, que nous devons tendre. Chacun de nous a un caractère particulier, une tournure d'esprit, une inclination principale qui influent sur ses sentimens, dirigent ses affections, règlent la généralité de ses démarches, et forment dans lui une manière d'être, une habitude d'idées, d'opinions, de désirs et d'actions, que l'on a appelée, avec raison, une seconde nature. L'homme, asservi à une passion dominante, y rapporte, même sans le vouloir, même sans y réfléchir, et comme par une impulsion naturelle et machinale, tout le cours de ses pensées et de sa conduite. Rentrez en vous-même, vous qui éprouvez le malheur d'être dominé par l'avarice, par la vanité, par l'ambition, par la volupté; interrogez de bonne foi votre conscience; elle vous répondra que c'est cette passion, maîtresse de votre âme, qui en commande toutes les opérations, qui en excite tous les mouvemens. Toutes vos facultés sont

à ses ordres; les souvenirs de votre mémoire, les projets de votre imagination, les vœux de votre cœur, les actes de votre volonté, tout en vous répond à cet objet unique, dont vous êtes rempli, et qui ne laisse pas de place aux autres affections. Et vous, chrétiens fidèles, dans qui l'amour de Dieu a étouffé toutes les passions terrestres, vous savez que devenu le principe de vos pensées, le mobile de vos actions, et, si l'on peut parler ainsi, l'âme de votre âme, il vous fait rapporter à Dieu, de vous-même, et par une habitude naturelle, la totalité de votre vie. Dieu, que vous avez mis en possession de votre cœur, en est l'objet unique; sa gloire est votre but; sa volonté, votre règle; sa grâce, votre désir; sa récompense, votre ambition. Vous accomplissez à la lettre ce que recommande l'Apôtre, de faire pour sa gloire jusqu'aux moindres actions (1). Celles qui sont les plus indifférentes en elles-mêmes, cessent de l'être en vous, parce que vous les faites en vue de lui plaire. Vous voulez toujours agir pour Dieu, quoique votre volonté ne puisse pas toujours formellement en produire l'acte : mais c'est sa disposition habituelle, constante, entretenue et renouvelée par des actes fréquens. A l'exemple de la sainte veuve de notre évangile, nous pouvons de cette manière servir Dieu nuit et jour

(1) Sive ergò manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis : omnia in gloriam Dei facite. 1. *Cor.* 1. 31.

dans les jeûnes et dans les prières. Nous acquerrons l'esprit de mortification, en mortifiant souvent nos sens par les privations, et notre esprit par la pénitence : nous acquerrons l'esprit de prière, en élevant fréquemment notre cœur vers Dieu; car c'est par la répétition des actes, que se forme l'habitude. Ce sont nos péchés multipliés qui ont formé celles sous lesquelles nous gémissons; ce sera à l'abondance des bonnes œuvres, que nous devrons celles qui feront notre éternelle félicité.

Ces éloges, que donne le texte sacré à la prophétesse Anne, d'une pratique soutenue de la mortification, de l'exercice habituel de la prière, d'une longue et perpétuelle chasteté, s'unissent parfaitement. Ces trois choses ont entre elles un rapport intime. L'oraison fait supporter les rigueurs de la mortification; la mortification fait trouver des délices dans l'oraison, et toutes les deux réunies soutiennent la chasteté. Privez la mortification des grâces que lui attire l'oraison, elle sera insupportable; retranchez à l'oraison les secours de la mortification, elle deviendra insipide : ôtez à la chasteté, l'un ou l'autre appui de l'oraison et de la mortification, elle sera fragile et tombera immanquablement. Vous donc, qu'une vocation distinguée appelle à cet état de continence, que Jésus-Christ chérit spécialement, et qu'il a voulu honorer par son propre exemple, vous êtes plus particuliè-

rement que tous les autres, astreints aux pratiques saintes de la prière et du jeûne. Ce sont elles, et elles seules, qui pourront vous faire remplir ce grand et difficile devoir. Pour vous en acquitter, deux choses sont nécessaires : votre propre travail et le secours divin. Vous ne pouvez rien sans que Dieu vous aide; et Dieu ne veut pas vous aider sans que vous coopériez. Or, la mortification fera l'un; la prière vous procurera l'autre. Par la mortification vous travaillerez à vaincre vos sens; par la prière, vous en obtiendrez la force : la mortification donnera du prix à vos prières, et la prière, du succès à vos mortifications.

L'auteur sacré loue aussi la sainte veuve de ce qu'elle ne sortoit point du temple; et c'est encore à cet égard un modèle qu'il nous propose. La fréquentation du lieu saint est une des pratiques les plus recommandées dans la religion. Nous pouvons sans doute honorer Dieu, le louer, l'invoquer partout où nous nous trouvons : de quelque lieu que s'élèvent vers lui nos vœux, il daigne les recevoir; mais ceux qui lui sont adressés dans la maison qu'il a consacrée spécialement pour cet objet, lui sont plus agréables. Il est partout, et partout il nous entend; mais il réside corporellement dans son sanctuaire. C'est du temple que part cette prière commune, ce concert de supplications qu'il s'engage à exaucer; c'est au milieu de ceux qui sont

assemblés en son nom, qu'il aime, ainsi qu'il le déclare, à se trouver (1). Tout dans le lieu saint contribue à rendre nos prières plus ferventes, et par là plus efficaces : tout ce qui nous y environne nous rappelle les bienfaits de Dieu et nos devoirs. Le juste n'entre point dans le temple du Seigneur, sans se dire intérieurement comme Jacob : Combien est redoutable ce lieu ! c'est véritablement la maison du Seigneur et la porte du ciel (2). Le pécheur ne devroit jamais y paroître sans se rappeler le précepte divin : Tremblez en présence de mon sanctuaire; je suis le Seigneur (3).

Ce fut à son assiduité dans le temple que la prophétesse de notre évangile dut le bonheur insigne, auquel elle aspiroit depuis son enfance, et qui n'avoit pas été accordé aux générations précédentes, de voir ce Messie, l'objet des oracles des prophètes, des soupirs de tous les justes, des vœux de tous les enfans d'Israël depuis un grand nombre de siècles. Elle arriva auprès de cet auguste enfant, au moment où Siméon, le tenant entre ses bras, prédisoit ses destinées

(1) Iterùm dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram de omni re, quamcumque petierint, fiet illis à patre meo, qui in cœlis est. Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.* XVIII. 19 *et* 20.

(2) Quàm terribilis est.... locus iste! non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli. *Genes.* XXVIII. 17.

(3) Pavete ad sanctuarium meum; ego Dominus. *Levit*, XXVI. 2.

et celles de sa Mère. Si cette sainte femme eût négligé de se rendre selon sa coutume dans le temple, elle eût été privée de cet incomparable bienfait. Hélas! que de regrets cette idée, en la retournant sur nous-mêmes, doit nous causer! Combien de faveurs notre négligence à nous rendre dans le temple du Seigneur, nous a fait perdre! Combien d'instructions qui nous auroient préservés de nos fautes, combien d'exhortations qui auroient excité notre piété languissante, combien de bons exemples qui auroient soutenu notre foiblesse, combien de prières qui auroient attiré sur nous les secours célestes, combien de grâces de tout genre qui nous attendoient dans le lieu saint, nous sont échappées, parce que nous ne sommes pas allés les y chercher! Tel exercice de piété, tel office public, tel sermon, auxquels notre indifférence, si ce n'étoit pas même un sentiment plus coupable, nous a fait refuser d'assister, étoient peut-être les circonstances que Dieu avoit choisies, et qu'il destinoit, dans sa miséricorde, à devenir les principes de ses dons les plus précieux et les plus abondans.

La prophétesse Anne, à la vue de cet enfant divin, se met à louer le Seigneur, qui, accomplissant enfin ses oracles, exauçant les vœux de tant de siècles, accorde à toutes les nations de la terre celui qui sera leur lumière, leur salut et leur bonheur. Elle ne se contente pas de

chanter le bienfait du Seigneur; elle le publie hautement : elle annonce ce merveilleux enfant; elle déclare quel il est à tous ceux qui l'attendoïent, c'est-à-dire, d'abord en général à tout le peuple juif, mais ensuite, et plus spécialement, aux vrais Israélites qui le désiroient avec ardeur, et qui faisoient de sa venue l'objet continuel de leurs prières : ceux-là seuls étoient dignes de le connoître. Parmi ceux qui entendirent les discours du saint vieillard et de la pieuse prophétesse, il y en eut beaucoup qui n'y firent aucune attention, et qui les regardèrent comme des rêves d'une crédulité abusée, ou comme les délires d'une vieillesse affoiblie. Il faut croire cependant qu'il s'en trouva aussi quelques-uns qui y ajoutèrent foi, et dans qui l'avénement du Messie, objet de leurs espérances, fit une vive sensation. Mais il ne paroît pas que cette impression du premier moment ait laissé de profondes traces; on n'en voit dans le cours de l'histoire sainte aucune suite, et nous sommes fondés à penser qu'elle s'effaca presque aussitôt qu'elle s'étoit formée. Tel est l'effet beaucoup trop commun de l'annonce des grandes vérités de la religion. La plupart des hommes les négligent, ou même ferment leurs oreilles pour ne pas les entendre : quelques autres les reçoivent dans leurs esprits, mais les en laissent sortir presque aussitôt; et les pieux sentimens qu'elles ont fait naître, sont oubliés presque au même moment où ils ont été conçus.

Et après qu'ils eurent terminé toutes choses, conformément à la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée dans leur ville de Nazareth. Cependant l'enfant croissoit et se fortifioit, étant plein de sagesse; et la grâce de Dieu étoit en lui (1). Si Jésus-Christ lui-même a voulu paroître se fortifier, et croître en sagesse et en grâce, n'est-ce pas une leçon, non seulement pour le premier âge par lequel il passoit alors, mais aussi pour tous les âges de la vie, des progrès qu'ils doivent s'efforcer de faire dans les voies du salut? Croissez toujours, nous dit le Prince des apôtres, dans la grâce et dans la connoissance de N. S. Jésus-Christ (2). Telle est la violence du torrent des passions et d'inclinations vicieuses que nous traversons, que si nous ne faisons pas des efforts continuels pour le surmonter, nous en serons immanquablement emportés. Ne pas avancer, c'est reculer; ne pas augmenter, c'est décroître : on perd de ses forces aussitôt qu'on cesse de les employer. Travaillons donc sans relâche à nous rendre meilleurs; c'est le seul moyen de ne pas devenir plus mauvais; et pour ne pas tomber dans l'excès du vice, tendons continuellement à la perfection de la vertu.

(1) Voyez l'explication de ces paroles dans celle de l'Evangile du premier dimanche après l'Epiphanie, ci-après.

(2) Crescite verò in gratiâ et in cognitione Domini nostri... Jesu Christi. II. *Petr.* III. 18.

ÉVANGILE

DU JOUR DE LA CIRCONCISION.

Circoncision de Notre Seigneur Jésus-Christ.

QUAND les huit jours, après lesquels l'enfant devoit être circoncis, furent accomplis, on lui donna le nom de Jésus, qui étoit celui que l'ange lui avoit donné avant qu'il fût conçu. *Luc.* II. 21.

EXPLICATION.

Une année vient d'expirer; une autre vient de naître. Que sont devenues toutes celles que nous avons vues s'écouler? elles ont fini et jamais elles ne revivront; elles ont fini; elles ne sont plus rien. Un jour, une année, un siècle, tout le cours des siècles, dès qu'ils sont passés, sont la même chose. Il en sera de même de l'année qui commence, de toutes celles qui nous restent à vivre, de toutes celles qui sont fixées dans les décrets éternels pour la durée de l'univers : elles passeront et s'anéantiront les unes après les autres. Le temps lui-même finira par être anéanti; mais une chose ne s'anéantira jamais, c'est l'emploi que nous en aurons fait. L'usage, soit bon, soit mauvais, du temps qui nous avoit été accordé, nous suivra dans la région de l'éternité, et y fixera notre sort. Le

temps, cet être qui a si peu de consistance, que nous pouvons à peine le regarder comme un être, est le don le plus utile et le plus funeste qui nous ait été fait. Il dépend de nous qu'il soit le principe d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de malheur. Quel vaste sujet à nos méditations! soit que nous reportions nos regards sur les années que nous avons laissé écouler inutilement, si même elles n'ont été qu'inutiles, soit que nous les fixions sur celles qui nous restent à parcourir.

Combien, dans le cours de la seule année qui vient de se terminer, n'avons-nous pas vu périr de personnes à qui une jeunesse brillante, une forte complexion, promettoient de plus longs jours qu'à nous! Combien peut-être de ceux à qui nous étions le plus attachés, ont été arrachés de nos bras! Qu'avions-nous fait pour être tirés du nombre de ceux qui ont vu commencer l'année, et qui ne l'ont pas vu finir? Pourquoi, lorsque la mort frappoit autour de nous tant de victimes, ses coups ne nous ont-ils pas aussi atteints? Quel titre avions-nous à cette préférence? C'est la bonté infiniment miséricordieuse qui a daigné nous accorder le moyen de revenir à elle. Le temps, dont nous jouissons encore, est un de ses bienfaits d'autant plus insigne, que nous l'avions moins mérité; mais hâtons-nous d'en profiter; pensons à la multitude de personnes pour qui l'année qui s'ouvre aujourd'hui

sera la dernière. Si le Seigneur envoyoit un nouvel Isaïe vous dire comme à Ezéchias : Mettez ordre à votre maison ; vous allez mourir, et vous ne vivrez plus (1), quelle impression ne produiroit pas sur vous cet arrêt de mort ? quels sentimens de componction, quelles résolutions d'une meilleure vie n'exciteroit-il pas dans votre cœur ? quelle réforme n'opéreroit-il pas dans vos mœurs ? Ce n'est pas là ce que vous annonce le Seigneur ; mais ce qu'il vous dit est aussi terrible. Il ne fixe pas le moment de votre mort, il le tient au contraire caché dans l'impénétrable nuage de l'avenir, afin que vous vous teniez toujours prêt à le voir arriver. Vous faites consister votre prudence uniquement à prévoir les événemens de la vie, et à vous y préparer : l'événement de la mort, bien autrement important, est le seul sur lequel vous ne preniez aucunes précautions. Vous êtes pour votre intérêt essentiel, pour votre intérêt éternel, ce que vous jugeriez insensé d'être pour des intérêts frivoles et passagers.

Cette année dont vous venez de sortir, comment l'avez-vous passée ? Est-ce à servir Dieu, est-ce à l'offenser que vous l'avez employée ? avez-vous fait des progrès dans la vertu, ou vous êtes-vous enfoncé dans le vice ? Rappelez-vous ce que vous étiez lorsqu'elle commençoit, et

(1) Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives. *Isa.* XXXVIII. 1.

voyez ce que vous êtes quand elle finit. Considérez le point où elle vous a trouvé, et celui où elle vous laisse. Combien d'utiles regrets cet examen vous donnera! que d'occasions vous avez perdues! que d'autres où vous avez succombé! que de bonnes œuvres vous auriez pu faire! que de fautes vous auriez pu éviter! que de vertus il n'eût tenu qu'à vous d'exercer! que de défauts il vous eût été facile de réformer! Humiliez-vous devant Dieu de tant de pertes si graves; implorez-en le pardon, et surtout formez la résolution sincère et vigoureuse de les réparer dans le cours de l'année où vous entrez. Dieu vous l'accorde pour cet objet. Il vous l'accorde. Hélas! s'il daignoit l'accorder à quelqu'une des âmes qui déplorent dans les flammes éternelles l'usage criminel qu'elles ont fait de celles qui leur avoient été données, avec quelle ardeur elle l'emploieroit a réparer, par une vive pénitence, l'abus qu'elle en a fait! Il vous l'accorde. Peut-être ne vous en accordera-t-il plus d'autre. Que cette pensée salutaire ne vous quitte pas pendant tout son cours; elle sera l'encouragement le plus actif à tout bien, le préservatif le plus puissant de tout mal. A l'ouverture de chaque journée, rappelez-vous que peut-être vous n'en verrez plus d'autre. A l'entrée de chaque nuit, figurez-vous qu'elle va peut-être devenir pour vous une nuit éternelle. Que chaque heure soit pour vous comme si elle devoit être la dernière, et vous les

emploierez toutes utilement. A chaque action qui se présentera, demandez-vous si au moment de votre mort, qui est peut-être très instant, vous voudriez l'avoir faite, et vous n'en omettrez aucune vertueuse, et vous n'en commettrez aucune coupable.

Quand les huit jours après lesquels l'enfant devoit être circoncis furent accomplis, on lui donna le nom de Jésus, qui étoit celui que l'ange lui avoit donné avant qu'il fût conçu. Nous voyons en ce jour Jésus-Christ se soumettre à la loi donnée à Abraham et à toute sa postérité. Il pouvoit sans doute légitimement s'y soustraire. L'auteur de la loi n'étoit pas assujetti au précepte que lui-même avoit porté. Pourquoi, libre de s'en exempter, a-t-il voulu y être compris?

D'abord, il a voulu, par son obéissance, nous donner l'exemple de celle que nous devons aux lois religieuses et civiles. La circoncision étoit de l'un et de l'autre genre. Elle appartenoit à la religion : Dieu l'avoit donnée pour être le signe de son alliance avec son peuple (1), pour que chaque Israélite portât sur sa chair une empreinte, et comme le sceau de ce traité, qui lui en rappelât l'observation. Elle tenoit aussi à l'ordre civil : elle étoit la marque qui distinguoit la nation sainte, qui l'empêchoit de se mêler et de se confondre avec les autres peuples. Des-

(1) Circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in signum fœderis inter me et vos. *Genes.* XVII. 1.

cendant d'Abraham, Jésus-Christ, malgré tous les titres qui l'en auroient dispensé, observe le précepte donné à toute la postérité de ce patriarche. A peine né, il donne à la terre l'étonnant spectacle d'un Dieu dépendant des hommes. La circoncision est le premier acte de l'obéissance, dont il ne se départira jamais envers toutes les autorités. A ce moment commence la longue suite d'exemples de soumission, qui ne doit finir que par le plus grand de tous, par sa soumission à la mort, et à la mort de la croix (1). Combien, en nous rapprochant de ce divin modèle, ne devons-nous pas rougir de nous en trouver si différens! Combien d'infractions formelles n'avons-nous pas à nous reprocher, soit à la loi de Dieu, soit aux commandemens de ceux à qui il a donné pouvoir sur nous! Nous sommes beaucoup moins occupés à les observer fidèlement, qu'à trouver des titres qui nous en dispensent. Les prétextes les plus légers justifient à nos yeux les violations les plus graves. Quand la frayeur du châtiment, le respect humain, le désir des éloges, la crainte du blâme nous poussent enfin à l'observation, avec quelle lenteur nous nous y portons! Il semble que nous prenions à tâche de perdre le mérite de notre obéissance, par la manière lâche dont nous la pratiquons. Insensés! nous ne pouvons nous soustraire à l'auto-

(1) Humiliavit semetipsum, factus obediens usquè ad mortem, mortem autem crucis. *Ad Philipp.* II. 8.

rité, et nous nous faisons un malheur d'y être assujettis. Que gagnons-nous donc à ces oppositions? nous ne faisons qu'aggraver le joug, par le dégoût avec lequel nous le portons. Si l'observation du précepte est onéreuse, nous la rendons bien plus onéreuse encore, par la répugnance que nous y apportons. D'une part, nous en augmentons la peine; de l'autre, nous en perdons le prix. D'une action qui eût été un titre aux récompenses, nous parvenons à faire un sujet de punition.

Un autre exemple que nous donne Jésus-Christ dans le mystère de ce jour, est celui de l'humilité. Etablie, comme disent les saints Pères, pour être un remède au péché originel, la circoncision imprimoit, sur celui qui la recevoit, le caractère apparent du péché. Dans son incarnation, Dieu s'étoit abaissé jusqu'à se faire homme: huit jours après, dans sa circoncision, il s'humilie bien plus encore; il se ravale jusqu'à paroître pécheur. Dans le sein de Marie, il avoit pris chair; sous le couteau de la loi, il imprime à sa chair la ressemblance du péché (1). Là il avoit anéanti sa grandeur; ici il fait disparoître jusqu'à sa sainteté. Il avoit accompli dans le mystère de sa naissance les prophéties qui annonçoient qu'il seroit vu parmi les hommes; dans le mystère de la circoncision, il commence à

(1) Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati. *Ad Rom.* VIII. 3.

vérifier l'oracle d'Isaïe, qu'il sera confondu parmi les criminels (1). Dès ce jour il autorise son apôtre à dire (ce que nous n'oserions répéter, si ce n'étoit pas l'Esprit saint qui l'eût inspiré) : que celui qui n'avoit point connu le péché, est devenu pour nous le péché même (2). Voilà jusqu'à quel point l'amour de Dieu pour les hommes, l'a porté à se rabaisser. Il semble qu'il ait voulu, par ses propres humiliations, se donner le droit de nous prêcher un évangile d'humilité. A cet excès d'humiliations, où nous voyons notre divin Modèle, comparons la manière dont nous l'imitons. Contemplons ce qu'il est, lui qui s'abaisse si profondément, et ce que nous sommes, nous qui nous élevons aussi déraisonnablement. Si nous voulons y faire réflexion, nous verrons que rien n'est plus propre à nous inspirer l'humilité, que la considération même de notre orgueil si mal fondé dans son principe, si minutieux dans ses objets, si ridicule dans ses effets. Vous vous enorgueillissez de votre naissance, de votre rang, de vos dignités, de vos emplois, de vos richesses, de vos connaissances, de vos talens; et c'est là au contraire ce qui devroit spécialement vous humilier. Plus tu es grand, dit l'Esprit saint, plus tu dois t'humilier en toutes choses (3). La

(1) Et cum sceleratis reputatus est. *Isa.* LIII. 12.

(2) Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. II. *Ad. Corinth.* V. 21.

(3) Quantò magnus es, humilia te in omnibus. *Eccli.* III. 20.

raison en est simple; c'est qu'une plus grande élévation impose de plus grands devoirs. C'est l'usage des avantages temporels qui en fait le mérite; leur possession n'est rien. Elle n'est rien ! ah ! je me trompe; elle est un grand danger pour qui la reçoit; un grand malheur pour qui en abuse; elle est bien plus naturellement, bien plus fréquemment un obstacle au salut, qu'un moyen de salut. Aux yeux de la foi, c'est-à-dire, selon les lumières de l'infaillible vérité, l'acquisition des biens terrestres, est un motif de frayeur et d'humiliation, et non de joie et de vanité.

Dans la cérémonie de ce jour, Jésus-Christ nous apprend à combattre un autre de nos vices, auquel nous sommes fortement attachés, et qui est le principe d'un grand nombre de nos fautes, la sensualité; passion aussi commune qu'elle est funeste, qui souille la terre, et qui peuple l'enfer. Il n'est presque personne qui n'en soit, ou plus ou moins entaché. L'amour des voluptés les plus criminelles, est tellement répandu dans la classe supérieure, qu'on peut le regarder comme universel. Peu en rougissent; beaucoup en font gloire : et le péché honteux, que la simple pudeur naturelle devroit engager à cacher, presque partout se montre effrontément. Parmi ceux que des passions moins vives, qu'un naturel plus heureux, que des réflexions plus sensées, et surtout que des grâces divines plus abondan-

tes ou mieux employées, préservent de ce détestable vice, combien en voit-on qui ne sont occupés qu'à se procurer les aisances et les commodités de la société ! C'est un des défauts que le monde reproche le plus communément, et, il faut l'avouer, avec le plus de fondement, aux dévots. Il sembleroit, à voir la vie molle et sensuelle de beaucoup de personnes qui prétendent à ce titre, et qu'on ne fait pas de difficulté d'en honorer, que le secret de la dévotion consiste à allier les douceurs de la vie avec la sévérité évangélique; à prendre des préceptes chrétiens tout ce qui ne gêne pas, et des usages mondains, tout ce qui plaît; à adoucir ce que la loi divine a de rude, et à sanctifier ce que la vie mondaine a de doux; à s'abstenir des vices grossiers, mais à ne pas se charger des vertus pénibles; à être tout à la fois à Dieu par des pratiques peu onéreuses, et au monde par les jouissances agréables.

Ce n'est pas la religion que Jésus-Christ est venu apporter à la terre. Plus âgé, il portera la loi de la mortification; naissant, il commence à l'observer. Ce qu'il prescrira un jour par ses paroles, il le prêche aujourd'hui par son exemple. A peine est-il dans son huitième jour, et déjà le voilà livré à une opération douloureuse. Il entre dans la carrière des peines et des souffrances, qu'il doit si laborieusement parcourir. Il verse aujourd'hui les premières gouttes de ce sang

qu'il répandra tout entier. C'est ici le commencement de sa passion.

Ce n'étoit pas à la circonsion de son fils que Dieu avoit attaché le salut du genre humain. Le peu de sang que Jésus-Christ répand aujourd'hui ne suffisoit pas dans les décrets éternels pour la rédemption du monde. Mais le terrible sacrifice qui ne devoit se consommer que sur le Calvaire, commence dans la circoncision. Quelle que soit la distance qui sépare ces deux jours, ils se réunissent dans le même but. La circoncision et la croix ne forment qu'un seul mystère. Et en quoi donc consiste cette intime connexion entre les deux actions, dont l'une commence, et l'autre termine la vie mortelle de notre Rédempteur? Ce ne sont point ici des idées particulières, de vaines spéculations : c'est la doctrine qu'enseigne l'apôtre saint Paul, éclairé par le Saint-Esprit. Je déclare, disoit-il à ses disciples de Galatie, que tout homme qui se fait circoncire se rend débiteur de l'observation entière de la loi (1). L'expression est générale; Jésus-Christ n'en est pas excepté. En se soumettant à la circoncision, il prenoit l'engagement d'observer littéralement tout ce que la loi lui prescrivoit. Mais les obligations de l'Homme-Dieu, par rapport à la loi, n'étoient pas les mêmes que celles des autres Juifs: il venoit comme eux

(1) Testificor autem rursùs omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ. *Galat.* v. 3.

accomplir la loi, mais dans un sens différent d'eux : il venoit l'accomplir en la terminant. Il étoit, comme le dit encore saint Paul, la fin de la loi (1). Il en étoit la fin pour la consommation de son sacrifice. La loi devoit expirer avec lui sur la croix. Ainsi l'accomplissement de la loi étoit par rapport à lui, sa mort sanglante. En s'engageant, sous le couteau de la circoncision, à remplir tout ce que la loi lui imposoit, il s'engageoit aux affreux tourmens de sa passion. Sa circoncision est une acceptation authentique et solennelle de la mort de la croix. Il vient se présenter à cette cérémonie ayant devant les yeux les suites terribles auxquelles elle le dévoue; et comme elle est le prélude de la passion, elle en est aussi l'engagement. Jésus-Christ y devient une victime dévouée au sacrifice, déjà frappée, déjà sanglante, et sur qui le dernier coup est suspendu. Le grand mystère de la rédemption du monde, ce chef-d'œuvre de la justice et de l'amour d'un Dieu, est commencé, et est aussi avancé que le permet l'enfance du Rédempteur.

C'est en mettant fin à la loi, que Jésus-Christ l'accomplit; mais en la terminant, il en établit une nouvelle. En renversant la synagogue, il élève l'Eglise. Elle devoit tomber, cette loi toute figurative, lorsque les figures qu'elle contenoit seroient réalisées. Une loi adaptée à un seul

(1) Finis enim legis, Christus. *Rom.* x. 4.

pays devenoit insuffisante, lorsque le descendant de Jessé, élevé pour être un signe à tous les peuples, seroit obéi et invoqué par eux (1). Une loi, dont les principales dispositions tendoient à séparer la race d'Abraham, et à l'empêcher de se confondre avec les nations, n'avoit plus d'objet, quand toutes les nations bénies dans la race d'Abraham (2) seroient réunies en une seule, devenue tout entière le peuple de Dieu. Dès le temps où il publioit au nom de Dieu cette loi, Moïse en annonçoit le terme aux Israélites. Il leur déclaroit dès lors, qu'un jour le Seigneur susciteroit dans leur nation, et du milieu de leurs frères, un autre prophète; et il leur ordonnoit de l'écouter (3). Une suite d'oracles préparoit les Juifs à voir cette abrogation de leur loi. Jérémie avoit annoncé aux maisons d'Israël et de Juda qu'il viendroit des jours où Dieu feroit avec elle un pacte nouveau, différent de l'ancien; un pacte qui seroit une loi donnée à leur intérieur, et gravée dans leurs cœurs (4). David avoit prédit la fondation d'un

(1) In die illâ radix Jesse, qui stat in signum populorum, ps um gentes deprecabuntur. *Isa.* XI. 10.

(2) Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. *Genes.* XXIII. 18.

(3) Prophetam de gente tuâ, et de fratribus tuis.... suscitabit tibi Dominus Deus tuus : ipsum audies. *Deut.* XVIII. 15.

(4) Ecce dies venient, dicit Dominus; et feriam domui Israel, et domui Juda fœdus novum : non secundùm pactum, quod pepigi cum patribus eorum.... sed hoc erit pac-

sacerdoce, qui seroit selon l'ordre de Melchisédech (1). Malachie avoit prophétisé, avec la fin des sacrifices actuels, l'immolation et l'oblation universelle en tout lieu, et dans toute nation, d'une victime pure (2). Daniel avoit fixé l'époque où le Christ ayant été mis à mort, son peuple qui l'auroit méconnu ne seroit plus, et où la ville sainte seroit détruite, ainsi que son sanctuaire, par un peuple qui devoit venir avec son chef (3). Les docteurs de la synagogue étoient les dépositaires de cette loi, mais ils ne la connoissoient pas; ils l'enseignoient, mais ils ne la comprenoient pas. C'est le grand apôtre, inspiré par l'Esprit saint, qui nous en donne l'intelligence. Il développe tout le plan de l'ancien Testament, en disant que tout ce qui arrivoit aux Israélites étoit figuratif (4); que leur loi ne présentoit que l'om-

tum, quod feriam cum domo Israel. Post dies illos dicit Dominus : Dabo legem in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam. *Jerem.* XXXI. 31, 32 *et* 33.

(1) Juravit Dominus, et non pœnitebit eum; tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech. *Psalm.* CIX. 4.

(2) Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum: et munus non suscipiam de manu vestrâ. Ab ortu enim solis usquè ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda. *Malach.*, I. 10 *et* 11.

(3) Post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus: et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. Et civitatem, et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo. *Daniel*, IX. 26.

(4) Hæc autem omnia in figurâ contingebant illis. I. *Ad Corinth.* X. 11.

bre des biens futurs, et n'en donnoit pas la réalité (1). Avec cette maxime tout s'explique, tout devient clair dans l'ancienne alliance. Le peuple hébreu n'avait été choisi, formé, conservé, que pour donner au monde le Messie. Tout, dans son gouvernement, dans ses mœurs, dans sa religion, étoit relatif au Messie. Non seulement on voit l'ensemble de l'économie Mosaïque dirigé vers ce seul objet; mais en considérant toutes ses parties, on est frappé de leur rapport intime. La loi étoit la figure de la loi que devoit donner le Messie; le sacerdoce, de son sacerdoce; les sacrifices, de son sacrifice; les cérémonies, de ses sacremens. Tous les grands hommes d'Israël sont ses précurseurs. Dans les principaux traits de leur vie, sont tracées d'avance et annoncées les actions du Messie. Parcourez, les livres de l'ancien Testament à la main, toute la suite de l'histoire judaïque, vous ne trouverez pas un seul trait qui n'ait pour but le Messie, qui ne serve, ou à préparer sa venue, ou à le prédire, ou à le figurer.

Il en étoit ainsi de la circoncision : comme tout le reste de la loi cérémonielle et civile, elle devoit être abrogée; et pour le sentir, il suffit de remonter à son institution. Dieu l'avoit prescrite à Abraham et à sa postérité, pour être un signe, renouvelé de génération en gé-

(1) Umbram enim habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum. *Ad Heb*. x. 1.

nération, de la promesse faite à ce patriarche. Cette promesse étoit que de lui descendroit le libérateur du genre humain. Le libérateur arrivé, la promesse est accomplie. La promesse accomplie, le signe devient inutile. Quand ce qui avoit été promis est exécuté, que sert d'en conserver la marque et le garant? Mais en étant aboli, comme le reste de la loi, la circoncision devoit être remplacée. Considérons donc le divin Rédempteur comme le consommateur d'une loi, et le fondateur d'une autre: nous le verrons, sous le premier rapport, abrogeant la circoncision légale qu'il reçoit; sous le second, établissant une circoncision bien plus parfaite dont il donne l'exemple. La fête de ce jour réunit deux mystères: celui de la circoncision à laquelle Jésus-Christ se soumet, et celui de la circoncision à laquelle il nous assujettit. Dans la première il a commencé à nous sauver; par la seconde il nous donne le moyen de nous sauver.

Pour connoître cette circoncision nouvelle, enjointe par Jésus-Christ, il n'y a qu'à considérer la nature de la loi qu'il a apportée au monde. Tout l'ordre, tout le but, tout le système de sa religion, est de purifier l'intérieur. Ceux mêmes de ses commandemens qui prescrivent des œuvres corporelles, ont pour objet la sanctification de l'âme. C'est du sentiment qui les produit, que nos actions tirent tout leur prix;

et les sacrifices les plus héroïques ne sont rien à ses yeux, quand ce n'est pas le cœur qui les fait. Il ne veut que notre cœur; mais il veut tout notre cœur. Que nous lui donnions notre cœur, il nous abandonne tout le reste. Il nous ordonne, non de nous rendre pauvres, mais d'avoir l'esprit de pauvreté; non de nous séparer du monde, mais de nous éloigner de ses maximes; non de vivre dans un état humble, mais d'être pénétrés de l'humilité; non de renoncer à tous divertissemens, mais de n'y être pas attachés. Il nous permet l'usage de tous les biens de la terre; il nous en défend l'affection. Servez-vous de ce monde, nous dit-il par son Apôtre, comme ne vous en servant point (1). Tout ce qui y est vous appartient; mais vous appartenez à Jésus-Christ (2).

La loi qu'il nous a donnée étant dans son entier une loi spirituelle, la circoncision qu'il nous commande est donc une circoncision spirituelle. Saint Paul enseigne dans plusieurs de ses épîtres, cette importante doctrine de la circoncision nouvelle, qui n'est point, comme l'ancienne, faite de la main des hommes; qui ne consiste plus dans le dépouillement de la chair: mais qui est la circoncision en Jésus Christ (3);

(1) Et qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur. I. *Ad Corinth.* VII. 31.

(2) Omnia enim vestra sunt.... Vos autem Christi. *Ibid.* III. 22 *et* 23.

(3) Circumcisi estis circumcisione non manufactâ in exspo-

qui n'est point extérieure et apparente sur la chair, mais qui est la circoncision du cœur, faite non selon la lettre, mais selon l'esprit (1). C'est nous, dit cet apôtre, qui sommes les véritables circoncis; nous qui servons Dieu en esprit, et qui ne mettant pas notre confiance dans notre chair, tirons toute notre gloire de Jésus-Christ (2).

Cette circoncision intérieure et spirituelle, par laquelle notre divin Législateur a remplacé la circoncision extérieure et légale, n'est autre chose que le retranchement de tout ce qui déplaît à Dieu dans notre âme. C'est la réforme entière de nos affections vicieuses, de nos inclinations dangereuses. Circoncire son cœur, c'est assujettir sa raison, dompter son humeur, amortir ses désirs, contraindre ses penchans, plier ses habitudes, réformer ses passions. Circoncire son cœur, c'est humilier l'orgueil, comprimer la colère, étouffer la vengeance, déraciner les aversions, éteindre jusqu'à la dernière étincelle de la volupté. Circoncire son cœur, c'est en arracher toutes les semences de péché

liatione corporis carnis, sed in circumcisione Christi. *Ad Colos.* II. 11.

(1) Neque quæ in manifesto, in carne, est circumcisio : sed qui est in abscondito, judæus est, et circumcisio cordis in spiritu, non litterâ. *Ad Rom.* II. 28 *et* 29.

(2) Nos enim sumus circumcisio, qui spiritu servimus Deo, et gloriamur in Christo Jesu, et non in carne fiduciam habentes. *Ad Phil.* III. 3.

qui y germent sans cesse, s'éloigner des objets qui charment, et qui égarent; sacrifier les intérêts qui séduisent, et qui aveuglent; rompre les liaisons qui attachent, et qui corrompent; fuir les occasions qui plaisent, et qui pervertissent. Circoncire son cœur, c'est renoncer à soi-même par l'abnégation; se vaincre soi-même par la mortification; mourir à soi-même par le détachement de tout ce qui est cher et dangereux. Voyez tous les sacrifices que fait Jésus-Christ dans sa circoncision : ils sont l'emblème de ce qu'il exige de vous dans la vôtre. Il soumet son indépendance en s'assujettissant à une loi qui ne l'oblige pas; et par là il vous montre à vous soumettre sans réserve, sans résistance, sans murmure, aux lois qui vous sont imposées : il humilie sa grandeur en se chargeant du caractère ignominieux du péché; et il vous instruit ainsi à abaisser l'orgueil qui vous enfle, à retenir l'ambition qui vous emporte : il souffre une douloureuse et sanglante opération; ce qui vous apprend à réprimer la sensualité; à bannir de votre cœur l'amour du plaisir.

Il étoit dans les décrets éternels, que le divin Rédempteur subît la loi de la circoncision. Il est pareillement dans la volonté du Dominateur suprême, que nous nous soumettions à la loi de la circoncision spirituelle. Elle nous est aussi nécessaire pour acquérir le salut, que la circoncision légale étoit nécessaire à Jésus-

Christ pour nous le procurer; et on peut dire avec autant de vérité de la circoncision évangélique que de la circoncision judaïque, que toute âme qui ne sera pas marquée de ce signe, sera rayée du peuple saint (1). La première chose à faire pour atteindre un but, c'est d'ôter ce qui en détourne. Nous ne parviendrons jamais au ciel, tant que nous laisserons subsister les obstacles qui en ferment l'entrée. Le préalable essentiel du salut est d'extirper tous les principes de damnation. C'est dans notre cœur qu'en est la source; c'est dans le cœur que s'engendre, c'est du cœur que part tout ce qui souille l'homme. Le divin Sauveur nous le déclare : pensées mauvaises, paroles coupables, actions criminelles, désirs impurs, impudicités, vols, meurtres, faux témoignages, blasphèmes, tout cela vient du cœur (2). Comme c'est le cœur qui nous sauve, c'est le cœur qui nous damne. Il faut donc en faire un cœur chrétien; et pour cela il faut en retrancher tout ce qui l'empêche de l'être. Ce qui fait que nous résistons à la grâce, et que nous nous livrons aux suggestions du démon, c'est que nos cœurs ne sont pas circoncis. Il n'est aucun pécheur à qui on ne puisse adresser le

(1) Masculus, cujus præputii caro circumcisa non fuerit, delebitur anima illa de populo suo. *Genes* XVII. 14.

(2) De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ. Hæc sunt quæ coinquinant hominem. *Matth.* XV. 19, 20.

reproche que saint Etienne faisoit aux Juifs. Cœurs incirconcis, vous résistez au Saint-Esprit : ce fut le vice de vos pères ; c'est encore le vôtre (1). Nous lisons au livre de Josué, qu'au moment d'introduire les Israélites dans la terre de Chanaan, Dieu lui ordonna de les faire tous circoncire. Ainsi le nouveau Josué, le Sauveur par excellence, le véritable conducteur du peuple saint, ne recevra dans les tabernacles éternels, dont la terre promise étoit la figure, que ceux qu'il verra marqués de sa circoncision. C'est une condition essentielle. La circoncision spirituelle est le sceau de la nouvelle alliance, comme la circoncision corporelle étoit le sceau de l'ancienne. Jésus-Christ reconnoîtra ceux qui sont à lui, à ce qu'ils auront mortifié leur chair, et surtout leurs vices et leurs passions (2).

Cette circoncision du cœur est principalement nécessaire, pour nous préserver des dangers dont est semée la route du salut. Comment en effet pouvez-vous espérer de conserver votre innocence quand aux ennemis qui l'attaquent au dehors, vous en joindrez un autre qui conspirera avec eux au dedans ; quand votre cœur sera d'intelligence avec eux ? Considérez les piéges tendus de tous côtés à votre vertu. Vous en

(1) Incircumcisis cordibus.... vos semper Spiritui Sancto resistitis ; sicut patres vestri, ità et vos. *Act.* VII. 51.

(2) Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Ad Galat.* V. 24,

êtes entouré, vous ne pouvez faire un pas sans en rencontrer. Pour ne pas mettre le pied sur quelqu'un de ces piéges, vous avez besoin d'apporter à toutes vos demarches une circonspection attentive et continue. La précaution même que vous mettez à en éviter un, est souvent ce qui vous expose à tomber dans un autre. Tout ce qui vous environne vous invite au péché : le monde par ses pompes, ses illusions, ses plaisirs; les hommes par leurs suggestions, leurs conseils, leurs exhortations, leurs exemples. De quelque côté que vous tourniez vos regards, ils tombent sur des péchés tout préparés. Chaque chose qui vous arrive, en devient une occasion : l'élévation éblouit, l'humiliation révolte, le plaisir enivre, le chagrin irrite, la richesse exalte les passions, la pauvreté excite des murmures. Entre tant de dangers, comment pourrez-vous échapper à tous? Attaqué par tant d'ennemis, ne serez-vous vaincu par aucun? Mais de tous ces dangers le plus funeste, de tous ces ennemis le plus terrible, c'est votre propre cœur; d'autant plus qu'en s'unissant à tous les autres, il les rend infiniment plus redoutables. En vous faisant chérir ce que vous devriez combattre, il vous ôte le courage nécessaire pour résister; il vous en ôte même la volonté : il vous ôte souvent jusqu'à la connoissance du danger où il vous met. Rien de plus commun que les illusions faites à l'esprit par le cœur. Il lui présente avec vivacité le côté sédui-

sant, et lui cache avec adresse le côté dangereux. Combien ne sommes-nous pas enclins à excuser ce qui nous plaît, disposés à ne point voir de mal où nous trouvons du plaisir, ingénieux à justifier ce qui nous est agréable? On se livre sans crainte à un penchant que l'on croit innocent. Peut-être dans les commencemens n'étoit-il pas fort coupable; mais il étoit toujours dangereux. Vous laissez croître dans votre champ une plante étrangère et inutile : à sa naissance elle est effectivement peu nuisible; mais quand elle aura jeté ses racines, et étendu ses branches, elle étouffera votre froment sous son ombre, et le fera périr dans son germe. Comme le ver qui ronge peu à peu l'étoffe dans laquelle il est né, toute inclination qui n'est pas réglée par la religion, consume par degrés le cœur dans lequel on l'a laissé engendrer. Et par une conformité encore plus dangereuse, c'est sans bruit et sans qu'on l'aperçoive, que le ver fait ses ravages; on ne voit le dommage que quand il est complet: c'est pareillement sans qu'on s'en doute, que l'inclination terrestre entame et dévore successivement tout ce qu'il y a de bon dans le cœur. On ne sent ses progrès, on ne découvre les maux qu'elle a faits, que quand il n'est plus temps de les prévenir. Interrogez ceux que vous voyez abandonnés aux plus détestables excès des passions : demandez-leur quelle en fut l'origine. S'ils sont de bonne foi, ils vous répondront que

la première cause de leur perversion fut un penchant d'abord assez foible, auquel il se livrèrent inconsidérément. Cet homme, détesté pour toutes les noirceurs de l'ambition, vous dira qu'il a commencé par quelques légères intrigues, auxquelles il croyoit pouvoir se livrer sans péché : cet autre, accusé de toutes les bassesses, de toutes les rapines, de toutes les extorsions de l'avarice, vous dira qu'un désir de fortune qu'il croyait légitime l'a conduit par degrés aux moyens les plus criminels de s'enrichir : ce troisième, souillé des plus honteuses ordures de la débauche, vous dira que quelques complaisances, qu'il jugeoit innocentes, ont été le prélude et le germe des infamies qui depuis ont rempli sa vie. Pour surmonter les affections mondaines, il faut les attaquer dans leur principe. Il ne faut pas différer à arrêter le torrent dans son cours; il faut le tarir dans sa source. La circoncision du cœur, voilà le seul remède. Tant qu'on y laissera subsister une racine de péché, elle pullulera, et ne tardera pas à l'infecter. Si on y laisse fermenter un seul désir, il sera bientôt devenu une inclination, ensuite un attachement, et bientôt après une passion. Ce sont donc principalement les désirs contraires à l'esprit de Dieu, qu'il faut bannir entièrement du cœur. Désirs criminels, désirs mondains, désirs immodérés, désirs inutiles, tous ces désirs pernicieux qui font la force principale de votre ennemi, doivent être re-

tranchés. Les tentations extérieures auront bien moins de prise sur votre âme, quand elles la trouveront nettoyée de ce qui leur donnoit des charmes. Quand vous ne les aimerez plus, vous sentirez la nécessité de les repousser; vous en concevrez la volonté; vous en acquerrez le pouvoir. La grâce, qu'imploreront vos vœux, que vos sacrifices vous auront méritée, soutiendra vos efforts, et suppléera à ce qui leur manque.

Ne dites pas que cette circoncision de votre cœur, que cette séparation absolue de tous les objets, ou criminels, ou dangereux, auxquels vous êtes attaché, vous est trop pénible, Celui qui vous en donne le précepte, s'engage à vous en donner les moyens. Sans doute le détachement de tout ce dont vous étiez épris, a ses difficultés, sans doute il a ses peines; mais le secours céleste, qui vous est promis, vous facilitera les unes, vous adoucira les autres. Le sang que Jésus-Christ commence à verser aujourd'hui, a cette vertu puissante. Il porte avec lui une double grâce; grâce de force pour surmonter les obstacles, et en faire des moyens de salut; grâce de consolation pour tempérer l'amertume des sacrifices, et les changer en douceurs. Veuillez fermement, et vous pourrez; entreprenez réellement, et vous réussirez.

Une condition essentielle de la circoncision du cœur, c'est qu'elle soit totale, sans réserve, et sans aucune exception. Si elle n'est pas en-

tière, elle est inutile. Il n'est pas véritablement circoncis, le cœur qui conserve une seule affection vicieuse. La raison en est simple; il n'y a point d'inclination déréglée, qui ne s'oppose à la sanctification; point de passion, qui ne soit un germe de corruption; point de vice, qui ne fasse perdre le salut. Ce qui nous éloigne de Dieu, ce qui engendre toutes nos fautes, c'est communément un seul penchant vicieux. La passion qui nous domine, est le principe général de nos actions. C'est elle qui les produit, lors même que nous ne pensons point à elle. Son empire est d'autant plus absolu, qu'il est souvent comme involontaire et machinal; d'autant plus tyrannique, qu'il est plus cher. On consent assez aisément à la réforme des défauts auxquels on est moins attaché. L'avare sacrifiera sans peine la volupté; le voluptueux, l'ambition; l'ambitieux, la paresse; le paresseux, la colère; le colérique, l'intempérance. Mais le sacrifice de ce qu'on aime avec passion est trop douloureux. On se sent trop épris pour le vouloir; on est trop foible pour l'effectuer. Et c'est cependant là ce qu'il faut principalement retrancher. C'est par là que la circoncision doit commencer. Que vous serviront toutes les autres réformes, si celle-là vous manque : au contraire, si vous parvenez à réprimer la plus dangereuse de vos passions, vous surmonterez aisément les autres. Qui est venu à bout de réduire le plus redoutable de ses

ennemis, triomphe sans peine de ceux qui restent. Examinez donc avec soin vos sentimens. Cherchez quel est celui qui vous plaît davantage, non pour vous y livrer, mais pour le combattre. Plus il vous est agréable, plus il vous est nécessaire de l'extirper. Plus vous y tenez, plus il faut faire d'efforts pour vous en détacher. Si vous voulez régner sur votre cœur, défaites-vous de ce favori qui vous maîtrise, et qui abuse du foible que vous avez pour lui.

Ne craignez donc pas de porter trop loin la circoncision intérieure. La seule chose que vous ayez à craindre à cet égard, c'est de n'en pas faire assez; c'est de laisser dans votre cœur un reste d'attachement aux objets corrupteurs. Toutes les autres vertus ont leurs limites, qu'il est dangereux de passer : le retranchement des passions n'en a point. Combien de vices ne déplorons-nous pas dans des hommes d'ailleurs estimables, qui ne sont que l'excès de leurs vertus ! Dans la circoncision chrétienne, il ne peut pas y avoir d'excès. Elle est opposée aux vices; elle est opposée à tous les vices; elle n'est opposée qu'aux vices. Ainsi, en laissant subsister dans leur entier les vertus, elle en retranche les excès nuisibles. Voyez le ciseau du cultivateur; en émondant les branches qui s'emportent au préjudice de l'arbre, conserver toute leur force et leur fécondité aux rameaux fructueux; de même le couteau sacré de la circoncision évangélique,

loin de faire tort à aucune vertu, taille et abat tout ce qui leur nuit d'une manière quelconque, soit par l'excès, soit par le défaut, soit en s'opposant à leur développement, soit en leur donnant une étendue dangereuse.

Une des erreurs les plus communes et les plus dangereuses en cette matière, est de ranger la circoncision du cœur dans la classe des simples conseils; de prétendre la reléguer dans les cloîtres, et en faire une vertu propre uniquement aux solitaires qui s'y sont retirés. Faire de la circoncision évangélique un conseil, c'est bien mal connoître le christianisme. Non-seulement c'est une loi de la religion, mais c'est tout l'esprit de la religion. Ce qui est un conseil, c'est le renoncement total aux biens de la terre, et non le détachement de ces biens; ce qui est un conseil, c'est la spoliation entière, et non l'abnégation; ce qui est un conseil, c'est la continence absolue, et non la chasteté; ce qui est un conseil, c'est l'obéissance passive, et non l'esprit de soumission; ce qui est un conseil, ce sont les macérations, et non la mortification des passions. Hommes du monde, qui, pour vous soulager du joug de la circoncision spirituelle, voulez en faire une vertu purement monastique, elle vous est bien plus nécessaire encore qu'aux religieux, parce que vous avez, plus que les religieux, de liaisons à rompre, d'inclinations à rectifier, d'occasions à fuir, d'ha-

bitudes à réformer, de tentations à surmonter, de passions à réprimer. Tout ce que le religieux a sacrifié vous reste encore. Plus exposés que lui, vous avez plus de vigilance à apporter pour vous préserver, plus d'efforts à faire pour vous soutenir.

Dans sa circoncision, l'enfant divin reçoit le nom de Jésus, c'est-à-dire, de Sauveur; ou, pour parler plus exactement, ce nom qu'il avoit reçu depuis bien des siècles, ce nom qui lui avoit été donné par Dieu même, ce nom que l'ange Gabriel avoit apporté du ciel, ce nom mystique lui est appliqué dans sa circoncision. Cette cérémonie déclare à la terre, que dans l'enfant qui lui est accordé, elle ait à reconnoître son Sauveur. Plusieurs personnages considérables dans Israël, des conducteurs du peuple, des grands pontifes, avoient avant lui porté le nom de Jésus; mais avec quelle différence! Ils étoient tout au plus les figures du véritable Jésus. Peut-être avoient-ils eu de leur temps le bonheur de sauver quelques enfans d'Israël; mais celui-ci est le Jésus de tous les pays et de tous les siècles. Il est le Sauveur de l'humanité entière. C'est dans sa circoncision qu'il commence à en avoir le nom, parce que c'est dès lors qu'il commence à l'être. Il prend la qualité avec l'exercice; et en se donnant le titre, il annonce qu'il entre dans les fonctions.

Pour sentir combien est auguste ce nom de

Jésus, il faudroit comprendre toute la sublimité de l'obligation qu'il imposoit; il faudroit concevoir pleinement combien devoit être saint celui qui entreprenoit l'important ouvrage de la réconciliation du genre humain; combien devoit être grand, celui qui, se plaçant entre Dieu et l'homme, présentoit à la justice suprême une victime digne d'elle; combien devoit être puissant, celui qui imprimoit à ses mérites une vertu et une force capables d'éteindre, dans la main de l'Eternel, les carreaux de sa colère. Voilà ce qu'a été notre Jésus, et ce que son nom seul annonçoit qu'il seroit. Toutes les merveilles qu'il opérera, tous les bienfaits qu'il répandra, toutes les vertus dont il donnera l'exemple et le précepte, tout cela est prédit par le nom qu'il prend aujourd'hui. Dans le nom de Jésus est renfermée en substance toute l'économie de notre religion. Aussi le grand Apôtre nous apprend que ce nom sacré, donné par le Seigneur à son Fils, est au-dessus de tout autre nom; et qu'au nom de Jésus tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers (1). A ce nom tout fléchit dans le ciel, parce que c'est à ce nom que les portes célestes, fermées depuis quatre mille ans, se sont ouvertes. Les saints de l'ancienne alliance attendoient Jésus, pour y

(1) Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen : ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Ad Philip.* II. 9 *et* 10.

entrer avec lui; les saints de la nouvelle l'y suivent. A ce nom tout fléchit sur la terre, parce que, comme le déclare l'apôtre saint Pierre, il n'a pas été donné sous le ciel aux hommes un autre nom, par lequel ils puissent se sauver (1). Ce nom divin fait l'efficacité de nos prières (2), la vertu de nos sacremens (3). A ce nom tout fléchit dans les enfers, parce que c'est ce nom qui a dompté l'enfer, et renversé sa puissance. C'est ce nom porté aux nations et à leurs rois, par les vases d'élection (4), qui a fait tomber les idoles. C'est par la vertu de ce nom que les apôtres chassoient les démons (5), et qu'à leur exemple nous les bannirons de notre cœur; car la force attachée à ce nom puissant (6), à ce nom saint, à ce nom terrible (7), passe à ceux qui l'invoquent. C'est en nous armant de ce nom victorieux que nous aurons, comme les disciples de Jésus-Christ, la force de fouler aux pieds la puissance de notre ennemi (8), et de nous

(1) Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. *Act.* IV. 12.

(2) Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. *Joan.* XIV. 13.

(3) His auditis, baptizati sunt in nomine Domini Jesu. *Act.* XIX. 5.

(4) Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus. *Act.* IX. 15.

(5) In nomine meo dæmonia ejicient. *Marc.* XVI. 17.

(6) Omnipotens nomen ejus. *Exod.* XV. 3.

(7) Sanctum et terribile nomen ejus. *Psalm.* CX. 9.

(8) Ecce dedi vobis potestatem calcandi..... super omnem

assujettir les esprits infernaux. Voyez l'Eglise n'adresser aucune prière qu'au nom de Jésus-Christ, et en faire, par une formule générale, la conclusion de toutes ses oraisons. A son exemple, invoquez dans toutes vos prières ce nom si efficace. Invoquez-le au commencement de vos actions; invoquez-le dans les tentations; invoquez-le dans toute votre vie; invoquez-le à votre mort. Dans cet instant si important, dites comme saint Etienne : Seigneur Jésus, recevez mon esprit (1), et soyez assuré d'être exaucé comme lui, si vous l'implorez de même. Après avoir été votre soutien dans tous les momens de votre vie, le nom de Jésus sera encore votre ressource dans le dernier.

ÉVANGILE

DU JOUR DE L'ÉPIPHANIE,

Adoration des Mages.

JÉSUS étant né à Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, il arriva de l'Orient à Jérusalem des mages qui demandèrent : Où est le roi des Juifs qui vient de naître? car nous avons vu

virtutem inimici..... quia spiritus vobis subjiciuntur. *Luc.* x 19 *et* 20.

(1) Lapidabant Stephanum invocantem, et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum. *Act.* VII. 58.

son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. Le roi Hérode entendant cela, fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il leur demanda où devoit naître le Christ. Ils lui répondirent : A Bethléem de Juda; car c'est ainsi qu'il est écrit : Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda; car de toi sortira le chef qui doit régir Israël, mon peuple. Alors Hérode ayant appelé les mages en particulier, s'informa d'eux exactement du temps où l'étoile leur avoit apparu; et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Après avoir entendu le roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avoient vue en Orient, les précédoit, jusqu'à ce qu'arrivant sur le lieu où étoit l'enfant, elle s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une grande joie, et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère; et se prosternant, ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent des présens, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant été avertis en songe de ne pas aller retrouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. (*Matth.* II. 1—12.)

EXPLICATION.

Jésus étant né à Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, il arriva de l'Orient à Jérusalem des mages qui demandèrent : Où est le roi des Juifs, qui vient de naître? car nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. La solennité de ce jour a constamment été considérée comme une des plus importantes et des plus augustes de la religion. L'Eglise regarde la venue des mages auprès de Jésus-Christ, comme les prémices et le commencement de la vocation des gentils. Les mages sont les premiers d'entre nous qui aient connu et adoré le Dieu Sauveur. Leur fête est donc proprement la nôtre, et nous devons la célébrer avec une ferveur particulière. Nous devons surtout méditer les grands exemples qu'ils nous ont laissés; car de tous les moyens d'honorer les saints, le plus agréable, soit à eux, soit à Dieu, est l'imitation de leurs vertus.

Ces mages étoient des personnages très considérés dans les pays orientaux, et par leur qualité, et par leur science. Une tradition ancienne, mais nullement certaine, en a fait des rois. Mais ce que nous avons à considérer en eux, ce sont les vertus, et spécialement la foi dont ils sont un excellent modèle. Une étoile nouvelle brille dans les cieux. Les hommes, ou ne la

voient pas, ou n'y font aucune attention, ou la regardent comme un phénomène naturel. Dans tout le genre humain, il ne se trouve que trois personnes qui reconnoissent le mystère qu'elle annonce. Instruits par les traditions qu'avoient apportées dans l'Orient les Israélites au temps de leur captivité, connoissant les prophéties relatives au Messie, les comparant entre elles, calculant les temps, mais surtout sans doute éclairés plus vivement encore par la lumière intérieure de la grâce, les mages connoissent que l'étoile qu'ils ont aperçue est l'étoile de Jacob, l'étoile miraculeuse prédite par Balaam, l'étoile qui apporte à la terre l'aurore d'un nouveau jour, et qui l'avertit de la levée du soleil de vérité.

Cette étoile, que Dieu place dans le firmament pour annoncer sa naissance, est, selon les saints Pères, l'image de la lumière que Dieu fait de même briller sur nous du haut du ciel, qui nous annonce de même les vérités saintes, et qui, par une autre bien triste conformité, est de même méconnue par la plupart des hommes. Les uns, entraînés par leur dissipation, la dédaignent; les autres, emportés par leurs passions, la craignent, et ferment volontairement les yeux pour ne pas la voir. Nous voyons se renouveler continuellement parmi nous, l'étonnant aveuglement que nous présente cet évangile. Les Juifs, dépositaires des prophéties, qui les étudioient sans cesse, qui y trouvoient

positivement marqués le temps et le lieu de l'avénement du Messie, qui attendoient avec une vive impatience ce libérateur si désiré, méconnoissent le signe de son avénement : et nous, dont le plus grand, dont l'unique intérêt est de connoître la loi sainte qui nous conduit au bonheur, nous, placés au centre des instructions religieuses de tout genre, et qu'investit de toutes parts la lumière de l'évangile, nous la négligeons, nous refusons même de la recevoir, et, selon l'expression de l'Ecriture, nous nous révoltons contre cette lumière céleste (1).

Pour apprendre ce que nous lui devons, étudions les saints modèles que l'Eglise nous offre aujourd'hui. Ils n'avoient pas pour soutenir et animer leur foi, tous les motifs dont Jésus-Christ alors naissant a depuis fortifié la nôtre, et la sainteté de sa vie, et la sublimité de sa morale, et l'éclat de ses miracles, et le prodige de sa résurrection, et la conversion de l'univers, et la croyance de dix-huit siècles. Mais quoique dénuée de tous ces appuis, combien leur foi est pure et vive? En l'étudiant attentivement, nous y remarquerons quatre principaux caractères, sur lesquels nous devons régler la nôtre; elle se montre soumise, généreuse, inébranlable et intrépide.

Foi des mages, foi soumise : elle se mani-

(1) Ipsi rebelles fuerunt lumini. *Job*. XXIV. 13.

feste dans la promptitude de leur obéissance. A peine ont-ils connu la volonté de Dieu, ils s'y conforment aussitôt : ils ne s'arrêtent point à discuter, à délibérer. Ces hommes accoutumés à soumettre tout au jugement de leur raison, soumettent sans hésiter leur raison à l'ordre divin. Où Dieu a parlé il n'y a plus à raisonner ; c'est ainsi qu'ils raisonnent. Nous avons vu, et nous sommes venus ; voilà tout leur récit. Est-ce là notre obéissance ? Depuis que nous avons entendu la voix de Dieu qui nous appelle, que de délais n'avons-nous pas apportés à la suivre ! que de prétextes n'avons-nous pas cherchés pour nous en dispenser ! que de raisonnemens, dont nous sentons nous-mêmes la frivolité, n'avons-nous pas multipliés pour éluder ses ordres ! Nous voyons, comme le voyoient les mages, ce que Dieu veut de nous ; nous le voyons même plus clairement qu'eux : car ils n'avoient pour signe de sa volonté qu'une étoile ; et nous avons tant de prédications qui nous instruisent, tant d'exhortations qui nous pressent, tant d'exemples qui nous excitent, tant de raisons qui nous convainquent. Nous le voyons, et au lieu de partir, comme les mages, nous nous arrêtons, nous hésitons, nous délibérons. Marchons, c'est le précepte que nous donne le Sauveur ; marchons, tandis que la lumière céleste luit encore sur nous. Craignons qu'elle ne se retire, et qu'elle ne nous laisse dans ces funestes ténèbres, où on ne con-

noît plus ni son terme, ni sa route (1), et qui confinent aux ténèbres éternelles.

Foi des mages, foi généreuse : elle éclate dans leurs sacrifices. Pour obéir à la volonté de Dieu, pour aller le trouver, non seulement ils sacrifient leur repos en se livrant aux fatigues d'un voyage long et pénible, dans une saison rigoureuse; mais ils quittent sans difficulté ce qu'ils ont de plus cher. Leur patrie, leurs familles, leurs amis, tout est abandonné aussitôt que Dieu a parlé. Aucun lien, aucun plaisir, aucun intérêt, aucun sentiment n'est capable de les arrêter. C'est un médiocre mérite de suivre les mouvemens de la grâce, quand ils ne contrarient pas ceux de la nature, et d'obéir à la loi qui se trouve conforme à nos goûts. L'épreuve de la foi est dans les sacrifices; son mérite dans le renoncement aux commodités, aux agrémens, aux habitudes, aux inclinations, aux liaisons, aux attachemens. C'est quand la foi commande ou conseille ces abandons, que la chair se soulève contre l'esprit; c'est quand l'intérêt du plaisir est en opposition avec l'intérêt du salut, que la prudence charnelle du siècle emploie tous ses artifices pour nous détourner de la voie où Dieu nous appelle. Rentrons au-dedans de nous-mêmes. Qu'est-ce qui nous empêche depuis si

(1) Adhuc modicum lumen in vobis est. Ambulate dùm lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : qui ambulat in tenebris, nescit quò vadat. *Joan.* XII. 35.

long-temps de nous rendre aux inspirations que Dieu nous envoie, et de retourner à lui? C'est cette liaison qu'il faudroit rompre; c'est cet attachement dont il faudroit nous séparer; c'est en un mot l'obligation où nous met le précepte de Jésus-Christ, de rejeter loin de nous tout ce qui nous engage au péché, quelque cher qu'il nous soit, fût-ce même un de nos membres (1). Il n'y a pas de milieu; il faut absolument sacrifier, ou, comme les mages, nos inclinations à Dieu, ou, comme la masse des pécheurs, Dieu à nos inclinations.

Foi des mages, foi inébranlable : elle se montre telle dans leur fermeté à surmonter tous les obstacles. Une des plus grandes difficultés qu'ils eurent à vaincre, fut sans doute l'opinion universelle de leur nation. Que de contradictions ne dut pas éprouver le projet de leur voyage, lorsqu'il fut connu? A combien de propos et de dérisions ne durent-ils pas être en butte? Reproche de singularité, ils sont les seuls au milieu de tant de sages et de savans, qui entreprennent la démarche extraordinaire que la grâce leur suggère. Imputation d'inconséquence : une étoile nouvelle se montre dans le ciel, quel rapport a-

(1) Quod si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te : expedit enim ut pereat unum membrorum tuorum, quàm totum corpus tuum mittatur in gehennam. Et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam, et projice abs te : expedit enim tibi ut pereat unum membrorum tuorum, quàm totum corpus tuum eat in gehennam. *Matth.* v, 29 *et* 30.

t-elle avec la naissance d'un roi des Juifs ? Taxation de déraison : quand il seroit né aux Juifs un roi, qu'importe cet événement aux habitans de l'Orient ; quel besoin ont-ils d'aller l'adorer ? mais ces sages assurés de la volonté de Dieu, ne font aucune attention aux vains discours des hommes. Ils ont vu la lumière céleste, ils ont entendu dans leurs cœurs la voix divine ; ils ne voient, ils n'entendent plus autre chose ; et se roidissant dans leur sainte résolution à mesure qu'on leur oppose plus d'obstacles, ils suivent avec fermeté leur route au milieu du torrent des opinions qui s'efforce de les entraîner.

Le christianisme étant devenu la doctrine de l'univers, il sembleroit que cette tentation, si courageusement surmontée par les mages, ne devroit pas être dangereuse pour nous ; mais c'est au contraire une des plus fatales, et une de celles auxquelles nous succombons le plus fréquemment. Une foiblesse, tout à la fois bien déplorable et bien commune, nous fait juger des choses beaucoup moins par notre propre raison, que par celle des autres; et c'est là un des grands obstacles que la grâce trouve dans nos cœurs. Effrayés des règles exactes que nous dicte l'évangile, nous nous rassurons par les maximes relâchées que débite le monde : nous nous formons des devoirs, non d'après les principes, mais d'après les exemples: nous sacrifions la vérité que nous connoissons, à l'erreur publiquement reçue. Ainsi, nous res-

pectons plus les idées des hommes que celles de Dieu, nous redoutons leurs jugemens plus que les siens : et nous apaisons les remords que suscite notre conscience, en disant que nous pensons, que nous agissons comme tout le monde. Et c'est là au contraire ce qui devroit être le sujet de notre terreur. Vivre comme tout le monde c'est se perdre; marcher avec la multitude, c'est s'égarer. La voie commune est la voie de l'enfer. L'Esprit saint nous dit que la sagesse mondaine est ennemie de Dieu (1); qu'il réprouve la prétendue sagesse, la soi-disant prudence du siècle, et que ce qui est sagesse aux yeux du monde, est devant lui une pure folie (2). Le moyen, le seul moyen d'opérer son salut, c'est de se distinguer du reste des hommes, de vivre au milieu d'eux, autrement qu'eux; de professer les maximes opposées aux leurs; de suivre la conduite contraire à la leur; et au lieu d'opposer, comme nous le faisons trop souvent, les idées du monde aux préceptes de la religion, de combattre constamment, et de confondre, comme firent les mages, les vains discours du monde par les saintes vérités que Dieu nous révèle.

Foi des mages, foi intrépide : elle se déploie avec le plus grand éclat dans le courage avec le-

(1) Sapientia carnis inimica est Deo. *Rom.* VIII. 7.

(2) Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.... Nonnè stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi?.... Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus. 1. *Cor.* 1. 19, 20 *et* 25.

quel ils vont au pied même du trône d'Hérode, annoncer la naissance du roi des Juifs, et leur dessein de l'adorer. Ils ne peuvent douter qu'une telle nouvelle n'affecte sensiblement cet usurpateur; ils ne peuvent méconnoître sa politique ombrageuse, perfide et cruelle; ils ne peuvent ignorer les dangers qu'attire sur leurs têtes, une déclaration aussi hardie : mais étrangers à toute terreur, ils proclament hautement la vérité que Dieu leur a fait connoître. Ils ne cherchent pas à l'adoucir par des expressions mesurées, à l'envelopper sous des égards, sous des ménagemens indignes d'elle; ils demandent franchement et fermement où est né le nouveau roi de la Judée, et déclarent courageusement que l'objet de leur voyage est de lui apporter leurs hommages. Encore quelques années, et c'est ainsi que se présenteront les apôtres devant les princes, publiant sans crainte la mort et la résurrection de ce Jésus, dont les mages annoncent aujourd'hui la naissance, bravant comme eux les persécutions, et signifiant à ceux qui gouvernent la terre, que l'on doit obéir à Dieu plutôt qu'à eux (1). Et que ne pouvons-nous ajouter : c'est encore ainsi que se montrent les chrétiens, professant hautement les maximes de leur sainte religion, sans les dissimuler dans leurs discours, ni les affoiblir par leurs actions. Mais où sont-ils ces chrétiens qui soutiennent leur foi avec le courage qu'elle com-

(1) Obedire oportet Deo magis quàm hominibus. *Act.* v. 29.

mande, et dont les mages leur donnent un si bel exemple? Ce n'est de nos jours que l'impiété qui est audacieuse. La foi est pusillanime. La religion attaquée avec violence, est défendue avec mollesse. On entend dans toutes les sociétés, l'incrédulité élever orgueilleusement sa voix, et on n'entend pas une voix s'élever pour la confondre. Tandis que l'irréligion se déchaîne avec fureur, ceux qui ont encore le bonheur de conserver la foi, la tiennent enchaînée dans leurs cœurs; ils prétendent même décorer leur lâcheté du nom de prudence, et ils imaginent la justifier par la prétendue crainte de compromettre la vérité, en la livrant à des disputes. Mais croient-ils donc la compromettre moins, en la livrant sans défense aux outrages? En l'abandonnant, ils font plus que la compromettre; ils la sacrifient. On encourage l'impiété, quand on la laisse triompher; on paroît lui conniver, en ne lui résistant pas. Lorsque la religion est attaquée, alors la prudence elle-même interdit les timides ménagemens; alors c'est trahir sa foi, que de la dissimuler.

Le roi Hérode entendant cela, fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Et quel est donc l'objet de ce grand trouble? Un enfant qui ne peut encore s'exprimer que par ses cris, qui vient de naître dans une pauvreté profonde, dans un état abject, et à qui aucun des riches qui se trouvoient à Bethléem, n'a daigné faire attention, voilà ce qui agite, ce qui effraie un souve-

rain renommé par son habileté. Mais cet enfant lui est annoncé comme le roi des Juifs; et sa criminelle ambition, à laquelle il a tout sacrifié, se soulève à cette seule idée. Elle lui montre un rival, qui, quelque jour armé des droits de sa naissance, soutenu de l'amour des peuples pour le sang de David, et surtout, fort du secours du ciel, qui déjà se déclare pour lui, et le manifeste par des prodiges, viendra le chasser de son trône usurpé. Cette pensée suffit pour le déconcerter, et pour remplir son esprit de soupçons et de terreurs.

Ainsi, Jésus-Christ est un sujet de trouble pour ceux qui se sont livrés en proie à leurs passions. Un reste de foi qui subsiste encore au milieu de leur coupable attachement, leur présente tout à la fois leur crime et leur danger. Ils ne peuvent ni s'aveugler entièrement sur le vice de leur conduite, ni s'étourdir absolument sur le terme fatal où elle les mène. Quoiqu'ils fassent pour se dissiper, cette terrible alternative revient sans cesse à leur esprit : qu'il leur est également impossible, et de se satisfaire sans offenser un Dieu vengeur, et de plaire à Dieu sans lui sacrifier leur criminel penchant. Le plaisir et le remords se livrent, au dedans d'eux, des combats continuels. Agités successivement, et souvent en même temps par la passion qui les entraîne et par la conscience qui les retire; partagés entre la jouissance du présent et la ter-

reur de l'avenir, ils passent, comme Hérode, leur vie dans un trouble continuellement entretenu par la pensée d'un Dieu vengeur qui les observe et qui les attend. Il n'y a pas de paix pour les impies, a dit le Seigneur (1).

Et ayant assemblé les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il leur demanda où devoit naître le Christ. Ils lui répondirent : A Bethléem de Juda, car c'est ainsi qu'il a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda; car de toi sortira le chef qui doit régir Israël mon peuple. Les mages, éclairés par une lumière toute céleste, avoient-ils donc encore besoin d'être éclairés par l'avis des princes des prêtres et des docteurs? Oui sans doute, répondent les saints Pères. Malgré l'autorité suprême à laquelle les mages obéissoient, ils devoient encore soumettre leur marche à l'autorité de la synagogue; et ils nous donnent en cela une grande instruction. Quelques lumières particulières que Dieu nous communique, quelques mouvemens extraordinaires qu'il excite au dedans de nous, de quelques révélations qu'il daigne nous honorer, nous devons tout soumettre à l'autorité ordinaire qu'il a établie sur la terre, et qu'en remontant dans les cieux, il s'est substituée pour nous instruire et nous diriger. C'est à l'Eglise qu'il appartient de ju-

(1) Non est pax impiis, dicit Dominus. *Isa.* XLVIII. 22.

ger si ces opérations extraordinaires, si ces inspirations qui sortent de l'ordre commun, sont des grâces divines ou des opérations diaboliques. Et que seroit une religion dans laquelle, sous prétexte d'illuminations célestes, de révélations particulières, chaque individu auroit droit d'introduire les égaremens de sa raison et les rêves de son imagination ? N'est-ce pas à des inspirations personnelles, que les auteurs des hérésies ont eu recours, pour réparer le vice de leur mission, et accréditer leurs erreurs ? N'est-ce pas sur des illuminations supérieures que des moralistes enthousiastes ont fondé leurs systèmes de perfection outrée, qui détruisent la morale en prétendant l'épurer, et qui dégradent la piété en paroissant l'exalter ? L'Eglise, cette autorité infaillible de Dieu même, a anathématisé les erreurs des uns, et confondu les superstitions des autres. En marchant d'après ses décisions, nous ne craindrons point de nous égarer, et nous suivrons avec sûreté la route que Dieu nous a tracée. En prétendant nous régler seulement d'après les lumières célestes, nous courons le risque de nous méprendre, et de suivre de fausses lueurs, des vapeurs enflammées qui ne brillent un instant à nos yeux, que pour nous laisser dans une obscurité plus profonde, et qui ne conduisent qu'à des abîmes. Les mages sont guidés jusqu'à Jérusalem par l'étoile de Jacob ; mais là elle les abandonne. Elle les a amenés à l'autorité

visible qui doit assurer leurs pas : c'est désormais à ceux qui, étant assis sur la chaire de Moïse, sont préposés par Dieu au dépôt et à l'explication des écritures, à leur apprendre où ils trouveront le Messie qu'ils viennent chercher.

Tandis que les mages nous offrent le modèle d'une foi tout à la fois éclairée et soumise, les prêtres et les docteurs de la loi nous présentent un singulier contraste de lumières et d'aveuglement. Ils apprennent aux mages, d'après les prophéties, le lieu où ils trouveront le roi des Juifs nouvellement né, et aucun d'eux ne se met en devoir d'aller le trouver. Ils montrent aux autres Jésus-Christ, et ils ne le voient pas eux-mêmes. Leurs yeux ternis et offusqués reçoivent encore l'impression de la clarté; mais elle ne leur sert plus à distinguer les objets. A ce moment où la lumière céleste commence à éclairer la gentilité, commence aussi à se former ce long aveuglement, sujet de notre étonnement, dont Dieu continue depuis tant de siècles à punir la nation déicide. Le soleil de la vérité, qui n'avoit lui jusque-là que sur la terre d'Israël, commence à s'en retirer, pour la laisser dans l'obscurité, et répandre ses rayons sur les autres plages. Aujourd'hui les Juifs et les plus instruits d'entre eux méconnoissent Jésus-Christ naissant; plus âgé, ils le persécuteront jusqu'à la mort; rentré dans sa gloire, ils le poursuivront de leurs outrages jusque sur ses autels. Mais si la conduite des prê-

tres et des docteurs de la loi est le présage, et comme les prémices de la réprobation du peuple juif, n'y trouvons-nous pas aussi, à la honte du christianisme, un exemple déplorable de ce que nous voyons tous les jours? Combien de chrétiens, et même de pasteurs, indiquent la voie du salut, et ne la suivent pas; disent ce qu'il faut faire, et ne le pratiquent pas; publient les saintes règles, et ne les observent pas! Malheureux! qui, en travaillant à sauver leurs frères, se perdent eux-mêmes; et qui, en annonçant les grandes vérités de la religion, prononcent de leur propre bouche leur condamnation. Ce sont des flambeaux qui se détruisent en éclairant les autres.

N'imaginons pas cependant que le ministère des mauvais pasteurs soit absolument inutile, et que leurs vices nous dispensent de recevoir leurs instructions; les mages nous donnent l'exemple du contraire. Les saints Pères observent que, quoiqu'ils trouvent les prêtres corrompus, ils s'adressent à eux, et en reçoivent d'utiles renseignemens. Jésus-Christ nous trace notre conduite envers les ministres prévaricateurs; il nous apprend à distinguer leurs lecons et leurs exemples; à profiter des unes, et à ne pas suivre les autres. En recommandant à ses disciples de ne pas faire ce que font les scribes et les pharisiens, il leur ordonne positivement d'observer tout ce qu'ils

enseignent; et la raison qu'il en donne, est qu'ils siégent dans la chaire de Moïse (1). C'est dans le légitime ministère de l'Eglise catholique que réside le pouvoir d'enseigner; et par conséquent c'est là qu'est imposé aux fidèles le devoir de chercher l'enseignement. L'autorité de ce ministère sacré qui émane de Dieu n'est pas détruite par l'indignité du ministre; tant que la mission, en vertu de laquelle il prêche la parole divine, n'est pas révoquée, tant que la doctrine qu'il publie n'est pas réprouvée par l'Eglise, on doit la recevoir de lui, non comme la sienne, mais comme celle de Dieu au nom duquel il l'annonce.

Alors Hérode ayant appelé les mages en particulier, s'informa d'eux exactement du temps où l'étoile leur avoit apparu: et les envoyant à Bethléem, il leur dit: Allez, informez-vous exactement de cet enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Le premier sentiment d'Hérode, à la nouvelle de la naissance d'un roi des Juifs, avoit été le trouble, le second est la cruauté. Ce prince barbare, à qui le sang le plus cher et le plus

(1) Super cathedram Moisi sederunt Scribæ et Pharisæi. Omnia quæcumque dixerint vobis servate, et facite; secundùm opera verò eorum nolite facere : dicunt enim et non faciunt. *Matth.* XXIII. 2 *et* 3.

précieux ne coûtoit rien pour assouvir son ambition et satisfaire ses passions, déjà meurtrier de ses amis les plus familiers, de ses parens les plus proches, de sa femme même et de ses enfans, médite un crime plus abominable encore; il prépare le meurtre de son Dieu. Il fait même pis; à l'atrocité, il joint l'hypocrisie. Pour perdre plus sûrement Jésus-Christ, il feint de vouloir l'adorer; et pour accomplir son dessein impie, il imagine de se servir de la piété des mages. Tel est l'effet des violentes passions; il n'y a pas de crimes où elles ne conduisent. Et combien d'autres exemples nous prouvent la même vérité! David, le plus saint des rois, entraîné par l'impureté dans l'adultère et dans l'homicide; Jéroboam élevé par le Seigneur sur le trône, dont la jalouse politique livre Israël à l'idolâtrie; Aman, voulant immoler tout un peuple à son orgueil blessé. Et sans remonter à tous les faits que les livres saints nous ont transmis, qui de nous, dans l'intérieur de la société, n'a pas vu de funestes exemples, et peut-être ne l'a pas été lui-même, des excès auxquels on arrive par degrés, lorsqu'on s'abandonne à ses passions?

Elles produisent encore un autre effet; c'est l'aveuglement, et Hérode nous en présente aussi un exemple frappant. Considérons l'inconséquence où l'ambition jette ce prince, qui, au milieu de tous ses vices, ne man-

quoit certainement pas de lumières; ou il croit que l'étoile dont il s'informe est celle qu'a prédite Balaam, qu'elle annonce véritablement le roi des Juifs, et que l'enfant, à qui les mages vont porter leurs adorations, est le Messie attendu depuis tant de siècles, et prédit par tant d'oracles; et dans ce cas, quelle absurdité n'est-ce pas à lui de prétendre étouffer, dans son berceau, celui que Dieu envoie pour être le Sauveur de l'univers! quelle extravagance de vouloir lutter contre Dieu, et d'imaginer qu'il pourra empêcher l'exécution de ses desseins éternels! ou il croit que les mages se sont mépris, que l'étoile qu'ils ont vue est un phénomène naturel, et qu'il n'est point né d'enfant de l'ordre surnaturel; et alors n'est-ce pas une déraison qui va jusqu'à la démence, de se souiller sans motif d'un crime inutile, et de se charger, aux yeux de son siècle et de la postérité, de l'infamie d'un massacre aussi stupide qu'atroce? Mais les passions absorbent à la fois toutes les facultés; elles altèrent la raison comme la vertu; elles offusquent l'entendement, comme elles dérèglent la volonté; elles se placent devant l'intelligence, comme ces cristaux obscurcis, qui, en interceptant les objets, ne les laissent voir que sous les fausses couleurs qu'ils leur prêtent. L'homme, livré comme Hérode à une grande passion, n'a plus ni raisonnement qui le dirige, ni ré-

flexion qui le retienne; il n'a plus que des emportemens qui l'entraînent.

Aussi, voyez quel est l'effet de son abominable politique. Il égorgera tous les enfans de Bethléem, pour en massacrer un, et celui-là sera le seul qui échappera à sa rage. Presque toujours la première peine des crimes que la passion fait commettre, est leur inutilité. On y cherche le calme et la paix de l'âme; on n'y trouve que le trouble et l'agitation. Par un juste jugement de Dieu, chaque passion trouve dès ce monde sa punition dans elle-même. L'ambition a ses anxiétés; l'avarice, ses inquiétudes; l'orgueil, ses humiliations; la vengeance, ses transports; l'impureté, ses jalousies; l'envie, ses désespoirs, sans parler du remords qui est commun à toutes : elles coûtent plus à satisfaire qu'à réprimer; et si elles obtiennent quelquefois des momens de jouissance, elles atteignent avec certitude de longs châtimens.

Après avoir entendu le roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avoient vue en Orient les précédoit, jusqu'à ce qu'arrivant sur le lieu où étoit l'enfant, elle s'arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une grande joie. Assurés, par l'autorité de la synagogue, du lieu où ils trouveront l'objet de leurs désirs, n'ayant plus rien qui les retienne, les mages poursuivent leur voyage avec la même dili-

gence qu'ils l'ont commencé, et ils reçoivent aussitôt le prix de leur zèle, par l'apparition nouvelle de l'étoile miraculeuse. Ils ne s'étoient pas découragés en la voyant disparoître; leur foi n'en avoit pas été altérée, leur ardeur n'en avoit point été ralentie; mais en la voyant briller de nouveau, ils sont saisis d'une sainte joie, et leur courage en reprend une nouvelle vigueur. Ames fidèles qui marchez avec fermeté dans les sentiers de la justice, ainsi, pour éprouver votre vertu, le Seigneur retire de vous quelquefois ces grâces sensibles dont il vous avoit prévenues; il permet que vous ne ressentiez plus ces mouvemens affectueux, ces effusions de cœur qui faisoient votre consolation, soutenoient votre piété, réchauffoient votre zèle; et paroissant vous abandonner à vous-même, il vous laisse tomber dans l'obscurité, le dégoût et la sécheresse. Que cet état, tout affligeant qu'il est, ne vous alarme et ne vous désespère pas; continuez de bénir la main qui fait couler vos larmes, comme vous la bénissiez lorsqu'elle les essuyoit; suppléez par les efforts de votre volonté à ces pieux élans, à cette tendresse de sentiment dont vous ressentez si vivement la privation; redemandez-les à Dieu, ces dons si précieux, dont il vous avoit fait connoître toute la douceur. Ils reviendront, ces momens heureux de sensibilité et d'ardeur; ils seront la récompense de la fidélité que vous

aurez conservée dans leur absence; ils pénétreront votre âme, comme celle des mages, d'une joie nouvelle; ils l'embraseront d'une semblable ferveur, et ils vous conduiront comme eux, au terme fortuné de vos travaux, de vos désirs et de vos espérances.

Etant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère; et se prosternant, ils l'adorèrent. Ici brille d'un nouvel éclat, la foi généreuse des mages; ils sont venus chercher un roi dont tout l'univers doit reconnoître l'empire, le roi de gloire. Et que trouvent-ils? un enfant foible, souffrant, dans la condition la plus abjecte, au plus bas degré du dénuement, de la pauvreté, et de la misère. Mais leur foi qui a déjà surmonté tant d'obstacles, ne sera pas déconcertée par celui-là; elle pénètre le mystère de cette profonde humiliation. A travers ces voiles épais, dont il enveloppe sa majesté, ils reconnoissent le monarque qui les a appelés du fond de l'Orient; et tombant à ses pieds, ils lui présentent leurs profondes adorations.

Arrêtons-nous à contempler ce spectacle frappant des hommes les plus considérés de l'Orient par leur sagesse et leur naissance, prosternés devant un enfant à peine né, couvert d'indigence et d'humiliation. Quelle idée il nous donne de cet enfant! Que Jésus-Christ est grand dans ce mystère! combien, de cette

bassesse, de cette foiblesse dont il paroît revêtu, il fait ressortir de force et de majesté! Dans le ciel, il fait briller des astres nouveaux pour manifester sa naissance. Sur la terre, il attire à lui les sages du fond de l'Orient, et s'en fait adorer; il trouble l'impie jusque sur son trône, et confond les vains projets de sa politique : il frappe d'aveuglement les Juifs, et répand la lumière parmi les nations; appelle les étrangers, et rejette les enfans; réprouve les uns, prédestine les autres, et commence dès ce moment à prononcer les redoutables et incompréhensibles arrêts de sa justice. Prosternons-nous donc avec les mages, devant cette immensité de gloire et de splendeur : confondons-nous à la vue de cet abîme sans fond de grandeur et de perfections. Elevés par leur foi au-dessus des vaines pensées humaines, les mages conçoivent aux pieds de Jésus-Christ, que plus il se montre dans un état abject, plus il lui a fallu de puissance pour s'y réduire. Tous les jours il s'offre à nous sur son autel, dans un état aussi humble : c'est le même Dieu qui se présente à nos regards sous les espèces les plus communes. Que notre foi perce de même les voiles dont il se couvre; en s'abaissant devant ce mystère d'amour, elle s'exaltera; et de l'anéantissement où elle se confondra, elle tirera de nouvelles forces.

Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent des présens, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Selon les saints Pères, ces trois offrandes renferment des mystères; elles sont les emblèmes des diverses qualités que les mages révèrent spécialement dans Jésus-Christ; elles expriment toute l'idée de ce divin Sauveur. Ils honorent, avec la myrrhe qui sert à embaumer les corps, son humanité; avec l'or qu'on porte en tribut aux rois, sa souveraineté; avec l'encens qu'on brûle dans les temples, sa divinité. Les Pères y voient aussi les modèles de ce qu'à l'exemple des mages nous devons offrir à Jésus-Christ, naissant pour nous. La myrrhe est la mortification dont nous captivons nos sens; l'or, les aumônes que la charité verse dans le sein des pauvres; l'encens, la prière fervente qui monte vers le trône céleste. Déposons avec les mages, aux pieds de Jésus, ces présens qui lui sont agréables; offrons-les-lui avec le même zèle. Il nous recevra comme eux, si nous allons à lui avec un cœur semblable; et nous obtiendrons la même récompense, si nous lui portons les mêmes sentimens.

Et ayant été avertis en songe de ne point aller retrouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Jésus-Christ était destiné à périr sous les coups de l'impie; mais l'heure marquée par la Providence pour son sacrifice n'était pas encore arrivée. En conséquence, elle le conserve par une révélation miraculeuse, et confond les desseins criminels du ty-

ran, par un moyen que toute sa prévoyance n'avoit pas pu imaginer. Du même coup, elle dissipe les perfides conseils de la politique d'Hérode, et récompense, par une faveur distinguée, la vertueuse simplicité des mages.

Dans le pélerinage que font ces saints personnages à Bethléem, nous avons pu remarquer beaucoup de conformité avec celui que nous faisons sur la terre. Nous avons avec eux un but commun; c'est vers Dieu que nous tendons, c'est lui que nous allons chercher. Il nous appelle de même qu'eux; il nous guide pareillement, et par les lumières célestes qu'il fait briller au dedans de nous, et par les instructions de l'autorité à laquelle il a confié son enseignement. Nous éprouvons ainsi qu'eux dans notre voyage, des traverses, des contradictions et des dangers, et nous avons besoin d'une foi telle que la leur pour les surmonter. Enfin, une récompense semblable nous attend; nous trouverons comme eux le Dieu que nous cherchons, si nous le cherchons avec la même pureté d'intention, et avec la même ardeur du sentiment qu'ils le cherchèrent. Ainsi soit-il.

ÉVANGILE

DU PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jésus-Christ dans le Temple au milieu des Docteurs.

L'ENFANT croissoit et se fortifioit, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu étoit en lui. Ses parens alloient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allèrent selon la coutume qu'ils observoient à cette fête. Comme ils s'en retournoient, les jours de la solennité étant passés, l'enfant Jésus resta à Jérusalem sans que ses parens s'en aperçussent; mais pensant qu'il étoit avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent une journée entière. L'ayant cherché parmi leurs parens et ceux de leur connoissance, et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Enfin, après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendoient, étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Ils furent, en le voyant, remplis d'admiration; et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? voilà que votre père et moi, nous vous cherchions fort

affligés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui concerne mon Père ? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disoit. Il s'en retourna ensuite avec eux, et vint à Nazareth, et il leur étoit soumis. Or, sa mère conservoit toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus croissoit en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. (*Luc.* II. 40—52.)

EXPLICATION.

L'enfant croissoit et se fortifioit, étant rempli de sagesse; et la grâce de Dieu étoit en lui. En se faisant homme, Jésus-Christ s'est soumis à toutes les infirmités auxquelles les autres hommes sont sujets. De tous les maux de l'humanité, il n'y a que le péché qu'il n'ait pas éprouvé, parce qu'il répugnoit essentiellement à la nature de l'Homme-Dieu d'en être souillé. Ainsi, il a voulu naître, grandir, se fortifier, s'élever par degrés comme les autres hommes. Il a passé par les différens âges de la vie, et par là il les a tous sanctifiés : il entroit aussi dans ses intentions, d'instruire de leurs obligations ceux qui devoient y passer après lui. Examinons le peu que le texte sacré nous apprend de l'enfance du Sauveur : cherchons-y les règles de conduite de cet âge précieux, où commencent à se former les impressions qui doivent durer toute la vie, qu'une heureuse ignorance du mal rend

plus susceptible du bien, et que sa docilité, compagne de l'innocence, prépare à recevoir les instructions de la religion.

A mesure que Jésus-Christ croissoit, il développoit sa sagesse. Il en étoit rempli, lui qui est la sagesse éternelle; mais il n'en manifestoit que ce qui étoit proportionné à son âge, afin de se montrer le modèle de tous les âges. Est-ce sur ce modèle que la plupart des parens cherchent à former leurs enfans? Nous les voyons occupés principalement à leur procurer les agrémens du corps, les grâces de la figure, à les façonner aux usages, aux manières de la société. Les pères qui pensent un peu plus solidement, travaillent à orner l'esprit de leurs enfans de connoissances agréables et utiles. Tout est pour l'éducation du corps, ou tout au plus pour celle de l'esprit; mais la première, l'essentielle éducation, l'éducation du cœur est presque partout négligée; et comme le plus grand nombre des parens ont peu de principes moraux et religieux, ils ne pensent pas à en donner à leurs enfans.

C'est surtout cette grâce de Dieu qui étoit en Jésus-Christ, que des parens chrétiens doivent s'attacher à faire acquérir à leurs enfans, et c'est principalement ce qu'ils omettent. Nous avons vu même le scandale de l'indifférence poussé dans ce siècle, jusqu'à prétendre retrancher de l'éducation, tout ce qui a rapport à Dieu. Pour

détruire la religion, on l'étouffe dans son germe; pour s'épargner la peine de la combattre dans les cœurs, on l'empêche de s'y établir. Ils savent bien, ceux qui proposent ce détestable système, que la religion aura plus de peine à soumettre des âmes dans lesquelles la concupiscence aura déjà établi son empire; ils savent, et c'est là leur espérance, que cette voix sacrée qui appelle l'homme vers Dieu, se faisant entendre pour la première fois au milieu du tumulte du monde et de la dissipation des plaisirs, ne sera pas écoutée. Leur objet est de livrer la jeunesse, sans préparation, sans préservatif, vide de principes qui la prémunissent, à toute l'effervescence des passions. Ah! si cet âge est si dangereux pour ceux mêmes qui y arrivent instruits de leur religion, convaincus de sa vérité, pénétrés de sa sainteté; si toute la force des maximes, des exhortations, des lois chrétiennes reçues et goûtées dans le premier âge, a tant de peine à retenir l'homme dans le passage glissant de l'enfance à la maturité; comment peut-on se flatter, que dénué d'instructions, privé de secours, abandonné à ses penchans pervers, à des sociétés souvent plus perverses encore, il saura se garantir des piéges tendus à son innocence? Parens, aimez vos enfans, non pas seulement pour vous, mais surtout pour eux. Désirez, non qu'ils flattent votre vanité par de frivoles succès dans le monde, mais qu'ils satis-

fassent votre tendresse, en s'y faisant honorer par leur mérite. Travaillez à en faire des hommes, non pas aimables, non pas savans, mais honnêtes et vertueux; et pour les rendre tels, hâtez-vous de les rendre chrétiens. Jetez de bonne heure dans ces âmes encore neuves, des semences de piété, qui aient le temps de croître avant la mauvaise saison, et qui aient pris assez de force pour résister aux orages qui viendront les assaillir : elles fructifieront un jour, et vous recueillerez avec satisfaction dans leur maturité ces fruits de vos travaux. Mais négliger de former vos enfans à la religion et à la vertu, c'est ce que reproche à Israël le prophète, c'est les immoler au démon (1). Vous préparez leurs malheurs du temps et de l'éternité, et en même temps le vôtre; vous sentirez trop tard votre faute, quand vous les verrez se livrer avec immodération à leurs passions, n'ayant ni règles qui les retiennent, ni principes qui les ramènent. Les vices qu'ils auront contractés, seront votre premier châtiment. Vos propres enfans deviendront contre vous les ministres de la justice divine : en ne les instruisant pas de ce qu'ils doivent au père qu'ils ont dans les cieux, vous les avez encouragés à manquer à ce qu'ils vous doivent. Ingrats envers Dieu, seront-ils reconnoissans envers vous ?

(1) Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis. *Psalm.* cv. 37.

Ses parens alloient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y allèrent selon la coutume qu'ils observoient à cette fête. Remarquons l'assiduité avec laquelle, malgré la distance de leur demeure, Marie et Joseph se rendoient au temple de Jérusalem, pour obéir à la loi, et satisfaire leur piété. Une loi semblable nous appelle régulièrement dans les temples; et comment l'observons-nous? Aimons-nous à nous rendre aux saintes assemblées de l'Eglise? Sommes-nous animés du désir de recueillir les grâces précieuses que Jésus promet à ceux qui sont assemblés en son nom (1)? et quand une obligation si stricte, la décence publique, la crainte d'être remarqués, ou le désir d'être aperçus nous y conduisent, comment nous y présentons-nous? y sommes-nous dans ce tremblement respectueux que doit imprimer la présence de Jésus-Christ sur son autel, et que les anges éprouvent au pied de son trône?

En conduisant assidûment au temple l'enfant Jésus, parens chrétiens, Marie et Joseph vous donnent encore une leçon. Ils vous apprennent que c'est pour vous un devoir essentiel, et qui commence avec les premières lueurs de la raison de vos enfans, d'aller fréquemment les présenter à Dieu dans son temple; et en l'implorant pour eux, de leur apprendre à l'implorer eux-

(1) Ubi enim sunt duo, vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.* XVIII. 20.

mêmes. Jésus-Christ enfant, va consulter les docteurs. Qu'à son exemple vos enfans se rendent assidus aux instructions que l'Eglise leur fait donner. Veillez à ce qu'ils en profitent : suivez avec attention leurs progrès; hâtez-en le développement par vos propres soins, et formez-les, dès leurs premières années, aux devoirs et aux vertus qu'ils auront à pratiquer toute leur vie.

Comme ils s'en retournoient, les jours de la solennité étant passés, l'enfant Jésus resta à Jérusalem, sans que ses parens s'en aperçussent. Mais pensant qu'il étoit avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent une journée entière. L'ayant cherché parmi leurs parens et ceux de leur connoissance, et ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Enfin, après trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. En quittant Jérusalem pour retourner à leurs travaux ordinaires, la sainte Vierge et son vertueux époux ne s'étoient pas aperçus que l'enfant précieux confié à leurs soins, leur manquoit. Gardons-nous de penser que ce fût de leur part une négligence répréhensible. C'étoit l'enfant Jésus qui, dans les vues de sa providence, avoit disposé cet oubli nécessaire à ses desseins. Ames justes, ne vous affligez pas des inattentions, des oublis involontaires qui vous arrivent dans le cours de la vie. C'est la condition humaine, dont

toute votre sainteté ne peut vous garantir. Dieu l'a voulu ainsi; et souvent il fait servir les inadvertances des saints, à l'exécution de ses décrets. Elles ont même dans ses vues un but général; c'est de retenir les âmes que l'idée de leur constante perfection pourroit enorgueillir, dans le sentiment de l'humilité, par l'expérience de leur foiblesse. Ainsi le juste est ramené à Dieu par ses légers écarts mêmes. Ils lui font sentir le besoin du secours divin, et ils le préservent d'en éprouver de plus grands.

Nous voyons Jésus-Christ se cacher aux deux personnes qui lui sont le plus chères. Il ne craint point d'affliger leur tendresse; il ne paroît point ému des vives inquiétudes qu'il va leur causer: pendant trois jours entiers, il les laisse en proie à leurs alarmes. Ainsi, en use-t-il quelquefois envers les âmes qu'il aime le mieux. Il s'éloigne d'elles pour un temps; il paroît les avoir abandonnées; son absence les livre à des sécheresses, à des ennuis, à des dégoûts, qui les désolent. O vous dont Jésus-Christ s'est ainsi éloigné, affligez-vous, ce sentiment est naturel; mais ne désespérez pas. Il est absent, mais non perdu. Il ne vous abandonne pas; il vous éprouve: son éloignement même est un bienfait. Il veut ranimer vos désirs, réchauffer votre piété, donner une nouvelle ardeur à votre zèle. Voyez avec quelle vivacité Marie et Joseph vont cherchant de tous côtés Jésus qu'ils ont perdu. Al-

lez sur leurs traces le chercher aussi. Appelez-le par vos vœux; demandez-le à tous ceux qui pourront vous l'indiquer, à de sages directeurs, à des personnes éclairées de l'Esprit divin. Ce ne sera point parmi vos amis et vos connoissances du siècle, que vous retrouverez Jésus. Il ne se tient point dans les sociétés du monde, dans ces assemblées profanes, où il est presque toujours oublié, souvent offensé, quelquefois blasphémé. C'est dans son temple que Marie et Joseph le retrouvèrent. C'est là, c'est dans les saintes assemblées des fidèles, où son nom est invoqué, qu'il se plaît, et que vous le trouverez.

Le temps n'étoit pas encore arrivé, où Jésus-Christ devoit déployer à la vue de toutes les nations son caractère d'Envoyé céleste. Ses parens le trouvent au milieu des docteurs de la loi; mais ce n'est pas pour les instruire, c'est au contraire pour être instruit par eux. Il ne parle pas; il écoute : il ne répond pas; il interroge : il ne décide pas; il consulte. Il est venu humblement à ceux qui ont le dépôt de la science, les prier de lui en communiquer une portion. Toutes les démarches de ce divin Modèle renferment des leçons précieuses. Celle-ci nous présente deux instructions importantes.

D'abord elle nous montre que rien ne peut nous dispenser d'assister aux instructions chrétiennes. Un des prétextes les plus communs pour s'en absenter, est qu'on se croit suffisamment

instruit. Je sais, dit-on, tout ce que l'on doit prêcher; je l'ai souvent entendu : est-il nécessaire que j'aille encore l'entendre? Vous prétendez savoir toute votre religion! Mais Jésus-Christ ne la savoit-il pas mieux que vous? Celui à qui rien n'est caché, qui est la science infinie, vient se soumettre à l'enseignement public; c'est Dieu qui daigne se faire instruire par des hommes, et il y a des hommes qui se croient trop savans pour être instruits par les envoyés de Dieu! Vous prétendez savoir toute votre religion! et par là même vous montrez que vous ne la savez pas. Dans la science du salut, le premier principe est que l'on ne peut jamais tout savoir, et que, quoiqu'on ait appris, il reste toujours bien plus à apprendre. Vous prétendez savoir toute votre religion! Prétendez-vous aussi n'avoir besoin, ni d'exhortations qui vous soutiennent, ni de promesses qui vous excitent, ni de menaces qui vous retiennent, ni d'exemples qui vous encouragent? Le besoin que vous avez de la prédication évangélique, est d'autant plus grand que vous le sentez moins.

Considérez ensuite quels sont ceux à qui le divin Sauveur s'adresse pour leur demander des instructions. Ce sont les docteurs de la loi, les chefs de la synagogue. La loi touchoit à son dernier moment; la synagogue alloit expirer; et Jésus-Christ ne l'ignoroit pas, lui qui étoit le terme de l'une, et qui venoit renverser l'autre.

Mais la synagogue étoit encore debout, et son autorité jusque-là restoit entière. Le Fils de Dieu venant se soumettre à elle, nous apprend la soumission profonde que nous devons à l'autorité légitime. Enfant, il en donne l'exemple; devenu homme, il en donnera le précepte. Lors même que, tonnant contre les vices des chefs de la synagogue, il défendra de les imiter, il ordonnera encore de leur obéir, par la seule raison qu'assis sur la chaire de Moïse, ils ont succédé à son autorité (1). Nous possédons dans l'Eglise catholique une autorité bien supérieure à celle de la synagogue, puisque la parole divine lui assure une perpétuité que la synagogue ne devoit pas avoir, et une infaillibilité qui n'avoit pas été promise à la synagogue. C'est ainsi qu'en nous ordonnant la foi, la sagesse suprême lui donne un appui inébranlable. Le catholique, et le catholique seul, peut avoir la foi que Dieu exige, une foi ferme, imperturbable, exempte de tout doute, parce qu'il reçoit tous les articles de sa croyance d'une autorité qu'il sait être infaillible. Les sectaires ne peuvent avoir qu'une foi mêlée d'incertitude, parce que leur croyance est fondée, ou sur leur jugement propre, qui ne peut pas avoir de prétention à l'infaillibilité, ou sur

(1) Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi. Omnia ergò quæcumque dixerint vobis, servate et facite; secundùm opera verò eorum nolite facere : dicunt enim, et non faciunt. *Matth.* XXIII. 2 *et* 3.

l'enseignement de leurs docteurs qui se reconnoissent eux-mêmes sujets à l'erreur. Attachons-nous à cette autorité tutélaire; recevons avec soumission les vérités qu'elle nous enseigne; pratiquons avec fidélité la morale qu'elle nous prescrit; mais gardons-nous de ces chaires de pestilence (1), comme les appelle le Prophète, que le schisme a élevées, que l'incrédulité protége, et où elle a établi, pour détruire la religion, des pasteurs intrus, que l'Eglise ne reconnoît pas pour ses ministres, que les apôtres désavouent pour leurs successeurs.

Tous ceux qui l'entendoient, étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Jésus-Christ avoit destiné à la retraite et au silence, les trente premières années de sa vie. Il eût pu sans doute, dès son âge le plus tendre, se manifester au monde, prodiguer dès lors ses miracles, et répandre sur la terre sa sublime morale. L'Eternel n'a pas d'âge; mais il étoit dans ses vues de ne se produire qu'au bout de ce temps; et s'il nous est permis de sonder ses motifs, nous en découvrirons deux principaux, l'un relatif à lui, et l'autre à nous. D'abord il a voulu dans cette occasion, comme dans toutes les autres, donner l'exemple de son entière soumission à la loi. Celle des Juifs défendoit d'instruire dans les synagogues avant l'âge de trente ans; Jésus-Christ a attendu, pour commencer

(1) Et in cathedrâ pestilentiæ non sedit. *Psalm.* 1. 1.

son ministère, qu'il eût atteint cet âge; et il a observé la loi judaïque, même en l'abolissant.

Il a voulu aussi par ce long éloignement des regards publics, nous montrer l'utilité de la vie retirée, et nous en inspirer le goût. Vous surtout, que sa providence appelle à lui succéder dans le ministère sacré qu'il a exercé, il vous apprend avec quelle maturité vous devez, dans les exercices de la solitude, vous disposer aux importantes fonctions qu'il vous confiera. Le Fils de Dieu consume trente années dans la retraite, se préparant aux travaux évangéliques. Vous, qui devez le suivre dans cette carrière, imitez-le dans sa préparation; acquérez dans le silence la multitude de connoissances dont vous avez besoin; formez-vous dans le recueillement de vos méditations, aux vertus éminentes qui vous seront nécessaires; rendez-vous, et capables, et dignes d'être les ministres de Dieu, et les successeurs de Jésus-Christ.

De cette obscurité, dans laquelle il s'est tenu pendant si long-temps, le divin Sauveur ressort aujourd'hui avec éclat. Cette sagesse, qu'il cachoit soigneusement aux regards publics, il en laisse aujourd'hui échapper un rayon. C'est, si on peut s'exprimer ainsi, un fanal qu'il élève pour se faire discerner, et qu'il place entre les merveilles de sa naissance, et celles de son ministère. Ces docteurs, qui l'entendent maintenant avec admiration, peu-

vent se rappeler que précisément à l'époque de son âge, il naquit à Bethléem un Fils de David qui fit descendre sur terre les anges, briller dans le ciel un nouvel astre, arriver des mages de l'Orient, s'agiter dans Jérusalem toute la synagogue, trembler sur son trône le tyran de la Judée, massacrer une multitude d'innocens. Ceux, qui dans la suite seront témoins de ses nombreux prodiges, auditeurs de ses incomparables instructions, pourront facilement reconnoître celui qui dix-huit ans auparavant, encore dans l'enfance, les charmoit par sa modestie, les étonnoit de ses profondes connoissances, les ravissoit d'admiration par la sagesse de tous ses discours.

Ils furent, en le voyant, remplis d'admiration; et sa mère lui dit : Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que votre père et moi, nous vous cherchions fort affligés. Il leur répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui concerne mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disoit. La sainte Vierge se plaint à son Fils du chagrin qu'a causé son absence; mais cette plainte est bien éloignée du ton de reproche et de sévérité. A travers l'effusion de la tendresse maternelle, on voit percer le respect dont Marie étoit pénétrée pour Jésus-Christ. Ainsi, dans les peines que Dieu nous envoie, nous devons nous adres-

ser à lui, mais sans murmure. Il nous est permis sans doute de lui en demander la fin; mais il nous est ordonné de nous soumettre respectueusement à sa volonté. David demande au Seigneur, pourquoi il s'est retiré de lui (1), Marie se plaint à Jésus de ce qu'il l'a privée de sa présence : mais l'un et l'autre, entièrement soumis à la volonté divine, se résignent à ses ordres suprêmes.

On peut s'étonner d'entendre la sainte Vierge qualifier Joseph, père de Jésus-Christ, quoiqu'elle sût parfaitement qu'il ne l'étoit pas; mais il passoit universellement pour l'être. Il falloit que l'erreur commune fût entretenue jusqu'au temps où il plairoit à Dieu de la dissiper par la manifestation du mystère de l'Incarnation. Marie et Joseph, dépositaires du grand secret de la Providence, ne devoient faire entrer personne dans cette confidence auguste, où eux seuls avoient mérité d'être admis.

Mais Jésus-Christ lui-même réforme aussitôt cette erreur. Ce sont ici les premières paroles que l'évangile rapporte du divin Sauveur; et elles renferment, avec l'expression d'un dogme, un fonds de morale très important

Nous avons tous, quoique ce ne soit pas absolument dans le même sens, le même Père que Jésus-Christ. Nous devons, à son exemple, *être*

(1) Ut quid, Domine, recessisti longè. *Psalm.* IX. 22.

occupés à ce qui concerne notre Père. Nous ne sommes pas tous appelés aux même fonctions que lui; nous ne sommes pas tous chargés de répandre sa doctrine, d'instruire ses peuples, d'administrer ses sacremens; mais tous, dans l'état où la providence nous a placés, nous sommes tenus de mettre au premier rang de nos obligations, celles que nous avons envers Dieu. Le Père que nous avons dans les cieux, est notre premier père, notre premier maître, notre premier souverain. Ainsi, toute autre autorité s'éclipse devant la sienne. Il y a plus : toute autre autorité est une émanation de la sienne. C'est lui qui nous ordonne de révérer nos parens, d'obéir à nos maîtres, d'être soumis à nos souverains. Tous nos supérieurs, de quelque ordre qu'ils soient, ne sont que ses mandataires et ses lieutenans. Toutes les puissances viennent de Dieu, nous dit saint Paul (1); et de là résulte la conséquence que tiroit cet apôtre, que nous devons leur être soumis, non seulement par crainte, mais par conscience (2). Mais de là découle aussi cette autre conséquence également nécessaire, que dans le conflit entre leurs ordres et sa loi, c'est à sa loi que nous devons obtempérer. Quelque sacré que soit envers elles le devoir de notre

(1) Non est enim potestas nisi à Deo. *Ad Rom.* XIII. I.

(2) Ideò necessitate subditi estote non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam. *Ibid.* 6.

obéissance, la désobéissance devient un devoir encore plus sacré, quand elles prescrivent ce que Dieu défend. Ce n'est plus l'autorité de Dieu qu'elles exercent, quand elles exercent leur autorité contre Dieu. Voyez les apôtres humblement soumis, comme leur divin Maître, aux princes de la terre, jusqu'à mourir par leurs ordres, leur déclarer fièrement qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (1).

Dès sa plus tendre enfance, Jésus-Christ annonce qu'il est déjà occupé de ce qui concerne son Père. C'est dans la jeunesse, dans cet âge précieux, où les impressions se reçoivent plus facilement, où se contractent les habitudes qui doivent durer toute la vie, où se forment les pricipes qui doivent en régler toute la suite, que l'on doit s'occuper de ce qui concerne le Père céleste. Ce que vous n'aurez pas amassé dans votre jeunesse, dit l'Ecclésiastique, espérez-vous le retrouver dans votre vieillesse (2)? C'est pour l'ordinaire des premiers pas que l'on fait en entrant dans le monde, que dépend la route que l'on y suit. Et l'Esprit saint a consacré le proverbe qui étoit usité parmi les Juifs : Le jeune homme qui s'est tracé une voie, même lorsqu'il aura vieilli, ne s'en écartera

(1) Obedire oportet Deo magis quàm hominibus. *Act.* v. 29.

(2) Quæ in juventute tuâ non congregâsti, quomodò in senectute tuâ invenies. *Eccli.* xxv. 5.

pas (1). Ce que le monde, dans ses jugemens légers, traite d'écart de jeunesse, est presque toujours l'égarement de toute la vie. Jeunes gens, que le monde attire, que les plaisirs séduisent, que les exemples entraînent, que les passions emportent, arrêtez-vous à l'entrée de cette descente rapide et glissante, où vous courez imprudemment vous précipiter. Contemplez le terme affreux où elle vous conduit. Considérez qu'en vous y jetant, vous décidez le sort, non pas seulement de votre vie, mais de votre éternité. Regardez de l'autre côté ce sentier escarpé qui vous est présenté : si les difficultés qui se montrent vous effraient, levez les yeux vers la demeure brillante où il vous mènera. C'est le séjour du bonheur, du bonheur pur et sans mélange, du bonheur suprême et sans mesure, du bonheur éternel et sans fin. Dans l'un de ces chemins ouverts devant vous, le vice vous appelle en étalant tous ses charmes; dans l'autre, la vertu vous invite en vous présentant tous ses avantages. Placés dans ce moment entre l'un et l'autre, vous en avez le choix. Si vous êtes assez malheureux pour préférer la route agréable, mais funeste, du vice, il sera bien difficile de vous en retirer. Quand vous serez engagés dans cette pente rapide, quand chaque pas que vous y aurez fait aura accéléré

(1) Proverbium est : Adolescens juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ. *Prov.* XXII. 6.

la vivacité de votre course, pensez-vous qu'il vous sera facile d'en retenir l'impétuosité, et de remonter en arrière? Si peu maîtres de vous-mêmes aujourd'hui, espérez-vous l'être davantage lorsque vos goûts seront devenus des passions, et vos penchans des habitudes.

C'est à ses parens que Jésus-Christ adresse son discours; et ce n'est pas seulement aux siens, c'est à ceux qui dans la suite des siècles doivent le devenir. Il leur apprend qu'en leur accordant des enfans, et en leur donnant des droits sur eux, Dieu s'est réservé les premiers et les principaux droits. En portant leur enfant aux fonts sacrés pour recevoir le sacrement de la régénération, les parens chrétiens doivent se pénétrer de cette vérité, qu'ils vont l'offrir, le consacrer, le donner à Dieu. En le recevant au nombre de ses enfans, Dieu va devenir son premier père. Il le leur remettra ensuite; il le confiera à leur tendresse et à leurs soins. Ils devront se considérer comme des dépositaires chargés par la Providence de ce dépôt sacré, et obligés de lui en rendre compte. Ils seront désormais les anges visibles, députés à la garde de leur enfant, exerçant près de lui extérieurement le ministère que remplit invisiblement l'Esprit céleste envoyé pour le protéger, veillant de même sur lui en écartant le même mal, lui suggérant de même le bien, le dirigeant de même constamment selon les vues du Père qui est dans les cieux.

Ce n'est pas seulement dans l'objet et dans les soins de l'éducation, que les parens doivent se conformer aux desseins de Dieu. Ils ont un autre devoir aussi essentiel, et plus souvent encore violé. C'est relativement au choix de l'état que doivent embrasser leurs enfans. Rien de plus commun, et malheureusement même parmi les pères qui vivent d'ailleurs religieusement, que de les voir, lorsque leurs enfans, déjà formés par leurs soins, ont atteint l'âge d'entrer dans une profession, disposer arbitrairement de leur vocation : placer les uns dans un état, les autres dans un autre; appeler de leur autorité privée, celui-ci au mariage, les autres au célibat; pousser le premier dans le monde, engager le second dans l'Eglise, et presque toujours sans autre règle que des affections aveugles, que des intérêts mondains, que des considérations frivoles. La primogéniture d'un fils, l'agrément et la beauté d'une fille, voilà pour l'ordinaire ce qui décide leur état dans cette vie, c'est-à-dire leur sort éternel dans l'autre. Car puisque l'état que nous embrassons doit être notre moyen de sanctification, c'est en grande partie du choix de cet état que dépend le salut. C'est sans doute un droit des pères, parlons plus exactement, c'est un de leurs devoirs essentiels de diriger leurs enfans dans ce choix si important. C'est une partie principale de l'éducation, de les éclairer de bonne heure sur les divers états qu'ils pourront

embrasser relativement à leur condition; de leur en faire apercevoir les avantages et les inconvéniens, les dangers et les ressources; de s'opposer même, et jusqu'à employer l'autorité, aux partis qui pourraient être dangereux à leur conscience, funestes à leur salut. Mais là s'arrête la puissance paternelle. Prétendre décider arbitrairement de la vocation de ses enfans, les entraîner par force ou par séduction dans des états auxquels on n'a pas lieu de croire que Dieu les destine, les détourner de ceux où ils paroissent appelés par la voix divine, c'est se rendre à la fois usurpateur envers Dieu, injuste envers ses enfans, cruel envers soi-même. Usurpateur envers Dieu, qui seul a droit de juger l'état dans lequel il veut être servi, et pour lequel il lui plaît d'accorder ses grâces. Injuste envers ses enfans: n'est-il pas de droit naturel, que celui-là choisisse lui-même son état, qui doit en supporter les charges, en remplir les devoirs? Cruel envers soi-même: le père qui abuse ainsi de son autorité, se rend responsable de toutes les fautes que ses enfans commettront, parce qu'il les aura engagés dans un état qui ne doit pas être le leur. S'ils s'y perdent, ils deviendront ses accusateurs auprès du trône céleste, et il aura attiré sur lui-même tous les maux qu'il aura fait tomber sur eux.

Le texte sacré rapporte que Joseph et Marie ne comprirent pas ce que Jésus-Christ leur disoit. Instruits comme ils l'étoient du mystère de

l'Incarnation, ils entendoient certainement bien de quel père parloit Jésus-Christ. Ce qu'ils ne concevoient pas encore entièrement, c'étoit quelles étoient les choses concernant le Père éternel, dont il devoit s'occuper; quel temps il destinoit à cette occupation; de quelle manière il s'y emploieroit. Ces grandes choses ne leur avoient pas encore été révélées; mais quoiqu'ils ne comprissent pas clairement tout le sens des paroles du Sauveur, ils se gardent bien de lui en demander l'explication : ils respectent ce qu'il y a d'obscur pour eux dans sa réponse; ils ne cherchent point à le pénétrer; ils ne se permettent point d'interrogation. Ainsi devons-nous être devant ce qu'il plaît à Jésus-Christ de nous révéler. Contens des lumières qu'il nous donne, ne cherchons pas celles qu'il nous cache. Jouissons de ce qu'il nous est accordé de comprendre; révérons ce qui est au-dessus de notre foible intelligence; exécutons sans balancer ce que Dieu nous commande, sans essayer de pénétrer dans un avenir que sa providence ne juge pas à propos de nous faire connoître; soyons soumis à ses ordres actuels par une prompte obéissance, à ses volontés futures, par une entière résignation.

Nous voyons dans cette circonstance et dans quelques autres, Jésus-Christ traiter sa mère avec une sévérité apparente qui a droit de nous étonner. Il lui parle comme à une mère ordinaire qui ne ressentiroit pour son fils qu'une tendresse

purement humaine, et qui n'auroit sur lui que des vues mondaines. Mais Marie, éclairée d'une lumière supérieure, ne se méprenoit pas à ce langage de son Fils; elle savoit que ses paroles avoient un sens profond, et qu'en paroissant s'adresser à elle, elles avoient pour but véritable l'instruction de toutes celles qui devoient dans la suite devenir mères. Aussi ne la voyons-nous jamais, ni dans cette occasion, ni dans les autres, répliquer un seul mot. La mère reçoit avec respect les leçons de son Fils, et nous montre par là comment à plus forte raison nous devons les recevoir nous-mêmes.

Il s'en retourna ensuite avec eux, et vint à Nazareth; et il leur étoit soumis. Or sa Mère conservoit toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus croissoit en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Nous avons dans cet évangile toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ, jusqu'au commencement de sa carrière évangélique : il n'a pas jugé à propos de nous en apprendre davantage : et sa sainte mère, qui avait si précieusement conservé dans son cœur toutes les merveilles de ses premières années, respectant le secret dont il a voulu les couvrir, n'a rien appris de plus à l'écrivain sacré qui a eu le bonheur de recueillir ces renseignemens. Mais ce peu de mots sur la vie privée du Sauveur, renferme des instructions importantes.

C'est à Nazareth, petite bourgade de la Ga-

lilée, que Jésus-Christ veut vivre et être élevé. C'étoit un lieu obscur et méprisé; et le séjour qu'il y fit, produisit dans la suite contre lui des préjugés désavantageux. *Peut-il rien venir de bon de Nazareth* (1)? disoit-on de lui, lorsqu'il commença son ministère. Les lieux et les emplois les plus obscurs sont ceux qui ont le plus d'attraits pour le vrai chrétien : il peut plus facilement s'y soustraire aux regards du monde, à ses illusions, à ses séductions, à ses tentations. L'humilité qui l'avilit aux yeux des hommes, l'élève et le glorifie aux yeux de Dieu.

Que faisoit dans cette retraite ignorée, dans l'humble demeure d'un artisan, le maître du ciel et de la terre? Il étoit soumis à Marie et à Joseph. L'auteur de toute justice donnoit ainsi l'exemple d'un des principaux devoirs de justice, qui est la soumission à ceux dont on a reçu le jour. Il commençoit dès lors par cette obéissance à expier le vice de la désobéissance d'Adam, qu'il étoit venu effacer. Ce seul mot, que nous dit l'évangéliste de la vie de Jésus-Christ, renferme tout l'abrégé de la vie chrétienne. L'esprit de la religion est un esprit de soumission; la pratique de la religion est celle de l'obéissance. Obéissons à Dieu, et tous nos devoirs religieux seront remplis; obéissons aux supérieurs qu'il nous donne sur la terre, et nous nous serons acquittés de tous nos devoirs civils. Ceux

(1) A Nazareth potest aliquid boni esse? *Joan.* I. 46.

à qui la Providence a donné le droit, ou, pour parler plus exactement, a imposé la charge de commander aux autres, doivent plus spécialement encore se pénétrer du principe de la subordination; et, pour éloigner d'eux l'orgueil de la puissance, se rappeler sans cesse qu'il y a au-dessus d'eux d'autres puissances auxquelles ils doivent être assujettis. Celui même qui, revêtu de l'autorité suprême, n'en reconnoît aucune au-dessus de la sienne, est par cela même plus strictement obligé à contempler le maître qu'il a dans les cieux, qui la lui a confiée, et qui lui en demandera compte. Il doit penser à tout moment que le Dieu du ciel viendra s'asseoir au milieu des dieux de la terre pour les juger (1).

Enfin l'Esprit saint nous dit que Jésus-Christ, à mesure qu'il croissoit en âge, croissoit en sagesse et en grâce. Et voilà quel doit être le cours de notre vie. Nous devons tendre continuellement à croître en vertus et en mérites. Si nous ne nous efforçons pas d'avancer dans la voie du salut, nous reculerons infailliblement. Il ne nous est pas donné d'atteindre au faîte de la perfection, mais il nous est ordonné d'y aspirer. Sûrs de ne point y parvenir, travaillons sans relâche à nous en approcher. Ce que nous en aurons acquis dans ce monde, sera dans l'autre la mesure de notre récompense.

(1) Deus stetit in synagogâ deorum; in medio autem deos dijudicat. *Psalm.* LXXXI. I.

ÉVANGILE

DU SECOND DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Noces de Cana.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Jésus lui répondit : Femme, que vous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servoient : Faites tout ce qu'il vous dira. Il y avoit là six grands vases de pierre pour servir aux purifications des Juifs : chacun contenoit deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez les vases d'eau; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel, et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau qui étoit changée en vin, ne sachant d'où venoit ce vin, quoique les serviteurs qui avoient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, on donne du moindre; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut là le premier des miracles

de Jésus. Il le fit à Cana en Galilée; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. (*Joan.* II. 1—11.)

EXPLICATION.

Jésus-Christ entroit dans sa carrière évangélique. Peu de temps s'étoit écoulé depuis qu'il avoit reçu le baptême de saint Jean. Le témoignage que lui avoit rendu le saint précurseur, lui avoit déjà donné quelques disciples; mais il n'avoit encore confirmé sa mission divine par aucune des merveilles qui l'attestèrent depuis si magnifiquement. Il les commence aujourd'hui, et de ce moment jusqu'à son retour dans les cieux, sa vie ne sera plus qu'une suite de prodiges et d'instructions non moins admirables. Dans la circonstance actuelle, il réunit l'un et l'autre; et cet évangile présente à nos méditations tout à la fois un miracle qui confirme notre foi, et des leçons qui dirigent notre vie.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Dieu, auteur du salut, l'est aussi de la société humaine; il nous appelle à l'un, en nous faisant passer par l'autre. Il veut en conséquence que tous les états qui composent la société, deviennent pour nous des moyens de sanctification. Il a sanctifié la virginité en l'embrassant; il a sanctifié le mariage, en l'élevant à la dignité de sacrement.

L'état de virginité, que Jésus-Christ a choisi pour lui-même, est plus parfait sans doute que celui du mariage, qu'il a seulement honoré de sa présence et doué de ses grâces, et il nous en fait connoître la supériorité par l'organe de son apôtre (1). Mais il n'exige pas que nous embrassions l'état le plus parfait : son intention est que nous soyons parfaits dans notre état. Ainsi, en nous plaçant dans des conditions différentes, il nous met tous sur la route de la perfection. La vocation à la virginité est une grâce particulière que la bonté divine fait à peu de personnes ; et loin d'être utile, cet état devient funeste à celui qui a la témérité de s'y jeter sans y être appelé. La vocation la plus commune est celle de l'état qui renouvelle le genre humain, et perpétue l'Eglise de Jésus-Christ. Il étoit donc digne de la sagesse suprême de le sanctifier, et d'y attacher des grâces d'un ordre supérieur qui en fissent pratiquer les devoirs, supporter les charges, éviter les dangers. Dans les premiers siècles de l'Eglise, divers hérétiques osèrent blâmer le mariage. Moins effrénés, mais aussi téméraires, les sectaires du seizième siècle ont prétendu le rayer du nombre des sacremens, et le réduire à un acte purement civil. De com-

(1) Volo enim omnes vos esse sicut meipsum : sed unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius verò sic. Dico autem non nuptis et viduis : bonum est illis si sic permaneant, sicut et ego. 1. *Cor.* VII. 7 *et* 8. *Ibid.* 25, 26, 32, 33 *et* 34.

bien d'avantages cette malheureuse erreur prive la société chrétienne ! Combien le mariage devient et plus auguste et plus saint, quand il est incorporé à la religion ! combien son engagement devient plus sacré, quand Dieu y préside, s'en rend le garant et le vengeur ! combien ses devoirs deviennent plus graves et plus imposans, quand ils sont des relations avec la Divinité ! combien cette chaîne, souvent si pesante, est rendue facile à porter, quand c'est la piété qui la soulève ! combien elle unit plus intimement les époux, quand la religion la resserre ! combien de contradictions, de traverses, de chagrins, de malheurs sont adoucis par la grâce du sacrement, qui aide à les supporter ! C'est à son Eglise que Jésus-Christ a accordé tous ces biens ; et c'est encore une perte à ajouter à tant d'autres qu'ont faites les sectes malheureuses qui se sont séparées d'elle.

En honorant les noces de sa présence, Jésus-Christ donne déjà au mariage une approbation solennelle, et prélude à l'institution qu'il fera un jour de ce sacrement. Il apprend aussi à tous ceux qui, dans le cours des siècles, contracteront ce respectable engagement, qu'ils doivent, à l'exemple des époux de cet évangile, l'y inviter. Il y viendra, si vous l'y appelez : à la bénédiction extérieure que vous recevrez dans le temple, il joindra ses bénédictions intérieures, dont celle de son ministre est la figure et l'in-

strument. Il est essentiel de connoître et de pratiquer tout ce que comprend cette invitation de Jésus-Christ aux noces chrétiennes.

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est s'y déterminer dans les mêmes vues et pour les mêmes fins pour lesquelles il les a instituées : pour donner à soi-même un secours dans les besoins, un aide dans les travaux, une consolation dans les peines de la vie (1); à l'Eglise, des enfans élevés dans la crainte du Seigneur (2); à ses passions suites funestes du premier péché, un frein qui les réprime (3). Ils n'appellent point Jésus-Christ aux noces de leurs enfans, les parens qui les y traînent contre leur gré. Ils ne l'appellent pas à leurs propres noces, ceux qui y sont conduits par un attrait mensonger de liberté; bien moins encore ceux dont parloit au jeune Tobie l'ange Raphaël, qui, en entrant dans le mariage, éloignent de leur esprit la pensée de Dieu, et ne s'occupent que de satisfaire leurs passions brutales. Semblables aux animaux dépourvus d'intelligence, ils se mettent par ces vues impures sous la puissance du démon (4).

(1) Dixitque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum; faciamus ei adjutorium simile sibi. *Genes.* II. 18.

(2) Benedixitque illis Deus, et ait : Crescite, et multiplicamini, et replete terram. *Ibid.* I. 28.

(3) Propter fornicationem autem unusquisque suam uxorem habeat, et unaquæque suum virum habeat.... Hoc autem dico secundùm indulgentiam, non secundùm imperium. I. *Cor.* VII. 2 *et* 6.

(4) Hi namque qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum à

Appeler Jésus-Chris à ses noces, c'est le consulter sur le choix de la personne à qui on doit être uni. Les parens, dit le Sage, peuvent bien vous donner les richesses; mais une femme vertueuse, c'est Dieu qui la donne (1). Adressez-vous à lui avec confiance, et il vous adressera vous-même, comme Isaac et Tobie, à l'épouse qu'il vous destine et qui vous convient. Aidé de ses lumières, recherchez dans votre alliance bien plus les qualités personnelles, que les avantages extérieurs; informez-vous, avec un soin assidu, de l'esprit, du caractère, des mœurs, des principes, et surtout de la religion de la personne que vous avez en vue. Dans toutes les autres affaires de la vie on prend de grandes précautions pour se garantir des méprises: dans celle-là même on se donne beaucoup de soins pour s'assurer de la naissance, de la fortune, de tous les autres avantages temporels; et ce qui est le plus essentiel pour le bonheur du temps et de l'éternité, est absolument négligé. On observe dans le contrat toutes les règles de la prudence, et on les viole toutes dans ce qui est bien autrement important. Le mariage parmi nous semble avoir cessé d'être un sacrement; il est devenu une sorte de trafic où l'on se vend

se et à suâ mente excludant, et suæ libidini ità vacant, sicut equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos. *Tob.* VI. 17.

(1) Divitiæ dantur à parentibus, à Domino autem propriè uxor prudens. *Prov.* XIX. 14.

soi-même, et où on calcule ce qu'on se croit en droit d'exiger en richesses ou en honneurs. Il ne faut pas cependant penser que les considérations temporelles doivent être entièrement négligées. Ce n'est pas une chose indifférente à l'union conjugale, qu'il y ait une proportion d'état et de fortune. Dieu ne défend pas non plus de rechercher dans cette alliance un établissement avantageux; mais aux yeux du chrétien, ce sont des considérations secondaires, subordonnées à l'intérêt essentiel du salut. Considérez quelle force ont sur deux époux leurs principes et leurs exemples mutuels pour se porter réciproquement à la vertu, pour s'éloigner du vice, et pour se procurer l'un à l'autre leur bonheur ou leur malheur éternel. Jetez les yeux sur les patriarches et sur tant de saints de l'ancienne et de la nouvelle loi; voyez les, fortement occupés de l'établissement de leurs enfans, s'attacher principalement à leur procurer des épouses vertueuses et élevées dans la crainte de Dieu, et si vous avez le malheur que les motifs de l'ordre supérieur ne vous persuadent pas, et que les modèles de perfection ne vous touchent pas, au moins ne soyez pas indifférent au bonheur ou au malheur de toute votre vie; songez que ce nœud, que vous allez inconsidérément serrer, ne sera rompu que par votre mort, et qu'il va faire le sort de tous vos jours. Contemplez tant de malheureux qui expient cette im-

prudence, que vous allez commettre, dans des contradictions, dans des traverses, dans des chagrins continuels, et qui déplorent, avec des larmes de sang, la funeste cupidité à laquelle ils ont sacrifié tout leur bonheur.

Ce n'est pas suulement à ceux qui doivent s'unir par le mariage que sont imposées des obligations relatives au choix; leurs parens ont aussi sur ce point important des devoirs très essentiels à connoître et à remplir; ils doivent diriger le choix de leurs enfans, et non pas le gêner; leur laisser l'usage de leur liberté, et en arrêter l'abus; employer leur autorité seulement à empêcher de mauvais choix, leur prudence à en faire un bon. Les lois ont, avec une profonde sagesse, mis un terme à la puissance des pères, et un frein à la licence des enfans, en fixant l'âge où le consentement du père cesse d'être nécessaire au mariage de son fils; mais le vœu de toutes les lois est que la condescendance de l'un, la déférence de l'autre tempèrent l'exercice de leurs droits; que le père indulgent ne s'oppose pas à des désirs raisonnables de son fils jeune encore; que le fils, parcequ'il est affranchi du joug de ses parens, ne se croie pas dispensé du respect et de l'attachement, et ne contriste pas leurs vieux jours, comme Esaü, en introduisant dans leur maison une femme qui leur soit désagréable.

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est s'y

présenter avec les dispositions qu'il commande, c'est-à-dire, avec une âme pure et exempte de péché. Le mariage est un sacrement des vivans, et non des morts; il ne confère pas la grâce de justification, il la suppose. A peine cette vérité si essentielle est-elle connue; elle paroît au moins presque universellement négligée. On se prépare avec quelque soin aux autres sacremens; on n'oseroit se présenter au sacrement de la table sainte ou à celui qui confère le Saint-Esprit, sans s'être purifié dans les eaux de la pénitence; mais il semble que le sacrement de mariage ne soit pas saint comme les autres, n'ait pas été institué par Jésus-Christ comme les autres, n'ait pas la vertu de donner la grâce comme les autres. Peut-on espérer de recevoir ces grâces du sacrement, quand on s'en est rendu indigne? C'est, n'en doutons pas, la malédiction qu'on attire sur son union par le péché, dans lequel on la contracte, qui cause tant d'unions désastreuses. Doit-on s'étonner qu'un mariage continue dans le crime, quand il a commencé par la profanation?

Appeler Jésus-Christ à ses noces, c'est les célébrer avec la décence et la pureté qu'exige sa présence. Dans le temple, et sous la main du prêtre qui les bénit, les époux doivent, bannissant de leur esprit toutes les idées profanes, se pénétrer du recueillement et de la ferveur que demandent la dignité et l'importance du sacre-

ment qu'ils reçoivent. Et ceux qui assistent à cette auguste cérémonie ont aussi leurs obligations. Elles sont d'abord de s'y tenir dans la gravité, le respect et la dévotion dus, et au lieu où ils sont, et au sacrement qui s'y confère; et ensuite d'implorer avec ardeur la bonté céleste pour les nouveaux époux; de seconder par leurs prières celles qu'adresse pour eux le ministre sacré, et d'attirer par leurs vœux l'abondance des grâces que fait descendre la bénédiction sacerdotale. Hors de l'Eglise, dans le cours de cette journée, il n'est pas défendu sans doute de se livrer aux doux épanchemens d'une joie innocente, à laquelle invite le rapprochement de deux familles auparavant étrangères l'une à l'autre. Jésus-Christ, par sa présence, consacre aujourd'hui les fêtes et les repas que l'usage de toutes les nations autorise dans le jour du mariage; mais sa présence invisible doit bannir des noces chrétiennes tout ce qui seroit capable d'en souiller la sainteté, et les paroles grossières et équivoques, et les chansons impures, et les danses déshonnêtes, et les excès de l'intempérance. La joie que Jésus-Christ permet, est celle qui naît de l'innocence de l'âme, et non celle qui la corrompt. Il daigne, comme aux noces de Cana, prendre part à l'une, il punit sévèrement l'autre.

Il ne suffit pas d'avoir appelé Jésus-Christ à ses noces : des époux chrétiens doivent s'occu-

per de le retenir continuellement avec eux ; sa présence leur sera nécessaire tant que durera l'engagement qu'ils contractent. Le mariage n'est pas seulement une action de la vie, il en est un état ; et cet état, que les époux embrassent pour toute la suite de leurs jours, ouvre devant eux une nouvelle carrière de devoirs à parcourir. Jusque-là, isolés au sein de leur famille, ils n'ont eu à s'occuper que de leur propre conduite ; la docilité envers leurs parens étoit le premier de leurs devoirs, les instruisoit de tous les autres, et leur en facilitoit la pratique. Le sacrement qu'ils viennent de recevoir les élève à un nouveau rang ; ils ne sont plus les enfans de leurs familles ; ils vont à leur tour en devenir des chefs ; ils ont quitté leur existence solitaire ; ils vivront désormais dans la société qu'ils se sont donnée, avec laquelle ils ne font plus qu'une même chair ; ils revivront dans les fruits de leur union. De là ressortent deux relations essentielles qu'ils ont acquises, deux sortes d'obligations qu'ils se sont imposées ; les unes entre eux, les autres envers leurs enfans.

Les devoirs des époux, dans le cours de leur mariage, sont les conséquences naturelles des motifs qui ont dû les y engager. Le premier dut être de se donner une société qui les soulageât continuellement dans leurs peines, dans leurs travaux, dans leurs chagrins. Il doivent donc d'abord éviter avec un soin extrême tout ce qui pourroit altérer

leur précieuse union, et ensuite s'occuper, avec une tendre sollicitude, de tout ce qui peut contribuer à la maintenir. Que l'Apôtre nous donne une grande et noble idée de cette union, quand il la compare à celle qui est entre Jésus-Christ et son Eglise (1) ! Qu'il rend les devoirs qu'elle impose vénérables, en les faisant découler de cette auguste comparaison ! Comme l'Eglise est soumise à son divin époux, ainsi doivent l'être les épouses à leurs maris (2). Femmes chrétiennes, ne murmurez pas de ce précepte. L'autorité à laquelle il vous soumet est bien douce : c'est l'amour conjugal qui seul a droit de l'exercer. Epoux, ajoute aussitôt l'Apôtre, chérissez vos femmes. Et quelle est la règle, quelle est la mesure de cet amour ? c'est celui que Jésus-Christ porte à son Eglise, et qu'il a poussé jusqu'à se sacrifier lui-même pour elle (3). Admirable accord de pouvoirs et de devoirs, qui balance les uns par les autres, qui compense les droits de la force par les avantages de la beauté, qui réprime l'abus de l'autorité par l'amour, qui préserve du danger de la séduction par la subordination ! Une autorité qui décide est nécessaire à toute société; si elle se trouvoit ajoutée à l'em-

(1) Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ. *Ephes*, v. 32.

(2) Sed sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus. *Ibid.* v. 24.

(3) Viri diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro eâ. *Ibid.* 25.

pire si puissant de la douceur et de la grâce, dont l'Auteur de la nature avoit déjà doué la femme, quelle immense supériorité ne lui auroit-elle pas attribuée? et quel contre-poids auroit pu lui être donné? Placée dans l'homme, elle en trouve un tout formé; le suprême Législateur tempère la puissance qu'il lui confère, par la condescendance qu'il lui inspire.

En donnant pour exemple de la tendresse conjugale, celle que Jésus-Christ ressent pour son Eglise, l'Apôtre nous montre l'ardeur qui doit la sanctifier. Epoux chrétiens, vous ne pouvez pas sans doute atteindre à la perfection de ce divin Modèle; la foiblessse de votre nature, la triste influence de vos sens, vous retiendront toujours bien loin de lui : mais vous devez constamment vous le proposer, pour en approcher autant que vous le pourrez; et c'est toujours la suite du raisonnement et des préceptes du grand Apôtre. Voyez comment Jésus-Christ protége, défend, nourrit, soutient, anime continuellement son Eglise : c'est ce que vous devez à la personne que vous êtes tenus d'aimer eomme votre propre corps. En la chérissant, c'est vous-mêmes que vous chérissez, puisque vous ne faites plus avec elle qu'une seule chair, et que vous êtes devenus une partie d'elle-même (1).

(1) Ita et viri diligere debent uxores suas ut corpora sua. Qui suam uxorem diligit, seipsum diligit. Nemo enim unquàm carnem suam odio habuit; sed nutrit et fovet eam

Considérez aussi comme Jésus-Christ a sanctifié l'Eglise, et l'a fait paraître brillante de gloire, n'ayant ni tache ni défaut, mais sainte et exempte de toutes imperfections (1) : c'est encore là un de vos devoirs communs, votre sanctification réciproque. Plus est vive votre tendresse, plus elle doit vous faire désirer l'un à l'autre votre bien suprême, vous porter conjointement vers Dieu, vous exciter mutuellement par vos vœux, par vos conseils, par vos soins, à la pratique constante de toutes les vertus. Ainsi, l'amour conjugal est d'autant plus religieux qu'il est plus tendre; et réciproquement en devenant religieux, il en est plus tendre encore; en le consacrant, la religion l'épure; en l'animant, elle l'éclaire. La femme vertueuse, dit le même apôtre, est la sanctification de son époux; et le mari chrétien, le salut de son épouse (2). Combien de fois n'a-t-on pas vu les prières ferventes, les douces exhortations, les exemples engageans d'une femme pieuse, ramener un mari de ses égaremens, et rendre à Dieu cette âme

sicut et Christus Ecclesiam : quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus. *Ad Ephes.* v. 28, 29, 30.

(1) Seipsum tradidit pro eâ, ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, neque rugam, aut aliquid hujus modi, sed ut sit sancta et immaculâta. *Ibid.* 25, 26 *et* 27.

(2) Sanctificatus est enim vir infidelis per mulierem fidelem, et sanctificata est mulier infidelis per virum fidelem. 1. *Cor.* VII 14.

chérie? Et quelle heureuse consolation n'étoit-ce pas pour son cœur, de voir cet effet si précieux de sa tendresse, et de recueillir ce prix si relevé de ses vertus.

Il ne faut pas croire que cet état, institué pour faire le bonheur de l'homme sur la terre, le préserve de toutes les peines, de tous les chagrins : il a lui-même ses traverses, ses contradictions, ses douleurs. La grâce sacramentale n'en dispense pas, mais elle les modère; elle entretient l'union par le double effet de réprimer ce qui l'altère, et de ne pas s'en offenser; elle est à la fois une grâce de force pour se corriger de ses défauts qui aliènent les cœurs, et une grâce de résignation pour supporter ceux d'autrui. Epoux, qui vous lamentez des humeurs, des aigreurs, des caprices, des jalousies, des violences de l'objet dont vous espériez votre bonheur; qui détestez le joug auquel vous êtes inséparablement attaché avec lui; considérez qu'il n'y a point d'être sans défauts; que vous avez les vôtres, qu'il faut bien aussi que l'on supporte; que toute autre union vous en auroit peut-être fait rencontrer de plus fâcheux encore : considérez qu'au lieu de remédier à vos maux, votre impatience et votre colère ne font que les irriter; que la douceur et la patience sont les moyens les plus propres, et avec le temps, les moyens presque infaillibles de corriger les humeurs rebelles, d'adoucir les caractères durs, de calmer

les passions emportées. Et si ces considérations de votre bonheur temporel ne suffisent pas, élevez-vous à des contemplations plus hautes : considérez qu'entre les œuvres méritoires, il n'en est pas qui soit plus agréable à Dieu, que la résignation aux chagrins domestiques; et que de toutes les croix de cette vie, il n'y en a point de plus avantageuses pour nous, que celles qu'il nous a choisies. Allez au pied de la sienne apprendre à les porter, et lui demander la grâce de n'en être pas abattu.

Le devoir le plus essentiel des époux, l'objet direct de leur engagement, est la fidélité conjugale. Tel est le mérite éminent de cette précieuse vertu, que les libertins mêmes qui la violent, sont forcés malgré eux de la respecter. Etranges contradictions dans les jugemens du monde corrompu! Il rit de la vertu, mais il estime ceux qui la pratiquent; il caresse le vice, et méprise ceux qui s'en souillent. La vertu conjugale est sur cette terre, comme une souveraine détrônée, à qui il reste peu de sujets fidèles, mais qui a conservé tous ses honneurs : sa puissance est abattue, sa majesté se soutient encore; elle n'est plus obéie, mais elle est toujours révérée, même des rebelles. Ah! que les épouses égarées, qui auroient le malheur de n'être pas arrêtées par le remords du parjure, et par la terreur d'un Dieu vengeur de l'engagement pris avec lui, considèrent, au moins sur le bord

du crime, et au moment de s'y précipiter, les suites déplorables auxquelles elles vont se dévouer; qu'elles entendent d'avance retentir à leurs oreilles les sarcasmes et les railleries du public; qu'elles envisagent dans l'avenir les reproches et le mépris de leurs enfans, honteux de devoir le jour à leurs foiblesses; qu'elles contemplent tous les maux qu'a suscités l'adultère dans le monde, toutes les querelles des ménages, toutes les divisions des familles, tous les troubles de la société, dont ce crime si commun et si odieux a été dans tous les temps la funeste cause.

Lorsque Dieu, bénissant votre union, vous en aura fait recueillir les fruits dans les enfans auxquels vous aurez donné le jour, alors s'ouvriront de nouvelles relations, et commenceront de nouveaux devoirs. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des obligations qu'impose l'état paternel; mais des parens instruits de leur religion, doivent se pénétrer du principe, que leur première, leur principale, leur essentielle obligation envers leurs enfans, est de les instruire et de les former à la piété; et cependant c'est la plus méconnue et la plus négligée. On s'occupe avec attention du physique de ses enfans, de leur constitution, de leur santé; c'est la nature qui y porte : on les forme avec soin aux usages, aux manières, aux grâces du monde; c'est la vanité qui y engage : on les pousse avec ar-

deur aux emplois, aux honneurs, aux dignités; c'est l'ambition qui y excite : mais ce que la religion commande, est presque entièrement oublié. Et cependant, parens aveugles, qui négligez ce premier de vos devoirs, que sert à vos enfans la vie que vous leur avez donnée, si elle ne les conduit pas à cette autre vie où la félicité les attend? N'est-ce pas le présent le plus perfide, le plus cruel, s'il doit être le principe de leur malheur éternel? Et vous-mêmes, vous n'échapperez pas à la punition de cette prévarication; peut-être même commencerez-vous à la recevoir dès ce monde, par leur ingratitude que vous éprouverez, par leurs vices dont vous serez témoins. Combien de mères désolées se sont écriées comme Rebecca, mais avec bien plus de justice encore, puisqu'elles étoient les causes de leur malheur : si ce devoit être là le but de mes désirs et l'effet de mes soins, pourquoi falloit-il que je devinsse mère (1)?

Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Ce n'est pas tout d'inviter Jésus-Christ à ses noces, il faut encore y appeler sa mère; c'est même principalement par son intercession que nous pouvons espérer qu'il s'y rendra. Et dans toutes les actions de la vie, son assistance nous étant nécessaire, c'est une pratique singulièrement utile de l'im-

(1) Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere? *Genes.* XXV. 22.

plorer par l'entremise de sa mère. Pécheurs, qui gémissez sous le poids de vos iniquités, et qui soupirez après votre délivrance, adressez-vous à Marie; elle est votre refuge : affligés, qui cherchez du soulagement aux maux qui vous accablent, recourez à Marie; elle est votre consolation : malades, qui désirez la guérison de vos douloureuses infirmités, invoquez Marie; elle est votre salut : justes, qui poursuivez par vos vœux le don de la persévérance, demandez-le à Marie; elle est la reine de tous les saints. La foi, qui nous apprend à invoquer les saints, ne nous enseigne-t-elle pas à plus forte raison à adresser nos vœux à celle qui, élevée au-dessus de tous les saints, est la plus puissante et la plus bienfaisante de tous? Que lui manque-t-il, c'est le raisonnement que font les saints Pères, de tout ce qui peut affermir notre confiance? Au faîte de la gloire, auroit-elle perdu son pouvoir? Le prix de ses incomparables vertus seroit-il d'avoir moins de crédit auprès de Dieu? N'est-elle pas toujours la mère du Verbe éternel? toujours l'objet de sa tendresse et de ses complaisances? Celui qui sur la terre fut soumis à ses ordres, rejettera-t-il dans le ciel ses prières? Craindrions-nous qu'au sein de la félicité, elle nous eût oubliés, et que le sentiment de sa gloire l'eût rendue insensible à nos intérêts? Non, la tendre charité de Marie, en se couronnant, ne s'est point affoiblie. Mère de Jésus-Christ, elle

est aussi la nôtre; elle l'est devenue par l'adoption que Jésus-Christ a faite de nous pour ses frères : elle est la mère de la grâce, la mère de la miséricorde; ce sont les titres que lui donne l'Eglise. Nous la voyons dans l'Evangile de ce jour, non seulement se rendre aux désirs des époux qui l'avoient invitée, mais les prévenir; elle n'attend pas qu'on l'avertisse du besoin, elle est la première à s'en apercevoir; il n'est pas nécessaire de la prier, c'est elle qui s'occupe d'apporter le remède; elle sollicite auprès de son fils un miracle, et dans une circonstance qui sembloit ne pas exiger qu'il déployât sa toute-puissance : il ne s'agit pas de rendre un fils à sa mère, d'arracher une victime à la mort, de chasser du sein d'un infirme le mal opiniâtre qui le tourmente; mais c'est Marie qui demande ce prodige, et il est opéré; elle le demande avec respect, mais avec confiance; elle ne témoigne ni empressement ni inquiétude : elle se contente d'exposer le fait, sûre de la complaisance de son fils. Ainsi du haut du ciel, cette mère de bonté a les yeux continuellement ouverts sur nos besoins. Combien de malheurs elle écarte de nous, que nous n'avons pas prévus! De combien de dangers elle nous préserve, que nous n'avons pas craints! Combien de grâces elle fait descendre sur nous, que nous n'avons pas demandées! Si elle prévient nos sollicitations, combien plus doit-elle les exaucer? Si nous la voyons pour-

voir avec une bonté si compatissante à un besoin qui n'étoit pas essentiel, à plus forte raison devons-nous espérer qu'elle daignera s'occuper de nos nécessités. Elle recevra nos vœux, les portera à son divin Fils, et y joindra son intercession si efficace ; ils deviendront les siens en passant par elle, et en se mêlant à ses prières. Et quel poids n'auront pas auprès du Fils des supplications qui seront celles de sa mère ! Ce sont ces considérations et les épreuves réitérées de la protection de Marie, qui ont engagé l'Eglise à lui rendre dans tous les temps un culte particulier, non pas semblable à celui de Dieu, comme l'hérésie l'en accuse : ce seroit une impiété, et Marie s'offenseroit de pareils hommages : mais un culte distingué et supérieur à celui de tous les saints. Voyez combien de fêtes instituées en son honneur, combien de temples dédiés sous son invocation ; et vous n'en trouverez pas un où il n'y ait un autel spécialement consacré à l'honorer : combien de pratiques pieuses instituées pour rappeler les fidèles à la dévotion envers cette Reine du ciel et de la terre. Et quand nous voyons la piété se bannir du monde, la foi même s'éteindre, et le peu qui en reste languir ; quand l'incrédulité audacieuse s'érige en principe, et se forme une domination, n'est-ce pas le temps de ranimer ce culte si salutaire, de recourir à cette protection si efficace, et de conjurer celle à qui tant d'infortunés ont dû le

soulagement de leurs peines, la délivrance de leurs périls, de faire cesser les maux affreux dont l'Eglise est affligée, et de la retirer des épouvantables dangers qui la menacent.

Jésus lui répondit : Femme, que vous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue. Sa Mère dit à ceux qui servoient : Faites tout ce qu'il vous dira. La réponse de ce Fils si soumis à sa mère, si tendre pour elle, a de quoi nous surprendre. Il prend avec elle un ton de sévérité qui semble contraster avec ses sentimens. Les interprètes ont expliqué ces paroles de diverses manières : plusieurs même les entendent dans un sens différent du nôtre. Il nous paroît que Jésus-Christ nous donne ici, dans la personne de sa Mère, l'instruction de ne solliciter sa bonté toute-puissante que pour des objets qui en soient dignes. Combien de fois nous est-il arrivé d'importuner la miséricorde suprême, par des sollicitations indécentes, pour des objets inutiles ou même dangereux. Nous trouverons peut-être en nous examinant avec attention, que les seules prières faites avec ferveur, sont celles qui sollicitent les faveurs temporelles; et que les biens spirituels, les seuls véritables, les seuls exempts de danger, nous les demandons avec tiédeur, et presque sans désir de les obtenir. Nous nous affligeons, nous nous étonnons même quelquefois de ne pas recevoir l'objet de nos vœux indiscrets; nous n'entendons pas

la réponse qu'y fait Jésus-Christ : *Que vous importe à vous et à moi?* En deviendrez-vous meilleurs ? en serai-je mieux servi ?

Cette réponse de Jésus-Christ n'étoit pas un refus, puisque immédiatement après, quoique l'heure de se manifester par des miracles ne fût pas encore arrivée, il l'avance à la considération de sa mère, et opère le prodige qu'elle désirait. Marie ne s'y méprit pas; sans s'étonner, sans se décourager, sûre de son crédit, certaine que sa demande étoit exaucée, elle appelle les serviteurs, et leur ordonne de faire tout ce que leur dira son fils. Ce qu'elle dit ici aux serviteurs du festin, elle le répète à tous les siens : *Faites ce qu'il vous dira;* exécutez ses commandemens; observez sa loi, et venez alors m'offrir vos vœux, sûrs que je les ferai agréer, et qu'ils obtiendront leur effet. C'est un aveuglement funeste, et cependant il n'est que trop commun, d'imaginer que le service de Marie nous dispense des devoirs auxquels il devroit au contraire nous engager. On espère, au moyen de quelques pratiques d'une dévotion peu éclairée envers la mère, devenir quitte des obligations essentielles envers le fils. On croit que sous la main tutélaire de Marie, on n'a plus à craindre aucun danger, plus à éviter aucune occasion, plus à réformer aucune habitude, plus à expier aucun péché. On se flatte que revêtu de ses livrées, on est à couvert des arrêts de la justice divine

et des foudres du ciel. Le serviteur de Marie ne périra point; saint Bernard l'a dit, et nous le répétons après lui avec une entière confiance: mais le serviteur de Marie n'est pas celui qui se contente de lui adresser quelques vaines prières; c'est celui qui la sert comme elle doit, comme elle veut être servie. C'est une idée bien injurieuse à cette mère de sainteté, de prétendre autoriser de son appui la tiédeur, le relâchement, la prévarication, le désordre; c'est vouloir en faire la protectrice, et en quelque sorte la complice de ses fautes. Observons cependant que le pécheur lui-même peut avec succès, jusque dans l'abîme de ses désordres, implorer sa puissante médiation; mais c'est pour s'en retirer, et non pour y rester plongé. Elle écoutera ses vœux inspirés par le désir de rompre ses liens, elle repoussera ceux que formeroit un criminel attachement; elle le soutiendra dans la carrière de la pénitence, elle le livrera à lui-même dans celle du crime.

Il y avoit là six grands vases de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, dont chacun contenoit deux ou trois mesures. Jésus leur dit: Emplissez les vases d'eau; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta: Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel; et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau qui étoit changée en vin, ne sachant d'où venoit ce vin, quoi-

que les serviteurs qui avoient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, on donne du moindre ; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. En opérant ce premier miracle, Jésus-Christ le constate, et le rend incontestable. C'est par les serviteurs du festin qu'il fait verser l'eau dans les urnes ; ils savent à n'en pas douter, quelle est la chose qu'ils vont chercher, et dont ils emplissent les vases. Une assemblée nombreuse a les yeux ouverts sur ce qui va se passer ; tous les assistans sont physiquement convaincus que c'est de l'eau qu'on verse ; tous ensuite voient le vin et en goûtent. Et ce changement prodigieux n'a pas coûté un effort à Jésus : il n'a pas fait une prière, pas un seul mouvement ; il n'a pas même ordonné à l'eau de se changer : elle a entendu l'acte de sa volonté, et a obéi. Il est impossible de dissimuler le fait, et d'en méconnoître l'auteur. De ce moment commence cette suite non interrompue de prodiges qui ont fondé la religion, et converti l'univers.

Considérons l'admirable rapport de ce premier miracle, par lequel Jésus-Christ ouvre sa carrière, avec celui par lequel il la terminera, lorsqu'au moment de consommer son ministère, et de couronner par sa mort les merveilles de sa vie, il instituera l'auguste sacrement, monu-

ment perpétuel de son amour, et changera le pain en son corps, et le vin en son sang. Pour rappeler à la vraie foi les hérétiques qui osent contester sa présence dans l'eucharistie, nous leur disons ce que disait un père de l'Eglise aux fidèles de son siècle pour les y confirmer : Vous ne pouvez vous refuser à l'évidence du miracle de Cana; vous croyez avec nous que par le seul acte de sa volonté, Jésus-Christ y a opéré la transmutation de l'eau en vin; et vous refuseriez de croire à sa parole, quand il vous dit que le vin est devenu son sang (1)! Etoit-il moins puissant dans un temps que dans un autre? ou est-il moins croyable quand il nous révèle le second de ces prodiges, que quand il nous fait connoître le premier? Quelle difficulté peut éprouver la foi pour se soumettre à l'un, quand elle a reconnu l'autre? Si Jésus-Christ a fait tant de miracles sensibles et palpables, n'est-ce pas pour que nous crussions sans hésiter les vérités qui échappent à nos sens, et qui surpassent notre raison?

Quelques interprètes ont vu dans le discours du maître d'hôtel à l'époux, une allégorie de ce

(1) Aquam olim in vinum, quod sanguini affine est, in Canâ Galilcæ transmutavit : et eum, parùm dignum existimabimus cui credamus, cùm vinum in sanguinem transmutavit ?..... Quarè cum omni persuasione tanquàm corpus et sanguinem Christi (illa) sumamus. Nam in figurâ panis datur tibi corpus, et in figurâ vini datur tibi sanguis. *Cyrill. Hierosol. Cateches.* 22.

qui se passe au banquet spirituel de Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans le cours de la conduite chrétienne. Le vin le plus fort et le meilleur que l'on sert pour l'ordinaire au commencement du repas, est l'image de la ferveur plus grande, dont sont communément animés ceux qui commencent à se donner à Dieu. Alors on est plein d'ardeur, on multiplie les saintes pratiques, on s'en acquitte avec zèle. Mais il n'est que trop commun que le vin moins bon vienne ensuite; et c'est ce qui arrive au festin où on n'a pas soin de conserver la présence continuelle de Jésus-Christ. On croit, à raison même du temps que l'on a employé à son service, avoir droit à des précautions moins sévères; on se permet moins de vigilance sur ses pensées, moins de circonspection dans ses paroles, moins de réserve dans ses démarches; insensiblement la dissipation trouble le recueillement; la tiédeur refroidit la piété; on perd le goût du bien spirituel sans qu'on s'en soit même aperçu, et on ne sent plus la différence du vin auquel on trouvait tant de saveur, et que l'on goûtait avec délices, et du vin foible et éventé que l'on trouve même maintenant peut-être meilleur. Mais au banquet où Jésus-Christ préside, non seulement le vin ne s'affoiblit pas, mais il se fortifie et s'améliore. L'âme qui, pénétrée de Dieu, ne s'en écarte jamais, en s'avançant dans les exercices de la piété, s'y affermit davantage. Plus elle se per-

fectionne, plus elle devient humble; plus elle acquiert de forces, plus elle s'en défie; plus elle remporte de victoires sur elle-même, plus elle se redoute : à mesure qu'elle reçoit des grâces, elle en sent plus vivement la nécessité, les sollicite plus ardemment, les mérite plus fortement, les recueille plus abondamment; jusqu'à ce qu'à force d'en recevoir, et d'y correspondre, elle parvienne à la dernière, à la plus précieuse, qui couronne toutes les autres.

Ce fut là le premier miracle de Jésus. Il le fit à Cana en Galilée; et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. Il est aisé de juger quels furent l'étonnement et l'admiration des assistans, à la vue d'un prodige aussi éclatant; c'étoit la première fois que Jésus-Christ daignoit manifester sa toute-puissance, et ils n'étoient pas encore accoutumés à ces merveilles qui sortirent depuis de tous ses pas, et dont il remplit le cours de sa carrière. L'évangéliste remarque que ses disciples crurent en lui. Ils avoient déjà commencé à y croire, puisqu'ils s'étoient attachés à sa personne; mais leur foi étoit encore foible, peut-être même incertaine; ce miracle la fortifia, la rendit plus vive et plus assurée. Nous connoissons non seulement ce premier miracle, mais un grand nombre de ceux qu'a opérés la puissance du divin Sauveur, et notre foi n'est-elle pas encore bien lâche et bien chancelante? Nous les lisons, mais nous

n'en sommes pas frappés; nous ne manquons pas de foi, mais nous n'en sommes pas pénétrés; il semble que ces grandes vérités ne fassent qu'effleurer notre âme, et qu'éprouvant une résistance qui leur en ferme l'entrée, elles restent à la surface. Nous sommes, après la connoissance des prodiges du Sauveur, ce qu'étoient ses disciples avant de les avoir vus. Nous attestons notre foi par nos paroles, et nous la démentons par nos œuvres : funeste, mais bien commune inconséquence de croire en Dieu, et de ne pas le servir; d'être persuadé de la vérité de ses récompenses sans les désirer, et de ses châtimens sans les craindre! Si nous ne savons pas être chrétiens, soyons au moins raisonnables; accordons notre pratique à nos maximes, et que notre conduite étant la conséquence de notre croyance, devienne le principe de notre bonheur éternel.

ÉVANGILE

DU TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jésus-Christ guérit un lépreux et le domestique d'un centenier.

Jésus étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse de peuple le suivit. Et en même temps un lépreux vint à lui, et l'adora, en lui disant : Seigneur, si vous le voulez, vous

pouvez me guérir. Jésus étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux; soyez guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie. Alors Jésus lui dit : gardez-vous de parler de ceci à personne; mais allez vous présenter au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, pour que cela leur serve de témoignage. Lorsqu'il fut entré dans Capharnaüm, un centenier s'approcha de lui, et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie, dont il est fort tourmenté. Jésus lui dit : J'irai, et je le guérirai. Le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : Allez, et il va; venez, et il vient; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait. Jésus l'entendant, resta dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivoient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une aussi grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Jésus dit ensuite au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri. (*Matth.* VIII, 1—13).

EXPLICATION.

Jésus étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse de peuple le suivit. Et en même temps un lépreux vint à lui. Jésus-Christ, en parcourant sa carrière, imprimoit sur tous ses pas, les traces de sa puissance et de sa bonté. Presque toutes ses actions étoient des miracles, et ses miracles des bienfaits. C'étoit principalement sur les infirmités humaines qu'il exerçoit ce pouvoir souverain, auquel toute la nature obéissoit, et les historiens sacrés de sa vie remarquent que de toutes parts les malades accouroient en foule, et s'empressoient de le toucher, assurés d'être guéris par la vertu qui sortoit de lui (1). Outre le principe de bonté et de miséricorde qui caractérisoit toutes ses actions, il avoit encore un motif particulier pour opérer ces admirables guérisons. Elles étoient l'emblème des guérisons non moins miraculeuses qu'il étoit venu opérer dans les âmes, et qui étoient l'objet principal de sa mission. Toutes

(1) Et dixit discipulis suis ut navicula sibi deserviret propter turbam, nè comprimerent eum. Multos enim sanabat, ita ut irruerent in eum, ut illum tangerent quotquot habebant plagas. *Marc.* III. 9 *et* 10.

Et multitudo copiosa plebis ab omni Judæâ, et Jerusalem, et maritima, et Tyri, et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere; quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. *Luc.* VI. 17, 18 *et* 19.

les maladies corporelles figurent dans leurs effets, quelques-uns des effets de la maladie spirituelle qui est le péché; mais aucune ne le représente d'nne manière plus formelle que la lèpre, dont Jésus-Christ fait ici l'objet de sa charité. La lèpre est une corruption de la masse du sang; le péché est de même une corruption du cœur : la lèpre couvre le corps d'une humeur sale et infecte, le rend hideux et difforme; le péché défigure l'âme en la couvrant de souillures, et effaçant en elle l'image de Dieu, en fait un objet d'horreur : la lèpre est un mal qui se gagne par la communication; le péché n'est-il pas aussi contagieux, et ne se propage-t-il pas par le commerce de ceux qui en sont infectés? En conséquence, la lèpre faisoit exclure de la société des hommes sains, ceux qui en étoient attaqués; le péché éloigne les justes, et les engage à se séparer des vicieux pour n'en être pas gâtés. La contagion du péché est même plus funeste que celle de la lèpre, parce qu'elle se communique à ceux qui sont déjà pécheurs, et que sa communication augmente encore le mal, et le rend plus grave. Considérons, dans la guérison du lépreux de cet évangile, la guérison de la lèpre spirituelle dont nous sommes chargés. Etudions dans l'action de cet homme, comment elle s'obtient, et dans celle de Jésus-Christ, comment il l'accorde.

Le lépreux venant à Jésus pour être guéri de

son humiliante infirmité, est un modèle de l'empressement avec lequel nous devons aller à lui pour être guéris et délivrés de la nôtre. Mais plus nous aurions besoin de recourir à lui, plus nous nous en éloignons. Les temples désertés, les tribunaux sacrés abandonnés, les sacremens négligés, les prières omises, voilà les effets constans du péché. Chargés de notre hideuse lèpre, loin de désirer, nous craignons d'en être délivrés, loin de faire des démarches pour en être guéris, nous l'augmentons sans cesse par nos rechutes. Pécheurs, non seulement vous n'allez pas vers le médecin de vos âmes, mais lui-même vient souvent à vous, et vous le rejetez. Ces remords salutaires qu'il vous inspire, ces pieux mouvemens qu'il vous suggère, ces bons exemples qu'il met sous vos yeux, ces exhortations, et publiques et privées, qu'il vous fait adresser; ces maladies, ces afflictions qu'il vous envoie; ces morts soudaines dont il vous environne; ce sont autant de visites que Jésus-Christ daigne vous faire; et vous ne le recevez pas, et vous fermez les yeux pour ne pas le voir, et vous repoussez loin de vous, comme un censeur incommode, ce bienfaiteur indulgent qui vient vous apporter le salut.

Il l'adora, en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Le lépreux commence par se prosterner devant Jésus; et c'est dans cette posture, témoignage de la pro-

fonde humiliation de son cœur, qu'il se présente à ses yeux. Combien de pécheurs, s'ils viennent quelquefois par coutume, par convenance, par tout autre motif se montrer dans le temple du Seigneur, daignent à peine fléchir le genou; et dans la fierté de leur attitude, dans l'effronterie de leurs regards, dans la hauteur de leur ton, dans la familiarité de leurs discours, étalent dans le sanctuaire, en présence du Dieu qui y réside, une arrogance qu'ils rougiroient de faire paroître parmi leurs sociétés, et dans leurs maisons! Pour quelques publicains pénitens qui frappent leur poitrine en implorant la miséricorde, combien d'audacieux pharisiens, le front levé, insultent encore la justice, après l'avoir offensée. N'as-tu pas vu, dit le Seigneur à son prophète, Achab humilié devant moi? Puisqu'il s'est humilié pour moi, je détournerai de sa personne les fléaux qu'il avoit mérités (1). Il est prêt à dire pour nous la même chose. Son bras, suspendu sur nos têtes, peut encore être désarmé par notre humiliation, mais par une humiliation sincère. Antiochus, frappé par la main divine, s'humilie en vain, parce qu'il ne s'humilie qu'en apparence, et que ses discours, arrachés par la crainte de la mort présente, ne sont pas l'expression d'un sentiment religieux.

(1) Nonnè vidisti humiliatum Achab coram me? Quia igitur humiliatus est meî causâ, non inducam malum in diebus ejus. III. *Reg.* XXI. 29.

En vain vous prosternerez-vous de même devant le Seigneur; en vain lui adresserez-vous les prières les plus soumises, si vous conservez dans le cœur la même arrogance. L'humiliation extérieure n'est que le signe de celle de l'âme, dont elle tire son prix. Si on l'en sépare, ce n'est plus qu'une hypocrisie, qu'un simulacre de pénitence, plus propre à irriter Dieu qu'à l'apaiser.

Ce n'étoit pas là l'humiliation du lépreux de notre évangile; et la prière qu'il adresse à Jésus-Christ le montre bien clairement. Elle est courte; mais combien de sentimens elle renferme! Et la foi la plus absolue dans la souveraine puissance, et la confiance la plus entière dans la bonté infinie, et l'aveu que la guérison ne lui est pas due, et la crainte de n'en être pas digne. Cette homme espère tout de Jésus-Christ, et craint tout de lui-même. Et voilà les sentimens dans lesquels nous devons nous approcher du tribunal sacré : en contemplant la puissance et la miséricorde infinie de notre Juge, pour ne pas tomber dans le désespoir; en considérant l'énormité de nos offenses et la disproportion de notre repentir, pour ne pas nous laisser emporter par la présomption. L'un nous éloigneroit de la pénitence; l'autre la rendroit vaine et infructueuse. L'un ou l'autre, en nous laissant tout le poids de nos péchés, nous chargeroit d'un péché de plus. Entre ces deux écueils, l'espérance et l'humilité nous dirigent, et nous

empêchent d'aller nous y briser. Comme dans l'ordre physique deux impulsions différentes donnent aux corps une direction mitoyenne ; de même dans la carrière de la pénitence, ces deux précieuses vertus, combinant leurs effets, conduisent l'âme, la poussent vers son but par une ligne qui leur est commune, et l'empêchent de s'écarter, soit de l'un, soit de l'autre côté. L'espérance nous y soutient ; l'humilité nous y guide : l'espérance nous présente le terme ; l'humilité nous le fait atteindre.

Jésus étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux ; soyez guéri. Et à l'instant sa lèpre fut guérie. Le lépreux avoit imploré la bonté et la puissance de Jésus : Jésus aussitôt manifeste l'une et l'autre. Il satisfait son désir sur-le-champ, et avec une tendre compassion. Il ne dédaigne pas de toucher cette chair sale et infecte, dont la vue seule inspiroit l'horreur. Quel est donc ce maître absolu qui opère les plus grandes merveilles, en disant : *Je le veux ?* C'est encore de la même manière qu'il opère dans l'ordre de la grâce. C'est la même autorité souveraine communiquée à ses ministres, qui dissipe la lèpre spirituelle. Le prêtre, dans le saint tribunal, n'est pas, quoi qu'en dise l'hérésie, un simple organe de la volonté céleste. Il opère, à l'exemple de Jésus-Christ, par la puissance dont il est revêtu. Sa fonction ne consiste pas à déclarer que les péchés sont remis ; il

les remet véritablement, comme le Sauveur guérissoit la lèpre. De même que Jésus-Christ disoit : *Je le veux, sois guéri;* de même son délégué dit : Je t'absous. C'est le même pouvoir suprême qui fait disparoître l'une et l'autre lèpre. C'est la même parole à laquelle obéissent les maladies du corps et celles de l'âme.

Alors Jésus lui dit : Gardez-vous de parler de ceci à personne; mais allez vous présenter au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, pour que cela leur serve de témoignage. Quel peut être le motif du divin Sauveur pour imposer silence au lépreux sur le bienfait qu'il vient de lui accorder? N'étoit-il pas utile que ces miracles fussent connus, et manifestassent la divinité de sa mission? Pouvoit-il espérer que celui qu'il venoit d'opérer à la vue d'une multitude seroit ignoré? C'étoit pour nous, pour notre instruction, qu'il montroit cette modestie. Il nous apprenoit en ce moment, par son exemple, ce dont ailleurs il nous instruit par ses leçons, l'éloignement de l'ostentation, et le soin que nous devons avoir de fuir les louanges. Il ne craignoit pas pour lui-même la séduction des éloges; mais il la craignoit pour nous, et il nous montroit à la prévenir. Il nous apprenoit à munir la piété, empressée de faire le bien, de l'humilité, soigneuse de le cacher; et à rendre nos bonnes actions plus précieuses devant Dieu, et moins dangereuses pour notre amour-propre

par le secret où nous les renfermons. Mais saint Marc observe que le lépreux ne se crut pas obligé au secret que lui avoit recommandé son Bienfaiteur; que sa reconnoissance, plus forte que son obéissance, publia partout le miracle dont il avoit été l'heureux objet; et que l'éclat fut si grand, que Jésus se vit obligé pendant quelque temps de se tenir hors de la ville, et dans des lieux écartés, pour éviter le trop grand concours des admirateurs qui cependant, jusque dans sa retraite, accouroient vers lui de toutes parts (1).

En ordonnant au lépreux le secret sur sa guérison, Jésus-Christ lui commande d'aller se présenter devant le prêtre pour la constater. Et nous avons sur cela deux observations importantes à faire.

En premier lieu, Jésus-Christ donne ici un exemple de la soumission que l'on doit à la loi. Les lépreux, exclus de tout commerce avec le public, tant que duroit leur contagion, ne pouvoient être rendus à la société qu'après leur guérison; et c'étoient les prêtres que la loi chargeoit de vérifier s'ils étoient véritablement guéris. Jésus commande en maître aux lois de la nature, et respecte en sujet soumis celles de

(1) At ille egressus cœpit prædicare, et diffamare sermonem, ita ut jam non posset manifestè introire in civitatem, sed foris in desertis locis esset, et conveniebant ad eum undiquè. *Marc.* 1. 45.

l'état. Il rend par un miracle la santé au lépreux; mais pour lui rendre les droits de citoyen, il le renvoie à l'autorité légitime. Il ne perd pas une occasion de distinguer les droits de Dieu de ceux du souverain, et d'ordonner de rendre à l'un et à l'autre ce qui lui est dû. Il établit l'ordre admirable des deux puissances, l'une spirituelle, et l'autre temporelle : toutes deux souveraines, mais jamais rivales; absolument indépendantes, sans être opposées; différentes dans leurs dépositaires, dans leurs objets, dans leurs moyens, et cependant s'aidant mutuellement, et se donnant une force réciproque. La religion fait de la soumission aux lois du souverain une obligation de conscience, sans acquérir aucune autorité, ni directe, ni indirecte sur ses lois; le souverain munit de la force extérieure les lois de la religion, et les fait exécuter, sans partager le pouvoir de les dicter : admirable concert qui n'existe que dans l'Eglise de Jésus-Christ, qui est essentiel à sa catholicité, et qui en fait la religion de tous les gouvernemens, comme elle l'est de tous les pays!

En second lieu, Jésus-Christ a donné aux prêtres de la nouvelle loi le pouvoir de connoître la lèpre spirituelle, comme la loi de Moïse attribuoit aux prêtres juifs la connoissance de la lèpre corporelle. La puissance des prêtres catholiques est même plus étendue, puisqu'ils sont non seulement les témoins, mais les minis-

tres de la guérison. Jésus-Christ dit donc à tous les pécheurs, comme au lépreux de cet évangile : Allez vous présenter au prêtre. Mais la lèpre de l'âme n'étant pas visible comme celle du corps, c'est à celui qui en est atteint à la faire connoître. Il lui est ordonné de se découvrir tout entier, sans déguisement, sans réserve, au médecin de son âme. Malheur à celui qui dans cette manifestation, useroit de dissimulation ou de réticence ! Non seulement sa honteuse maladie ne sera pas guérie, mais il l'aggravera encore; et aux souillures dont il est couvert, il en ajoutera une plus hideuse et plus infecte.

Le don prescrit par la loi aux lépreux qui avoient été guéris, et que Jésus-Christ ordonne à celui de notre évangile d'aller offrir, est l'emblème de la satisfaction, partie essentielle de la pénitence chrétienne. Dans le pardon qu'il accorde au pécheur, Dieu concilie les bienfaits de sa miséricorde et les droits de sa justice. La miséricorde remet à l'homme sa faute; la justice lui en fait subir une expiation : la miséricorde le délivre des supplices éternels; la justice y substitue une peine temporelle : la miséricorde le fait cesser d'être pécheur; la justice exige qu'il reste pénitent : dogme sacré, qu'ont professé tous les siècles de l'Eglise; dogme précieux qui détourne du péché, prévient les rechutes, réforme les habitudes, exerce aux bonnes œuvres, excite à la vigilance. Ils sont

perdus, ces salutaires effets, pour l'hérésie, qui en contestant la nécessité de la satisfaction, s'est privée de tous les biens qu'elle produit. Ainsi, à chaque article de foi que l'on abandonne, on sacrifie une multitude de principes moraux que la sagesse infinie y a inséparablement unis. Nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, sont les œuvres par lesquelles nous satisfaisons à la justice divine. Ce sont les dons que Jésus-Christ ordonne de présenter pour la guérison de notre lèpre.

Lorsqu'il fut entré dans Capharnaum, un centenier s'approcha de lui, et lui fit cette prière : Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie, dont il est fort tourmenté. Le centenier, que cet évangile nous présente à la suite du lépreux, fait éclater plusieurs vertus dignes de toute notre admiration, et qui lui méritent les éloges de Jésus-Christ.

Il témoigne d'abord une charité tendre pour son serviteur. Il vient implorer le Sauveur avec toute l'ardeur qu'il auroit pu mettre pour lui-même : qualité bien rare parmi les maîtres mondains, qui pour la plupart, considérant leurs domestiques comme une classe trop inférieure pour qu'il leur soit rien dû, s'imaginent être quittes de tout devoir envers eux quand ils leur ont payé leurs gages. Rien de plus commun dans le monde que les plaintes des maîtres envers leurs domestiques, et souvent rien de plus

injuste. Les reproches que vous leur faites, c'est souvent à vous-mêmes que vous devriez les adresser. Vous vous plaignez de leurs défauts : avez-vous fait ce que vous deviez pour les prévenir, pour les corriger? Les avez-vous fait aller aux instructions de l'Eglise? avez-vous eu soin qu'ils assistassent aux offices divins; qu'ils remplissent les devoirs de la religion, principe universel et fondement solide de la morale? Vous vous plaignez de leurs mœurs : c'est peut-être auprès de vous qu'ils les ont perdues. C'est en attendant la fin de vos spectacles, de vos jeux, de vos dissolutions, pendant des heures, quelquefois pendant des nuits entières, au milieu de sociétés corrompues, qu'ils se sont familiarisés avec le vice; c'est peut-être même seulement en vous regardant. Et vous leur imputez ce qui n'est que la suite de vos scandales. Vous vous plaignez de leur peu d'affection : en avez-vous pour eux? Et de quel droit prétendez-vous être aimés de ceux que vous n'aimez pas? Ils doivent au salaire que vous leur donnez leurs services, et rien de plus; mais l'attachement ne peut être que le prix de l'attachement. Les serviteurs sont pour l'ordinaire ce que leurs maîtres les font être. Et voyez leur différence dans les maisons édifiantes, et dans les maisons déréglées. Ils ne sont, et ils ne peuvent être pour leurs maîtres, que ce que leurs maîtres sont pour eux. Ayez pour eux le sentiment qui

anime le bon centenier. Aimez-lés, mais aimez-les chrétiennement. Ayez soin d'eux, et de leur âme autant que de leur corps. Faites-leur chérir par votre douceur les vertus que vous leur montrerez; c'est le moyen de les leur inspirer. Vous les rendrez ce qu'ils doivent être, en étant vous-mêmes tels que vous le devez.

Le centurion témoigne encore une confiance bien touchante dans la puissance et dans la bonté du Sauveur : il semble qu'il ne lui demande rien. Il se contente de lui exposer le triste état où languit son serviteur. Il connoît cette bienfaisance infinié à qui il suffit de présenter des maux, pour qu'elle s'empresse de les soulager. Et c'est là le sentiment qui doit nous conduire aux pieds de Jésus, et avec lequel nous devons lui exposer les infirmités, les langueurs, les plaies de notre âme. Croyons avec une foi ferme qu'il peut nous guérir. Soyons également assurés qu'il le veut. Sûrs de ses dispositions, ne craignons que les nôtres : c'est le seul obstacle qui puisse arrêter sa bonté.

Jésus lui dit : J'irai, et je le guérirai. Le centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Voici un admirable combat entre la bonté du Sauveur et l'humilité du centenier. C'est Jésus qui veut aller dans la maison du centurion, et c'est le centurion qui s'oppose

à cet excès d'honneur, qu'il ne croit pas mériter. Mais, comme le disent les saints Pères, plus il s'en déclare indigne, plus par là même il s'en rend digne; et son humilité, qui le porte à refuser de recevoir son Dieu dans sa maison, lui mérite le bienfait de le recevoir dans son cœur. L'Eglise admirant, d'après Jésus-Christ lui-même, ces belles paroles, nous les rappelle dans l'action la plus sainte de notre vie, au moment où nous allons recevoir au dedans de nous notre Dieu, réellement présent sous les espèces eucharistiques. Nous devons les répéter avec le prêtre, ces paroles consacrées par l'éloge de Jésus-Christ, et par l'usage de l'Eglise. Mais les répétons-nous avec le sentiment profond de la grandeur de Dieu et de notre néant; de sa sainteté et de notre corruption; de sa bonté et de notre ingratitude? Sentons-nous aussi vivement, non pas qu'il seroit juste en soi, car cela est au-dessus de notre nature, mais qu'il nous est possible, combien nous sommes indignes de l'honneur immense que va nous faire notre Dieu, nous, viles créatures, et ce qui est bien pis encore, nous, malheureux pécheurs, qui ne méritons que sa colère. En levant les yeux sur ce Dominateur suprême qui, descendu du trône de sa gloire, vient, par un incompréhensible miracle de sa puissance et de sa bonté, se renfermer dans de viles espèces pour s'unir et s'incorporer à nous, contemplons en esprit la mul-

titude d'esprits célestes répandus autour de lui, qui, dans un saint respect, prosternés, se couvrent de leurs ailes. Que sommes-nous auprès de ces esprits si parfaits et si purs? Et cependant nous allons recevoir un honneur qu'ils ne sont pas admis à partager.

Si nous étions pénétrés, comme nous devons l'être, de notre indignité, les paroles du centurion trouveroient leur application à un grand nombre de circonstances de notre vie. Combien d'occasions où nous devrions dire avec autant de sincérité, et avec plus de fondement encore que lui : *Je ne suis pas digne;* et où nous tenons effrontément le langage contraire! Qui voit-on dans le monde refuser une place, une dignité, parce qu'ils ne sont pas capables de les remplir? Disons la vérité tout entière : qui ne voit-on pas courir après les emplois et les honneurs, sans s'embarasser s'il en est ou s'il n'en est pas digne, sans craindre de s'avilir ensuite devant les hommes, et de se perdre devant Dieu? Sur la multitude de concurrens qui se disputent une place vacante, combien peu sont en état d'en exercer les fonctions! Et ce sont presque toujours les plus incapables qui se montrent les plus ardens. Le sanctuaire même n'a pas de barrière assez forte pour arrêter cette déplorable et funeste ambition. Les dignités sacrées sont poursuivies avec la même avidité, envahies avec la même audace que

les autres; par des hommes qui ont la conscience de n'être ni doués des talens, ni pourvus des connoissances, ni ornés des vertus qu'elles exigent. Chacun se rend hardiment le juge de ce qui lui est dû, prenant pour mesure de son mérite ses prétentions, et pour règle de son jugement ses désirs.

Car moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à l'un des soldats qui sont sous moi : Allez, et il va; venez, et il vient; et à mon serviteur : Faites cela, et il le fait. Le centenier exprime ici, d'une manière bien énergique, la haute idée qu'il a de Jésus-Christ et de sa puissance. Si lui-même qui n'est qu'un officier subalterne, exerce sur ses soldats et sur son serviteur une telle autorité, quel empire plus absolu Jésus ne doit-il pas avoir? et sur qui? sur la nature entière. Il reconnoît que ce maître tout-puissant n'a qu'un mot à dire, et que la maladie obéissante disparoîtra à sa voix.

Jésus l'entendant, resta dans l'admiration; et il dit à ceux qui le suivaient : En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une aussi grande foi dans Israël. Etre loué par Jésus, voilà la première récompense des justes. Il viendra le jour, le dernier des jours, où le temps terminant sa carrière, se précipitera dans l'éternité. Alors, assis sur le trône de sa gloire, et, revêtu de toute sa majesté, Jésus-Christ assemblera devant lui toutes les nations

et tous les siècles; et décrétant avec éclat l'éternelle destinée des hommes, il leur distribuera la louange et le blâme. Insensés, nous courons avec ardeur après les éloges des hommes, nous recherchons avec empressement leurs applaudissemens : vaine fumée, qui presque toujours nous échappe, et qui, si nous parvenons à la saisir, ne fait que nous salir par la vanité qu'elle nous inspire. Cherchez la trace de ces hommes qui, à force de travaux, de fatigues, de peines, étoient parvenus à se faire une réputation parmi leurs contemporains : ils ont péri, et après eux, comme dit l'Esprit saint, leur mémoire a péri aussi avec plus ou moins de bruit (1). La seule gloire digne de nous est celle que distribue Jésus-Christ. Elle est impérissable comme toutes les paroles sorties de sa bouche (2). Les noms qu'il célèbre sont écrits, non dans un prétendu temple de mémoire, mais dans les cieux (3).

Le centurion de l'Evangile étoit un gentil. Il n'étoit pas du nombre des héritiers de la promesse. Il n'étoit pas, comme eux, dépositaire des oracles qui promettoient le Messie, il n'avoit pas comme eux l'obligation de connoître

(1) Periit memoria eorum cum sonitu. *Psalm*. IX. 7.

(2) Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt. *Matth*. XXIV. 35.

(3) Gaudete autem, quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. *Luc*. X. 20.

cette suite de prophéties et de figures qui fondoient l'attente d'Israël, et qui, se trouvant, par un admirable concert, réunies dans Jésus, devoient fixer sur lui tous les regards. Et cependant, tandis que Israël aveuglé méconnoît le libérateur si souvent promis, si long-temps désiré, si impatiemment attendu, cet étranger, éclairé par la foi, le reconnoît, révère sa puissance, implore sa bonté, adore sa majesté suprême. L'éloge que Jésus-Christ fait de sa foi, renferme un blâme indirect de celle des Juifs, à laquelle il la compare. Et parmi les chrétiens, combien en est-il à qui il pourroit adresser des reproches du même genre! Vous hommes éclairés sur tant d'autres objets, et à qui furent si soigneusement enseignées les saintes maximes de la religion, ne devriez-vous pas rougir de voir des hommes simples, sans éducation, sans culture, les posséder mieux, les pratiquer plus fidèlement que vous? Vous, ministres des autels, pouvez-vous soutenir le parallèle d'une multitude de laïques qui donnent le spectacle d'une vie plus édifiante que la vôtre, d'une piété plus vive, d'une circonspection plus exacte, de mœurs plus pures? Vous qui, dans les solitudes consacrées à la vertu, êtes allés chercher la perfection, et qui vous y êtes voués à la pratique constante de tous les conseils évangéliques, n'est-ce pas pour vous une honte de voir, au milieu des dissipations du

monde, de simples chrétiens vous donner l'exemple de la ferveur qui devroit vous animer, de la régularité qui devroit vous diriger, du recueillement qui devroit vous distinguer? Quand celui qui vous distribua à tous vos talens, et qui vous jugera sur l'usage que vous en aurez fait, viendra vous en demander compte, qu'aurez-vous à lui répondre? Ne serez-vous pas confondus par le rapprochement de ces justes dont vous auriez dû être les modèles, et que vous n'avez pas même pris pour les vôtres.

Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et siégeront dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfans du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures: c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents. Ces paroles du Sauveur renferment deux prophéties dont nous voyons l'accomplissement; l'une de consolations et de promesses, l'autre de terreurs et de menaces.

D'abord Jésus-Christ prend occasion de la foi vive que fait éclater un gentil, pour annoncer le triomphe de la foi dans la gentilité entière. Il prédit ce que nous voyons, ce que nous admirons, la conversion miraculeuse du monde à sa religion, l'orient et l'occident venant se réunir sous sa loi, tous les peuples de la terre bénis dans les descendans d'Abraham, devenus les héritiers de la foi, des promesses,

des récompenses de ce patriarche; le royaume des cieux agrandi pour recevoir le genre humain tout entier, qui s'empresse d'y entrer. Quel autre homme a jamais osé faire une semblable prophétie? Quel autre qu'un Dieu pouvoit déclarer d'avance à l'univers entier qu'il viendroit se soumettre à sa loi? Et quand nous voyons la prédiction suivie de l'événement, pouvons-nous douter quel en est l'auteur? Quand nous voyons le monde obéissant changer à la voix qui le lui commande, pouvons-nous méconnoître la voix qui, autrefois lui ordonnant d'exister, le fit sortir du néant.

A la vocation des Gentils, Jésus-Christ joint la réprobation des Juifs. Nous les voyons ces ténèbres épaisses dans lesquelles languit depuis tant de siècles ce peuple, autrefois le seul qui connût la lumière; ces ténèbres que rien ne peut dissiper, ni l'accomplissement si clair de ses prophéties, ni l'exemple du monde entier, ni son propre malheur; ces ténèbres qui ne sont que le commencement et la route des ténèbres bien plus horribles où il va se précipiter aveuglément. Peuple malheureux, qui ferme les yeux à la lumière dont tout l'univers est éclairé; plus malheureux encore, quand, du séjour des pleurs et des grincemens de dents, contemplant de loin le royaume qui lui étoit destiné, il y verra siéger avec ses patriarches les étrangers substitués à ses espérances, et qu'au sentiment dou-

loureux de ses tourmens, il joindra le regret désespérant de ses pertes.

Cette prophétie du Sauveur a un sens plus étendu encore; et nous pouvons avec fondement nous appliquer à nous-mêmes sa menace. Nous avons été mis par notre baptême à la place des Juifs. C'est nous qui sommes maintenant, au lieu d'eux, les enfans du royaume. Devenus ce qu'ils étoient, craignons de devenir à notre tour ce qu'ils sont. Craignons de laisser comme eux passer en d'autres mains cet héritage, que leur faute à fait sortir des leurs. Nous les suivrons dans leurs ténèbres extérieures, si nous les suivons dans leur infidélité. Nous partagerons leurs grinçemens de dents, si nous partageons leur aveuglement. Substitués à leurs récompenses, nous serons associés à leur châtiment, si, après le terrible exemple de la vengeanceexercée sur eux, nous sommes assez insensés pour les imiter.

Jésus dit ensuite au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri. En accordant au centenier sa demande, Jésus-Christ nous apprend que la foi qui anime nos prières est la mesure de leur efficacité. Ses paroles sont la réponse qu'il fera à toutes nos demandes.

Si nous le supplions avec la confiance ferme et ardente du centenier, il nous est accordé selon

ce que nous avons cru. Si nos prières émanent d'une foi foible et chancelante, il ne nous est encore fait que selon ce que nous avons cru. Nous nous plaignons souvent que nos vœux ne sont pas exaucés. L'apôtre saint Jacques nous en donne la raison. Vous demandez, dit-il, et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal (1). L'un des principaux vices de nos prières est qu'elles ne reçoivent pas de notre foi l'impulsion qui les fait monter jusqu'au trône de l'Eternel. Demandez, nous dit le même apôtre, avec foi, sans défiance, sans hésitation. La prière qui procède d'une foi hésitante, ressemble au flot incertain qui, après avoir été poussé de côté et d'autre, vain jouet des vents, retombe sur lui-même, et se brise sans effet (2). Lors donc que nous voyons nos prières ne pas atteindre leur effet, cherchons le remède dans nous-mêmes; ranimons notre foi; et comptant sur la parole sacrée qui ne peut jamais tromper, soyons assurés de recevoir tout ce que nous demanderons dans l'oraison, en croyant (3).

(1) Petitis, et non accipitis, eò quòd malè petatis. *Jac.* IV. 3.

(2) Postulet autem in fide nihil hæsitans : qui enim hæsitat, similis est fluctui maris, qui à vento movetur et circumfertur. *Jac.* I. 6.

(3) Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. *Matth.* XXI. 22.

ÉVANGILE

DU QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Jésus-Christ apaise une tempête élevée pendant son sommeil.

Jésus-Christ monta dans une barque, et ses disciples le suivirent. Et voilà qu'une violente tempête s'éleva sur la mer, en sorte que le navire étoit couvert par les vagues. Cependant Jésus dormoit. Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi ? Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer ; et il se fit un grand calme. Alors tous furent saisis d'étonnement, et ils disoient : Quel est cet homme, à qui les vents et la mer obéissent. (*Matth.* VIII. 23 — 27.)

EXPLICATION.

Dans le miracle que le Sauveur opère ici, les saints Pères découvrent deux allégories relatives l'une à l'âme fidèle, l'autre à l'Eglise de Jésus-Christ. Nous y voyons les dangers auxquels nous sommes exposés sur cette mer du monde, où nous naviguons, et auxquels nous ne pouvons échapper sans le secours de la grâce

divine. Nous y voyons aussi les orages dont l'Église n'a cessé et ne cessera d'être agitée, et parmi lesquels l'assistance de Jésus-Christ toujours présent, la conserve et la conduit. Entrons dans ce double sens moral, et cherchons les instructions que notre divin Maître a voulu nous y donner.

Jésus monta dans une barque, et ses disciples le suivirent Et voilà qu'une violente tempête s'éleva sur la mer, en sorte que le navire étoit couvert par les vagues. Les apôtres avoient suivi leur divin Maître. Ils étoient avec lui; ils exécutoient ses ordres; et c'est alors qu'ils sont assaillis d'une violente tempête. Si leur obéissance à Jésus-Christ, si sa présence, ne purent les garantir de ce grand danger; à quels affreux orages s'exposent donc ceux qui font le voyage de la vie sans lui? Les tempêtes doivent être, et bien plus fréquentes, quand on n'est pas sous sa direction pour les éviter, et bien plus funestes, quand on ne l'a pas avec soi pour les calmer. Il sera le jouet éternel de toutes ses passions, celui qui n'emploie pas, pour les contenir, le moyen puissant, et le seul efficace, de la religion. Il ne pourra pas, il ne voudra pas même résister à leur impulsion. Il sera comme le navire battu de tous les vents, n'ayant ni un terme fixe, ni une route certaine, continuellement ballotté, jeté successivement de tous côtés, heurtant tantôt contre un écueil, tantôt

contre un autre, jusqu'à ce qu'enfin arrivé à son dernier choc, il se brise, et s'enfonce dans l'abîme.

Dans cette comparaison si juste entre le vaisseau livré à la violence des flots, et l'âme qui s'abandonne à la fougue de ses penchans, il y a une différence essentielle. Celui qui sur mer éprouve une tempête, connoît toute l'étendue de son danger : il désire avec ardeur de s'en retirer; il fait tous ses efforts pour ne pas y succomber. Bien plus malheureux que lui, l'homme que ses passions emportent, ne sent pas le péril affreux où elles le mettent. D'autant plus à plaindre qu'il ne se plaint pas lui-même, il se complaît dans l'état où il se trouve. L'agitation qu'il éprouve lui est agréable. Il ne désire point de rendre le calme à son âme. Les écueils qu'il voit devant lui, où il est toujours près de se briser, lui semblent un port ouvert pour le recevoir; et dans sa déplorable illusion, loin de s'efforcer de sortir de sa périlleuse situation, il travaille lui-même à assurer et à accélérer son naufrage.

Ce ne sont pas seulement ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ qui essuient les tempêtes de l'âme. Ils les éprouvent aussi, comme les apôtres, ceux qui traversent avec lui la mer du monde, et qui, attachés à lui, ne quittent pas sa compagnie. Ames fidèles, qui avez le bonheur de le posséder, ne vous étonnez pas si, malgré sa présence, vous ressentez des orages intérieurs;

si vous êtes assaillies de tentations violentes, n'a-t-il pas voulu lui-même être tenté? Croyez-vous être plus privilégiées que lui? La sainteté la plus éminente ne détruit point les passions, mais les réprime; n'empêche point les tentations, mais les surmonte. Votre piété même vous expose à de plus vives attaques de l'ennemi du salut. Il ne combat pas ceux qui sont à lui. Il n'a pas besoin d'attirer dans ses filets les infortunés qu'il y tient déjà. C'est contre ceux qui sont à Jésus-Christ, qu'il multiplie ses efforts. Ne vous effrayez pas non plus, tant que vous possédez Jésus, de voir les orages s'élever. Leur véritable danger seroit de s'en laisser décourager. C'est lui qui les permet, non pour vous perdre, vous lui feriez injure d'en concevoir la pensée, mais pour vous éprouver. Il vous place dans le danger pour vous donner le mérite d'en triompher. Il vous y assistera pour vous en fournir les moyens. Dans ces momens critiques, redoublez d'ardeur, comme des mariniers actifs et courageux. Pliez toutes vos voiles. Recueillez-vous intérieurement, afin de donner moins de prise aux vents impétueux des passions. Jetez, sans hésitation, sans regret, dans la mer du monde, toutes les superfluités mondaines dont vous êtes chargées, et qui ne font que vous appesantir et retarder votre marche. Ne conservez que les provisions précieuses, nécessaires pour atteindre votre terme. Que les

flots écumans et impurs couvrent la surface du vaisseau ; ils ne le submergeront point, si vous leur fermez exactement toutes les entrées de l'intérieur. Et sûres que vos efforts seront secondés par la grâce, ayez la ferme confiance de voir bientôt la sérénité succéder à l'orage, et le calme à la tempête.

Cependant Jésus dormoit. Le sommeil du Sauveur dans l'âme fidèle peut être de deux espèces, et provenir de deux causes différentes. Quelquefois le juste n'y a aucune part : c'est Jésus-Christ lui-même qui veut s'endormir. Il reste sans mouvement, sans action ; il ne fait plus sentir à l'âme ses douces influences ; il l'abandonne pour un temps à elle-même, il la laisse livrée aux privations, aux sécheresses, aux ennuis, aux langueurs que feroit éprouver son absence. Ce n'étoient point les apôtres qui avoient endormi Jésus-Christ sur leur navire. Mais il y a un autre sommeil de Jésus, que l'âme elle-même s'attire. Ce sont des négligences qu'elle se permet, des distractions auxquelles elle se laisse entraîner, des attachemens étrangers qui prennent sur elle trop d'empire. Toutes les fautes ne font pas perdre la présence de Jésus-Christ, mais elles en diminuent l'effet : toutes ne détruisent pas sa grâce, mais toutes l'atténuent. Les péchés graves le crucifient dans nous : les offenses légères l'y mettent dans un état de sommeil. O vous, qui éprouvez en vous

cet état de Jésus-Christ, quelle qu'en soit la cause, hâtez-vous de le faire cesser. Tout sommeil de Jésus n'est pas un tort, mais est un malheur. C'est pendant son sommeil que les orages s'élèvent, que les passions se réveillent, que l'ennemi, qui ne dort jamais, renouvelle avec plus d'activité ses dangereuses attaques. Trop foible pour nous vaincre quand nous sommes assistés du secours divin, il attend pour nous combattre que nous en soyons privés. Réveillons Jésus-Christ en nous, aussitôt que nous nous appercevons qu'il s'y endort. Opposons-le aux premières tentatives de notre ennemi, et que sa vigilance continuelle, excitée par la nôtre, prévienne toutes les surprises.

Dans ce sommeil de Jésus-Christ au milieu de ses fidèles apôtres agités par une violente tempête, plusieurs interprètes ont vu encore un autre emblème. C'est ainsi que sur cette mer orageuse du monde, il laisse ses plus chers serviteurs assaillis et battus par les orages, en proie aux afflictions, à toutes les misères de la vie. Sa providence semble les avoir abandonnés : elle paroît ensevelie à leur égard dans un profond sommeil. Et cependant l'impie nageant dans la prospérité, possède l'abondance, occupe les premiers rangs, goûte tous les plaisirs, et jouit sans altération et sans trouble de tout le bonheur de la terre. Cette conduite mystérieuse de la Providence est devenue trop souvent un scan-

dale, et a donné occasion aux impies de la blasphémer, quelquefois même aux justes de murmurer contre elle. J'ai vu, dit le roi prophète, les impies abonder en richesses, et en tous les biens du siècle; et je me suis écrié : C'est donc en vain que j'ai travaillé sans relâche à sanctifier mon cœur; que loin des fêtes criminelles j'ai passé ma vie avec les justes; que je me suis livré à tous les exercices d'une sévère mortification (1). Mais c'est pour montrer l'injustice de ce sentiment qu'il le présente. Je croyois comprendre, ajoute-t-il; je m'abusois : la douleur et la peine sont mon partage dans cette vie; mais une autre m'est réservée. Le sanctuaire du Seigneur m'attend : là, dans le sein d'une éternelle félicité, je verrai le terme affreux où les impies ont été conduits par leur prétendue prospérité (2). Précipités au moment où ils s'élevoient avec le plus d'orgueil, dans quelle affreuse désolation sont-ils subitement tombés! Les crimes, qui faisoient leur bonheur sur la terre, maintenant entassés sur leurs têtes, font leur supplice et leur désespoir éternel (3). Ames ver-

(1) Eccè ipsi peccatores, et abundantes in seculo, obtinuerunt divitias. Et dixi : Ergò sine causâ justificavi cor meum, et lavavi inter innocentes manus meas. Et fui flagellatus in totâ die, et castigatio mea in matutinis. *Psal.* LXXII. 12, 13 *et* 14.

(2) Existimabam ut cognoscerem hoc; labor est ante me; donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum. *Ibid.* 16 *et* 17.

(3) Dejecisti eos dùm allevarentur. Quomodò facti sunt in

tueuses et affligées, ces peines que vous éprouvez à la vue de la félicité dont jouissent les pécheurs, loin d'ébranler votre foi, et d'abattre votre courage, doivent soutenir votre espérance, et ranimer votre ardeur. Ce que vous voyez aujourd'hui, ce qui vous trouble, ce qui vous scandalise peut-être, n'est-ce pas ce qui vous a été prédit? Mais la même voix vous a promis les traverses et leur dédommagement; les peines de cette vie et les récompenses de l'autre; le malheur dans le temps et le bonheur dans l'éternité. Vous voyez déjà effectué le commencement de sa prophétie; son accomplissement doit vous être un garant de la certitude du reste. Fidèle dans une partie de ses promesses, y manquera-t-elle dans les autres? Ranimez-vous donc à l'aspect des tribulations que la Providence vous envoie; et au lieu de les déplorer comme des maux, recevez-les avec joie, comme des expiations de vos foiblesses, des épreuves pour vos vertus, des matières à vos triomphes.

Alors ses disciples s'approchèrent de lui, et l'éveillèrent en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur dit : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi? C'est à leur divin Maître que les apôtres s'adressent pour être retirés du péril; c'est à lui pareillement que nous devons nous adresser dans

desolationem, subitò defecerunt : perierunt propter iniquitatem suam. *Psalm.* LXXII. 18 *et* 19.

les dangers qui menacent notre âme. Lorsque nous sentons les passions nous agiter plus vivement, les tentations nous attaquer plus fortement, ayons recours à la prière; que nos vœux redoublent avec nos besoins. La prière a été l'arme qu'ont employée tous les saints contre l'ennemi du salut; et dans l'admirable prière qu'il nous a dictée, Jésus-Christ nous instruit à demander l'assistance divine contre les tentations.

Pourquoi donc, si c'est un devoir de l'invoquer dans ces momens critiques, Jésus-Christ en fait-il un reproche à ses apôtres? C'est qu'il ne suffit pas de prier : il est nécessaire de bien prier, de prier quand il faut, de prier comme il faut. Le tort des apôtres n'étoit pas d'avoir recouru à leur divin Maître, et de l'avoir retiré de son sommeil; en cela ils n'étoient que louables, et ils doivent nous servir de modèles: mais dans cette bonne action, ils avoient commis deux fautes, qu'il est important de connoître pour les éviter.

En premier lieu, ils avoient attendu pour s'adresser à Jésus-Christ, que la tempête fût devenue extrêment violente, et qu'ils se vissent au moment d'être submergés. Jusque-là, se fiant sur leurs propres forces, ils avoient imaginé que d'eux-mêmes et sans son assistance, ils seroient suffisans pour se retirer du danger. C'est au premier instant où nous sentons la

tempête s'élever au dedans de nous, que nous devons recourir à celui qui seul peut la calmer. L'approche seule de l'ennemi doit être un avertissement d'appeler le secours sans lequel nous ne pouvons le repousser. Croire que par nous-mêmes nous serons assez forts pour résister à des tentations, est une tentation très dangereuse, et qui donne aux autres une grande force. Si dans les premiers momens où la séduction est moins pressante, la délectation moins vive, nous hésitons à implorer l'assistance qui peut nous en délivrer, espérons-nous le vouloir plus efficacement, quand les charmes de la passion seront devenus plus puissans, quand nous en sentirons plus vivement l'attrait? Si nous attendons, pour implorer les secours divins, le moment du naufrage, pouvons-nous être assurés de le prévenir? osons-nous nous répondre de n'être pas submergés avant de les avoir demandés et obtenus?

En second lieu, en recourant à leur divin maître, les apôtres n'avoient pas la confiance qu'auroient dû leur inspirer sa bonté et sa puissance, qu'ils avoient si souvent éprouvées : même en l'invoquant, ils trembloient encore. Ils sembloient se méfier de lui, et craindre qu'il n'eût pas, ou la volonté, ou le pouvoir de les retirer du péril. C'est ce que Jésus-Christ leur fait sentir, en leur reprochant leur peu de foi et leur effroi. Il paroît même, par le récit d'un

des évangélistes, que leur prière péchoit encore par le défaut de respect, étoit accompagnée de reproche. Maître, lui disent-ils, vous ne vous mettez pas en peine de ce que nous périssons (1)? Quand nous invoquons notre Dieu, nous devons avoir une ferme espérance dans sa miséricorde. Il est aussi jaloux de notre confiance que de nos hommages : il promet d'accorder tout ce que nous demanderons; mais à condition que nous espérerons fermement le recevoir (2). Notre prière doit aussi être respectueuse. Et devrions-nous avoir besoin d'être excités au respect, quand nous nous adressons à ce Maître suprême, que les anges adorent dans un profond abaissement? Ces deux qualités de la prière, le respect et la confiance, se balançant l'une par l'autre, font son mérite, et la rendent agréable à Dieu. La confiance anime le respect; le respect modère la confiance : la confiance empêche le respect de tomber dans la pussillanimité; le respect préserve la confiance de dégénérer en présomption.

Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Quoique la prière des apôtres ne fût pas telle qu'elle eût dû être, cependant Jésus-Christ

(1) Et dicunt illi : Magister, non ad te pertinet, quia perimus. *Marc.* IV. 38.

(2) Propterea dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis. *Marc.* XI. 24.

l'exauce. Sa bonté infinie daigne souvent ne pas faire attention aux imperfections qui accompagnent les oraisons des justes. Il se ressouvient, dit le prophète, qu'ils sont une chair fragile, et un esprit léger, qui se dissipe promptement, et qui revient difficilement (1). Il excuse la foiblesse de leur piété, sur celle de leur nature; et il a plus d'égard à l'intention de le bien servir, qu'à la qualité des services. Ce seroit abuser de l'indulgence céleste, que de s'en prévaloir pour autoriser le relâchement; mais c'est la méconnoître, que de se livrer à de vains scrupules. Implorons Dieu de tout notre cœur; et quand nous aurons fait de notre côté ce que nous aurons pu, soyons assurés qu'il fera du sien ce qu'il nous a promis.

C'est par un miracle éclatant que Jésus-Christ sauve ses apôtres du naufrage qui alloit les engloutir. Il en fait de moins sensibles, mais d'aussi réels, quand il délivre des âmes près d'être englouties dans l'abîme infernal. Il faut une aussi grande puissance pour imposer silence aux tentations qu'aux vents, et pour apaiser les passions humaines que les flots de la mer. Il n'y a que Dieu qui puisse faire l'un et l'autre. Nous sommes bien plus frappés des miracles de l'ordre physique, que de ceux de l'ordre moral; parce qu'esclaves de nos sens, nous sommes accoutumés

(1) Et recordatus est quia caro sunt : spiritus vadens, et non rediens. *Psalm.* LXXVII. 39.

à juger d'après eux. C'est à notre foi à rectifier ces jugemens. Si jamais, nous trouvant exposés à un danger, nous nous sommes adressés à Dieu, et nous en avons été délivrés, n'en avons-nous pas conçu une vive reconnoissance? Combien de fois sa miséricorde nous a-t-elle préservés du danger où alloient nous jeter nos passions, et retirés de celui que nous avoient fait courir nos péchés! Quelle reconnoissance en avons-nous ressentie? comment la lui avons-nous témoignée?

Alors tous furent saisis d'étonnement, et ils disoient : Quel est donc cet homme à qui les vents et la mer obéissent? Nous voyons à tous les miracles de Jésus-Christ, l'admiration des assistans réveiller en eux la foi. Chaque fois qu'il en opère, ils reconnoissent en lui l'envoyé céleste. Et cependant parmi ce peuple, témoin de tant de merveilles, objet de tant de bienfaits, combien, après la première impression passée, retombent dans leur indifférence! Combien sont restés les ennemis du Sauveur! Il ne cesse d'être en butte aux contradictions, aux calomnies, aux outrages, aux persécutions, jusqu'à ce qu'enfin ce peuple entier se réunisse pour demander et obtenir sa mort. N'est-ce pas là l'image de ce qui se passe en nous? Lorsque, dans le bain sacré de la pénitence, sa bonté infinie nous eut lavés de nos péchés, quelle étoit la vivacité de notre foi, l'ardeur de notre charité, la ferveur de nos oraisons! Depuis ce premier

moment, qu'est devenu tout cela? La tiédeur a pris la place de la piété, la dissipation du recueillement. Et ne l'avons-nous pas encore crucifié en nous par de nouveaux péchés? L'ingratitude et la perfidie des Juifs envers le Messie qui leur avoit été envoyé, nous révoltent. Ah! ne les imitons pas; subrogés à leur place qu'ils ont mérité de perdre, soyons plus fidèles à notre précieuse vocation. Comblés au moins d'autant de bienfaits, montrons-nous plus reconnoissans, et rendons-nous dignes de tant de grâces par notre fidélité à y correspondre.

Outre cette première comparaison de la tempête essuyée par les apôtres, avec celles qu'éprouve l'âme chrétienne, les saints Pères en font une seconde avec les orages contre lesquels lutte continuellement l'Eglise de Jésus-Christ, qui est sur la terre, et qui par cette raison est appelée l'Eglise militante.

Cette mer, sur laquelle Jésus-Christ s'embarque avec ses apôtres, représente dans toutes les allégories le monde profane, aussi agité que la mer, aussi inconstant que la mer, aussi perfide que la mer, aussi semé d'écueils et de dangers que la mer, aussi sujet aux naufrages que la mer. Comme c'est de la mer et de ses périls que le vaisseau qu'elle porte doit surtout se défier, de même le monde, dans lequel se trouve l'Eglise, est son plus dangereux ennemi; et elle est continuellement occupée à s'en défendre.

Le navire dans lequel Jésus-Christ traversoit les flots, étoit, selon le rapport de la tradition, la barque de saint Pierre. Ce n'est que dans celle-là qu'il navigue. Dans toute autre on ne peut pas espérer de le trouver. La véritable Eglise de Jésus-Christ est celle que régit Pierre. En donnant au premier de ses apôtres le nom mystérieux de Pierre, Jésus-Christ lui déclara qu'il le faisoit la pierre fondamentale sur laquelle il bâtiroit son Eglise, que les portes de l'enfer n'ébranleroient jamais (1). Tout ce qui n'est pas établi sur cette pierre immobile comme la parole divine, n'a que des fondemens ruineux. Elles se sont écroulées, la plupart de ces prétendues églises qui n'étoient pas bâties sur la pierre. Elles se renverseront à leur tour, celles qui subsistent encore, et après elles toutes les autres qui pourroient s'élever par la suite. Mais l'Eglise de Jésus-Christ voit, sans éprouver aucune altération, s'écouler devant elle le torrent des siècles, emportant dans son cours rapide les débris amoncelés de ces édifices abattus, qui viennent se heurter inutilement, et se réduire en poudre contre son inébranlable fondement.

Pierre fut établi par Jésus-Christ le chef de son Eglise. Pierre l'est encore dans la succes-

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Matth.* XVI. 18.

seur auguste, qui, du haut de sa chaire, continue de rendre les mêmes oracles avec la même autorité. Nous pouvons, comme les Irénée, les Tertulien, les Augustin, opposer aux hérétiques de nos jours, comme ils présentoient à ceux de leurs siècles, cette succession continue qui nous transmet, et qui fera passer à nos derniers neveux, la pure doctrine reçue par saint Pierre de la bouche de Jésus-Christ. Jamais elle n'a défailli: elle ne défaudra jamais, cette précieuse succession, gâge perpétuel de l'apostolicité de notre foi. Chacun des pontifes qui la composent est un anneau de la chaîne sacrée qui, embrassant tous les âges et tous les lieux, les réunit tous; qui lie le siècle présent au temps de Jésus-Christ, et retient l'universalité des fidèles dans l'unité catholique.

Ce fut pour consolider l'unité dans une Eglise répandue sur toute la terre, et pour former de tant de membres épars un seul tout, que Jésus-Christ lui donna un chef. Il le revêtit d'une primauté d'honneur, pour qu'élevé au-dessus de toute l'Eglise, il fût en tout temps, aux fidèles dispersés, un point frappant d'observation, et un centre fixe de communion. Il lui conféra une primauté de juridiction, afin qu'une même autorité, comprimant toutes les parties de ce vaste tout, les tînt toujours unies, et fortement attachées les unes aux autres. *Tout*, disoit le célèbre pontife qui au dix-septième siècle étoit la

lumière et l'organe de l'église gallicane, *tout est soumis aux clefs de Pierre; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. Nous le publions avec joie, car nous aimons l'unité; et nous tenons à gloire notre obéissance* (1).

Nous devons à ce chef visible de l'Eglise, vicaire et représentant du chef suprême qui la régit invisiblement du haut des cieux, un respect profond, un attachement sincère, une soumission religieuse, une fidélité inaltérable. Je suis assuré d'être dans la véritable Eglise de Jésus-Christ, tant que je reste appuyé sur la pierre qui en est le fondement. Il a prié, ce divin Sauveur; et la foi de Pierre ne manquera jamais. Un moment d'égarement a été suivi d'une conversion qui a servi à confirmer tous ses frères (2).

Le catholique le plus simple, le moins instruit, a dans son union avec le successeur de saint Pierre, un garant assuré de la pureté de la foi. Le pasteur particulier qui l'instruit, reçoit la doctrine qu'il lui enseigne, de son pasteur supérieur, qui lui-même est en communion de foi avec le chef de tous les pasteurs. Ainsi de ce flambeau éclatant qu'alluma la main de Jésus-Christ, pour briller constamment au-dessus de l'Eglise, se répand la pure lumière dans toute la catholicité. C'est le feu sacré, que le Dieu

(1) Bossuet, sermon sur l'unité de l'Eglise, prêché à l'ouverture de l'assemblée du clergé, en 1682.

(2) Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua; et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos. *Luc.* XXII. 32.

d'Israël avoit confié au grand-prêtre Aaron, et qui ne devoit ni s'éteindre, ni être profané par l'alliage d'un feu étranger. Voyez ce que sont devenues les nations qui ont abandonné le bercail de Pierre. En perdant l'unité, elles ont bientôt perdu la foi. Une fois égarées de leur pasteur, elles ont été d'égarement en égarement. L'abîme a appelé l'abîme; le schisme a provoqué l'hérésie; leurs erreurs se sont amoncelées; leurs variations se sont multipliées; et dans leurs perpétuelles contradictions, soit entre elles, soit avec elles-mêmes, elles sont parvenues au point déplorable de ne plus tenir à rien de certain, qu'à leur désastreuse scission.

Dans le navire mystérieux, dont la barque de notre évangile est la figure, il y a, comme dans tous les autres, un chef suprême qui est Jésus-Christ; son lieutenant, le successeur de saint Pierre; des officiers de divers grades, subordonnés les uns aux autres. Toute cette hiérarchie sacrée est continuellement occupée à faire arriver le navire précieux, dont elle a la conduite, au rivage de l'éternité. Elle mène l'Eglise militante à l'Eglise triomphante, pour l'y réunir, et ne faire de tous les élus qu'un seul corps. C'est là le grand ouvrage qui a fait descendre Jésus-Christ sur la terre, et qui le ramènera pour y mettre le dernier sceau, lorsqu'il reviendra clore les siècles, juge suprême des vivans et des morts.

Ils doivent comprendre combien sont grandes et importantes leurs fonctions, ceux, que dans des grades divers, Jésus-Christ appelle à la conduite de son navire, et qu'il s'associe à lui-même dans ce ministère. Ils doivent sentir quelles longues et assidues préparations sont nécessaires pour s'y disposer. On ne voit point s'ingérer dans la conduite d'un vaisseau, ceux qui n'en ont ni l'étude, ni l'expérience; qui ne connoissent ni les dangers de la mer, ni les règles de la manœuvre. La direction des âmes, cet art des arts, selon l'expression de saint Grégoire, exige au moins des connoissances aussi étendues, une vigilance et une attention aussi soutenues, une prudence aussi consommée, que la direction d'un navire. Elle exige même davantage. Les vertus sont à ce ministère plus nécessaires encore que les lumières, et c'est par ses exemples, plus que par ses leçons, qu'il doit conduire les âmes. Ce n'est pas même tout. De quelques talens que soit orné, de quelques vertus que soit doué celui que Jésus-Christ appelle à la conduite de sa barque, il doit sentir sa foiblesse, et l'impuissance de ses efforts pour la faire arriver au port. Paul lui-même, Paul, appelé miraculeusement à l'apostolat, Paul, comblé de tous les dons de la grâce, Paul, transporté au troisième ciel, Paul reconnoît que de lui-même, qu'aidé du fidèle et savant Apollo, il ne peut se flatter d'aucun suc-

cès. J'ai bien pu planter, dit-il; Apollo a pu arroser; mais c'est Dieu seul qui a donné l'accroissement (1). A leurs travaux, à leurs exemples, les ministres de la parole sainte doivent joindre de ferventes et perpétuelles prières, pour en obtenir le fruit. Ce n'est qu'en s'adressant à Jésus-Christ, que les apôtres obtiennent de mener leur barque au rivage vers lequel ils tendent.

Et ceux qui naviguent dans cette barque sacrée, et qu'elle porte à leur terme comme de simples passagers, s'ils n'ont pas de fonctions à y exercer, n'en ont pas moins des devoirs à y remplir. Ils doivent, comme saint Paul le leur recommande, être soumis aux chefs du navire, qui veillent continuellement à leur conservation, et qui doivent rendre compte de leurs âmes (2). Quelle confusion, quel désordre ne règne pas dans un vaisseau où chacun prétend commander; où les plus ignorans, les plus inexpérimentés s'arrogent le droit d'ordonner les manœuvres? C'est cette funeste insubordination qui a peuplé toutes les hérésies. Quand les chefs de ces sectes révoltées, brisant le joug de la subordination, eurent livré la doctrine sainte à la variation des opinions particulières, les esprits indociles, rendus juges de leur croyance, citèrent

(1) Ego plantavi, Apollo rigavit : sed Deus incrementum dedit. 1. *Ad Corinth*. III. 6.

(2) Obedite præpositis vestris, et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri. *Ad Heb*. XIII. 17.

à leur tribunal les oracles de l'Eglise, élevèrent la téméraire prétention de les réformer, et osèrent mettre leurs vaines idées au-dessus des principes, que la foi de tous les siècles et de toutes les Eglises chrétiennes avoit confirmés. Ainsi, abandonnant la barque heureuse de Pierre, la seule qui conduise au port, ils se jetèrent inconsidérément dans une multitude de frêles nacelles, où les appeloient des voix mensongères, et qui les menèrent à un prompt naufrage.

O vous, que l'avantage de votre naissance a placés dans le vaisseau où réside Jésus-Christ, et qui avez eu le bonheur de commencer avec lui votre navigation, tremblez de perdre le plus inestimable des biens. Attachez-vous fortement, soumettez-vous entièrement à l'autorité infaillible, à laquelle il a confié le gouvernement de son navire. Elle seule connoît imperturbablement, et le port où elle vous mène, et la route qui y conduit, et les écueils dont elle est semée, et les moyens de les éviter. Et ne doit-il pas vous être bien doux d'être assurés de parvenir au terme de vos vœux, sans être chargés de chercher la route où vous pourriez vous égarer? Ne devez-vous pas regarder comme un bienfait de Dieu, de ce qu'en vous ordonnant la foi, il vous la présente toute formée, et absolument certaine, en vous épargnant des discussions épineuses, dont souvent vous ne seriez pas capables.

N'espérez pas cependant faire cet important voyage sans essuyer des orages. L'arrivée est assurée; mais la traversée est pénible. Lorsque Jésus-Christ lança sur la mer du monde le navire chargé des destinées de son Eglise et des trésors de sa grâce, il l'envoya braver tous les ouragans déchaînés. Il prévit que des tempêtes de tout genre viendroient l'assaillir, qu'il seroit continuellement ballotté par les vents, sans en être renversé; inondé par les flots sans en être submergé; heurté sur des écueils sans être entre-ouvert. Jésus-Christ est toujours dans ce vaisseau; mais quelquefois il y dort : il paroît en avoir abandonné la conduite. L'Eglise existoit à peine, et déjà les persécutions s'acharnoient à la détruire : bientôt les hérésies travaillèrent à la corrompre, ensuite les schismes s'efforcèrent de la diviser. Eprouva-t-elle quelques momens de repos, les vices, les scandales de ses enfans, vinrent porter dans son sein de nouvelles douleurs.

Nous rappelons tous les maux que dans le cours des siècles l'Eglise a successivement soufferts. Et nous étions donc destinés au siècle le plus malheureux qui devoit les réunir tous. L'incrédulité, ce monstre de nos jours, inconnu à nos pères, a appelé à son secours l'hérésie et le schisme. Elle s'en est servie pour porter à l'Eglise les premiers coups. Elle les a employés à l'ébranler, espérant pouvoir ensuite plus facile-

ment la renverser. Alors se sont élevées des persécutions plus atroces que celles des Néron et des Domitien. Les fureurs de l'impiété ont surpassé celles du paganisme. Les ministres de la religion, objet direct de sa rage, ont été impitoyablement, les uns dépouillés, bannis, forcés d'aller mendier l'asile et la subsistance dans des terres étrangères, où elle les poursuivoit encore pour leur arracher les secours de la charité hospitalière; les autres massacrés en tas dans les prisons où sa prévoyante barbarie les avoit ramassés. D'autres encore, par un raffinement de cruauté, réservés à une mort plus lente, ont été entassés au fond de navires malsains, où l'infection, la misère, le défaut d'alimens ont été leurs bourreaux. Au milieu de ces horreurs, l'incrédulité toute dégouttante du sang de ces victimes, donnoit aux peuples épouvantés, pour détourner leurs yeux du spectacle de ses crimes, le signal de la plus infâme corruption. Sur les autels, où Jésus-Christ avoit été si longtemps adoré, elle plaçoit des prostituées.

Dieu dort donc en ce moment, et les inimaginables succès qu'il a laissé prendre à l'impiété, sont l'effet du sommeil où il est plongé. Il en ressortira, n'en doutons pas; et l'instant de son réveil sera celui où le calme renaîtra. Son premier regard fera taire les vents, et rentrer les flots dans le niveau des mers. Son Eglise reparoîtra au sortir des tempêtes, brillante et épu-

rée. Nous en avons pour garant sa parole sacrée ; mais nous n'en devons pas moins trembler pour nous. Ce que Dieu a garanti à l'Eglise universelle, il ne l'a point promis aux Eglises particulières. Jetons des regards de douleur sur cette Eglise jadis si brillante de l'orient, qui la première reçut la foi, qui la répandit sur toute la terre, qui la conserva si long-temps pure et entière. Qu'en a-t-elle fait maintenant ? à quel point l'a-t-elle laissé dégénérer et dégrader ? Cette Eglise d'Afrique, si célèbre dans les premiers temps du christianisme, à la fin du cinquième siècle n'existoit déjà plus. Et n'en avons-nous pas sous les yeux un exemple plus récent et plus voisin encore. Cette île fameuse, appelée si long-temps la terre des saints, quel triste naufrage n'a-t-elle pas fait dans la foi ? Combien son malheur, en tout temps si déplorable, doit dans ces derniers temps nous être devenu plus sensible ! Tandis que la France, jusque-là catholique, et prétendant l'être encore, persécutoit avec fureur les pasteurs catholiques, l'Angleterre, livrée depuis deux siècles au schisme et à l'hérésie, les accueilloit avec humanité, et se faisoit le modèle du monde par sa générosité, comme elle en est le soutien par sa puissance. Quel spectacle touchant, quel admirable exemple a donné aux autres nations cette nation hospitalière, quand on l'a vue tout entière, clergé et laïques, roi et sujets, grands

et petits, accourir au-devant des confesseurs d'une religion qui n'étoit pas la sienne; s'empresser de les accueillir, de soulager leurs douleurs, de subvenir à leurs besoins, d'adoucir leurs maux! Daigne celui qui seul a dans sa main le digne prix de tant de bienfaits, lui en accorder les récompenses les plus abondantes, et surtout celle qui est la plus précieuse et la plus désirable. Puissent les aumônes de ce peuple bienfaisant, montées, comme celles de Corneille, jusqu'au trône céleste, en faire descendre de même sur lui le don inestimable de la foi!

En invoquant pour nos bienfaiteurs la miséricorde divine, implorons-la aussi pour nous-mêmes. Disons-lui avec les apôtres, et avec une crainte ranimée par la confiance: Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jetez un regard de bonté sur ce royaume où vous fûtes si religieusement adoré, sur ce trône où siégea S. Louis; sur ce peuple où votre œil discerne encore tant de fidèles serviteurs; et surtout sur cette Eglise, pendant tant de siècles si pure dans sa foi. Rendez l'Eglise gallicane à l'Eglise universelle, rendez à l'Eglise gallicane elle-même tout ce que lui a fait perdre la rage de vos ennemis: ses prêtres bannis, ses autels abattus, vos temples renversés, son culte aboli, sa splendeur éclipsée. Et tous les peuples de la terre, maintenant étonnés, et peut-être scandalisés de l'affreux pro-

grès des persécuteurs de votre loi, s'écrieront dans leur admiration : Quelle est cette puissance suprême, *à qui les vents et la mer obéissent?*

ÉVANGILE

DU CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Parabole de la semence du bon grain et de l'ivraie.

En ce temps-là Jésus proposa au peuple une autre parabole, en disant : le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ; mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, sema l'ivraie parmi le froment, et se retira. Or, quand l'herbe fut poussée et montée en épis, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui repartirent : Voulez-vous que nous allions la cueillir? Non, dit-il, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez avec elle le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je

dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie, liez-la en gerbes pour la brûler, et amassez le froment dans mon grenier. *S. Matth.* chap. XIII, vers. 24 — 30.

EXPLICATION.

Jésus-Christ, à la prière de ses apôtres, a daigné donner l'explication de cette parabole. unissons-nous aux apôtres, pour le supplier de nous faire parfaitement comprendre les importantes vérités qu'elle renferme, et surtout de pénétrer nos cœurs des instructions salutaires et abondantes qu'elle contient.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ. Jésus-Christ nous apprend dans la suite de l'Evangile, que cet homme est lui-même, son champ le monde, le bon grain les justes. Dieu ne sème dans sans champ que du bon grain, c'est-à-dire, qu'il n'a rien créé qui ne fût juste et droit. Les désordres qui existent ne sont pas son ouvrage ; ils y ont été surajoutés et apportés par des mains étrangères. Il répugneroit à sa sagesse, à sa sainteté, à sa miséricorde, à sa justice même, de créer le mal. Parmi les œuvres de ses mains, il en est que nous appelons des maux ; mais c'est la foiblesse de notre foi, jointe à notre présomption, qui nous en fait juger ainsi. Ignorant le but pour lequel Dieu les a faites, nous prétendons cependant les ju-

ger d'après les lumières de notre raison. Disons même plus : c'est presque toujours notre faute qui en fait des maux. Elles ne sont telles que parce que nous n'en faisons pas l'usage auquel la Providence les a destinées. Si nous savions supporter avec patience, avec résignation, les privations, les pertes, les souffrances, les douleurs, les maladies que Dieu nous envoie, loin d'être des maux pour nous, ce seroient des sources abondantes de bien. Il n'y a qu'un mal réel, c'est le péché : c'est le seul mal essentiel qui existe, le seul dont nous ne puissions pas faire un bien ; et Dieu lui-même avec sa toute-puissance, ne peut pas faire qu'il cesse d'être un mal. Aussi le péché est-il la seule chose dans le monde que Dieu n'ait pas faite. Comment donc existe-t-il ? quel en est l'auteur ?

Mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le froment, et se retira. Voilà le véritable auteur du péché ; c'est l'ennemi de Dieu, et en même temps le nôtre. Ce fut par ses séductions envers nos premiers parens, que le péché pénétra pour la première fois dans le monde, et gâta le magnifique ouvrage qui venoit de sortir pur et accompli de la main de Dieu. C'est encore par les séductions qu'il emploie continuellement auprès de nous, qu'il reproduit le péché, et qu'il ne cesse d'en infecter la terre. Mais il ne doit pas nous suffire de connoître la main qui

nous apporte le péché. Jésus-Christ nous donne encore dans ce peu de paroles, deux instructions très importantes, l'une sur le temps que son ennemi prend pour semer l'ivraie, l'autre sur la manière qu'il emploie.

En premier lieu, c'est pendant que l'on est endormi que l'ennemi vient répandre son ivraie : leçon importante pour les pasteurs des âmes, et généralement pour tous ceux qui sont chargés de la conduite des autres. Le sommeil de leur sollicitude est le moment que saisit le démon pour séduire les âmes qui leur sont confiées. Ils doivent donc, considérant les suites de leur négligence, ne se relâcher jamais de leurs soins, ils sont responsables de ces âmes; Dieu les leur redemandera un jour. Il leur dira comme à Caïn : Où est ton frère? qu'en as-tu fait? le cri de son sang est monté de la terre jusqu'à moi (1). Que ce soit votre crime qui l'ait immolé, ou votre insouciance qui l'ait laissé perdre, c'est toujours entre vos mains qu'il s'est perdu; votre âme répondra de la sienne (2). Et ce n'est pas seulement à ceux qui sont chargés du soin des âmes qu'est faite cette leçon, elle s'adresse à tous les hommes. Elle nous avertit tous de la vigilance

(1) Et ait Dominus ad Caïn : ubi est Abel frater tuus ?..... quid fecisti? Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ. *Genes.* IV. 9 *et* 10.

(2) Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram. *Ezech.* III. 18.

dans laquelle la crainte de notre ennemi doit nous tenir sans relâche. Notre vie sur la terre est une guerre continuelle (1). Tel qu'un lion rugissant, le démon tourne sans cesse autour de nous, épiant le moment de nous dévorer (2). Nous dormons, mais le démon veille. Si nous cessons un moment d'être sur nos gardes, c'est alors qu'il vient à l'improviste fondre sur nous. Aussi, entre le diverses vertus, une des plus spécialement recommandées est la vigilance chrétienne. Veillez, nous dit Jésus-Christ, parce que vous ne savez pas le jour et l'heure (3). Veillez pour ne pas donner prise à la tentation (4). Veillez en tout temps (5).

En second lieu, considérons le moyen qu'emploie le démon pour nous surprendre. Après avoir semé l'ivraie pendant le sommeil, et sans être aperçu, il se retire pour ne pas être découvert.

Il sait que s'il se montroit tel qu'il est, bien loin de séduire, il inspireroit l'horreur. Son piége n'est dangereux que parce qu'il n'est pas aperçu. Il cache avec un art extrême la fosse

(1) Militia est vita hominis super terram. *Job.* VII. 2.

(2) Adversarius vester diabolus tanquàm leo rugiens circuit, quærens quem devoret. 1. *Pet.* V. 8.

(3) Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam. *Matth.* XXV. 13.

(4) Vigilate, et orate ut non intretis in tentationem. *Matth.* XXVI. 41.

(5) Vigilate itaque omni tempore. *Luc* XXI. 36.

où il veut nous entraîner. Il la recouvre des appâts les plus propres à nous attirer; et variant ses amorces selon nos inclinations, nos goûts, nos passions, il offre à chacun de nous l'objet le plus flatteur. Il étale aux regards de l'ambitieux, les dignités et les honneurs; de l'avare, les richesses; de l'intempérant, les festins et les débauches; du libertin, les voluptés. Il attaque chacun par son côté foible. Partout où vous verrez un attrait qui vous porte à quelque péché, reconnoissez une embûche du démon. Cette flatterie qui éveille votre orgueil, c'est le démon qui l'a suggérée; ce conseil qui vous égare, c'est le démon qui l'a inspiré; cet exemple qui vous entraîne, c'est le démon qui l'a suscité; cette occasion qui vous séduit, c'est le démon qui l'a préparée. Voyez donc, mes frères, nous dit l'apôtre saint Paul, avec quelle précaution vous devez marcher (1), puisque environnés des filets du démon, vous êtes à chaque pas près d'y tomber.

Or l'herbe ayant poussé, et étant en épis, l'ivraie parut aussi. L'ivraie ne paroît pas aussitôt qu'elle est semée. Elle commence par jeter des racines, puis elle s'élève avec le bon grain; enfin elle pousse des épis, et c'est seulement alors qu'on peut aisément la discerner. Souvent plus abondante que le froment, elle le

(1) Videte itaque, fratres, quomodò cautè ambuletis *Ad Ephes.* v. 15.

gâte ou elle l'étouffe, et finit par occuper seule la terre que le maître avoit préparée pour une récolte utile. Image sensible et bien douloureuse de ce qui se passe dans le champ de Dieu. Le péché, après y avoir été apporté sans être aperçu, y jette dans le secret des racines profondes. Le pécheur ne décèle pas d'abord ses penchans vicieux, et pendant qu'il les cache aux autres, et quelquefois à lui-même, ils font dans son cœur des progrès d'autant plus grands, que n'étant pas connus, on ne prend aucune mesure pour les arrêter. Concevons de là quelle attention nous devons apporter à démêler les inclinations dangereuses qui se forment dans nous, et le soin avec lequel nous devons les combattre dans leur commencement. Foibles dans leur naissance, elles peuvent être réprimées sans difficulté. Vous pliez aisément l'arbre encore jeune; vous arrachez sans peine la plante qui n'a jeté que peu de racines. Mais si vous les laissez grandir et se fortifier, il vous faudra faire de grands efforts. Les passions accrues par le temps, et surtout corroborées par l'habitude, seront devenues bien plus difficiles à dominer et à extirper.

Cependant sur le champ du Seigneur l'ivraie s'élève avec le bon grain; c'est-à-dire, les pécheurs grandissent en même temps que les justes, et au milieu d'eux. Les vices des uns, les vertus des autres prennent de continuels accroissemens. Mais on est encore quelque temps

sans pouvoir les distinguer. Dans ce déplorable mélange, que sommes-nous ? pouvons-nous nous flatter d'être le pur froment qu'a semé le père de famille ? n'avons-nous pas à craindre d'être la malheureuse ivraie qu'a répandue son ennemi? Examinons avec une profonde attention nos dispositions intérieures. Ne cherchons pas à nous faire une illusion qui nous seroit funeste. Travaillons avec une continuelle activité à arracher de notre cœur les semences vicieuses qui l'infectent, et à y faire germer et fructifier les semences de sanctification et de vie que Dieu y a placées.

Ce n'est qu'au temps où les épis se développent, que se montre clairement la différence du froment et de l'ivraie. Jusqu'à ce moment le discernement n'a pas été facile; et pour le faire il auroit fallu une grande attention. Ce n'est que lorsqu'ils se manifestent par leurs œuvres, que les justes et les pécheurs se font reconnoître. Jusque-là ils n'ont été connus que de Dieu: mais ils sont restés confondus aux yeux des hommes. Il est même défendu de former sur eux des jugemens défavorables sur de simples probabilités, de présumer mal de leurs dispositions, d'interpréter en mauvaise part leurs intentions. Leurs actions positives et formelles sont la marque que Jésus-Christ nous donne pour distinguer les bons et les mauvais. Vous les reconnoîtrez par leurs fruits, nous dit-il : les épines

ne donnent point de raisins : on ne cueille pas des figues sur les ronces. Le bon arbre est celui qui rend de bons fruits ; le mauvais, celui qui en porte de mauvais (1). Placés au milieu des uns et des autres, obligés de vivre avec tous, une grande circonspection nous est nécessaire vis-à-vis de ceux qui ne se sont pas encore fait connoître par leurs actions. La charité nous interdit à leur égard les jugemens téméraires mais elle ne nous défend pas une prudente réserve. Nous leur devons de ne pas mal penser d'eux, jusqu'à ce qu'ils nous en aient donné un légitime fondement ; mais nous nous devons à nous-mêmes de ne pas nous livrer à eux indiscrètement, jusqu'à ce que nous ayons pu nous assurer de leurs principes par leur conduite. Il y a certainement un milieu entre la mauvaise opinion conçue sur de simples apparences, et la familiarité accordée de même sur des apparences ; et c'est dans ce milieu que nous devons nous tenir envers ceux que nous n'avons pas eu encore le temps de connoître. Mais lorsqu'enfin l'herbe montée en épis a fait reconnoître l'ivraie, lorsque les pécheurs jetant enfin le voile, se sont déclarés par leurs actions, quelle doit être envers eux notre conduite ? la suite de cet évangile nous l'apprendra.

(1) A fructibus eorum cognoscetis eos. Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus ? Sic omnis arbor bona fructus bonos facit, mala autem arbor malos fructus facit. *Matth.* VII. 16, 17 *et* 18.

Les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? Il leur répondit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui repartirent : Voulez-vous que nous allions la cueillir? Les serviteurs dont l'indolence avoit laissé semer l'ivraie sans l'apercevoir, dont la négligence l'avoit laissée croître sans la remarquer, nous donnent encore ici l'exemple d'un zèle répréhensible et dangereux. Leur motif est louable sans doute; ils veulent purger le champ de leur maître de l'ivraie qui l'infecte; mais leur ardeur est outrée, et leurs moyens trop violens. Ainsi voyons-nous des hommes d'ailleurs pleins de religion, et trop souvent même des pasteurs de l'Eglise, animés d'un zèle que la religion réprouve, et qui a beaucoup de conformité avec celui des serviteurs de notre évangile.

Zèle impatient qui veut tout faire en un moment. Aussitôt qu'on a parlé, on voudroit que tout changeât de face. On ne connoît ni les momens favorables pour opérer le bien, ni les délais nécessaires pour le préparer, ni les mesures propres à l'assurer. On veut arriver tout de suite au but. On dit comme ces serviteurs : *Voulez-vous que nous allions?* On ne considère pas que la précipitation nuit presque toujours à l'effet qu'on veut atteindre.

Zèle aveugle et sans lumière. Parce que l'on aperçoit un abus quelquefois léger, souvent même imaginaire, on se porte à le réformer. On heurte sans aucun égard toutes les opinions, toutes les affections coupables ou légitimes. On ne voit pas qu'à un abus que l'on attaque, on en substitue plusieurs, et que pour un mal qu'on empêchera peut-être, on fait naître des maux plus graves, on étouffe de très grands biens. C'est là ce que l'Apôtre appelle un zèle qui n'est pas selon la science (1).

Zèle dur et cruel, qui confondant dans sa haine le pécheur avec le péché, poursuit l'un et l'autre avec la même fureur, provoque sans cesse les châtimens, n'attire jamais les bénédictions; qui, dans ses emportemens, semble désirer plus la destruction du coupable que sa conversion; et que Jésus-Christ censure sévèrement dans ses apôtres, en leur disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (2).

Tout cela n'est pas le zèle que la religion inspire; ce sont les saillies de l'homme, et non les vertus du chrétien; ce sont les imprudences du ministre, et non les fonctions du ministère. Le vrai zèle n'est autre chose que la charité; il est ce que la charité a de plus pur et de plus sublime. La charité, en excitant son ardeur,

(1) Æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam. *Ad Rom*. x. 2.

(2) Nescitis cujus spiritûs estis. *Luc*. IX. 55.

réprime ses écarts; la charité modère sa pétulance; la charité éclaire et règle ses mouvemens; la charité adoucit ses transports. Si par l'obstination de quelques pécheurs, le zèle se voit forcé de prononcer les peines de l'Eglise, c'est encore la charité qui les inflige; et dans la punition même du coupable, elle ne s'occupe que de procurer son bonheur.

Et le père de famille dit : Non, de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Voilà le zèle indiscret des serviteurs, réprimé par leur maître. La réponse qu'il leur fait, et sa conduite au sujet de l'ivraie qui désole son champ, nous fournissent deux instructions importantes : l'une sur la tolérance de Dieu envers les pécheurs; l'autre, sur la manière dont nous devons nous comporter à leur égard.

Le père de famille souffre dans son champ, jusqu'à la moisson, l'ivraie qui occupe la place du blé, qui attire la nourriture du blé, qui peut étouffer et gâter le blé. Ainsi, Dieu tolère les pécheurs tant qu'ils sont dans le monde, et jusqu'à ce qu'il les moissonne, quoiqu'ils remplissent des places où pourroient être des justes; quoiqu'ils nuisent aux justes; quoiqu'ils puissent même corrompre les justes. Entrons dans les vues de la Providence, et examinons les motifs de sa conduite à cet égard. Nous en trouverons de

deux espèces : les uns relatifs aux pécheurs eux-mêmes que Dieu tolère, les autres relatifs aux justes parmi lesquels ils vivent.

Par rapport aux pécheurs, la tolérance dont Dieu use envers eux, est un bienfait de son infinie miséricorde. Il n'en est pas de l'ordre moral comme de l'ordre physique. L'ivraie peut y devenir du bon grain, et c'est là l'intention de Dieu en la laissant subsister. Ce n'est pas la mort de l'impie qu'il veut, c'est sa conversion et sa vie (1). Il a pitié de ses créatures égarées, et il daigne dissimuler leurs péchés, espérant toujours leur pénitence (2). C'est pour donner place au repentir, qu'il leur accorde le don du temps (3). C'est pour leur pardonner, qu'il les attend (4). Confondons-nous en actions de grâces dans la contemplation de cette inaltérable bonté. Si, lorsque nous étions sous le joug du péché, la justice divine fût venue nous saisir, où serions-nous maintenant? combien même d'entre nous peuvent encore se dire : que deviendrois-je, où irois-je, si, dans le moment

(1) Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur à viis suis, et vivat? *Ezech.* XVIII. 23.

(2) Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. *Sap.* XI. 24.

(3) Quoniam judicans das locum in peccatis pœnitentiæ. *Ibid.* XII. 19.

(4) Propterea expectat Dominus ut misereatur vestri. *Isa.* XXX. 18.

actuel, le juge suprême venoit me demander le compte que je dois lui rendre un jour? nous sommes des criminels qui pourrions à chaque instant recevoir notre arrêt de mort, et pour qui chaque moment de vie est une grâce nouvelle. Mais ce n'est pas assez de reconnoître les bienfaits signalés dont Dieu nous comble sans cesse, en nous tolérant malgré nos offenses; la reconnoissance qu'il exige de nous, c'est que nous en profitions. Le prix qu'il veut de son inépuisable patience (il nous le déclare dans ses livres saints), c'est que nous fassions pénitence, et que nous implorions par nos larmes son indulgence (1).

Par rapport aux justes, le mélange des pécheurs avec eux leur présente au premier coup d'œil de grands inconvéniens. Il les expose à leurs persécutions, et, ce qui est plus funeste encore, à la contagion de leurs exemples. Mais avec un peu de réflexion, il est aisé de se persuader qu'il leur procure encore de plus grands avantages, et qu'il est aussi pour eux un bienfait de la céleste miséricorde.

En premier lieu, le spectacle des méchans sert à l'instruction des bons. De même que les exemples des saints du ciel et de la terre montrent ce que l'on doit pratiquer, de même les scandales des pécheurs passés et présens, ap-

(1) Quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœniteamus, et indulgentiam ejus fusis lacrymis postulemus *Judith.* VIII. 14.

prennent ce que l'on doit éviter, indiquent les sources les plus communes des vices, font voir les occasions les plus ordinaires des chutes, découvrent les passions les plus familières à l'humanité. En étudiant le cœur humain dans ses égaremens, on apprend à se défier du sien. En contemplant ce nombre immense de pécheurs de toute espèce qui inondent la terre, le chrétien fidèle voit ce qu'il auroit pu être, ce qu'il peut encore devenir. L'aspect continuel de la foiblesse humaine le retient dans l'humilité et dans la vigilance.

En second lieu, les vices des méchans servent à perfectionner et à consolider les vertus des bons. C'est dans les persécutions que la vertu s'épure, c'est dans les tentations qu'elle se fortifie. Elle a besoin, pour se soutenir, de s'exercer. Les épreuves de tout genre que lui font subir les pécheurs, en la tenant dans une continuelle activité, l'empêchent de se ralentir. C'est un foyer qui s'enflamme plus vivement quand il est tourmenté. Elle n'est jamais plus brillante que quand elle se présente triomphatrice des illusions, des séductions, des exemples, des mépris, des menaces, des tentations, des persécutions d'un monde aussi avide de corrompre les autres, qu'ardent à se corrompre lui-même.

En troisième lieu, la réunion avec les méchans fait éclore dans les bons des vertus qui

n'auroient pas eu l'occasion de naître. Quand l'Eglise a été attaquée par les hérésies, elle a suscité des docteurs pour sa défense. Pour se soustraire aux scandales, dont le monde fourmille, les anachorètes sont allés peupler les déserts. La crainte des libertins et des débauchés a rempli les cloîtres de vierges. Si la terre n'avoit pas eu ses tyrans, le ciel n'auroit pas ses martyrs.

Cette tolérance de Dieu pour les méchans, nous montre la conduite charitable que nous devons nous-mêmes tenir envers eux, lorsque nous les connoissons comme tels. Mais nous avons à concilier avec la charité que nous leur devons, un devoir absolument différent, et qui peut même y paroître contraire. C'est de nous garantir, par un éloignement prudent, de la société avec eux, qui pourroit nous corrompre nous-mêmes. Car le propre de l'ivraie est de gâter le froment; et telle est sa déplorable abondance dans le champ du Seigneur, que le blé le plus pur a toujours la contagion à craindre. La pratique et la conciliation de ces deux devoirs, qui semblent opposés entre eux, demandent quelques éclaircissemens. Commençons par examiner ce que nous prescrit la charité envers le prochain.

D'abord, elle exige que nous conservions pour lui les sentimens fraternels, et qu'en détestant son péché, nous n'en chérissions pas moins sa

personne. Tout notre prochain a droit à notre amour; et des malheureux livrés au plus grand des maux, n'ont-ils pas des titres à notre commisération?

Un second devoir imposé par la charité, c'est de prier pour les pécheurs. Les prières des justes attirent sur ceux qui ne le sont pas, la grâce de la conversion. Ce fut aux vœux de saint Etienne et de sainte Monique; que l'Eglise dut ses deux grandes lumières, Paul et Augustin. Et vous qui avez eu le bonheur d'être ramenés de vos égaremens, pouvez-vous douter que ce ne soit aux prières des justes que vous ayez dû le bienfait de votre retour! Laisserez vous manquer ces infortunés du secours sans lequel vous auriez péri vous-mêmes?

Un autre devoir encore envers les pécheurs, est de les tolérer, de les traiter avec douceur, de ne point prétendre les exclure de sa propre autorité des assemblées des fidèles. Et quel est donc le simple fidèle qui croiroit avoir droit de rejeter ceux que Dieu lui-même supporte? En voulant indiscrètement retrancher l'ivraie, on courroit le risque, comme le dit Jésus-Christ, de déraciner le froment. Peut-être cet homme, aujourd'hui pécheur, est-il destiné par la Providence à devenir bientôt un vase d'élection. Peut-être est-il appelé à une plus haute sainteté que vous, dont la sévérité veut le frapper de ses anathèmes. A l'Eglise seule appartient le pou-

voir d'exclure de ses assemblées les errans et les pécheurs; et elle a dicté sur cette matière des règles qui unissent à une charitable modération, une justice exacte, et dont il n'est permis à qui que ce soit de s'écarter.

Nous devons encore au pécheur, de travailler autant qu'il est en nous à sa conversion. Il en existe deux moyens : le premier, le principal, le plus efficace, le plus exempt d'inconvéniens, c'est notre exemple. Donnons-lui l'horreur de ses vices par le spectacle de nos vertus; et qu'en voyant ce que nous sommes, il apprenne à rougir de ce qu'il est. L'autre moyen est de donner aux pécheurs de salutaires avis, de sages exhortations. Mais celui-là, plus direct encore que le premier, doit être employé avec plus de prudence. L'indiscrétion que l'on mettroit dans son exercice, pourroit le rendre plus préjudiciable qu'utile. Il faut commencer par distinguer ceux à qui l'autorité dont ils sont revêtus, impose l'obligation de faire aux pécheurs des remontrances religieuses, de ceux qui n'ont d'autre mission que celle de la charité. Les premiers sont les seuls tenus, à titre de justice, aux avertissemens salutaires, et ils peuvent y mettre plus de force et de véhémence, selon le genre et la mesure de leur autorité. Mais, et les uns en obéissant à la justice, et les autres en satisfaisant à la charité, doivent avoir devant les yeux cette considération essentielle : leur objet uni-

que dans les avis qu'ils donnent aux pécheurs, étant et ne pouvant être que son avantage et son retour à une meilleure vie, ils doivent s'abstenir avec grand soin de tout ce qui pourroit les éloigner de ce but. Ils doivent craindre de le rebuter par des exhortations déplacées et hors de saison, de l'aigrir par des discours durs, amers, fâcheux, violens. Ils doivent épier et saisir les momens favorables aux inspirations de la grâce, proportionner leurs discours, leur ton, leurs manières aux dispositions connues du sujet, à l'ascendant qu'ils ont sur son esprit, et à toutes les circonstances qui peuvent en faciliter le succès; et il faut observer qu'en général c'est la douceur qui fait la force de la prédication évangélique, et que même les reproches, les discours sévères, les corrections quelquefois utiles au pécheur, et quelquefois nécessaires à la libération de sa propre conscience, doivent être toujours accompagnés du langage et de l'esprit de charité qui en préparent et qui peuvent seuls en assurer l'effet (1).

Mais si la charité que nous devons au prochain nous prescrit de nous rapprocher de lui toutes les fois que nous pouvons lui être utiles, la charité que nous devons à nous-mêmes de préférence, nous ordonne de nous éloigner de

(1) Fratres, etsi præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans te ipsum, nè et tu tenteris. *Ad Gal.* VI. 1.

ceux dont la société nous seroit nuisible. Le précepte et l'exception émanent du même principe : c'est la même vertu que nous pratiquons lorsque nous nous unissons à nos frères, et lorsque nous nous en séparons. Un proverbe vulgaire, que l'Esprit saint a daigné consacrer, dit que l'on devient semblable aux insensés que l'on fréquente (1). Gardez-vous, dit le grand Apôtre, de vous laisser séduire : les mauvais discours sont la corruption des bonnes mœurs (2); et l'expérience de tous les temps et de tous les lieux ne suffit-elle pas pour nous apprendre que le commerce des pécheurs est un des plus séduisans attraits au péché, et une des armes les plus redoutables du démon? Il est difficile de se maintenir long-temps en santé, en respirant souvent un air pestilentiel. La société habituelle des méchans produit deux grands maux : le danger pour soi-même, le scandale pour le public. Ainsi, quelque agréable, quelque avantageux que puisse être leur commerce, on doit absolument se l'interdire dans trois cas : lorsqu'on ne peut pas les servir, lorsqu'on peut craindre leur séduction, lorsqu'on pourroit scandaliser par des liaisons suspectes.

Mais cet éloignement des pécheurs, que prescrit la prudence, admet des exceptions et des

(1) Amicus stultorum similis efficietur. *Prov.* XIII. 20.

(2) Nolite seduci : corrumpunt mores bonos colloquia mala. 1. *Ad Corinth.* XV. 33.

modifications. En premier lieu, il est soumis à la loi d'un ordre supérieur, qui prescrit l'observation des devoirs d'état, et qui unit intimement ceux qui ont entre eux des liaisons nécessaires, formées par la nature ou par la loi. Que l'épouse ne se croie pas autorisée à rompre avec son époux, le fils avec le père, le frère avec le frère, l'inférieur avec le supérieur, à raison des péchés auxquels ils les voient adonnés. Leur devoir est, non de s'en séparer, mais de les supporter; non de fuir le mauvais exemple, mais de s'en garantir. Ainsi, ceux que leur état astreint à secourir les malades dans la contagion, doivent constamment rester au milieu d'eux. Les précautions qui préservent du mauvais air, leur sont recommandées; l'éloignement leur est interdit. En second lieu, la fuite des pécheurs ne doit pas faire cesser envers eux les égards, les prévenances, les honnêtetés qui sont en usage dans la société, et que l'Apôtre met au rang des devoirs de la charité (1) : elle restreint seulement ces civilités à ce qu'exige la bienséance. En troisième lieu, le devoir de se retirer d'eux ne dispense pas des offices de charité qui leur sont dus, soit de ceux de l'ordre temporel dont ils peuvent avoir besoin, soit de ceux de l'ordre spirituel qui leur sont malheureusement trop nécessaires. La mesure de sagesse est

(1) Charitate fraternitatis invicem diligentes : honore invicem prævenientes. *Ad Rom.* XII. 10.

de se tenir à une distance telle qu'on ne soit pas atteint de leur contagion, mais qu'on puisse aisément se rapprocher d'eux pour les servir. Ce n'est pas la rupture, c'est la réserve que la religion recommande.

Ces principes sur la conduite à tenir envers les pécheurs, sont nécessairement très généraux et même vagues; mais il est impossible de tracer des règles précises sur une matière qui dépend de circonstances si multipliées et si variables. C'est à un zèle éclairé à en faire l'application, et à les adapter aux conjonctures dans lesquelles il peut se trouver.

Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais amassez le froment dans mon grenier. Ce temps de la moisson, Jésus-Christ nous l'apprend, est la consommation du siècle. Là finit la patience divine ; là, l'infinie miséricorde a posé son terme; là, s'ouvre le règne de la justice, règne éternel et immuable. Il commence par la séparation que font les ministres de cette justice suprême, les anges figurés par les moissonneurs du bon grain et de l'ivraie, des justes et des pécheurs, jusque-là mêlés et confondus. Naissance, richesses, puissance, force, talens, science, génie, tout ce qu'aveugles mortels nous considérons, nous révérons, nous chérissons, nous recherchons, tout a disparu, tout a péri. Il ne reste

plus entre les hommes qu'une distinction : la vertu ou le vice, et elle règle la différence de leur sort pour l'éternité. L'ivraie est entassée en bottes pour être brûlée; les méchans sont amoncelés dans un feu qui les dévorera sans cesse, sans les consumer jamais. Le froment est recueilli dans le grenier du père de famille; les bons sont portés dans le sein de Dieu, pour y jouir d'un bonheur sans cesse renouvelé et jamais fini : alternative épouvantable à la fois et consolante, qui devroit faire le sujet de nos éternelles méditations. De quel côté serai-je placé dans cette terrible séparation? que deviendrai-je dans cette catastrophe de l'univers? Une éternité de la plus grande félicité, d'une félicité au-dessus de ce que la raison humaine peut concevoir; une éternité de tourmens qui excèdent tout ce que l'imagination peut se figurer : voilà les deux destinations entre lesquelles, tant que je suis sur la terre, je reste suspendu. Il m'est encore possible d'éviter l'une; le temps m'est accordé pour mériter l'autre. Ah! qu'à chaque action que je me prépare à faire, cette pensée profonde et salutaire vienne se présenter à mon esprit! Pourrai-je avoir l'affreuse intrépidité de commettre un péché quand j'envisagerai ses suites, quand je contemplerai et les biens dont il me prive, et les malheurs auxquels il me livre?

ÉVANGILE

DU SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Parabole du grain de sénevé et du levain.

Jésus proposa au peuple une parabole, et dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans un champ. Ce grain est à la vérité la plus petite de toutes les semences ; mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre : en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé. Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles, et il ne leur parloit pas sans paraboles, afin que fût accomplie cette parole du prophète : J'ouvrirai ma bouche pour proférer des paroles, et je ferai sortir de mon cœur des choses cachées depuis le commencement du monde. (*Matth.* XIII. 31 — 35.)

EXPLICATION.

Jésus proposa au peuple une parabole, et dit : Le royaume des cieux est semblable à un

grain de sénevé qu'un homme prend, et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité la plus petite de toutes les semences; mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre : en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Jésus-Christ, dans le cours de sa prédication, parle souvent du royaume des cieux, et cette expression présente, selon la circonstance de ses discours, diverses significations. Quelquefois, et c'est le sens le plus naturel, elle signifie l'Eglise triomphante qui règne avec Dieu dans le ciel; mais ce n'est point ainsi qu'on doit l'entendre dans cet occasion. D'autres fois elle exprime l'Eglise militante qui est le royaume de Dieu sur la terre, et qui tend de tous ses efforts à se réunir à son royaume céleste. Quelquefois enfin le Sauveur entend le règne intérieur de Dieu dans l'âme fidèle, par la grâce et par la charité. Les saints pères ont entendu et expliqué dans ces deux derniers sens, les paraboles de cet évangile, et peut-être, en les proposant, Jésus-Christ avoit-il en vue l'une et l'autre interprétation; mais quoiqu'elles en soient susceptibles, il nous semble que de ces paraboles, la première s'applique plus naturellement au règne de Dieu dans son Eglise, et la seconde à son règne dans l'âme chrétienne.

La plus petite des semences devenue au bout d'assez peu de temps le plus grand des légumes,

est l'emblème naturel des foibles commencemens et des rapides progrès du christianisme. Elle étoit bien hardie l'injonction que faisoit Jésus-Christ à ses apôtres, d'aller réformer toutes les nations : mais ce qui l'est bien davantage encore, ce qui dut frapper d'étonnement ceux qui l'entendoient, c'est qu'il promit affirmativement le succès; c'est que cet homme si pauvre, qui n'avoit pas où reposer sa tête, osât prédire avec assurance que bientôt l'univers seroit soumis à sa loi, et que la poignée de disciples qui le suivoient, seroit incessamment remplacée par tous les peuples de la terre. Mais nous, de quelle admiration ne devons-nous pas être saisis? Ce qui étoit pour les contemporains de Jésus-Christ une prophétie, n'en est plus une pour nous : cet événement inimaginable lorsqu'il fut annoncé, nous le voyons, nous en jouissons, nous en faisons nous-mêmes partie. Pour concevoir un aussi immense projet, il falloit l'imagination d'un Dieu; pour le prédire, sa prescience; pour l'exécuter, sa toute-puissance. Et quels sont donc les moyens extraordinaires qu'a employés cet homme divin, pour opérer sur la face du globe une aussi vaste révolution? Ici notre étonnement redouble, toutes nos pensées se confondent. Tout ce que la prudence humaine auroit pu imaginer pour persuader les hommes, et les amener à la foi, la prudence divine le rejette; et au contraire, tout

ce qui semble opposé au but qu'elle se propose, c'est ce qu'elle y emploiera. Pour s'attacher des disciples, Jésus-Christ leur promettra les fatigues, les travaux, les tortures, la mort. Pour se soumettre le monde, il commencera par mourir du supplice le plus infâme : et c'est de la croix qu'il passera sur les autels. C'est pour nous que la Providence a opéré ce grand prodige. Elle a voulu que l'établissement même de la foi, fût dans tous les temps la confirmation et la preuve de la foi. Elle a voulu que nous qui, après une longue suite de siècles, serions appelés à contempler le magnifique édifice de la religion, n'y pussions trouver aucune trace d'une main humaine, et que nous y vissions pour toute empreinte la main divine qui l'a élevé. Contemplons donc avec attention ce long miracle de l'établissement du christianisme, aussi frappant au moins que tous ceux qui l'avoient précédé, et qui en est le complément et la preuve. Comparons les obstacles qui s'opposoient à cette vaste entreprise, aux moyens qui les ont surmontés; et dans la foiblesse même de ces moyens, reconnoissons le sceau de la Divinité.

En premier lieu, considérons le caractère du siècle où apparut à l'univers la religion chrétienne. De tous ceux qui s'étoient écoulés depuis la création, c'étoit sans contredit le plus éclairé. Jésus-Christ s'étoit fait précéder dans le monde par les plus beaux génies dont la na-

ture humaine se glorifie. Ces esprits si brillans, qui sont encore après un si long temps l'objet de notre admiration, que nous regardons comme nos modèles, et que nous désespérons d'atteindre, avoient rempli la terre de leurs productions. Jamais les sciences et les lettres n'avoient été portées à un si haut degré de perfection. Jamais le goût n'avoit été plus délicat, les talens plus multipliés, les connoissances plus répandues, les opinions plus discutées, les questions plus approfondies. La philosophie, au faîte de sa gloire, tenoit le sceptre de l'esprit humain; et divisée en diverses sectes, paroissoit régner sur plusieurs empires. Chacun aspiroit à l'honneur d'être philosophe; les empereurs eux-mêmes y prétendoient : c'étoit le ton général, et comme une mode universelle. Tout ce qu'il y avoit d'hommes un peu instruits, religieusement attachés à leur secte philosophique, y plaçoient leur amour-propre, et employoient tout ce qu'ils possédoient de talens, de connoissances, de raison, d'éloquence, à la faire prévaloir.

Qu'il disparoisse de dessus la terre, ce vain enthousiasme philosophique. Qu'une philosophie nouvelle, car c'est ainsi que plusieurs saints Pères ont appelé la religion de Jésus-Christ, vienne réformer la raison humaine, lui faire connoître son véritable usage, lui découvrir ses limites, la soumettre à la foi, l'épurer par sa morale. Mais quels seront les moyens proportionnés à

une aussi grande et aussi difficile entreprise? où Jésus-Christ trouvera-t-il des hommes capables d'opérer une aussi prodigieuse révolution? Que toutes nos spéculations se confondent en voyant où il va chercher les coopérateurs de son grand ouvrage. Il ramasse sur les sables de la mer douze pêcheurs, de l'intelligence la plus bornée, dépourvus d'éducation, n'ayant aucune notion des premiers élémens des sciences, aucune idée des arts, aucune teinture des lettres. Voilà les instrumens avec lesquels il va changer la face de l'univers. Voyez-les à son ordre partir, et se jeter audacieusement au milieu du monde, non pas dans les petites bourgades, où ils ne trouveroient que des hommes aussi peu instruits qu'eux, mais dans les villes les plus célèbres, centre des talens et des lumières. Voyez-les dans Rome, dans Athènes, dans Corinthe, dans Ephèse, dans Antioche, défier hardiment les génies les plus puissans et les plus exercés. Et quel sera le résultat de ce combat d'un genre nouveau; de la simplicité contre la dialectique la plus subtile, de l'ignorance contre l'érudition la plus profonde, de la grossièreté contre l'éloquence la plus brillante? O nouvel étonnement! la philosophie défendue par une multitude de savans, soutenue par tout ce que l'esprit humain peut fournir de moyens et de ressources, la philosophie est abattue. L'Evangile, prêché par douze pauvres pêcheurs, sans esprit et sans

connoissances, l'a renversée, et règne à sa place sur l'univers. Témoins de ce prodigieux succès, recherchez-en les causes où vous voudrez; demandez-les à tous les principes des actions humaines. De quelque côté que vous vous tourniez, à quelques recherches que vous vous livriez, quelques efforts que vous fassiez, vous ne pourrez en trouver d'autre que celle qu'assignoient les apôtres eux-mêmes; c'est qu'il a plu à Dieu de choisir l'ineptie pour confondre la sagesse; la foiblesse pour triompher de la force; ce que le monde a de plus méprisé, pour soumettre ce qu'il y a de plus honoré; ce qui n'existe en quelque sorte pas, pour détruire ce qui existe de plus grand (1).

En second lieu, autant s'étoient perfectionnées les lumières du genre humain, autant, et bien plus encore, s'étoient dégradés ses principes religieux. Dans le monde qu'il avoit créé, Dieu étoit généralement méconnu. Excepté un petit peuple, resserré dans un coin de la terre, où il vivoit presque ignoré, toutes les nations avoient sinon effacé entièrement, au moins absolument défiguré l'image de la Divinité. Des diverses idolâtries imaginées dans tous les pays et dans tous les temps, s'étoit formé le paganisme. Cet amas

(1) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. 1, *Ad Corinth.* 1. 27, 28.

de cultes, dont aucun n'étoit exclusif, parce qu'aucun n'étoit véritable, que rien ne divisoit, et qu'un intérêt commun avoit réunis, étoit devenu la religion de l'univers connu. Des préjugés de tout genre attachoient fortement les peuples à leurs superstitions.

Préjugés d'éducation. L'incrédule, qui prétend aujourd'hui réduire les principes de la foi à ces premières impressions qui se gravent dans l'esprit encore tendre, et qui y laissent des traces durables, devroit au moins sentir combien alors ces mêmes impressions avoient de force pour repousser la foi. Outre la mythologie générale, commune à tous les peuples, chaque nation, chaque ville, chaque famille avoient leurs divinités particulières, dont elles espéroient une protection spéciale, qu'elles révéroient, qu'elles chérissoient comme la portion la plus précieuse de l'héritage de leurs pères.

Préjugés d'imagination. Les fables du paganisme, embellies de tous les charmes de la poésie, à laquelle elles devoient en grande partie la naissance, présentoient à l'esprit les images les plus agréables. Tout étoit animé par ces brillantes fictions. Les champs, les bois, les eaux, toute la nature étoit peuplée de divinités. Dans les astres mêmes qui brilloient sur sa tête, le païen admiroit ses dieux, et les hommes célèbres qui avoient mérité de le devenir. Le apothéoses de ces premiers héros, la solennit

des fêtes par lesquelles on les honoroit, la pompe des sacrifices qui leur étoient offerts, la magnificence des jeux et des spectacles, où des nations entières couroient de divers côtés se rassembler pour célébrer leur mémoire, toutes les parties de cette religion avoient pour objet de réveiller l'attention, d'amuser l'esprit, de ranimer sans cesse l'imagination. Ces brillantes rêveries, ces illusions séduisantes, ces songes flatteurs entretenoient doucement le genre humain dans le sommeil de ses erreurs, où il se plaisoit, et dont le réveil ne pouvoit que lui être désagréable et pénible.

Préjugés d'antiquité. Emerveillés de leurs fictions, les peuples ne connoissoient rien qui fût plus ancien qu'elles. Les fables dont ils embellissoient leur origine, la reportoient aux divinités de qui ils faisoient descendre leurs fondateurs : et trouvant leur culte antérieur à leurs lois, ils croyoient que rien ne l'avoit précédé. Leur religion, déjà si chère, leur devenoit infiniment vénérable par l'autorité de tant de siècles, et par cette longue perpétuité, qui étoit à leurs yeux un garant de sa vérité.

Enfin, préjugés de politique. Le monde connu étoit alors presque en entier réuni dans un seul état, et l'état soumis à un seul maître. Mais un lien intime unissoit la religion à l'état. La politique du sénat avoit formé cette union; celle des Césars la resserra encore. Le sacerdoce et

l'empire réunis dans la même main, augmentoient réciproquement le respect pour l'un, la soumission à l'autre. De superbes temples décoroient les villes, et attiroient le concours des peuples. De nombreux colléges de prêtres, en augmentant la pompe du culte, multiplioient les intéressés à sa conservation. Des vestales décorées de superbes priviléges entretenoient continuellement le feu sacré, emblème de celui du patriotisme. Toutes les entreprises publiques commençoient par des actes religieux : on offroit de pompeux sacrifices; on consultoit les augures, on interrogeoit les oracles. Les destinées de Rome sembloient attachées à celles des dieux auxquels elle croyoit devoir sa grandeur.

Au milieu de cette religion si solidement fondée, si universellement révérée, retentit tout à coup l'annonce d'une religion nouvelle, absolument différente de toutes les autres qui étoient venues successivement s'incorporer à l'ancienne. C'est une religion insociable; c'est un culte incompatible avec tous les cultes antiques; c'est un Dieu ennemi de tous les autres dieux. Peuples égarés dans la religion de l'erreur, tout ce que vous avez cru est des fables, tout ce que vous avez révéré est des chimères; tout ce que vous avez adoré est des démons. Arrachez de vos cœurs les principes que vous suçâtes avec le lait; abjurez, aux pieds des nouveaux autels, les dogmes que par une succession immémoriale

vous ont transmis vos ancêtres; effacez de vos esprits vos séduisantes fictions; brisez les ressorts de vos gouvernemens, et que vos souverains consentent à perdre l'appui que prêtoient à l'autorité vos pompeuses cérémonies. Les apôtres l'ont dit; ils ont ordonné aux nations de fouler aux pieds tout ce qui avoit été jusque-là l'objet de leurs respects. Et qu'y substitueront-ils? par où remplaceront-ils tout ce qu'ils anéantissent? Au lieu de ces divinités, que l'imagination multiplioit et embellissoit à son gré, ils présentent aux adorations de la terre un homme né parmi le peuple le plus méprisé, et dont la vie, passée dans l'humiliation et dans la bassesse, a été terminée par l'arrêt d'un président romain, dans le supplice le plus infâme, dans un supplice que Rome n'inflige qu'aux esclaves, et dont ses citoyens ne devoient pas être souillés. A ces fictions enchanteresses, qui charmoient et élevoient les esprits, ils substituent des mystères qu'il est ordonné de croire, défendu de sonder, impossible d'approfondir. Quelle force s'est donc trouvée dans ces dogmes si austères, dans ce culte tout spirituel, pour que le genre humain se soit vu contraint de leur sacrifier tout ce que depuis une multitude de siècles *il étoit* accoutumé à révérer et à chérir? Je cherche le paganisme, et je ne le vois plus. Il a disparu de la terre qu'il gouvernoit, et le christianisme règne à sa place. Toutes les idoles sont en poudre, et Jésus-Christ est sur tous les autels.

En troisième lieu, en dégradant la religion, le genre humain avoit aussi corrompu la morale. C'étoit une réciprocité d'erreurs et de vices qui s'entretenoit mutuellement. Le cœur avoit séduit l'esprit, et l'esprit maintenoit, aggravoit la dépravation du cœur. L'homme ayant divinisé ses passions, s'y livroit avec une entière sécurité. Parvenu à adorer ce qu'il avoit pratiqué, il ne rougit plus de pratiquer ce qu'il adoroit. Une fois en possession de l'empire du ciel, les vices ne trouvèrent plus de résistance à l'empire de la terre. Rome surtout, devenue la maîtresse et le modèle du monde, lui donnoit hautement l'exemple de tous les crimes. En envahissant les nations, elle s'étoit approprié leurs trésors, leurs dieux et leurs vices. La pudeur ne peut soutenir la lecture des satires qui dévoilent ses dissolutions. Par la licence avec laquelle les hommes les plus vertueux peignent ses désordres, jugeons de l'effrénée liberté avec laquelle les autres les commettoient. Les pauvres opprimés étoient la pâture des riches qui les dévoroient par leurs usures. Un luxe, dont les détails paroissent incroyables, même à notre siècle, insultoit fastueusement à la misère publique. L'ambition érigée en vertu, regardée comme une grandeur d'âme, après avoir long-temps troublé la république, l'avoit enfin abattue, et menaçoit sans cesse le trône qu'elle avoit élevé. Des vengeances, colorées par la politique, avoient souvent

rempli de proscriptions, et inondé du sang le plus précieux, et la ville, et tout l'état. Imaginez toutes les passions déchaînées, se livrant avec fureur à leur impétuosité, et vous concevrez une idée de la morale de ce peuple romain, autrefois si vertueux et si retenu.

Tel que jadis, au nom du Dieu vivant, Jonas se présenta à Ninive, tels s'avancent vers Rome Pierre et Paul, au nom de Jésus-Christ. Et quel est donc, dit saint Chrysostôme, le motif qui les pousse? quel est l'espoir qui les anime? Ils le déclarent hautement; ils viennent attaquer de front toutes les passions, braver les tempêtes et les orages qu'elles exciteront contre eux, et les soumettre à l'évangile. Ils viennent remplacer les jouissances du luxe par les rigueurs de la mortification; enchaîner les projets de l'ambition dans les liens de l'abnégation; abaisser les prétentions de l'orgueil sous le joug de l'humilité; étouffer les fureurs de la vengeance dans les embrassemens de la charité; répandre les trésors de l'avarice dans les profusions de l'aumône; éteindre le feu de la volupté par les larmes de la pénitence. Ils viennent, réformateurs universels, changer toutes les idées, abolir toutes les coutumes, plier toutes les habitudes, redresser tous les penchans. Ils viennent arracher aux hommes tout ce dont ils faisoient leur bonheur, et les réduire à la vie qu'ils ont regardée jusque-là comme la plus triste et la plus infor-

tunée. Quel sera le succès de cette entreprise si difficile, et aux yeux de la prudence humaine si téméraire? Rome est chrétienne : elle se glorifioit d'être la capitale du monde ; elle a maintenant acquis la gloire de l'être du royaume céleste. Le joug qu'elle imposoit aux nations est brisé; mais elles s'assujettissent à sa domination religieuse. La chaire des pontifes remplace le trône des Césars. De ce point élevé, d'où découloient sur la terre tous les genres de corruption, se répandent dans toutes les régions les préceptes sévères de l'Evangile. Les peuples contemplent encore Rome pour régler leur croyance sur la sienne; mais elle présente maintenant à leur croyance la foi triomphatrice des anciennes superstitions.

En quatrième lieu, à tous ces obstacles qui sembloient devoir arrêter au premier pas la propagation du christianisme, un autre plus insurmontable encore à tous les efforts humains, vient se joindre. L'orgueil philosophique humilié, les préjugés de tout genre combattus, les passions réprimées ont intéressé à leur cause les maîtres de la terre, plus vains, plus entêtés, plus corrompus encore que leurs sujets. Voilà les Néron, les Domitien, armés de toute leur cruauté, et poursuivant de toute leur puissance la religion naissante. Ici commence et va durer pendant trois cents ans, entre l'empire et l'Eglise, une lutte d'un genre extraordinaire, que les siè-

cles précédens n'avoient jamais vue, et qui fera l'étonnement et l'admiration de tous les siècles qui suivront.

Jetez un moment les yeux sur les affreuses conséquences qu'entraînoit la profession du christianisme. Se déclarer chrétien, étoit en s'assujettissant à la pratique des vertus les plus austères, se livrer à l'ignominie et aux supplices des crimes les plus détestés. La foi des chrétiens étoit accusée d'athéisme; leurs assemblées, des barbaries les plus atroces; leur culte, des dissolutions les plus honteuses. Tout chrétien étoit aux yeux du peuple aveuglé, un infâme, ennemi des mœurs; un scélérat, ennemi de la patrie; un rebelle, ennemi des Césars; un impie, ennemi des dieux. A tous ces titres, il n'y aura plus de tourmens assez cruels pour ses crimes. Les spoliations, les bannissemens, les emprisonnemens, la mort, seront leurs moindres supplices. Il n'est permis à leurs bourreaux de les faire mourir que lorsqu'ils se seront lassés à les tourmenter. Tout ce que la rage des hommes, guidée par les fureurs de l'enfer, peut inventer de tortures est souvent réuni sur un seul chrétien. Tantôt on varie les tourmens pour les faire plus douloureusement ressentir; tantôt on les suspend pour se donner le plaisir d'en voir prolonger la durée. Il n'y a ni considération qui garantisse: le sexe le plus foible, l'âge le plus tendre, sont une proie à ces barbaries raffinées; ni asile qui y

dérobe : la fureur persécutrice va arracher ses victimes aux antres profonds qui les cachent. Son œil, éclairé par la haine, perce les ténèbres qui les couvrent. Trois siècles entiers s'écoulent sans que le glaive destructeur s'arrête ; ou s'il semble quelquefois se reposer, ce n'est que pour frapper de nouveau et avec une plus cruelle violence.

Et comment, au milieu de ces épouvantables persécutions, l'Eglise, encore dans la foiblesse de son enfance, peut-elle se soutenir? Disons plus : comment sous les coups dont elle est continuellement frappée, peut-elle croître et se fortifier? Les colonnes qui soutenoient l'édifice sont abattues, et l'édifice n'en devient que plus solide. Dans l'ordre des choses humaines, le meurtre des chefs est l'anéantissement de leur parti ; ici il est l'agrandissement. Le zèle ardent des apôtres paroissoit nécessaire à l'affermissement de la religion; c'est par leur mort que la religion s'affermit. Où court cette multitude de chrétiens sortis de leur tombeau? Ils volent au même martyre, pour devenir à leur tour une semence de nouveaux chrétiens. Plus on en massacre, plus il en existe. Pour un que l'on égorge, mille entourent les échafauds, avides d'y monter. La cruauté des supplices est l'attrait qui fait les chrétiens (1). Paul, de persé-

(1) Necquicquam tamen proficit exquisitior quæque crudelitas vestra, illecebra est magis sectæ. Plures efficimur, quo-

cuteur devenu apôtre, trouve une multitude d'imitateurs; et les bourreaux eux-mêmes ambitionnoient de devenir victimes. Nous ne sommes que d'hier, disoit Tertulien, et nous remplissons tout votre empire, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos assemblées, vos camps, vos palais, votre sénat, votre barreau (1). Ils pourroient, ces chrétiens si nombreux, en fuyant la persécution, faire de l'état une vaste solitude; mais la persécution même les retient; c'est aux supplices qu'ils aspirent. Ils pourroient, ces hommes animés de ce généreux, mépris de la vie, opposant la force à la violence, faire à leur tour trembler leurs ennemis; mais un devoir sacré les soumet à leurs persécuteurs. En bravant le fer qui les frappe, ils respectent la main qui l'emploie. Sous les coups de leurs tyrans, ils ne cessent de prier pour eux, et leurs derniers vœux sont encore pour la prospérité de leurs bourreaux. Ainsi de persécution en persécution, le christianisme s'élevant sans cesse par les efforts qu'on fait pour l'abattre, monte enfin sur le trône. La croix brille sur la couronne des Césars. Les oracles du Christ sur les persécutions de sa religion ont

ties metimur à vobis, semen est sanguis christianorum. *Tertull.* Apol. L.

(1) Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum. *Ibid.* XXXVII.

eu leur exécution : d'autres oracles vont s'accomplir. Les souverains, devenus les nourriciers de l'Eglise, l'adorent le front prosterné dans la poussière, et baisent avec respect la trace de ses pas (1).

Le doigt de Dieu est ici, s'écrièrent les magiciens de Pharaon, frappés des miracles de Moïse, et de leur impuissance à les imiter. Plus obstinés et plus coupables, les incrédules, à la vue du plus éclatant des prodiges, s'opiniâtrent à ne pas en reconnoître l'auteur. Le monde s'est soumis à l'évangile ; ils ne peuvent le nier : ils contestent à Dieu ce grand ouvrage. A quoi donc l'attribueront-ils ? Veulent-ils que l'univers ait cru sans raison, et que la propagation du christianisme se soit faite sans cause suffisante ? Prétendent-ils que son établissement est dû à des causes naturelles, et que des motifs humains l'ont fait adopter ? Entre ces deux absurdités nous leur laissons le choix. S'ils préfèrent l'hypothèse d'un effet sans cause, qu'ils nous le fassent concevoir ; qu'ils nous fassent comprendre comment une erreur grossière, palpable, facile à découvrir, a pu triompher à la fois de toutes les lumières de l'esprit, de tous les préjugés de l'humanité, de toutes les passions du cœur, de toute l'autorité

(1) Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt et pulverem pedem tuorum lingent. *Isa.* XLIX. 23.

des lois ! Qu'ils expliquent le charme secret qui a pu engager l'universalité des hommes, à sacrifier à cette erreur leurs goûts, leurs affections, leurs plaisirs, leurs intérêts, leur honneur, leur vie ! Ce seroit un mystère plus incompréhensible que tous ceux qu'ils rejettent, un miracle plus étonnant que ceux dont ils contestent la réalité.

S'ils aiment mieux attribuer à des motifs humains l'honneur du triomphe de la foi, qu'ils nous les fassent connoître. Qu'ils nous disent quelles sont les armes qui ont procuré à l'évangile cette éclatante victoire : qu'ils cherchent dans la nature des causes qui agissent à la fois dans les régions les plus éloignées, dont le temps n'affoiblisse point l'influence, qui aient un égal empire sur tous les âges, sur tous les sexes, sur toutes les conditions, sur tous les caractères, sur toutes les humeurs, et qui, à une universalité aussi étendue, joignent une force assez puissante pour déterminer aux sacrifices de tout genre : qu'ils nomment la cause naturelle qui auroit pu opérer cette révolution dans tout le genre humain !

Sera-ce l'esprit de parti, l'attachement à sa secte ? Tertulien répondoit, il y a seize cents ans : Nous fûmes autrefois des vôtres. On devient, on ne naît pas chrétien (1). L'esprit de

(1) Aliquandò de vestris fuimus. Fiunt, non nascuntur christiani. *Tertul.* Apol. XVIII.

parti ne fait pas changer de parti; on ne montre pas l'attachement à sa secte en la quittant. Que l'on accuse de cette opiniâtreté les païens qui refusoient de se convertir; mais il est déraisonnable de l'imputer aux prosélytes chrétiens, qui commençoient par fouler aux pieds leurs antiques opinions.

Sera-ce l'inconstance du peuple, sa légèreté naturelle, son goût pour les nouveautés? Ce n'est ni l'inconstance qui fait les changemens stables, ni la légèreté qui inspire les attachemens véhémens, ni le goût frivole de la nouveauté qui produit les sacrifices pénibles.

Sera-ce l'amour du merveilleux? Le motif au contraire eût dû retenir les peuples dans le paganisme. Nos mystères sont-ils plus séduisans que ses fictions? nos préceptes sévères plus attrayans que les exemples de ses divinités?

Sera-ce la crédulité et la propension à croire les prodiges? Des miracles qui obligent à tout sacrifier, des miracles pour lesquels il faut mourir, ne sont pas adoptés sans un grand examen. On ne se fait pas égorger par crédulité. Et d'où seroit venu aux apôtres ce pouvoir étonnant de persuader à tous les hommes à la fois qu'ils voyoient des miracles, qu'en effet ils n'auroient pas vus? Ce seroit de tous les miracles le plus incroyable, puisqu'il ne pourroit venir ni de Dieu, ni des hommes.

Sera-ce la force de la raison et la conviction

des absurdités du paganisme? Que les incrédules s'accordent donc avec eux-mêmes. Si, comme ils le disent, la raison d'alors amenoit au christianisme, comment peuvent-ils prétendre que la raison d'aujourd'hui doit en éloigner? Si ce sont les absurdités reconnues du paganisme qui ont opéré les succès de notre religion, comment n'ont-elles été aperçues que quand le voile qui les couvroit a été déchiré de la main des apôtres? Qui a donné à leur voix la force de réveiller le genre humain du profond sommeil où il étoit plongé depuis tant de siècles?

Prétendra-t-on affoiblir ce vaste miracle de la conversion du monde, en lui opposant d'autres doctrines qui se sont pareillement établies! celle de *Mahomet*, celle de *Luther*. Que l'on nous présente donc un parallèle qui ait quelque proportion, quelque apparence de justesse: qu'on nous produise une doctrine qu'aucun préjugé n'appuie, et qui renverse toutes les idées reçues; qui ne favorise aucune passion, et qui les proscrive toutes; qui ne relâche aucun précepte moral, et qui les aggrave tous; que ne soutiennent ni l'habileté des politiques, ni l'érudition des savans, ni l'éloquence des orateurs, ni le crédit des grands, et qui au contraire résiste à tous ces moyens, et en triomphe; que la puissance des souverains ne protége pas, et qui en soit constamment persécutée; qui n'emploie pour s'établir d'autre force que la patience à souffrir

qui ne fasse couler d'autre sang que celui de ses défenseurs; qui s'élève sous les coups qu'on lui porte, et qui se propage de ses pertes. Que l'on compare les siècles de *Mahomet* et de *Luther* à celui des apôtres; les moyens de *Mahomet* et de *Luther* à ceux des apôtres; les obstacles éprouvés par *Mahomet* et par *Luther*, à ceux surmontés par les apôtres. Mais que l'on ne nous donne pas des disparates pour des comparaisons, et que l'on n'assimile pas des révolutions favorisées, aidées, servies par une multitude de principes humains, à celle contre laquelle combattoient toutes les causes humaines réunies.

Déistes, vous confondez les athées par le spectacle de cet univers qui n'a pu exister sans que Dieu lui donnât l'être. Par une inconséquence déplorable, vous n'êtes pas frappés du spectacle de son autre ouvrage bien plus parfait encore, de cette admirable religion, qui n'a pu avoir que Dieu pour auteur. Vous multipliez les difficultés pour vous donner le droit funeste de ne pas y croire. Considérez que l'établissement merveilleux de cette religion retourne contre vous tous vos raisonnemens, C'est malgré tous vos sophismes, toutes vos subtilités, toutes vos railleries, que faisoient encore valoir les préjugés, les intérêts et les passions, que l'univers s'est soumis à la foi. Toutes vos allégations ont été connues, et pesées dans la balance d'une raison intéressée à les adopter. Le genre humain

a prononcé, malgré les sacrifices auxquels il s'obligeoit, que toutes vos raisons étoient vaines et frivoles; il a rendu cet arrêt solennel lorsque les faits que vous contestez, encore tout récens, pouvoient être facilement vérifiés : il l'a rendu, n'a pu le rendre que dans la plus entière connoissance de cause, et parce qu'il n'a pu résister aux preuves victorieuses de la divinité du christianisme. Tous vos raisonnemens ont fait partie des obstacles que la foi, dans sa marche triomphante, a écrasés sous ses pieds. Ils sont maintenant les ornemens de son triomphe, et vous n'avez à lui opposer que des ennemis qu'elle a terrassés. Concluons, et disons avec saint Augustin, que celui qui demande d'autres preuves de la religion, et qui exige de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige étonnant. puisque la foi du monde entier ne peut pas déterminer la sienne (1).

Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé. Nous voyons dans ce levain l'emblème de la grâce, qui apporte dans le cœur de l'homme sa fermentation salutaire, la pénètre de son influence, lui ôte sa pesanteur et son insipidité, l'élève,

(1) Quisque adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipse est prodigium, qui mundo credente non credit. *S. Aug. de Civ. Dei*, lib. XXII. VIII. 1.

et le met en action. Ce levain sacré est souvent dans son commencement bien peu considérable : une grande abondance n'est pas toujours nécessaire pour produire par degrés de grands effets. La première grâce qui conduit à la conversion, et qui prépare le grand ouvrage du salut, est quelquefois comme imperceptible. Une bonne pensée, une inspiration sainte, un pieux désir, un mouvement affectueux, une lecture instructive, un exemple édifiant, l'assistance à un office, l'attention à la prédication, une aumône faite, une tentation surmontée, une occasion évitée, un accident, un chagrin, une maladie, une perte, voilà le levain précieux qui suffit pour opérer, avec le temps, la plus haute perfection. O vous, qui avez le bonheur de le recevoir dans votre âme, gardez-vous d'arrêter, de contrarier; favorisez au contraire, excitez de tout votre pouvoir son utile fermentation : elle pénétrera par degré votre âme tout entière, s'en emparera, se répandra dans toutes ses facultés, et après l'avoir successivement réformée, elle finira dans le grand jour par la transformer entièrement. Tels sont les progrès de la grâce dans l'âme qui lui est fidèle. Petite dans son origine, elle prend de rapides accroissemens : elle se complaît dans le cœur qui se complaît en elle; elle s'y dilate, et s'y consolide à la fois : semblable à une plante qui, cultivée avec soin dans une bonne terre, étend en

même temps ses rameaux et ses racines. Une première grâce, si je sais y correspondre, sera un titre pour en obtenir d'autres qui à leur tour pourront encore m'en mériter de nouvelles. Ainsi que la succession des générations peupla en peu d'années la terre, auparavant inhabitée; ainsi la continuité des grâces qui naissent l'une de l'autre, a bientôt rempli de vertus le cœur qui en était vide. Heureuse réciprocité de cause et d'effet! la fidélité de l'âme à la grâce multiplie en elle les grâces, et la multiplicité des grâces augmente la fidélité à y répondre. Les grâces font germer les vertus, et les vertus attirent les grâces. Ainsi le premier pas que fait le chrétien dans la voie du salut, est non-seulement un encouragement à y persévérer, mais une aide pour s'y soutenir; plus on y marche, plus on y acquiert de forces. Lancé dans la carrière, et muni des bénédictions divines, que lui ont attirées ses premiers efforts, le juste, dit le Prophète, court de vertus en vertus, de grâces en grâces, jusqu'à ce qu'il arrive à la cité céleste, où il trouvera le bonheur suprême dans la vue et dans la jouissance du Dieu des dieux (1).

Mais s'il est un levain salutaire qui fait fermenter l'âme pour le bien, et qui la perfectionne il en existe un autre malheureusement beaucoup plus commun, et dans la funeste fermentation

(1) Benedictionem dabit legislator; ibunt de virtute in virtutem: videbitur Deus deorum in Sion. *Psalm.* LXXXIII. 8.

infecte l'âme qui le laisse pénétrer dans elle : c'est ce levain des pharisiens et des sadducéens, dont Jésus-Christ avertit de se garantir (1) ; levain d'autant plus dangereux que, selon l'Apôtre, il n'en faut qu'une petite quantité pour corrompre une masse entière (2). De même qu'une seule grâce reçue avec fidélité, et cultivée avec soin, peut devenir le principe de la plus haute perfection ; de même un seul péché véniel auquel on ne fait pas attention, un seul défaut que l'on néglige, une seule passion que l'on croit ou que l'on affecte de croire innocente, peut précipiter dans les plus honteux désordres. Les grands pécheurs, dont la vie débordée et scandaleuse vous paroît et est en effet l'opprobre de l'humanité, n'ont pas commencé par des excès. Et vous-même, qui avez encore le malheur d'être retenu dans les liens du péché mortel, ou qui avez eu le bonheur d'en être retiré, rappelez-vous les pas qui vous y conduisirent. La première pensée à laquelle vous vous arrêtâtes indiscrètement, le premier désir que vous n'étouffâtes pas, le premier regard que vous ne réprimâtes pas, la première parole libre que vous entendîtes sans répugnance, voilà, si vous voulez remonter jusque là, la première

(1) Qui dixit illis : Intuemini, et cavete à fermento pharisæorum et sadducæorum. *Matth.* XVI. 6.

(2) Modicum fermentnm totam massam corrumpit. *Ad Galat.* V. 9.

cause de toutes vos chutes. Ils sont bien loin peut-être, même de votre souvenir, les temps de ces premiers combats entre votre innocence et la tentation, où les principes de vertu placés dans votre cœur, y disputoient le terrain aux maximes du vice, leur opposant d'abord une résistance vigoureuse, se défendant ensuite plus foiblement, leur cédant par degrés, et leur abandonnant une partie de la place, jusqu'à ce qu'enfin, entièrement chassés par elle, ils l'aient livrée tout entière à leur tyrannie. On commence par se laisser aller à une faute que l'on croit légère, qui le seroit peut-être en elle-même, mais qui ne peut pas l'être dans ses suites. De ce moment on a déjà perdu cette fleur de l'innocence, cette pudeur du péché, qui en est le premier frein. On a commencé à l'envisager sans horreur; bientôt on le contemple avec complaisance; insensiblement on s'y familiarise. Déjà le remords du péché véniel est banni du cœur. On s'occupe non des moyens de plaire à Dieu, mais des moyens de lui déplaire moins : on ne cherche plus par quelles actions on pourra mériter ses grâces, mais on calcule jusqu'à quel degré on pourra l'offenser sans provoquer ses redoutables vengeances. Et cependant les saints exercices sont ralentis, les pratiques pieuses négligées, les bonnes œuvres interrompues. Ce n'est encore là que l'état de tiédeur dont on ne découvre pas le danger, et qui par là même est

beaucoup plus dangereux : on n'est pas encore dans l'abîme, mais on glisse sans s'en apercevoir sur le penchant qui y entraîne. Les grâces sont devenues moins abondantes, et on n'en sent pas la privation; les tentations plus violentes, et le charme qui les environne en cache l'horreur. Après tant de pas faits vers le crime, il n'en reste plus qu'un. Et pourra-t-on, voudra-t-on s'y arrêter? Après avoir franchi tant d'obstacles, respectera-t-on le dernier? Si on a succombé si souvent lorsqu'on avoit encore toute sa force, se soutiendra-t-on mieux quand on l'aura perdue presque tout entière? Ainsi un seul grain de ce levain funeste que vous avez laissé se former dans votre âme, a fini par l'infecter totalement.

Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles; et il ne parloit pas sans paraboles, afin que fût accomplie cette parole du Prophète : J'ouvrirai ma bouche pour proférer des paraboles, et je ferai sortir de mon cœur des choses cachées depuis le commencement du monde. Plusieurs raisons engageoient le Sauveur à user de paraboles dans ses discours. C'étoit une manière de parler, usitée chez les nations orientales, et nous voyons souvent les prophètes employer l'allégorie. L'imagination vive des peuples de ces régions leur faisoit goûter ces expressions figurées qui réveillent l'attention, et attachent plus fortement au discours

par le besoin d'en chercher le sens. Jésus-Christ jugeoit aussi souvent à propos de cacher sous des emblèmes, les grandes vérités qu'il annonçoit, parce que ses auditeurs étoit mal disposés à les recevoir, Il leur parloit selon leur portée, c'est-à-dire, non pas toujours selon la capacité de leur esprit, mais quelquefois selon la disposition de leur cœur. Un des évangélistes remarque que dans le particulier, il développoit le sens de ses paraboles à ses disciples, mieux disposés et plus dociles (1). Ainsi, ceux qui ne profitoient pas de ses discours, faute de les comprendre, ne pouvoient l'imputer qu'à eux-mêmes, puisqu'il daignoit les expliquer à ceux qui s'en rendoient dignes par le désir qu'ils en avoient. Enfin un dernier motif qui engageoit J.-C. à parler en paraboles, et que l'auteur sacré nous fait remarquer, étoit l'accomplissement des prophéties. C'étoit un des caractères qui devoient faire reconnoître le Messie, qu'il s'exprimeroit de cette manière : et Jésus-Christ qui les réunissoit tous, ne vouloit pas manquer à la plus petite circonstance. Nous voyons cette réunion précieuse de tout ce qui avoit été prédit, effectuée dans la personne de notre divin Maître. Toutes les prédictions émanées des envoyés de Dieu, dans le cours des siècles, viennent se réunir sur lui comme des rayons à leur centre com-

(1) Sine parabolâ autem non loquebatur eis. Seorsùm autem discipulis suis disserebat omnia? *Marc.* IV. 34.

mun. Elles étoient l'objet de la foi des justes de l'ancienne loi; elles sont le fondement de la nôtre. Plus heureux qu'ils ne l'étoient, puisque nous possédons ce qu'ils ne faisoient qu'espérer, méritons cette préférence qui nous a été donnée, en conformant nos œuvres à notre croyance : c'est la reconnoissance que Dieu exige de nous.

ÉVANGILE

DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Parabole des ouvriers envoyés pour travailler à la vigne.

JÉSUS dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travaillassent à sa vigne. Etant convenu avec ces ouvriers d'un denier pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenoient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne; je vous donnerai ce qui sera raisonnable : et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième; et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure, et il en trouva encore d'autres qui restoient là, à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous ici toute

la journée oisifs? C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Allez aussi, reprit-il, dans ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez tous les ouvriers, et donnez-leur le paiement, en commençant par les derniers, et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçurent chacun un denier. Les premiers s'approchant s'attendoient à avoir davantage; mais ils ne reçurent aussi que chacun un denier, et en le recevant ils murmuroient contre le père de famille, disant : ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les égalez à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous : je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Votre œil doit-il être mauvais parce que je suis bon? C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les derniers : car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. (*Matth.* xx. 1 — 16.)

EXPLICATION.

Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un père de

famille, qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travaillassent à sa vigne. Etant convenu avec ces ouvriers d'un denier pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenoient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne ; je vous donnerai ce qui sera raisonnable : et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième ; et il fit la même chose. La plupart des Pères de l'Eglise, expliquant cette parabole, disent qu'elle signifie la préférence donnée aux gentils sur le peuple juif, qui avait été choisi et appelé avant eux. Et il est en effet assez vraisemblable que c'était là l'objet le plus direct du divin Sauveur, en proposant cette allégorie. Mais elle présente aussi un autre sens pareillement adopté par plusieurs saints Pères, également naturel, que probablement Jésus-Christ avoit de même en vue, et auquel nous nous arrêterons, parce qu'il s'applique plus directement à nous, et qu'il nous fournit des instructions plus abondantes. Nous y voyons une image de la miséricorde infinie qui daigne recevoir le pécheur, dans quelque temps qu'il revienne à elle. La père de famille, c'est Dieu ; les ouvriers, nous ; la vigne, le service de Dieu ; les heures de la journée, les âges de la vie ; le denier, la récompense céleste.

Les ouvriers loués dès l'aube du jour, pour travailler à la vigne du père de famille, représentent donc ici ceux qui se sont attachés au service du Seigneur dès leur tendre jeunesse. Les autres ouvriers qui ne sont venus qu'aux heures suivantes, sont l'emblème des hommes qui, ayant eu le malheur de passer leurs premières années dans l'oubli de Dieu, reviennent de leurs égaremens, et lavés dans les eaux de la pénitence, reprennent une vie chrétienne: les uns dans l'adolescence, les autres dans l'âge viril, les autres dans la décadence de l'âge, les autres enfin dans la décrépitude. C'est le père de famille qui va les chercher, pour les faire travailler à sa vigne. Dans tous les temps de notre vie, le père de tout le genre humain, notre premier, notre plus véritable père vient continuellement à nous, pour nous presser de travailler à notre sanctification. C'est lui qui fait vers nous les premières démarches. Il vient nous chercher sur la place publique, c'est-à-dire, au milieu des dissipations, des agitations, des affaires, des plaisirs du monde. De quelques crimes que nous nous soyons rendus coupables envers lui, sa bonté miséricordieuse nous prévient, nous offre le pardon, nous engage, nous excite, nous presse vivement de le mériter. Il semble que notre réconciliation avec lui soit un plus grand avantage pour lui que pour nous. Il nous y exhorte par les ministres qu'il ne cesse

de nous envoyer. Il nous y exhorte par les objets religieux qu'il expose à nos regards; par les exemples de vertus, dont il nous rend témoins; par les disgrâces, dont il nous afflige, qu'il fait même quelquefois ressortir de nos péchés; par les morts subites, dont il frappe autour de nous les imitateurs, et peut-être les complices de nos désordres; par tous les événemens, en un mot, dont il ne cesse de nous entourer. Il nous y exhorte surtout par les sentimens qu'il excite au-dedans de nous. N'en doutez pas, ces mouvemens intérieurs que vous éprouvez, ces saintes pensées, ces pieux désirs, ces velléités salutaires qui se présentent de temps en temps à vos esprits, ces remords qui vous troublent, ces inquiétudes qui vous agitent au souvenir de vos péchés, ce sont autant d'inspirations que Dieu vous envoie, d'exhortations qu'il vous adresse. Pécheurs, qui depuis long-temps avez abandonné la voie du Seigneur, rappelez-vous, si votre mémoire peut les contenir, toutes les instances de tout genre, qu'en tout temps, en tout lieu, il vous a faites pour vous y ramener. C'est vous qui vous y êtes opiniâtrément refusés. Il vous adressoit les plus pressantes invitations, et vous les repoussiez avec dureté. Vous craigniez même de les entendre. Vous redoutiez la persuasion. La pensée seule d'être regagnés par ses sollicitations, vous effrayoit. Ainsi, étouffant sa voix dans vos cœurs, fermant l'oreille à sa pa-

role, plus il vous appeloit, plus vous vous éloigniez; plus il vous poursuivoit, plus vous fuyiez. Rentrez en vous-mêmes, et voyez si ce n'a été là l'histoire de toute votre vie. Et dans ce moment même ne continue-t-il pas encore de vous attirer à lui? ne persévérez-vous pas dans vos fatales résistances? Ah! cessez enfin d'opposer vos rebuts à sa tendresse. Ayez pour votre âme autant de pitié, qu'il vous en témoigne (1). Ayez autant de désir de votre bonheur, qu'il vous en montre. A quelque heure que vous soyez, mettez-vous, comme les ouvriers de cet évangile, à travailler à sa vigne, et commencez à mériter les récompenses qu'il vous promet.

C'est au travail qu'il les attache : et par là il nous montre que la vie chrétienne n'est pas une vie d'oisiveté, de dissipation, de plaisir. Et pour nous le faire mieux sentir, il choisit pour point de sa comparaison, la culture de la vigne qui est celle qui exige les soins les plus continuels et les plus pénibles. C'est notre âme qu'il nous ordonne de cultiver, et qu'il appelle sa vigne. En effet, n'est-elle pas véritablement à lui? ne réunit-il pas sur elle tous les titres de propriété? Elle lui appartient parce qu'il l'a créée, parce qu'il l'a rachetée de son sang, par tout ce qu'il a fait pour elle. Elle lui appartient bien plus qu'à nous. Nous ne l'avons que comme un dépôt qu'il nous a confié, et dont nous aurons

(1) Miserere animæ tuæ placens Deo. *Eccli.* XXX. 24.

à lui rendre compte. Hélas! combien en est-il, dont il pourroit dire ce qu'il disoit par son prophète, de sa vigne, alors si chérie, de son peuple de prédilection : Jugez entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire pour elle, que je n'aie pas fait? Je m'attendois pour prix de tous mes soins, qu'elle me rapporteroit des raisins bons et abondans : elle ne m'a rendu que des fruits sauvages (1). Craignons pour notre âme la sentence dont il menace cette vigne ingrate. Il l'abandonnera à elle-même, et arrachant la défense dont il l'avoit environnée, il la livrera aux bêtes pour la dévaster, et aux hommes pour la fouler aux pieds (2). Cultivons avec soin cette vigne précieuse qu'il nous confie. Hélas! depuis que le premier péché, en souillant la terre, l'a privée de sa fertilité, et en infectant l'homme, l'a dépouillé de son innocence, l'une fut condamnée à n'engendrer de son propre fonds que des ronces et des épines; l'autre, à ne produire par lui-même que des œuvres mortes ou vicieuses. Notre âme, de même que la terre, ne peut plus rapporter de fruits que par une culture assidue. Voyez cette vigne négligée, que le sol endurci cesse de féconder, que re-

(1) Judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui facere ultrà vineæ meæ, et non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas? et fecit labruscas. *Isa.* v. 3 *et* 4.

(2) Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ : auferam sepem ejus, et erit in direptionem; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem. *Isa.* v. 5.

couvrent et qu'étouffent les ronces et les épines, que les bêtes des champs viennent de tous côtés ravager. Malheureux ! c'est l'état où vous laissez votre âme, en négligeant d'y travailler. Le cœur desséché a perdu toute sa sensibilité pour Dieu, et s'est fermé aux bons désirs. Les inclinations vicieuses se sont accrues, les habitudes fortifiées; les vices, en même temps qu'ils ont jeté de profondes racines, ont étendu leurs branches meurtrières. L'ennemi du salut, devenu maître de votre âme, l'a dévastée. Ah! ne différez pas de réparer ces funestes ravages. Rendez-vous à la voix pressante de ce bon père de famille qui vous invite, qui vous engage à travailler à sa vigne chérie. Emondez ces rameaux inutiles, ces superfluités qui la surchargent. Arrachez ces attachemens criminels qui l'infectent. Déracinez jusqu'au dernier rejeton de ces abominables passions qui la suffoquent. Labourez-la avec un soin continuel, pour y faire pénétrer la rosée de l'onction sainte. *Mettez-la*, par l'assiduité de vos travaux, en état d'être présentée au père de famille, aussi sainte qu'il vous l'a remise après votre baptême, et de plus, chargée de fruits abondans et mûrs pour l'éternité.

Ce travail de la vigne du Seigneur, est un travail continuel. Le mercenaire, et c'est saint Chrysostôme qui fait cette comparaison, emploie la journée entière à l'œuvre du maître

qui le salarie; il se réserve à peine une heure pour sa nourriure et pour ses propres besoins. Ainsi nous devons tous nos momens au Maître qui nous donne notre pain quotidien. Chaque heure de la journée que nous donnons à des occupations étrangères, est un larcin que nous lui faisons. Ne nous faisons pas cependant de cette obligation une idée exagérée qui pourroit nous rebuter. Ne croyons pas que nous devions nous livrer sans relâche aux exercices religieux. Nous travaillons réellement à notre sanctification, soit quand nous remplissons les devoirs de notre état, soit quand nous nous rendons capables de les remplir. L'occupation que nous prescrit le père de famille, est celle de l'état où il nous place. Telle est son indulgente bonté, que nos actions les plus indifférentes peuvent elles-mêmes devenir religieuses. L'intention dans laquelle nous les faisons, les sanctifie. Faites en vue de Dieu, elles lui sont agréables, et à nous méritoires. Il daigne accepter l'offrande de nos repas, de notre sommeil, et nos délassemens. Soit que vous mangiez, dit son grand apôtre, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu (1). Ne nous effrayons donc pas de l'obligation de travailler sans cesse à notre sanctification, puisqu'en nous l'imposant, la Pro-

(1) Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. *Cor.* x. 31.

videnoe nous en a aussi multiplié les moyens; et ne murmurons pas d'un devoir qui nous est rendu aussi facile.

Ce n'est pas jusqu'à une certaine heure du jour, que le père de famille envoie les ouvriers dans sa vigne; c'est jusqu'à ce que le jour soit terminé. C'est à la continuité du travail qu'il attache sa récompense. Celui, qui dans le cours de la journée abandonne l'ouvrage, n'a rien à espérer; image sensible de la persévérance avec laquelle nous devons soutenir jusqu'à la fin de notre vie, le travail de notre sanctification. C'est l'état où nous serons trouvés au moment de notre mort, qui décidera notre éternité; et la vie la plus sainte, terminée par une faute mortelle, aura pour récompense l'enfer. Il est donc des vérités terribles, même pour les justes; et celui qui se sent le plus ferme, doit sans cesse trembler de tomber (1). Jésus-Christ, il est vrai, nous a promis le salut, mais en nous l'assurant, il y met la condition que nous persévérions à y travailler jusqu'à la fin (2). Il n'est pas permis dans ce travail de se lasser; et sitôt qu'on l'abandonne, tout ce qu'on a fait est anéanti. Que devons-nous donc penser d'un grand nombre de chrétiens, dont la vie est une

(1) Qui se existimat stare, videat nè cadat. 1. *Ad Corinth.* x. 12.

(2) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth.* x. 22.

alternative continuelle de conversions et de rechutes; que l'approche d'une solennité, qu'une prédication, qu'un revers, qu'un incommodité ramène à Dieu, et que la moindre occasion, la plus légère tentation en éloigne aussi facilement; dont on ne sait jamais s'ils adorent Baal ou le Dieu d'Israël, parce que passant de l'un à l'autre avec une continuelle mobilité, ils ne sont franchement à aucun des deux, et que dans l'impuissance de les servir en même temps, ils les font se succéder sans relâche?

Jésus-Christ fait ici de la journée l'emblème de notre vie; et cette comparaison est un des points les plus exacts de sa parabole. Quand nous nous considérons dans l'immensité de matière qui compose l'univers, notre imagination se confond à la vue du peu d'espace que nous y occupons. La durée de notre vie est un point encore plus petit dans l'éternité. Car enfin, entre le grain de sable et le monde entier il y a une proportion, mais entre toute la suite des siècles et l'éternité il n'y en a aucune. Transportons-nous en esprit dans la région de l'éternité où nous devons être transportés en réalité; considérons de cette distance les diverses périodes de temps qui nous semblent ici-bas séparées par de si grands intervalles: entre la vie de l'homme le plus âgé, et celle de l'insecte éphémère, quelle différence apercevrons-nous? Et c'est de ce jour si court, que nous avons à pas-

ser sur la terre, de ce jour, qui, à peine sorti des ténèbres de la nuit, y est aussitôt replongé, que nous sommes uniquement occupées ! Notre soin unique est de passer agréablement ces momens si peu nombreux, si rapides, qui se poussent, qui s'entraînent les uns les autres, et qui nous entraînent avec eux dans leur course. A ce jour qu'aucune nuit ne terminera, à cette félicité qui ne doit jamais avoir de fin, à peine donnons-nous quelques légères pensées. C'est le présent seul qui nous touche, il semble que l'avenir ne doive jamais arriver. Et ce qui est plus inconséquent encore, ce n'est que dans l'affaire essentielle du salut, que nous sommes aussi absurdes. Pour tous les minutieux intérêts de plaisirs, de richesses, d'ambitions, nous ne sommes que trop prévoyans. Nous bâtissons projets sur projets; nous nous épuisons en vues lointaines; nous vivons de désirs, nous nous repaissons d'espérances. Il semble alors que nous n'existions que dans l'avenir. Il n'y a que notre intérêt principal, notre seul véritable intérêt pour lequel nous soyons insoucians, et que nous ne sachions pas prévoir; c'est le seul qui soit nul à nos yeux.

Enfin il sortit vers la onzième heure, et en trouva encore d'autres qui restoient là, à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous ici toute la journée oisifs? C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Allez aussi,

leur dit-il, dans ma vigne. Combien en est-il parmi nous qui méritent un semblable reproche! En jetant les yeux sur la place publique, sur ce monde où nous sommes tous rassemblés, combien le père de famille ne découvre-t-il pas d'oisifs? Ce vice si funeste, dont l'Esprit saint a dit, et dont un proverbe trivial répète qu'il engendre les autres vices (1), est malheureusement un des plus communs. Et même parmi les personnes qui se piquent d'une sorte de régularité, combien en voyons-nous qui imaginent allier les douceurs coupables de la fainéantise aux règles sévères de la religion! On prétend ne pas faire de mal, parce qu'on ne fait rien. Est-ce donc pour ne rien faire, que Dieu nous a mis dans ce monde? Ne vous a-t-il pas imposé le travail comme peine du premier péché? Lorsqu'il nous accorde le bienfait du temps, est-ce pour que nous le perdions, que nous le consumions, que nous le dissipions dans de vaines inutilités? Quand il nous place dans la société, son intention est-elle que nous en soyons les fardeaux; que nous en recueillions tous les avantages, sans en supporter aucune charge? C'est surtout dans les classes distinguées et opulentes, que ce vice est malheureusement le plus ordinaire. Mais de ce qu'on n'a pas besoin du travail pour subsister, en est-il moins nécessaire au salut? osera-t-on présenter au Juge suprême

(1) Multam enim malitiam docuit otiositas. *Eccli.* XXXIII. 29.

l'excuse que l'on donne au monde de son état et de sa richesse? C'est au contraire dans les conditions plus élevées que la fainéantise est, et plus coupable, parce qu'elle entraîne des conséquences plus fâcheuses; et plus inexcusable, parce qu'elle ne peut s'autoriser d'aucun prétexte

Comme il n'y a qu'une seule chose nécessaire, il n'y a qu'un seul travail réel: toute autre occupation est aux yeux de Dieu de l'oisiveté. Il est égal devant lui de ne rien faire, ou de ne pas faire ce que l'on doit. En vain ils s'agitent, ils se tourmentent, ils s'épuisent, tous ces hommes que nous voyons continuellement en mouvement, pour des objets étrangers au salut, auxquels leurs préjugés et ceux du monde attachent une si haute importance. Dès que ce n'est pas le travail de la sanctification, ou qu'il n'y a pas rapport, le Père de famille leur dit comme aux ouvriers de l'évangile : *Pourquoi demeurez-vous toute la journée oisifs?* Ce n'est que le travail de sa vigne qu'il récompense : tout autre est stérile, et loin de mériter ses grâces, attire sa colère. Considérez l'arbre qu'il ordonne de jeter au feu : ce n'est pas celui qui donne de mauvais fruits, c'est celui *qui n'en* produit pas de bons (1). Ce n'est pas le servi-

(1) Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur. *Matth.* VII. 19.

teur infidèle, c'est le serviteur inutile, qu'il fait jeter dans les ténèbres extérieures (1).

La réponse que font ces ouvriers est, il faut l'avouer, dans l'ordre temporel trop souvent fondée. Combien d'infortunés languissent dans la misère par l'inhumanité des riches, qui refusent de les employer! Ce n'est pas la fainéantise qui les perd. Ce travail que tant d'autres rejettent loin d'eux, les malheureux le désirent avec ardeur : ils voient avec désespoir leurs bras réduits à l'inaction, et leurs familles à l'indigence; et ils ne restent effectivement dans leur oisiveté meurtrière, que parce que personne n'a voulu les louer. Mais dans l'ordre spirituel, dans le sens de notre parabole, cette réponse ne peut pas être une justification. Nous naissons loués au service du Père de famille qui nous a donné l'être, et astreints au travail de sa vigne. Nous en avons contracté un autre engagement plus fort encore dans notre baptême. Nous ne pouvons nous en dispenser sans manquer à cette double obligation; obligation sacrée et inviolable qui n'admet ni exception, ni excuse. En tout temps, en tout lieu, en toute situation nous pouvons y vaquer. En nous faisant de la sanctification un devoir de tous les momens, Dieu nous l'a rendue possible dans toutes les circonstances; et on ne peut se figurer

(1) Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores *Matth.* xxv. 30.

une seule occasion de la vie où nous n'ayons pas, et l'obligation, et la possibilité d'y travailler.

Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez les ouvriers, et donnez-leur le paiement, en commençant par les derniers, et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçurent chacun un denier. C'est le soir de la journée, au moment où elle finit, et où le travail cesse, que se fait la distribution de la récompense. Il s'avance continuellement, le soir de notre vie; chaque instant en s'enfuyant rapproche de nous celui qui doit être notre dernier. Le temps qui nous avoit été accordé pour notre travail s'abrége sans cesse. Et combien déjà y en a-t-il de consumé ! La nuit vient, dit le divin Sauveur, où il n'est plus donné à personne de travailler. Et la conséquence qu'il en tire est que, tant que le jour luit, il ne doit jamais discontinuer l'œuvre de celui qui l'a envoyé (1). Cette obligation seroit-elle moins impérieuse pour nous que pour lui ?

Quand il sera arrivé ce soir de la vie, ce moment où se termineront nos travaux, et où commencera leur récompense, nous comparoîtrons devant l'économe du Père de famille, de-

(1) Me oportet operari opera ejus qui misit me, donec dies est. Venit nox quandò nemo potest operari *Joan.* IX. 4.

vant Jésus-Christ établi par son Père juge des vivans et des morts. Au sortir du corps, où elle fut si long-temps renfermée, notre âme se trouvera subitement transportée au pied de son tribunal, et l'état où elle sera présentée fera son sort éternel. Elle restera pendant l'éternité entière, ou ornée et brillante des vertus que nous y aurons cultivées, ou souillée et défigurée par les péchés dont nous l'aurons infectée. Un seul et même instant verra la citation, l'arrêt, l'exécution. C'est pour nous préparer à cet épouvantable moment que tous les autres nous sont donnés; toutes nos actions doivent nous y disposer, toutes nos pensées s'y rapporter, toutes nos vues y tendre : effrayante, mais par là même salutaire considération, qu'il est souverainement important d'avoir sans cesse devant les yeux! A chaque occasion de chute qui se présente, à chaque séduction qui nous est offerte, à chaque tentation qui nous attaque, rappelons-nous cette idée préservatrice : C'est sur cela que je serai jugé. Pourrons-nous devant une telle pensée avoir la force de commettre un seul péché?

On s'étonne de voir le maître de la vigne accorder une récompense égale aux ouvriers qui n'ont travaillé qu'une heure, et à ceux qui ont soutenu le travail de la journée entière ; et souvent dans la religion on a abusé de cette partie de la parabole. L'hérétique a prétendu en con-

clure que dans le royaume des cieux les récompenses des saints sont toutes égales ; et le libertin a cherché à s'en prévaloir pour autoriser le retardement de sa conversion. Mais nous disons à l'un et à l'autre : Est-ce dans des allégories qu'il faut chercher la précision de la doctrine, et la stricte rigueur des règles ? Convient-il de tordre, de presser toutes les circonstances d'une parabole pour en exprimer des circonstances étrangères à l'objet de la parabole. Non, l'intention du divin Sauveur n'a pas été d'annoncer par là une égalité de gloire entre les saints qui règnent dans le ciel. La même bouche qui a dit que le denier étoit donné également à tous les ouvriers a déclaré que dans la maison du Père céleste il y a beaucoup de demeures (1) : et montrant quel doit être le plus grand dans le royaume des cieux, a enseigné que ce seroit celui qui se seroit abaissé comme un enfant sur la terre (2). Tous reçoivent la même récompense, mais ils ne la reçoivent pas tous égale : elle est la même dans sa nature, parce qu'elle consiste dans la possession de Dieu ; la même dans son effet, parce qu'elle comble tous leurs vœux, sans rien laisser à désirer pour le bonheur ; la même dans sa durée, puisqu'elle n'a

(1) In domo patris mei mansiones multæ sunt. *Joan*. XIV. 2.

(2) Quis putas major est in regno cœlorum ?.... Quicumque ergò humiliaverit se sicut et parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. *Math*. XVIII. 1 *et* 4.

de terme que l'éternité; mais elle n'est pas pour cela la même dans son intensité. Sa mesure dans les uns et dans les autres est différente. Ainsi les réprouvés subissent dans l'enfer le même châtiment, quoique leurs peines soient toutes proportionnées à leurs crimes.

Gardons-nous pareillement de la criminelle et fatale pensée, qu'en accordant la même récompense aux ouvriers venus dans les différentes heures, Jésus-Christ nous autorise à retarder jusqu'au soir de notre vie l'ouvrage de notre sanctification. Pécheurs, qui voulez vous prévaloir de ce misérable raisonnement, savez-vous si le soir de votre vie n'est pas déjà arrivé : si, tandis que vous comptez encore sur de longs jours, la mort n'étend pas déjà vers vous son bras, et ne commmence pas à déployer sur vos têtes le voile funèbre dont elle va vous ensevelir? Les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même prix que ceux de la première : mais s'ils ne sont pas venus plus tôt au travail, c'est qu'ils n'y ont pas été appelés plus tôt. Ils ont été fidèles, comme les autres, à la première invitation; ils ont travaillé, comme les autres, jusqu'à la fin de la journée. Leurs intentions, leur zèle ont été les mêmes, et c'est là ce qui leur vaut du père de famille la même récompense. Y avez-vous le même titre, vous qu'il a si souvent et si inutilement invités; vous qui passez jusqu'au dernier

moment de votre vie dans les dissipations, dont les moins coupables sont celles qui ne sont que frivoles?

Examinons le véritable sens de cette partie de la parabole, et considérons l'instruction que renferme ce denier également accordé à ceux qui ont inégalement travaillé. Ce n'est pas d'après le temps, c'est d'après la ferveur du service que Dieu distribue ses récompenses : il a égard, non à la quantité, mais à la qualité des œuvres; il ne les compte pas, mais il les pèse. Ils sont heureux, sans doute, ceux qui, dès leur première jeunesse, se sont chargés du joug du Seigneur, et ils ont de grands avantages: mais enfin la longueur du travail peut être compensée par l'ardeur. Le voyageur qui s'est mis en route trop tard peut, en précipitant sa marche, atteindre et même surpasser celui qui, parti de grand matin, a marché plus lentement. Celui-là a toujours suffisamment travaillé à la vigne du Seigneur, qui a bien travaillé. Telle est l'indulgente bonté de notre père qui est aux cieux, que tout le temps perdu en frivolités, ou consumé en vices avant la conversion, a disparu de devant ses yeux; il ne voit plus que la pénitence, qu'il estime, non par sa durée, mais par son amertume; non par la multiplicité des exercices, mais par la profondeur du repentir. Pécheurs revenus à Dieu sur le soir de votre vie, que cette idée est consolante, qu'elle est encou-

rageante pour vous! Non, si votre conversion est véritable et entière, elle n'est plus tardive. Ne vous affligez pas du peu de temps qui vous reste pour déplorer, pour réparer, pour expier vos péchés. Veuillez l'employer, et vous en aurez suffisamment; et votre pénitence sera parfaite, dès qu'il ne manquera rien à vos désirs.

C'est ainsi que juge celui qui, lisant dans le fond des cœurs, prononce d'après leurs dispositions les arrêts de sa justice : mais les jugemens des hommes, qui ne peuvent voir que l'extérieur, sont souvent bien différens. Il n'est que trop commun, parmi ceux mêmes qui se piquent de religion et de régularité, de juger le prochain avec une légèreté téméraire; de faire entre soi et les autres des comparaisons infectées toujours d'orgueil, souvent de malignité, quelquefois de fausseté. Vous n'apercevez que des surfaces, et vous prétendez juger l'intérieur! vous vous préférez à ce frère converti depuis peu, parce que, dites-vous, depuis long-temps vous êtes dans la voie du salut! Savez-vous si depuis qu'il y est rentré, il n'a pas fait de grands pas qui l'ont déjà fait vous devancer de très loin? Et combien ne voyons-nous pas de pénitens qui, excités par le souvenir même de leurs fautes, se sont élevés au rang des plus grands saints! Ces pécheurs mêmes que votre piété fastueuse dédaigne, et avec qui, semblable au pharisien de l'Évangile vis à vis du publicain, vous faites de

vous-même un parallèle insultant, sont peut être destinés à une plus haute perfection que vous; peut-être sont-ils, comme Paul et Augustin, prêts à devénir des vases d'élection; peut-être, comme tant d'autres pécheurs, et des livres saints, et des annales de l'Eglise, vont-ils être incessamment les modèles d'une sainteté à laquelle vous êtes incapables d'atteindre. C'est à vous, autant qu'aux Juifs de son temps, que le Sauveur adresse ces paroles : *Je vous le dis en vérité, les publicains et les prostituées vous précéderont dans le royaume de Dieu* (1). Ce n'est pas sur vos frères, c'est sur vous-même que vous devez tourner, peut-être avec plus d'équité, mais certainement avec plus d'utilité, la sévérité de vos jugemens. Ce fut une grande grâce sans doute que Dieu vous accorda, quand il vous appela dès votre jeunesse au bonheur inestimable de le servir; mais ce fut de sa part une pure grâce, et il est injuste à vous d'en tirer vanité. Loin de vous enorgueillir, elle doit au contraire vous humilier, parce qu'elle vous oblige à une reconnoissance particulière, et qu'elle vous impose de plus grands devoirs. Plus la somme des talens que vous avez reçue en dépôt est forte, plus sera considérable le compte que vous aurez à en rendre. David conjure le Seigneur de ne pas entrer en

(1) Amen, amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei. *Math.* XXI. 31.

jugement avec lui, parce qu'aucun homme ne peut être justifié en sa présence (1). Vous imaginez-vous l'être? Vous confiez-vous, comme faisoient les Juifs, sur la multiplicité de vos œuvres pieuses? Mais démêlez-vous avec certitude dans vous-même le motif dont elles procèdent, et qui seul peut faire leur mérite? Etes-vous assuré qu'elles ne sont souillées par aucun péché? Savez-vous positivement ce que doivent rabattre de leur prétendue valeur les imperfections, les négligences, les fautes journalières auxquelles vous êtes si sujet? En donnant le même prix aux ouvriers qui sont venus aux diverses heures, Jésus-Christ leur apprend à tous qu'ils ne doivent pas se préférer les uns aux autres : il ranime l'espérance des derniers qui pourroient craindre de n'avoir pas assez de temps pour mériter ; il rabat la présomption des premiers, qui pourroient se figurer qu'ils ont de plus grands droits que les autres. Il va leur donner une leçon plus forte encore.

Les premiers s'approchant, s'attendoient à recevoir davantage; mais eux aussi reçurent chacun un denier. En le recevant ils murmuroient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les égalez à nous, qui avons porté le poids du jour et de la

(1) Non intres in judicium cum servo tuo, Domine : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Psalm.* CXLII. 2.

chaleur. Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous : je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? votre œil doit-il être mauvais parce que je suis bon? Jésus-Christ nous présente ici l'exemple de ce vice déplorable, qui dans l'enfer est le principal supplice des damnés, et qui sur la terre en est l'anticipation. Les autres passions, dans leur dépravation, procurent au moins quelques plaisirs; l'envie ne se repaît que de chagrins. Elle tourmente celui qui en est atteint, bien plus encore que ceux qui en sont l'objet. C'est une vipère qui commence par déchirer le sein qui l'a conçue. Tout ce qui contribue au bonheur des autres fait le désespoir de l'envieux : il sembleroit que tout ce qu'ils possèdent, et qu'il voudroit leur ravir, ce sont eux qui le lui ont enlevé. Toute vertu l'importune, tout talent l'offusque, tout sujet l'attriste; et comme il déteste tout ce qui a quelques qualités, il en est à son tour détesté et encore plus méprisé : il est l'ennemi de la société entière. Ce malheureux vice n'est pas, à beaucoup près, aussi rare qu'on pourroit le croire. Ce fut lui qui rougit la terre du premier sang; et depuis ce crime, combien d'autres n'a-t-il pas continué à faire commettre? S'il ne paroît pas aussi commun

qu'il l'est en effet, c'est parce qu'on s'attache avec grand soin à le cacher. Telle est la juste honte qu'il inspire, qu'on ne se l'avoue pas à soi-même ; on s'efforce de se le dissimuler, et souvent on y parvient. Rentrez en vous-même, et sondant les replis de votre conscience, examinez si les détractions, si les murmures que vous vous êtes si souvent permis, et que vous coloriez aux yeux du public et aux vôtres des prétextes de bien public, de justice, de franchise, n'ont pas eu pour principe un sentiment secret d'envie, et pour motif réel le chagrin d'une réputation qui vous faisoit ombrage, le dépit d'une élévation que vous jalousiez. Cessez enfin de vous faire une illusion funeste, et puisque vous sentez toute la bassesse de cette affreuse passion, arrachez-en de votre cœur jusqu'aux dernières racines.

Les ouvriers de notre évangile étoient d'autant plus inexcusables dans leurs murmures, qu'ils n'avoient envers le maître de la vigne d'autre titre que sa promesse, à laquelle il étoit fidèle, puisqu'il leur donnoit le prix convenu. Nous sommes vis-à-vis de Dieu dans la même situation; nous n'avons aucun droit sur lui et sur ses grâces. Enfans de colère, par nous-mêmes nous ne méritons que ses châtimens; tous les biens qu'il verse sur nous sont, relativement à nous, des dons purement gratuits de sa miséricorde. Nous n'avons pour les réclamer

d'autre titre que la promesse qu'il a daigné nous faire de ses récompenses, si nous travaillons à sa vigne avec constance. C'est par fidélité à son engagement, et non par justice pour nos mérites, qu'il nous les accorde; c'est à lui-même bien plus qu'à nous qu'il les doit. Convaincus de cette essentielle vérité, certains que tous les bienfaits dont sa bonté ne cesse de nous combler, il pourroit sans injustice nous les refuser, d'abord pénétrons-nous de la vive reconnoissance qu'ils doivent nous inspirer; ensuite ne nous offensons pas si nous n'en recevons point de plus étendus et de plus abondans. Enfin gardons-nous surtout de murmurer, quand nous en voyons d'autres plus favorisés des dons de Dieu dans l'ordre de la nature, de la fortune ou de la grâce. Soyons d'avance sur la terre comme nous espérons être un jour dans le ciel, heureux du bonheur de tous nos frères, jouissant du bien qui leur arrive. En servant Dieu avec toute la fidélité et le zèle dont nous sommes capables, désirons qu'il soit servi plus parfaitement encore par les autres. Que le spectacle des hommes pieux qui sont plus avancés que nous dans la carrière de la sainteté, nous anime d'une noble émulation de les atteindre, et non d'une basse jalousie de les ravaler. Que votre nom soit sanctifié sur la terre comme il l'est dans le ciel, disons-nous à Dieu tous les jours dans la prière qu'il nous a enseignée; que ce sentiment

soit toujours dans notre cœur, comme l'expression en est journellement dans notre bouche.

La réponse du père de famille aux ouvriers mécontens, nous présente encore une instruction. Il donne à tous ce qu'il leur a promis; il accorde à quelques-uns davantage, et il déclare qu'il est le maître d'en user ainsi. Par là il nous apprend à distinguer les devoirs de justice, des œuvres de charité. Nous devons les premiers strictement et rigoureusement. Rien ne peut nous autoriser à retenir ce qui appartient à autrui; mais si nous ne pouvons lui refuser ce qui lui est dû, nous pouvons lui accorder davantage. Il nous est sévèrement défendu de rester vis-à-vis de lui en deçà de la ligne de la justice; mais il nous est permis, et même recommandé, d'aller au-delà; et c'est là que commence la bienfaisance. La bienfaisance ne contrarie jamais la justice, elle l'excède toujours; elle ne fait jamais le bien des uns aux dépens des autres; mais en rendant aux uns ce qui leur appartient, elle accorde aux autres plus qu'il ne leur est dû. La bienfaisance, qui est une partie essentielle de la charité, est prescrite de même que la justice, mais ses devoirs ne sont pas aussi exactement circonscrits; sa dette est également rigoureuse, mais sa quotité, les personnes à qui elle est due, la manière de l'acquitter, ne sont pas déterminées avec la même précision : son exercice admet quelque latitude, souffre les prédilections,

permet les préférences. Vous êtes strictement tenu de faire du bien à vos frères; mais les circonstances sont rares où vous êtes tenu d'en faire à tel plutôt qu'à tel autre. La conséquence de cette vérité est que, comme les ouvriers de cet évangile, j'ai tort de me plaindre, quand les bienfaits que j'ai désirés ne tombent pas sur moi. Dès que ce sont des bienfaits, je n'y avois pas droit; on a pu, sans me faire injustice, les verser sur un autre. On ne m'a pas nui, parce qu'on a manqué de me donner ce qui ne m'étoit pas dû. Si cette règle si simple, et dont la vérité est si frappante, étoit observée, combien de plaintes et de murmures seroient supprimés!

C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les derniers. Il ne faut pas prendre cette proposition dans son universalité absolue, et croire que tous ceux qui se sont livrés tard au service de Dieu précéderont pour cela ceux qui l'ont servi de bonne heure. Loin de nous cette pensée, aussi injurieuse à la sagesse qu'à la justice divine, et qui tendroit à encourager les délais de la conversion, si sévèrement condamnés. L'idée du divin Sauveur est seulement que parmi ceux qui sont les derniers dans l'ordre de la vocation, plusieurs deviendront les premiers dans l'ordre de la gloire; que l'on verra des pénitens plus pénétrés d'humilité, plus enflammés de charité, s'élever au-dessus des justes moins animés de

ces vertus; et que ceux qui auront travaillé à leur salut moins long-temps, mais plus fortement, dépasseront ceux qui y auront mis plus de temps et moins d'ardeur.

Car il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Vérité terrible, mais incontestable, que nous ne pouvons trop souvent, trop profondément méditer. L'Esprit saint, pour que nous en soyons plus vivement frappés, nous la rappelle fréquemment. Considérez Noé seul avec sa famille, sauvé des eaux du déluge; Loth et ses filles échappant aux flammes de Sodome; deux Israélites, parmi tous ceux qui sont sortis d'Egypte, parvenant à la terre promise. Voyez dans Isaïe les élus comparés au petit nombre d'olives restées après la récolte (1). Ecoutez le Sauveur déclarant que la porte de la perdition est large, et la foule qui s'y précipite, nombreuse; que celle du salut est étroite, et que peu de personnes la trouvent (2). Mais est-il nécessaire de recourir à l'autorité sacrée pour se convaincre du petit nombre de ceux qui seront sauvés? Jetez les yeux sur le monde; et sans

(1) Hæc erunt in medio terræ, in medio populorum; quomodò si paucæ olivæ, quæ remanserunt, excutiantur ex oleâ. *Isa.* XXIV. 13.

(2) Intrate per angustam portam: quia lata porta, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quàm angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam. *Matth.* VII. 13 *et* 14.

parler même des peuples qui vivent dans les ténèbres de l'erreur, examinez si parmi les hommes éclairés des lumières de la foi, il en est beaucoup qui aient droit à la récompense divine. Comparez la loi de Jésus-Christ à son exécution; ses principes, aux maximes mondaines; ses règles, à nos mœurs. Retranchez de la masse des hommes avec lesquels vous passez vos jours, d'abord tous ceux qui se font une gloire de n'avoir point de religion; ensuite ceux qui, sans avoir cette funeste manie, vivent comme s'il n'y avoit pas de Dieu, s'abandonnent sans frein et sans mesure à toute l'impétuosité de leurs passions; enfin ceux qui, plus modérés dans leurs désirs ne se permettent que les défauts qui les flattent le plus, remplissent d'ailleurs les devoirs qui les gênent le moins, et qui voudroient, dans leurs vaines pensées, arriver par les aisances, par les agrémens, par les plaisirs de la vie, au bonheur du ciel. Que restera-t-il, grand Dieu! pour le salut? Cherchez, parmi ceux mêmes qui se disent chrétiens, les vertus chrétiennes : l'humilité, l'abnégation, la mortification, la résignation, la charité, qui sont dans notre sainte loi, non de simples conseils, mais de strictes préceptes. Après cet examen, vous sera-t-il encore possible de douter de la maxime de notre évangile, qu'il y a peu d'élus?

Quel est donc l'aveuglement, quelle est l'in-

conséquence de ceux qui prétendent justifier leur conduite par les exemples qui les environnent; qui croient s'excuser de l'omission des devoirs ou de la pratique des vices, en disant qu'ils ne font que ce que tout le monde fait, et qu'agir autrement, seroit se singulariser! Cette excuse que vous alléguez fait elle-même votre condamnation. C'est précisément parce que le monde agit ainsi, que vous devez agir autrement. Le monde, vous ne pouvez en douter, est dans la voie de perdition : le suivre, c'est donc évidemment courir à votre perte. En vous associant à ses actions, vous partagez son sort. Dès que vous imitez ses exemples, vous vous soumettez à sa condamnation. Votre raisonnement revient à dire que vous aimez mieux vous damner avec la multitude, que vous sauver avec le petit nombre. C'est en se singularisant par leurs vertus, que tous les saints sont parvenus à la gloire; il n'y a pas pour vous d'autre moyen de salut que pour eux. Quand les libertins vous traitent d'homme singulier, commencez à croire que vous êtes dans la route du ciel, et n'estimez votre conduite qu'autant qu'elle sera différente de la leur.

Le nombre des élus est petit. En conclurons-nous avec les disciples : Qui donc peut être sauvé (1)? Désespérons-nous de notre salut? Ah!

(1) Auditis autem his, discipuli mirabantur valdè dicentes : Quis ergò poterit salvus esse? *Matth.* XIX. 25.

gardons-nous de cette fatale pensée, ce seroit le plus grand de nos malheurs. Concluons au contraire du petit nombre des élus, que nous devons faire tous nos efforts pour en être. Lorsque dans les temps de contagion, la mort se promène sur nos villes et sur nos campagnes, moissonnant un grand nombre de têtes, courez-vous au-devant de ses coups? ne cherchez-vous pas même à vous préserver de ses atteintes, à vous séquestrer de la foule des mourans, à vous éloigner de leur air empesté? Les précautions que vous prenez pour la vie de votre corps, employez-les au salut de votre âme. Fuyez l'air pestilentiel qu'exhalent tant de malades qui vous environnent; garantissez-vous de leur souffle contagieux. Connoissant les causes de leurs maux, évitez-les avec soin: et vivant autrement qu'ils n'ont vécu, méritez de ne pas éprouver leur triste sort.

ÉVANGILE

DU DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Parabole de la semence tombée sur différens terrains.

Comme le peuple s'assembloit en foule, et qu'on accouroit des villes vers Jésus, il leur dit en parabole: Un semeur sortit pour semer son grain; et comme il le semoit, une partie tomba

le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent : une autre partie tomba sur un terrain pierreux; et après avoir levé, elle sécha, parce quelle n'avoit pas d'humidité; une autre tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent : une autre partie tomba sur la bonne terre; et ayant levé, porta du fruit au centuple. En disant cela, il s'écrioit : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifioit cette parabole. Il leur dit : il vous a été accordé de connoître les mystères du royaume des cieux; mais aux autres, il est parlé en paraboles, afin qu'en voyant, ils ne voient point, et qu'en entendant, ils ne comprennent point. Voici donc le sens de cette parabole. La semence est la parole de Dieu. Ce qui tombe le long du chemin marque ceux qui écoutent : mais le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, afin qu'ils ne soient pas sauvés en croyant. Ce qui tombe sur un terrain pierreux indique ceux qui, ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie, mais ils n'ont point de racines ; ils ne croient que pendant un temps, et au moment de la tentation, ils se retirent. Ce qui est tombé parmi les épines a rapport à ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses, et par les plaisirs de la vie, et qui ne rapportent point de

fruits. Enfin, ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience. (*Luc.* VIII. 4 — 15.)

EXPLICATION.

Comme le peuple s'assembloit en foule, et qu'on accouroit des villes vers Jésus, il leur dit cette parabole. Cette multitude qui s'empresse autour de Jésus-Christ, qui accourt auprès de lui, et des villes, et des campagnes, est bien propre à nous édifier. Nous lisons même dans saint Matthieu et dans saint Marc, que la foule étoit telle, que pour pouvoir lui donner plus facilement ses instructions, se trouvant sur le bord de la mer, il fut obligé de monter sur une barque, d'où il proposa sa parabole au peuple qui étoit sur le rivage (1). Et c'est ce même peuple, aujourd'hui si empressé, et en apparence si docile, qui dans peu de temps demandera à haute voix sa mort, et criera qu'on le crucifie. Image sensible, et en même temps bien douloureuse, de ce qui se passe tous les jours au sein du christianisme. Nous voyons souvent les chaires chrétiennes entourées d'un concours d'auditeurs, dont l'attention et le recueillement présentent à nos regards le spectacle le plus

(1) Et congregatæ sunt ad eum turbæ multæ, ità ut in naviculam ascendens sederet, et omnis turba stabat in littore. *Matth.* XIII. 2. *Marc.* IV. 1.

édifiant; mais, hélas! au sortir de ces saintes assemblées, un grand nombre de ces mêmes hommes nous offre un spectacle tout différent. Combien d'entre eux passent avec indifférence du temple aux lieux de leurs dissolutions; tout pleins des vérités saintes, courent en perdre le souvenir dans des plaisirs criminels, et, selon l'expression de l'Apôtre, crucifier de nouveau dans eux-mêmes, le Dieu dont peu auparavant ils écoutoient avec une apparente docilité les instructions (1)! Chrétiens, qui êtes coupables de cette déplorable contradiction, cherchez-en dans vous-mêmes le principe. Ce sont les dispositions que vous apportez à la parole sainte, les sentimens dans lesquels vous l'écoutez, qui vous la rendent inutile. Elle est encore aussi forte, aussi puissante que lorsque, dans la bouche de Jonas, elle convertit Ninive. C'est vous qui n'êtes pas ce qu'étoient les Ninivites : aussi pécheur qu'eux, vous êtes plus endurcis; vous écoutez comme eux la voix de Dieu; mais vous ne l'écoutez pas avec le même esprit; vous ouvrez comme eux vos oreilles à la vérité pour l'entendre; mais au contraire d'eux, vous fermez vos cœurs pour ne pas la recevoir. Jésus-Christ, dans la parabole qu'il propose aux Juifs et dans l'explication qu'il daigne en donner à ses apôtres, nous montre quels sont les obstacles

(1) Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. *Ad Heb.* VI. 6.

que nous mettons à l'effet de la prédication évangélique.

Un semeur sortit pour semer son grain..... La semence est la parole de Dieu. Considérons quelle est la parole de Dieu et où nous devons la trouver. La parole de Dieu est celle qui a été prêchée d'abord par Jésus-Christ, que son Père en avait chargé; ensuite par ses apôtres, qu'il a envoyés, comme il avoit été envoyé lui-même (1), leur ordonnant d'enseigner toutes les nations, et leur promettant son assistance tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle (2); enfin par les successeurs, qu'en vertu de ce précepte et de cette promesse, les apôtres se sont donnés, et qui, de génération en génération, ont continué leur ministère. Tel est donc le signe auquel on doit reconnoître la parole de Dieu, et la distinguer de la parole des hommes; la perpétuité du ministère. Ainsi, le catholique est assuré d'entendre la vraie parole de Dieu, parce que le pasteur, le prédicateur qui la lui annoncent sont envoyés pour l'instruire, par son évêque, qui lui-même tient sa mission par une succession non interrompue des apôtres,

(1) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. *Joan.* XX. 21.

(2) Et accedens Jesus locutus est eis, dicens : Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terrâ. Euntes ergò docete omnes gentes : baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti : docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi. *Matth.* XXVIII. 18, 19 *et* 20.

de Jésus-Christ, de Dieu le père. C'est constamment la même mission étendue dans toutes les parties de la catholicité, et prolongée dans toutes l'étendue des siècles : mais cette parole divine n'existe que dans l'Eglise catholique. Les évêques, légitimes successeurs des apôtres, ont seuls le droit de dire, comme eux : Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ; c'est Dieu lui-même qui exhorte par notre bouche (1). Seuls, ils doivent être considérés comme les ministres de Jésus-Christ, et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (2). Hors de l'Eglise il n'y a point de parole de Dieu, parce que ce n'est pas de sa part, avec son autorité, en vertu de sa mission, quelle est annoncée. C'est la parole de *Luther* et de *Calvin*, que prêchent les ministres de leurs sectes. C'est la parole des auteurs de leur scission, que prêchent les ministres schismatiques, depuis le schisme de Novatien, jusqu'à celui qui désole l'Eglise gallicane; et les uns et les autres tiennent leur mission des hommes, et non de Dieu; il répandent une parole humaine; ils ne prêchent point la parole divine.

De ces vérités claires et certaines, tirons quelques conséquences morales. D'abord, que

(1) Pro Christo ergò legatione fungimur, tanquàm Deo exhortante per nos. II. *Cor.* V. 20.

(2) Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei. I. *Cor.* IV. I.

d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu, de nous avoir placés au milieu de sa parole sainte, de l'entendre journellement retentir à nos oreilles, de pouvoir sans cesse nous pénétrer de ses salutaires instructions, et nous ranimer par ses vives exhortations ! Il n'a point accordé le même bienfait à tant d'autres nations, à qui il n'a pas daigné manifester ses justices (1). Combien de malheureux, au sein même du christianisme, accourent aux pieds des chaires où leurs ancêtres entendoient la parole de Dieu, et ne trouvent plus que la parole de l'homme ! Ils y cherchent le soutien de la vie, et ne reçoivent que des poisons mortels ; ils interrogent la vérité, et c'est l'erreur qui leur répond, Ce n'est que sur nous que luit la lumière céleste. Ainsi la terre de Gessen, qu'habitait le peuple de Dieu, jouissoit seule des rayons du soleil, tandis que le reste de l'Egypte étoit plongé dans d'épaisses ténèbres.

Mais en reconnoissant ce bienfait signalé de la Providence, gardons-nous soigneusement de le perdre. Attachons-nous fortement au corps des pasteurs légitimes, seuls dépositaires de la parole divine, seuls capables de l'annoncer (2). Fuyons ces chaires empestées, où siégent des

(1) Non fecit taliter omni nationi : et judicia sua non manifestavit eis. *Psalm.* CXLVII. 20.

(2) Qui habet sermonem meum, loquatur sermonem meum verè. *Jerem.* XXIII. 28

imposteurs prophétisant faussement au nom de Dieu qui ne les a pas envoyés, et qui ne leur a pas confié ses commandemens (1). Hélas! dans ces derniers temps, ce nouveau mal est encore venu se joindre à tous les autres, pour attaquer notre foi. Ce n'étoit pas assez que l'hérésie s'armât contre ses dogmes, que l'incrédulité s'efforçât de miner et d'ébranler ses fondemens; il a fallu encore que le schisme vînt séduire ses défenseurs, et en faire de nouveaux ennemis, d'autant plus dangereux, qu'ils ont l'insidieuse prétention de la défendre, et que c'est en arborant ses étendards qu'ils tournent contre elle leurs armes. Repoussons avec fermeté leurs perfides insinuations; confondons-les, en leur faisant lire leur réprobation dans le titre même de leur mission; montrons-leur qu'envoyés par des hommes, ils ne peuvent pas être les porteurs de la parole de Dieu.

Comme il semoit, une partie tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent.... Ce qui tombe le long du chemin, marque ceux qui écoutent: mais le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, afin qu'ils ne soient pas sauvés en croyant. Sous l'emblème d'une semence qui, tombant dans différens terrains,

(1) Et dixit Dominus ad me : Falsò prophetæ vaticinantur in nomine meo. Non misi eos, et non præcepi eis. *Jerem.* XIV. 14.

produit différens effets, Jésus-Christ nous présente les divers auditeurs de la parole sainte, et les effets variés qu'elle produit en eux. Il les rapporte à quatre classes différentes. La première est composée de ceux dans qui la parole divine ne pénètre point, et qu'elle ne frappe qu'à l'extérieur. Comme la semence tombée sur le grand chemin, n'entre pas dans la terre, mais reste à la surface, elle y est foulée aux pieds : image du mépris que font ces hommes de la parole sainte. Elle est enlevée par les oiseaux, qui représentent le démon occupé sans cesse à nous enlever la parole divine, et à empêcher qu'elle ne pénètre et ne fructifie dans nous. Cette première classe d'auditeurs est la plus vicieuse de toutes, parce qu'elle pèche par sa volonté même. Ce sont eux qui ferment l'entrée de leur cœur, par les dispositions qu'ils apportent à la prédication, et par l'esprit qui les y conduit. Entrons à ce sujet dans quelques détails.

Esprit de dissipation. Comme on est venu au sermon par coutume, par respect humain, par oisiveté, peut-être par des motifs plus répréhensibles encore, pour y voir des objets dangereux, ou pour se donner soi-même en spectacle, *on y* assiste sans aucune attention. On y assiste, c'est-à-dire, le corps est présent, mais l'esprit est éloigné. Étant rempli d'idées étrangères, toujours profanes, quelquefois criminelles, le dis-

cours sacré est l'objet dont il s'occupe le moins. La parole sainte n'est qu'un son qui se perd dans les airs, qui frappe à peine l'oreille. Tel auditeur, au sortir de la prédication, auroit peine à dire quel en a été le sujet.

Esprit de curiosité. On veut connoître par soi-même un prédicateur dont on a entendu parler ; on espère entendre des choses nouvelles. On se rend à l'assemblée des fidèles, comme immédiatement après on courra à quelque assemblée profane, ou à quelque action théâtrale, pour être récréé quelques instans par la variété de ces passe-temps. Ainsi Hérode désira de voir Jésus-Christ uniquement pour être amusé par le spectacle de quelque prodige ; mais le Sauveur punit l'indiscrétion de son désir par un dédaigneux silence, et refusa de se manifester à lui. De même la vérité ne daigne pas se faire connoître à ceux qu'une vaine curiosité conduit à ses leçons.

Esprit de délicatesse mondaine. On vient à la parole divine, comme à un discours académique ; non pour recevoir les instructions qu'elle renferme, mais pour admirer l'éloquence dont elle est revêtue. On néglige les vérités qu'elle enseigne, on ne s'occupe que des ornemens qui la parent. On recherche le prédicateur, non le plus solide, non le plus instructif, non le plus persuasif, mais le plus disert, le plus fleuri, le plus agréable. Ils se disent les uns aux autres, dit

le Seigneur à Ezéchiel : Venez ; allons entendre quelle est cette parole du Seigneur. Un peuple nombreux vient se ranger auprès de toi ; ils écoutent ce que tu leur dis, ils ne le font pas, puisqu'ils le regardent comme un objet d'amusement. Tu n'es pour eux que comme une douce musique, qui flatte agréablement leurs oreilles (1). Les habitans de Lystre veulent adorer Paul, comme le dieu de l'innocence ; mais ils refusent de reconnoître le dieu qu'il leur annonce.

Esprit de critique. On va écouter un prédicateur, comme ces émissaires perfides que les pharisiens envoyoient auprès de Jésus-Christ pour le surprendre dans ses discours (2). On s'érige en tribunal, où on ose juger cette parole redoutable, qui au dernier jour deviendra elle-même notre juge (3). On observe avec attention, on relève avec amertume les parties foi-

(1) Dicunt unus ad alterum, vir ad proximum suum loquentes : Venite, et audiamus quis sit sermo egrediens à Domino. Et veniunt ad te quasi si ingrediatur populus, et sedent coram te populus meus : et audiunt sermones tuos, et non eos ; quia in canticum oris sui vertunt illos.... et est eis quasi carmen musicum, quod suavi, dulcique sono canitur : et audiunt verba tua, et non faciunt ea. *Ezech.* XXXIII. 30, 31 et 32.

(2) Et observantes miserunt insidiatores, qui se justos simularent, ut caperent eum in sermone. *Luc.* XX. 20.

(3) Qui... non accipit verba mea : habet qui judicet eum. Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die. *Joan.* XII. 48.

bles d'un discours ; on se fait gloire d'être difficile : et tout ce que l'on conserve dans l'esprit, d'un sermon que l'on a écouté, ce sont les défauts que l'on y a remarqués. Quelquefois même on pousse l'indécence de ses censures jusqu'à la raillerie. Non content de repousser loin de soi les effets salutaires du ministère évangélique, on étouffe encore dans les autres les fruits qu'il y auroit produits. On fait l'office du démon, qui enlève la semence pour l'empêcher de germer.

Esprit de contention. On prétend prescrire aux envoyés de Jésus-Christ, et les sujets qu'ils traiteront, et jusqu'à la manière dont ils en parleront. Nous leur permettons, nous leur savons même gré de tonner contre les vices des autres; mais nous voulons qu'ils respectent les nôtres : et nous applaudissons à leur zèle, pourvu que nous n'en soyons pas l'objet. Nous écoutons avec plaisir les vérités consolantes qui rassurent les consciences inquiètes; nous nous révoltons contre les vérités terribles qui ébranlent les consciences égarées. Nous répétons, non pas hautement peut-être, mais dans le fond de nos cœurs, ce que disoient les Juifs à Isaïe : Nous vous demandons, non pas ce qui est juste et droit, mais ce qui nous plaît; donnez-nous des erreurs flatteuses, plutôt que des vérités désagréables (1). Nos passions, soulevées contre ce

(1) Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt : loquimini nobis placentia, videte nobis errores. *Isa*. XXX. 10.

qui les contrarie, traitent les mouvemens du zèle, de vaines déclamations; les peintures frappantes de mœurs, de personnalités odieuses; les règles les plus exactes de la morale chrétienne, d'exagérations, dont on doit rabattre ce qui est de trop, c'est-à-dire, tout ce qui déplaît.

Esprit d'aveuglement. On ne veut point s'appliquer personnellement les vérités que l'on entend; on les croit inutiles pour soi, étrangères à soi. On n'est que trop clairvoyant pour tout ce qui concerne les autres : on saisit avec avidité tout ce qui peut avoir rapport au prochain; on en jouit avec une joie maligne, on en *fait* des allusions, des rapprochemens, des applications contraires, toujours à la charité, souvent à la justice et à la vérité. Il n'y a que soi-même à qui on ne pense point. Tout le monde vous reconnoît au tableau de la passion qui vous domine; dans les traits dont elle est peinte, chacun reconnoît vos traits. Cette peinture générale semble être votre portrait particulier; vous êtes le seul qui n'imaginiez pas de vous y reconnoître. Combien d'auditeurs auroient besoin d'avoir à leurs côtés un Nathan, pour leur ouvrir les yeux, et leur dire : C'est vous qui êtes cet homme.

Pouvons-nous nous dissimuler que c'est dans quelqu'une de ces coupables dispositions, que la plupart des hommes viennent se présenter à

la parole divine. Dans l'auditoire le plus nombreux, combien peu d'auditeurs chrétiens ! Et retournant nos pensées sur nous-mêmes, n'avons-nous pas de bien graves reproches à nous faire à cet égard ? Apportons-nous aux instructions de l'Eglise l'attention, la docilité, la pureté d'intention, le désir d'en profiter, qui peuvent seuls nous en procurer le fruit ? Et comment voulons-nous que la semence précieuse de la parole fasse germer la grâce dans nos cœurs, si elle même n'y pénètre pas ? Ne nous faisons point illusion : cette parole sainte, si elle ne nous rend pas meilleurs, nous fait devenir plus mauvais. Nous en sortons nécessairement, ou avec un mérite, ou avec un tort de plus,

Une autre partie tomba sur un terrain pierreux ; et après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avoit pas d'humidité....... Ce qui tombe sur un terrain pierreux indique ceux qui, ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie : mais ils n'ont point de racines ; ils ne croient que pendant un temps, et au moment de la tentation ils se retirent. Cette seconde classe d'auditeurs apporte à la parole divine des dispositions moins coupables que la précédente. La précieuse semence ne reste pas chez eux à la surface : elle pénètre au-dedans ; elle y germe même. Pourquoi donc n'y fructifie-t-elle pas ? La parole divine les éclaire ; elle les touche. Pourquoi donc ne les convertit-elle pas ! C'est

qu'ils ne lui présentent pas assez de profondeur, pour qu'elle puisse jeter et étendre ses racines. Elle rencontre dans eux des âmes droites, mais foibles; sensibles, mais légères; aimant le bien, mais entraînées au mal. Elle y est reçue d'abord avec joie; mais l'instant d'après elle y est contrariée et combattue. Elle entre dans le cœur au milieu des passions dont il est rempli, qui la compriment, et opposent de tous côtés de durs obstacles à son accroissement. Elle y trouve un fonds d'aridité funeste à son développement; et privée de l'onction qui lui seroit nécessaire, elle se dessèche, et périt bientôt faute d'aliment.

Combien en est-il parmi nous qui doivent se reconnoître à cette parabole du Sauveur! Rappelons-nous avec douleur et confusion toutes les impressions que le Seigneur avoit daigné faire sur nous, par le ministère de sa parole, et qui ont été, hélas! si passagères; tous les sentimens pieux, qui ont expiré avec les discours qui les avoient fait naître; tous les mouvemens de ferveur et de componction, qui se sont évanouis au sortir du lieu saint, comme des vapeurs qui se dissipent au grand air; toutes les résolutions, que nous avions crues si fortes, et qui sont venues se briser contre la première occasion de péché. N'avons-nous pas même à nous reprocher d'avoir cherché volontairement à étouffer ces salutaires inspirations, pour qu'elles ne troublassent pas nos criminels plaisirs. Félix

est frappé, il est même épouvanté des grandes vérités que saint Paul lui annonce; et le seul effet qui en résulte, est d'éloigner saint Paul de sa présence.

Cette disposition de légèreté et d'inconstance, que tant d'auditeurs apportent à la parole sainte, est d'autant plus funeste, qu'elle les tranquillise sur l'état présent de leur âme, et les rassure sur son état futur. Ils prennent leurs velléités transitoires pour un fonds de justice et de vertu, que Dieu récompensera; et ils espèrent que quelque inspiration plus forte encore, quelque grâce plus puissante, les retirera un jour du péché où ils languissent. Illusion déplorable; dangereuse suggestion de l'ennemi du salut! C'est une erreur bien grossière de se flatter que l'abus des grâces divines ne sera pas puni par la soustraction de grâces plus abondantes. Il leur arrivera le contraire de ce qu'ils attendent. Ils ont négligé les pieux mouvemens qu'excitoit en eux la parole divine; Dieu, pour première punition, permettra qu'elle n'en excite plus aucun. A force de repousser ses salutaires impressions, ils y deviendront insensibles; ils tomberont dans l'état de ces membres déjà morts, qui ont perdu tout mouvement, et jusqu'à toute espèce de sentiment.

Une autre partie tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent..... Ce qui tombe parmi les épines

a rapport à ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses et par les plaisirs de la vie, et qui ne rapportent point de fruit. Voici une troisième espèce d'auditeurs, qui apporte à la parole divine des dispositions encore plus favorables que la précédente, et dans lesquels cependant elle ne fructifie pas davantage. La semence sainte tombe dans un sol fertile, dans une âme profondément touchée des vérités qui y sont déposées; elle ne rencontre pas de pierres, c'est-à-dire, de passions violentes, qui s'opposent à sa croissance; elle trouve l'onction qui la développe : en conséquence elle y germe, elle y étend librement ses racines, elle s'élève même; et ce n'est qu'au moment de porter du fruit, qu'elle avorte. Des épines funestes, des attachemens dangereux, qui étoient foibles dans les commencemens, dont on avoit eu l'imprudence de ne pas prévoir l'accroissement, se sont élevés avec elle; et gagnant successivement et par degrés le dessus, ils l'ont absolument dominée, et ont fini par l'étouffer entièrement. Examinons, et ce que sont ces épines qui désolent la moisson du Seigneur, et quels en sont les déplorables effets. Les sollicitudes, les richesses, les plaisirs de la vie, que Jésus-Christ nous représente sous l'emblème des épines, ne sont pas des choses criminelles en elles-mêmes; c'est l'abus que nous en faisons; c'est l'affection que nous y

portons qui les rendent telles. Le divin Sauveur compare ces divers attachemens aux épines, parce qu'ils produisent le même effet. S'ils commencent à présenter sur notre route quelques fleurs agréables, bientôt ils l'embarrassent : ils nous font ensuite sentir leurs point aiseguës, et ils finissent par nous en déchirer.

Voyez cet homme, qui a reçu avec docilité et avec joie la parole divine, qui en a profité, qui cultive avec soin les vertus qu'elle a fait germer dans son cœur, mais qui nourrit en même temps l'amour des choses du siècle, des richesses, des plaisirs. Comme cet amour, modéré dans ses commencemens, ne l'entraîne pas à des fautes graves, il imagine que l'amour sincère qu'il a pour ses devoirs n'en sera pas contrarié; il se persuade qu'il sera toujours en son pouvoir de le tenir dans la même mesure, de concilier ses principes avec ses penchans, d'allier ses inclinations et ses devoirs, de conserver ses vertus en satisfaisant ses goûts; il croit, contre la parole formelle de Jésus-Christ, qu'il pourra servir à la fois deux maîtres, et continuer d'aimer le monde, sans cesser d'aimer Dieu (1); et il espère acquérir le bonheur de la vie future, en jouissant des agrémens de la vie

(1) Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire et mammonæ. *Matth*. VI. 24.

présente. Cependant ces attachemens profanes s'accroissent et se fortifient, et dans la même proportion diminuent et affoiblissent les inclinations religieuses. Ce qui est le plus malheureux, c'est qu'on ne s'aperçoit pas soi-même de l'agrandissement des uns, et de l'altération des autres, qui se font par des gradations insensibles; parce que l'on continue les mêmes pratiques, on se croit les mêmes vertus : on prend la routine que l'on suit toujours, pour de saintes habitudes que l'on croit avoir acquises. Les actes extérieurs sont encore les mêmes; le cœur est déjà tout différent. Mais après avoir perdu le goût des pieux exercices, on ne tarde pas à en perdre aussi l'usage. On se lasse facilement de ce que l'on fait sans inclination, et avec contrainte. On trouve des occasions de se dispenser de quelques pratiques, on se fait des prétextes pour en omettre quelques autres. On se justifie facilement à soi-même ces relâchemens, que l'on juge légers, parce qu'ils ne sont pas accompagnés de désordres; et on croit encore tendre à la perfection, qu'on est déjà tombé dans la tiédeur : de cet état au péché, l'intervalle est petit. Et voilà où conduisent, de degrés en degrés, les attachemens profanes, *quand* on ne les déracine pas de bonne heure. Voyez avec quel soin, quelle persévérance, le cultivateur intelligent arrache les herbes vicieuses qui infectent son champ. Il faut, ou qu'elles étouf-

sent le froment, ou qu'elles soient étouffées : il faut que l'amour du monde soit détruit par l'amour de Dieu, ou le détruise. Plaise à Dieu que nous n'ayons pas été comme tant d'autres, ou que nous ne soyons pas prêts à devenir de tristes exemples de ces funestes décadences ! Il n'est qu'un moyen de prévenir ce malheur : c'est d'arracher de notre cœur toutes ces vaines affections mondaines. Usons des choses de ce monde, Dieu nous le permet, puisqu'il les a créées pour nous; mais usons-en, selon le précepte du grand apôtre, comme n'en usant pas (1). Usons-en, sans nous y livrer; jouissons-en, sans nous y fixer. Que les amusemens du siècle soient le délassement de nos occupations; qu'ils n'en deviennent jamais l'objet. Permettons-leur de reposer notre esprit, ne souffrons jamais qu'ils captivent notre cœur.

Une autre partie tomba sur la bonne terre, et ayant levé, porta du fruit au centuple..... Ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience. D'après ce que nous avons exposé, il est aisé de juger quels sont les heureux auditeurs dans lesquels la parole divine produit des fruits abondans : ce sont ceux qui, en premier lieu, lui donnent entrée dans leur

(1) Qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur. I. *Cor* VII. 31.

cœur, et l'écoutent avec les sentimens qu'elle demande; qui, en second lieu, après l'avoir reçue, en retiennent précieusement les impressions; qui, en troisième lieu, la cultivent soigneusement en écartant les obstacles à son accroissement. Voilà cette terre fertile, cette terre de bénédiction, qui, selon les textes de saint Mathieu et de saint Marc sur la même parabole, rapporte du fruit et donne, l'une cent, l'autre soixante, l'autre trente pour un (1). Car les dispositions pieuses ne le sont pas toutes également; et la semence de la parole sainte fructifie plus ou moins, selon qu'elle trouve une terre plus ou moins bien préparée à la recevoir, plus ou moins bien cultivée quand elle y est reçue. Méritons d'en retirer les fruits les plus abondans, d'abord en perfectionnant nos dispositions à l'entendre, et ensuite en ne nous relâchant jamais de notre attention à conserver, à fomenter, à accroître ses saintes impressions.

Cette parabole nous présente une considération bien douloureuse; c'est la quantité de semence qui se perd, ou sur le chemin, ou parmi

(1) Qui verò in terram bonam seminatus est, hic est qui audit verbum, et intelligit, et fructum affert, et facit aliud quidem centesimum, aliud autem sexagesimum, aliud verò trigesimum. *Matth.* XIII. 23.

Et hi sunt, qui super terram bonam seminati sunt, qui audiunt verbum, et suscipiunt, et fructificant, unum triginta, unum sexaginta, et unum centum. *Marc.* IV. 20.

les pierres, ou entre les épines, et la petite portion qui est reçue dans la bonne terre. En jetant les yeux sur un nombreux auditoire, on se demande avec effroi : Combien y aura-t-il de personnes à qui la parole qu'elles vont entendre sera solidement utile? Humilions-nous à cette affligeante idée, et tremblant pour nous-mêmes, travaillons de tout notre pouvoir à être du petit nombre de ceux qui sauront recueillir et conserver les fruits de la parole divine.

En disant cela, Jésus s'écrioit : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifioit cette parabole : Il leur dit : Il vous a été accordé de connoître les mystères du royaume des cieux; mais aux autres il est parlé en paraboles, afin qu'en voyant, ils ne voient point, et qu'en entendant, ils ne comprennent point. Cette réponse du divin Sauveur à ses disciples, est rapportée avec plus de détail par saint Mathieu. Ils lui demandent pourquoi il parle en paraboles (1). Il leur répond en rappelant la prophétie d'Isaïe sur l'aveuglement du peuple juif : L'esprit de ce peuple s'est appesanti; ils ont prêté l'oreille avec peine; ils ont fermé les yeux pour ne point voir, leurs oreilles pour ne pas entendre, de peur que leurs esprits ne comprennent, qu'ils ne se convertissent, et

(1) Et accedentes discipuli dixerunt ei : Quarè in parabolis loqueris eis? *Matth.* XIII. 10.

que je ne les guérisse (1). Ainsi commençoit dès lors le châtiment de cette nation prévaricatrice. Souvent Jésus-Christ lui avoit exposé sa doctrine avec une simplicité, une clarté, qui la mettoient à la portée des auditeurs les moins instruits. Mais les Juifs avoient refusé généralement de l'entendre. Ils ne pouvoient s'empêcher d'être frappés des miracles qu'il ne cessoit d'opérer ; mais ils se roidissoient pour ne pas être émus des vérités importantes qu'il leur annonçoit. Ils redoutoient de connoître la vérité, et la vérité les punissoit en se présentant à eux sous des emblèmes qui la voiloient. Mais s'ils eussent voulu prêter quelque attention, ils eussent facilement pénétré le sens de ces figures. D'ailleurs Jésus-Christ expliquoit volontiers ses paraboles à ceux qui désiroient sincèrement d'être instruits. Ainsi ce peuple étoit absolument inexcusable de ne pas les comprendre. Nous devons craindre de tomber comme lui dans l'aveuglement volontaire, qui seroit puni de même en nous par un aveuglement pénal. Unissons-nous au contraire aux disciples fidèles, qui demandent au Sauveur d'éclairer leurs esprits, de leur faire parfaitement com-

(1) Et adimpletur in eis prophetia Isaiæ dicentis : Auditu audietis, et non intelligetis ; et videntes videbitis, et non videbitis. Incrassatum est enim cor populi hujus, et auribus graviter audierunt, et oculos suos clauserunt : nè quandò videant oculis, et auribus audiant, et corde intelligant, et convertantur, et sanem eos. *Matth.* XIII. 14 *et* 15.

prendre sa sainte doctrine; et pénétrons-nous de plus en plus de ces divins préceptes, par notre constante fidélité à les observer.

ÉVANGILE

DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Jésus-Christ prédit sa passion et sa résurrection, et guérit un aveugle auprès de Jéricho.

Jésus prit les douze apôtres avec lui, et il leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme, sera accompli; car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais il ne comprirent rien à tout cela, et ce discours étoit pour eux une chose cachée, et ils n'entendoient pas ce qu'il leur disoit. Comme il approchoit de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandait l'aumône. Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jésus de Nazareth qui passoit. Il se mit aussitôt à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié moi. Ceux qui alloient devant, le grondoient pour le faire taire; mais il

crioit encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi, Alors Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et lorsqu'il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je fasse? Seigneur, repartit l'aveugle, que je voie. Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Et à l'instant il vit, et il le suivoit en glorifiant Dieu. Et tout le peuple qui le vit, loua Dieu. (*Luc* XVIII, 31—43.)

EXPLICATION.

Jésus prit les douze apôtres avec lui, et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme sera accompli : car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Le moment où Jésus-Christ avoit à consommer son douloureux sacrifice, étoit tout près d'arriver. Dans peu de jours devoit être célébrée la pâque, que les Juifs fêtoient religieusement depuis quinze cents ans; et à cette époque devoit commencer la pâque nouvelle, que solenniseroient avec pompe toutes les nations et tous les siècles. Le véritable Agneau pascal, l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, alloit être immolé au milieu de tous ces agneaux qui n'étoient que sa figure. Il alloit acheter, non plus un seul peuple, mais tous les

peuples de la terre, de la servitude où ils languissoient. Déjà plusieurs fois le divin Sauveur avoit annoncé à ses apôtres les cruelles souffrances et la mort ignominieuse qui l'attendoient au bout de sa carrière. Cet événement étoit sans cesse présent à ses yeux. Il n'étoit descendu sur la terre, que pour y expirer dans les supplices, et il ne s'étoit chargé d'un corps, que pour le porter sur la croix. L'ordre de son Père l'y appeloit; le salut des hommes y étoit attaché. Sans cesse occupé de ce but de sa mission, il y rapportoit toutes ses pensées, toutes ses démarches. Chaque moment de sa vie étoit un pas qu'il faisoit en esprit vers le Calvaire. Connoissant clairement, et l'époque précise, et toutes les circonstances particulières de sa passion, il la contemploit avec tranquillité, et s'avançoit vers elle avec une imperturbable fermeté. Partant pour Jérusalem, où devoit se passer cette lamentable scène, il en renouvelle la prédiction à ses apôtres. Il leur annonce les opprobres dont il sera abreuvé, les supplices dont il sera tourmenté, et la mort affreuse qu'on lui fera subir. Il leur déclare que c'est là le motif, l'objet, le terme de son voyage. Tandis qu'ils marchent à sa suite en tremblant, comme le dit un des évangélistes (1), lui seul s'avance calme et

(1) Erant autem in viâ ascendentes Jerosolymam : et præcedebat illos Jesus, et stupebant, et sequentes timebant. Et assumens iterùm duodecim, cœpit illis dicere quæ essent ei

serein, et parle du sort épouvantable qui l'attend, comme d'un événement simple, et qui lui seroit étranger. Quel est donc cet homme extraordinaire, qui a le don de prédire ainsi, et sa mort prochaine, et toutes les circonstances qui l'accompagneront? Quel est cet homme qui sciemment et volontairement, assuré de sa destinée, et n'ayant rien qui le contraigne, va se livrer aux outrages, aux tourmens et à la mort? Que l'incrédulité, qui lui conteste sa divinité, nous explique comment, ayant le projet de donner au monde une religion nouvelle, Jésus-Christ choisit pour moyen, de subir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse; et comment, afin de se faire adorer comme un Dieu, il imagine de se faire supplicier comme un criminel?

Voici encore une prophétie d'un genre plus extraordinaire : à l'annonce de sa mort, il joint celle de sa résurrection. Quel autre que celui qui se déclaroit le Fils de Dieu, pouvoit dire : Je ressusciterai le troisième jour? Que l'on nous cite un mortel qui ait jamais osé hasarder une prédiction de cette espèce! Il étoit bien certain de sa toute-puissance, cet Homme divin qui avoit la confiance d'assurer qu'il la conserveroit même après sa mort, et qu'après qu'on lui auroit

eventura. Quia eccè ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum, et scribis, et senioribus, et damnabunt eum morte, et tradent eum gentibus. *Marc.* x. 32 *et* 33.

ôté la vie, il auroit encore la force de se la rendre. Il a promis sa résurrection, et cela seul montre ce qu'il avoit la certitude d'être : il l'a exécuté, et par là il nous a donné la certitude de ce qu'il est.

Ce que Jésus-Christ disoit à ses disciples, en marchant vers son supplice, l'Eglise nous le répète de sa part. Elle veut que nous commencions dès ce jour à méditer les mystères de la passion, qu'elle nous fera célébrer dans quelques semaines, et auxquels elle va nous préparer par la sainte quarantaine. Elle rappelle spécialement aujourd'hui à ses enfans les souffrances et la mort de leur Sauveur, pour les détourner par cette pensée profonde et salutaire, des joies immodérées, des débauches, des dissolutions dans lesquelles le vulgaire consume ces derniers jours de carnaval. Ces scandaleuses orgies qui, à la honte de la religion, retracent, surpassent même souvent ce que les fêtes impures du paganisme avoient de plus licencieux, sont les préparations que l'on apporte au carême. On se dispose à la piété par le scandale, au jeûne par la crapule, à la mortification par le libertinage, à la pénitence par le péché. Dans ces jours, où des exemples trop nombreux nous invitent à des excès que la religion abhorre, qui révoltent la raison, qui quelquefois même l'altèrent, jetons les yeux sur notre Dieu, prêt à se livrer pour nous aux opprobres, aux tourmens

et à la mort de la croix. Disons-nous : C'est donc par des plaisirs que je vais partager ses souffrances; c'est par des offenses que je vais payer ses sacrifices; c'est par des outrages que je vais reconnoître ses bienfaits. Entrons dans l'esprit de l'Eglise, et nous rappelant pendant combien d'années nous avons eu le malheur de participer à ces désordres publics, allons, pour les expier, nous unir aux prières qui se font à cette intention. Prosternés devant notre divin Sauveur, présent dans son adorable sacrement, demandons-lui humblement, et pour nous-mêmes, le pardon de toutes les prévarications dont nous nous sommes rendus si long-temps coupables; et pour tant de malheureux qui, dans ces jours de débauches, se plaisent à l'offenser, la grâce de reconnoître leur égarement, et d'en faire une sincère pénitence.

Mais les apôtres ne comprirent rien à tout cela, et ce discours étoit pour eux une chose cachée, et ils n'entendoient pas ce qu'il leur disoit. Le discours du Sauveur étoit parfaitement clair. Il circonstancioit tellement les détails des maux qu'il alloit souffrir, qu'il paroissoit impossible de ne pas le comprendre. Il rappeloit même les prophéties anciennes qui avoient annoncé ses souffrances. Comment donc se fait-il qu'il ne soit pas entendu par ses apôtres, surtout leur ayant plusieurs fois répété les mêmes choses? Ces hommes, qui peu de temps après

se trouvèrent si éclairés lorsqu'ils eurent reçu les lumières du Saint-Esprit, étoient encore charnels et grossiers. Ils étoient bien persuadés que leur Maître étoit le Messie promis à Israël; mais l'idée qu'ils avoient du Messie, étoit absolument opposée à ce que leur disoit Jésus-Christ. Ils s'imaginoient, comme toute leur nation, qu'il deviendroit un monarque puissant, qu'il délivreroit Israël du joug des Romains, et qu'il étendroit au loin leur empire et sa domination. Préoccupés de ces vaines idées, dont ils pouvoient d'autant moins se départir, qu'elles flattoient leur ambition, et leur faisoient espérer des places distinguées dans le futur royaume, ils s'efforçoient de concilier cette splendeur mondaine, cette vaste puissance temporelle, dont ils s'attendoient chaque jour à voir leur Maître couronné, avec les humiliations et les souffrances qu'il leur annonçoit; et ne pouvant accorder dans leur esprit des choses aussi contraires, ils finissoient par ne rien comprendre à ce qu'il leur disoit de plus clair.

On nous entretient souvent de ces tourmens, de ces opprobres, que Jésus-Christ annonçoit à ses apôtres; et ils ne font pas sur nous plus d'impression que sur eux. Ce n'est pas que nous ayons la même prévention; et à cet égard ils étoient bien plus excusables que nous. Ce qu'ils n'avoient pas encore vu, nous le savons. Ils avoient, sur la grandeur de leur Maître, de

fausses idées que nous ne pouvons plus avoir. Ils ne croyoient pas à des souffrances qui contrarioient toutes leurs notions; et nous ne pouvons pas en douter. La cause de leur insensibilité étoit l'ignorance; la cause de la nôtre, est la mauvaise volonté. Nous ne sommes pas touchés de la passion de notre Sauveur, parce que nous ne voulons pas l'être. Nous nous affectons vivement au récit d'histoires fabuleuses, à la représentation de scènes théâtrales, qui toutes nous sont étrangères; et la mort si douloureuse de notre Dieu qui a voulu souffrir pour nous, pour nous qui l'avions offensé, ne nous frappe pas, ne nous intéresse pas, ne nous émeut pas! Etrange contradiction de notre cœur, dont le principe est sa malheureuse corruption! Ces objets profanes ne nous émeuvent si puissamment, qu'en flattant nos passions; la mort sanglante de Jésus-Christ les contrarie. Ce sont nos funestes passions qui tantôt excitent, tantôt repoussent notre sensibilité. Nous sentons les conséquences qu'entraînent relativement à notre conduite les souffrances du Rédempteur, et nous les craignons; notre cupidité se révolte contre l'abnégation, notre orgueil contre l'humilité, notre sensualité contre la mortification qu'exige de nous un Dieu dépouillé, souffrant, outragé; nous nous refusons à contempler ce spectacle lamentable que Pilate présenta aux Juifs, lorsque, pour les émouvoir, il leur dit :

Voilà l'Homme. Nous redoutons l'effet que produiroit sur nous cette image touchante; nous l'éloignons de notre esprit, comme un censeur importun de notre vie; et lorsqu'elle nous est présentée, nous nous roidissons contre elle; nous opposons à l'impression qu'elle pourroit nous faire, l'idée des sacrifices qu'elle nous impose. Nous nous armons pour la combattre, de nos goûts, de nos inclinations, de nos plaisirs, qu'il faudroit lui immoler; et nous nous applaudissons de la funeste victoire que nous remportons sur notre sensibilité. Voilà, et si nous sommes de bonne foi nous en conviendrons, la véritable cause du peu de sensation que produit en nous la passion de notre Sauveur. C'est notre intérêt, c'est-à-dire, un intérêt mal entendu, le faux intérêt de notre concupiscence, qui étouffe dans nos cœurs le plus naturel, le plus tendre, le plus juste, le plus utile des sentimens.

Il peut sembler étonnant que Jésus-Christ révélât à ses apôtres les douleurs et les humiliations de sa passion, quoiqu'il connût très clairement que ces hommes simples et attachés à leurs fausses idées ne comprendroient rien à son discours. Mais le divin Sauveur avoit des pensées plus étendues. Il voyoit que ce qui ne faisoit dans ce moment aucune impression, en feroit dans la suite une très profonde. Il prévoyoit que ses apôtres un jour désabusés de leur

prévention, se rappelleroient ses paroles; que rendus témoins de sa mort et de sa résurrection, ils rapprocheroient sa prophétie de l'accomplissement; et qu'alors le discours qu'il leur tenoit, seroit à leurs yeux une manifestation de plus de sa divinité. Ce n'est pas pour établir actuellement leur foi, qu'il leur parle ainsi; c'est pour la confirmer et la fortifier un jour. Il portoit ses vues encore plus loin : il pensoit à corroborer la nôtre. Sans doute l'incomparable miracle de la résurrection de Jésus-Christ est, indépendamment de toute prédiction, une démonstration positive de la divinité de sa religion. Mais les vérités les plus certaines acquièrent un nouveau poids de la multiplicité de leurs preuves. *Si la certitude* du christianisme n'avoit d'autre appui que l'accomplissement des prophéties, ou si elle n'étoit fondée que sur les miracles, le doute seroit encore déraisonnable. Quelle conviction ne doit donc pas opérer le concert de ces incontestables motifs? N'est-ce pas le comble de l'absurdité d'hésiter encore, quand on voit toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ, prédites d'abord par les prophètes, ensuite par lui-même, se réaliser à la lettre, et être suivies de sa résurrection qui avoit été pareillement prophétisée? Incrédules, qui après dix-sept cents ans imaginez de révoquer en doute ces faits divins, c'est à tous les siècles qu'il vous faut les contester. Les siècles antérieurs les ont

annoncés; le siècle où ils se sont passés les a attestés; les siècles postérieurs les ont crus. Voilà les autorités auxquelles vous osez opposer la vôtre.

La simplicité des apôtres qui ne comprenoient pas ce que Jésus-Christ leur expliquoit si clairement, nous présente encore une réflexion. Ce sont eux-mêmes qui en font l'aveu; et sans la candeur avec laquelle ils le déclarent, nous l'ignorerions. Et ce sont là les hommes que l'incrédulité accuse d'avoir cherché à tromper le genre humain! Est-il une inculpation plus injuste? Comment peut-on soupçonner d'imposture, des hommes assez sincères pour faire connoître eux-mêmes leur grossièreté et leur peu d'intelligence? Une telle alliance de franchise et de fourberie est-elle concevable. C'eût été d'ailleurs un moyen bien extraordinaire pour se donner du crédit, que de commencer par avouer son ineptie et son ignorance. Qui jamais imagina, dans la vue d'inspirer la confiance, de se donner pour un homme sans esprit, sans lumières, sans connoissances?

Comme il approchoit de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandoit l'aumône. Les Pères de l'Eglise ont vu dans cet aveugle le symbole de l'aveuglement spirituel où le péché plonge les hommes : état déplorable où les vives lumières de la religion ne frappent plus l'intelligence; où

les vérités terribles qu'elle enseigne, une mort certaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin, ne font plus aucune impression; où les dogmes les plus consolans, le bienfait de la rédemption, la contemplation de la miséricorde divine, l'espoir d'une récompense éternelle n'excitent plus aucune émotion, aucun sentiment. Ces hommes rebelles à la lumière, comme Job les appelle (1), sont au milieu de la religion, comme l'aveugle au milieu de la nature. Environnés de ses merveilles, ils n'en jouissent pas. Leur âme, fermée comme ses yeux, est devenue de même insensible, ne reçoit plus aucune impression, ni de confiance, ni d'espoir, ni de crainte, ni d'amour. Tels que ce malheureux forcé de rester assis, et de demander l'aumône sur le bord du chemin, ils sont dans l'impuissance de rien faire d'utile; et réduits à l'inaction, ils le sont aussi à la pauvreté, sans vertus, sans bonnes œuvres, sans aucun mérite. La charité de l'Eglise qui leur accorde le secours de ses exhortations et de ses prières, est tout ce qui leur reste.

Mais parmi tant de malheureux traits de conformité entre l'aveuglement de l'âme et celui du corps, il y a une différence bien plus lamentable encore. Celui qui n'est privé que de la vue du corps, sent au moins ce qui lui manque. Avec la connoissance de son état, il a le désir

(1) Ipsi fuerunt rebelles lumini. *Job.* XXIV. 13.

ardent de le voir finir; et s'il croit que quelque remède puisse l'en délivrer, il le recherche avec empressement. Au contraire l'infortuné livré à l'aveuglement spirituel, ne connoît pas son état; il a perdu tout sentiment, jusqu'à celui de son mal. Il appelle, comme dit Isaïe, mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. Il prend les ténèbres, où il s'égare, pour la lumière; et la lumière, où on veut le rappeler, pour les ténèbres (1). Il se croit heureux de ce qui fait l'excès de son malheur. Loin de désirer la fin de son aveuglement, tout ce qu'il redoute, c'est d'en être retiré. Il repousse les pensées salutaires qui pourroient l'éclairer; et si quelque rayon de la clarté céleste vient luire auprès de lui, il le fuit avec précipitation, et court s'enfoncer dans sa ténébreuse obscurité. Quelle ressource peut-il rester à un malade qui se jette avec vivacité sur tout ce qui irrite l'ardeur de sa fièvre, et qui rejette avec dégoût tout ce qui pourroit la calmer? Ames malheureuses, qui languissez dans ce triste état, qui cependant n'avez pas perdu tout souvenir de cette lumière dont vous jouissiez autrefois, qui sous la vile et épaisse cendre, dont vous l'avez recouverte et étouffée, conservez encore quelques étincelles du beau feu qui vous embrasoit; qui sentez se ranimer par intervalle quelques foibles désirs,

(1) Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum : ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras. *Isa.* v. 20.

derniers restes d'une foi expirante, lueurs incertaines qu'elle jette avant de s'éteindre entièrement, et qui indiquent qu'elle peut être ranimée; contemplez cet aveugle, que l'Esprit saint vous présente ici pour modèle. Que son exemple vous serve à la fois, et d'encouragement, et d'instruction; qu'il vous excite à sortir de votre aveuglement, et qu'il vous en apprenne les moyens.

Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jésus de Nazareth qui passoit. Il se mit aussitôt à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Depuis trois années que Jésus-Christ exerçoit son ministère, parcouroit toutes les parties de la Judée, en répandant ses bienfaits, calmoit les tempêtes, guérissoit les malades, délivroit les possédés, ressuscitoit les morts, et joignoit à toutes ces merveilles la prédication d'une doctrine plus merveilleuse encore, sa réputation s'étoit étendue, et remplissoit tout le pays. Elle avoit excité la jalousie de la synagogue, la haine des pharisiens, la curiosité d'Hérode, et en même temps l'admiration du peuple, le respect et la confiance de tout ce qu'il y avoit d'hommes vertueux. Il ne marchoit plus qu'environné d'une multitude qui se précipitoit sur ses pas, empressée de contempler ses miracles, et de recevoir ses instructions. Le pauvre aveugle de Jéricho avoit certainement entendu

parler de cet homme extraordinaire. Il n'ignoroit ni le pouvoir que Jésus exerçoit sur toute la nature, ni l'usage que sa bonté inépuisable ne cessoit d'en faire. Il savoit que cet homme divin avoit rendu la vue à plusieurs autres aveugles. Retenu par son infirmité et par sa pauvreté, il n'avoit pu aller le trouver; mais dès qu'il apprend que ce bienfaiteur universel passe auprès de lui, aussitôt se raniment dans son cœur, et le désir de sa guérison, et la foi dans la puissance de Jésus, et l'espérance qu'il daignera faire pour lui ce qu'il a déjà fait pour tant d'autres. Il se hâte de profiter d'une occasion aussi favorable. Avant même que Jésus soit arrivé au lieu où il est, il crie vers lui pour implorer sa pitié; il ne cesse de crier pour l'obtenir.

Malheureux, qui gémissez sous le joug funeste du péché, combien de fois Jésus-Christ est-il passé auprès de vous, sans que vous ayez daigné y faire attention. Il y passe encore tous les jours, et vous négligez, vous refusez même positivement d'en profiter. Cette multitude qui se rend dans les temples, vous invite par son exemple à l'y suivre. Ce temps favorable de l'avent ou du carême, vous appelle à des prédications salutaires. Cette retraite, cette mission, ce jubilé qui vont s'ouvrir, vous présentent de saints exercices. C'est Jésus-Christ qui s'offre à vous sous toutes les formes, qui cherche par

divers moyens à vous attirer à sa suite. Il passe même dans vous. Ces remords, ces inspirations, ces pieux mouvemens que vous éprouvez, toutes les grâces en un mot que vous recevez, sont autant de passages de Jésus-Christ. Mais hâtez-vous de mettre à profit ces précieuses occasions. Jésus ne fait que passer. Peut-être est-ce aujourd'hui la dernière épreuve de sa bonté. Peut-être rebuté de vos refus, se prépare-t-il à vous abandonner. Peut-être serez-vous passé vous-même, avant qu'il ne revienne à vous; car notre vie, de même que sa visite, n'est qu'un passage rapide. A l'empressement de l'aveugle, joignez sa persévérance : demandez avec continuité comme avec ferveur, demandez la grâce de sortir de votre déplorable état; car le premier pas vers la conversion est de la demander. Elle est l'ouvrage de Dieu, de même que le nôtre. Elle est un don de la miséricorde, autant et plus encore qu'un acte de notre volonté; car la volonté même de nous convertir, nous ne pouvons la tenir que de son indulgence. Dites-lui donc, comme l'aveugle : « Fils de David, ayez pitié de moi; ayez pitié » du triste état où vous me voyez. Faites-moi » connoître tout mon malheur, que je ne sens pas » assez vivement; donnez-moi le désir ardent » de m'en retirer, dont je n'ai encore qu'une » impuissante velléité; mettez dans mon cœur » cette douleur vive et profonde de mes péchés

» qui devroit y être, et que je n'y trouve pas;
» inspirez-moi ces résolutions fortes, courageu-
» ses, efficaces, que j'essaie en vain de former;
» brisez ces attachemens criminels, ces habi-
» tudes vicieuses que je n'ai pas la force de
» rompre; réformez ces penchans, ces incli-
» nations funestes qui m'entraînent, sans que
» mes efforts trop foibles puissent me retenir.
» Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de
» moi. » Que cette invocation soit continuellement dans votre bouche. Ne cessez, comme l'aveugle, de la répéter jusqu'à ce qu'elle soit exaucée; elle le sera infailliblement de même, si vous la faites avec autant de ferveur et de persévérance : vous en avez pour garans, et la parole, et la promesse de Jésus-Christ, qui ne peuvent être vaines (1), et sa bonté qui ne peut être épuisée.

Ceux qui alloient devant le grondoient pour le faire taire; mais il crioit encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui précédoient le Sauveur, étoient fatigués des cris de cet aveugle, qui, ne sachant pas le moment

(1) Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit; et qui quærit, invenit; et pulsanti aperietur. *Matth.* VII. 7 *et* 8.

Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. *Matth.* XXI. 22.

Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio. Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. *Joan.* XIV. 13 *et* 14.

où Jésus passeroit, et voulant absolument en être entendu, répétoit continuellement, et le plus haut qu'il lui étoit possible, son invocation. Insensibles au sort de ce malheureux, *ils* ne sentoient que l'importunité de ses lamentations. Ils n'avoient ni l'ardeur de l'aveugle pour sa guérison, ni l'abondante charité de Notre-Seigneur. Ainsi, couvrant la contrariété qu'ils éprouvoient, du prétexte que ses cris importuneroient Jésus-Christ, ils s'efforçoient de le faire taire, ils le grondoient : un des évangélistes dit même qu'ils le menaçoient. Mais la foi de l'aveugle, et sa confiance dans le libérateur de tous les malheureux, étoient supérieures à leur contradiction. Plus ils étouffoient sa voix, *plus il* l'élevoit; et opposant à leurs reproches une courageuse résistance, il crioit plus fortement encore.

Pécheurs, qui entreprenez l'important ouvrage de votre conversion, attendez-vous aux mêmes obstacles. Dès que le monde s'apercevra qu'abandonnant les voies où vous vous égariez, vous rentrez dans la route du salut, il s'efforcera de vous en détourner. Les compagnons de vos péchés, sentant que votre nouvelle vie va devenir une censure secrète de la leur, ne voulant pas que vous changiez, parce qu'ils ne veulent pas changer eux-mêmes, multiplieront leurs efforts pour affoiblir vos désirs, ébranler vos résolutions, ralentir votre marche. Insinua-

tions, exhortations, exemples, railleries, séductions, rien ne sera épargné pour vous ramener sur vos pas. Combien de conversions, hélas! heureusement commencées, et qui donnoient les plus belles espérances, ont avorté par l'effet de ces détestables suggestions! Combien d'âmes prêtes à se donner à Dieu, en ayant la volonté réelle, ont été rendues au démon, par les conseils séducteurs, par les mauvais exemples, par les occasions dangereuses, par le respect humain! Ce n'est pas tout encore; vous serez à vous-même votre plus dangereux ennemi. Vos passions, vos liaisons, vos attachemens, vos inclinations, vos habitudes soulevées contre une réforme qui va les anéantir, exciteront dans votre âme une guerre intestine : ils opposeront à vos pieux mouvemens, des mouvemens de concupiscence; à vos saints désirs, des souvenirs flatteurs; à vos résolutions, des occasions séduisantes; à votre pénitence, des plaisirs tout préparés : hors de vous, au dedans de vous, l'ennemi du salut suscitera à votre conversion des obstacles de tout genre. Seriez-vous assez malheureux pour qu'ils pussent vous ralentir, vous arrêter? Si l'aveugle de notre évangile avoit cédé à ces voix ennemies qui lui imposoient silence, il seroit resté toute sa vie dans son triste état. Vous ne sortirez du vôtre, plus déplorable encore, qu'en résistant avec la même fermeté, qu'en redoublant comme lui vos efforts à

proportion des oppositions que vous trouverez. Votre constance surmontera, ainsi que la sienne, tous les obstacles; vous forcerez le monde lui-même à vous approuver; vous imposerez silence à ceux qui avoient osé vous censurer. Ils railloient les commencemens de votre piété; ils en respecteront les progrès : et après s'être opposés à votre guérison, quand elle n'étoit qu'ébauchée, ils l'admireront quand elle sera parfaite. Ainsi ceux qui avoient voulu faire taire l'aveugle ne purent s'empêcher, dès qu'ils virent sa vue rétablie, d'applaudir à sa constance, et de le louer de leur avoir résisté.

Alors, Jésus s'arrêtant commanda qu'on le lui amenât. Et, lorsqu'il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie. Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé. Et à l'instant il vit. La prière réitérée et continuelle de l'aveugle arrête Jésus à son passage, et c'est aussi ce que produiront les nôtres. Il ne fait que passer auprès de ceux qui le négligent; il s'arrête auprès de ceux qui l'invoquent : il reste avec eux, il s'établit dans eux et y fait sa demeure (1); il converse avec eux; il les encourage, comme l'aveugle, à lui exposer leurs besoins, à lui demander ses bienfaits; il les écoute avec indulgence, et leur répond avec bonté.

(1) Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. *Joan.* XIV. 23.

Amené auprès du Sauveur, l'aveugle répond à l'affabilité de son accueil par la confiance la plus entière. Il lui demande la guérison de son infirmité. Cette prière seule est un hommage éclatant rendu à la divinité de Jésus-Christ. Il n'y a qu'à celui qui a donné des lois à la nature, qu'on puisse demander de les interrompre. Mais la foi, qui, selon la parole divine, est capable de produire des miracles, est aussi digne de les obtenir. Celle de l'aveugle étoit grande et animée; elle avoit surmonté des obstacles; elle fut, et Jésus le déclare, le principe de sa guérison.

La première grâce de conversion que nous avons à demander à Jésus-Christ, est de nous faire connoître notre malheureuse situation, et de nous inspirer le vif désir d'en être retirés. Disons-lui avec l'aveugle : Seigneur, que je voie; que je voie la folie, le néant de tous ces vains plaisirs dont j'ai été jusqu'à présent si engoué; que je voie toute la profondeur de l'abîme où je me suis volontairement précipité; que je voie l'épouvantable danger où m'ont conduit mes crimes; que je voie les douceurs attachées à votre service : que je voie la félicité que vous me destinez, si je reviens à vous avec sincérité : que je voie, en un mot, tout ce que jusqu'ici j'ai obstinément refusé de voir, tout ce que mes funestes passions, comme d'épaisses vapeurs, dérobent à ma vue. Dissipez ce brouillard in-

fect étendu devant mes yeux; faites briller votre lumière céleste devant ce malheureux assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; que son rayon salutaire dirige mes pas, et me conduise au centre d'où il part, pour me réunir à vous (1). Mais demandons la fin de notre aveuglement, avec cette foi ardente qui mérite des miracles. La conversion du pécheur en est un. Pour changer un cœur perverti, il faut autant de puissance que pour changer l'ordre de la nature. La guérison des maux de l'âme est un prodige de la grâce, de même que la guérison soudaine des infirmités du corps en est un de la toute-puissance. Méritons que le Seigneur nous dise, comme à cet aveugle : Votre foi vous a sauvé.

Et il le suivoit en glorifiant Dieu. Et tout le peuple qui le vit loua Dieu. Pécheurs, sortis des liens du péché, gardez-vous d'imaginer que, parce que vous avez obtenu la grâce de la réconciliation, il ne vous reste plus rien à faire. L'aveugle guéri par Jésus-Christ s'attache à sa suite, et vous montre par là ce que vous avez à faire. Attachez-vous, comme lui, à votre divin bienfaiteur; marchez de même dans la route qu'il vous a tracée. Ce n'est que sur ses pas qu'on peut parvenir où il est monté : il n'y a pas d'autre route que celle qu'il a suivie. Il ne

(1) Illuminare his, qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. *Luc.* I. 79.

s'est pas contenté de nous l'indiquer, il y a marché à notre tête, pour que, l'y suivant, et l'ayant toujours devant les yeux, nous ne nous égarassions pas. Et la reconnoissance du nouveau bien qu'il nous a fait en nous recevant en grâce, malgré tant de péchés, n'est-elle pas encore un motif bien pressant pour nous attirer sur ses traces? Il a été notre bienfaiteur; qu'il soit notre modèle : il sera notre récompense.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES ÉVANGILES EXPLIQUÉS DANS CE VOLUME.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS.





